

MEG CABOT

ABANDON

*Elle a échappé à la mort.
Pour combien de temps ?*



black moon

Meg Cabot

Abandon

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Frédérique Le Boucher



Hachette

L'édition originale de cet ouvrage a paru
chez Point, an imprint of Scholastic Inc., *Publishers since 1920*.

Copyright © 2011 by Meg Cabot, LLC.

Cover photograph © 2011 by Michael Frost.
Cover design by Elizabeth B. Parisi.

© Hachette Livre, 2011, pour la traduction française.
Hachette livre, 43, quai de Grenelle, 75015 Paris.

ISBN : 978-2-01-202592-9

*Il poursuivra le monstre affreux de ville en ville,
Et le replongera dans l'Enfer son asile,
D'où l'a jeté l'Envie au milieu des mortels¹.
DANTE ALIGHIERI, L'Enfer, Chant I*

En un clin d'œil, tout peut arriver. Absolument tout.

Un. Deux. Trois. Clic !

Une fille est en train de rire avec ses copines.

Clac ! La terre s'ouvre. Du gouffre surgit un homme monté sur un char. Un char couleur de nuit, forgé dans les entrailles de l'Enfer, que tirent de fougueux étalons aux yeux de feu et aux sabots d'acier.

Avant que personne n'ait pu l'alerter, avant que la fille n'ait seulement pu se retourner, un fracas de tonnerre et ils sont sur elle.

La fille ne rit plus maintenant. Elle crie.

Trop tard. L'homme s'est penché hors de son char pour la saisir par la taille et l'engloutir avec lui dans le gouffre noir. Pour elle, la vie ne sera plus jamais la même.

Mais pas la peine de vous ronger les sangs. Ce n'est qu'un personnage de roman. Son nom était Perséphone et son enlèvement par Hadès, le dieu des morts – sans parler de son petit séjour forcé aux Enfers en sa compagnie –, est juste la

¹ Cette version de *L'Enfer* de Dante est la traduction en vers de Louis Ratisbonne, couronnée par l'Académie Française, éditée en 1870 par Michel Levy Frères, ici dans sa quatrième version. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

façon qu'avaient trouvée les Grecs pour expliquer les changements de saison. C'est ce qu'on appelle un mythe fondateur.

Quoi ? Ce qui m'est arrivé à moi ? Oh ! ça n'a vraiment rien d'un mythe.

Vous seriez venus me raconter, il y a quelques jours, l'histoire d'une fille obligée de passer six mois de l'année sous terre avec un type, dans son palais, je vous aurais même ri au nez. Parce que vous croyez que cette fille a des problèmes, peut-être ? Je vais vous dire, moi, qui a des problèmes. Et d'autrement plus graves que ceux de Perséphone.

Surtout maintenant, après ce qui s'est passé l'autre nuit au cimetière. Ce qui s'est *vraiment* passé, j'entends.

Les flics croient savoir, forcément. Tout le lycée croit savoir. Tout le monde sur cette île a sa petite idée sur la question, on dirait.

C'est bien la différence entre eux et moi. Ils ont tous des idées.

Moi, je *sais*.

Alors, qu'est-ce qu'on en a à faire de ce qui est arrivé à Perséphone ? À côté de ce qui m'est arrivé à moi, c'est du pipi de chat.

Elle a même de la chance, Perséphone. Parce que sa mère est venue à la rescousse pour la sortir de là.

Mais personne ne va venir me sauver, moi. Alors, un petit conseil : pincez-vous le nez, mettez des allumettes, faites ce que vous voulez, mais... Cligner des yeux ? Jamais !

CHAPITRE 1



*Comme, l'une après l'autre, au déclin de l'automne,
Les feuilles des rameaux tombent, pâle couronne,
Et retournent au sol qui va les engloutir.
DANTE ALIGHIERI, L'Enfer, Chant III*

Un jour, je suis morte.

Personne ne sait vraiment combien de temps. J'ai fait un électrocardiogramme plat pendant plus d'une heure. Mais j'étais aussi en hypothermie. C'est pour ça qu'après m'avoir réchauffée, un petit coup de défibrillateur – plus une dose massive d'adrénaline –, et hop ! ils ont réussi à me ranimer.

C'est ce que disent les médecins, en tout cas. Personnellement, je vois les choses autrement.

Mais j'ai appris à garder ça pour moi.

Est-ce que tu as vu une lumière ?

C'est la première chose que veulent savoir les gens quand ils apprennent que j'ai fait un petit aller-retour dans la mort. C'est la première chose que voulait savoir Alex, mon cousin de dix-sept ans, tout à l'heure, en arrivant.

— T'as vu une lumière ?

Les mots ne lui étaient pas plus tôt sortis de la bouche que son père, oncle Chris, lui filait une calotte.

— Hé ! a protesté Alex en se frottant le crâne. Je peux bien lui poser la question. Où est le problème ?

— C'est impoli, lui a sèchement répondu oncle Chris. On parle pas de ça aux gens qui sont morts.

J'ai pris une gorgée du verre de soda que je tenais à la main. Ma mère ne m'avait pas demandé si je voulais une méga fête genre *Bienvenue à Isla Huesos, Pierce !* Mais qu'est-ce que je pouvais dire ? Ça l'emballait tellement. Et elle avait invité toutes ses connaissances du bon vieux temps. Y compris sa famille. Au grand complet. Dont pas un n'avait bougé – sauf ma mère et Chris, son frère cadet – de ce caillou de trois kilomètres sur six, au large de la côte sud de la Floride, sur lequel ils étaient tous nés.

Oncle Chris n'avait pas quitté Isla Huesos pour aller faire ses études à l'université, se marier et avoir un enfant, comme maman. Non, pas exactement.

— Mais ça remonte à pratiquement deux ans, cet accident ! s'est défendu Alex. Elle doit plus être très chatouilleuse là-dessus. (Il s'est tourné vers moi, l'air goguenard.) Pierce, est-ce que ça te dérange qu'on parle de cette histoire comme quoi tu es morte et redevenue vivante ça fait quasiment *deux ans* ?

Je me suis efforcée de sourire.

— Je m'en suis remise.

Je sais : ce n'est pas beau de mentir.

— Qu'est-ce que je disais ! a lancé Alex à son père, avant de revenir illico à sa question première : Alors ? Tu l'as vue ou tu l'as pas vue, cette lumière ?

J'ai respiré un bon coup.

— Pratiquement tous les EMI vous diront que, quand ils sont morts, ils ont vu quelque chose. Une sorte de lumière, le plus souvent.

J'avais lu ça sur Internet.

— C'est quoi un EMI ? s'est interrogé oncle Chris en se grattant la tête sous sa casquette de baseball *Isla Huesos Fisherman*.

— Quelqu'un qui a vécu une expérience de mort imminente, lui ai-je expliqué.

J'aurais bien aimé pouvoir, moi aussi, me gratter sous la robe dos nu blanche que ma mère m'avait achetée pour la soirée et qui me serrait la poitrine à m'étouffer. Mais je me suis dit que ça ne se faisait pas. Bon, oncle Chris et Alex sont de la famille. Mais ce n'est pas une raison.

— Ah ! EMI. J'ai compris.

Les EMI pouvaient souffrir de profonds troubles de la personnalité et connaître certaines difficultés à se réadapter à la vie, après... enfin, après la mort. On avait vu des pasteurs pentecôtistes revenus d'entre les morts se retrouver membres d'un moto-club et des motards bardés de cuir se lever et marcher droit sur la première église venue pour « renaître ». Alors j'estimais que je ne m'en étais pas trop mal tirée, tout compte fait.

Quoique, quand j'avais jeté un coup d'œil à mon dossier scolaire, que mon ancien lycée avait envoyé après avoir suggéré à mes parents de me trouver une « solution éducative alternative » – autre façon de dire, en y mettant les formes, que j'étais virée du lycée après « l'incident » du printemps dernier –, j'avais vu que le Cours Privé de Jeunes Filles de Westport n'aurait peut-être pas été de cet avis :

« Pierce a une certaine tendance à “décrocher”. La plupart du temps, elle somnole tout simplement. Et, quand elle se décide enfin à accorder son attention, elle se focaliserait volontiers à l'excès, parfois jusqu'à la fixation, et malheureusement pas sur le sujet de la leçon. Tests de Wechsler et TOVA recommandés². »

Ce charmant commentaire datait cependant du semestre juste après l'accident – plus d'un an *avant* « l'incident ». Et, franchement, j'avais autre chose à penser, à l'époque, sans me préoccuper de mes devoirs et de mon classement. Ces peaux de vache m'avaient même jetée de la pièce du lycée – *Blanche-Neige* – dans laquelle je devais tenir le rôle principal.

Comment elle avait dit ça, ma prof de théâtre, déjà ? Ah oui ! Je paraissais « un peu trop m'identifier » à cette pauvre revenante de Blanche-Neige.

Je ne vois pas vraiment comment j'aurais pu faire autrement, étant donné les circonstances. Parce que, en plus d'être morte – eh bien oui, quand même –, non seulement, grâce à mon père, P-DG d'une florissante multinationale (qui

² Le Wechsler est un test d'intelligence et le TOVA (Test Of Variables of Attention) évalue les capacités attentionnelles.

avait souvent défrayé la chronique ces deux dernières années), j'étais née avec une petite cuillère en argent dans la bouche : une vraie princesse. Mais, grâce à ma mère, il se trouvait que j'avais aussi hérité de toutes les caractéristiques de la princesse type : la finesse des attaches, la chevelure d'ébène, les grands yeux noirs...

J'ai malheureusement aussi hérité de son côté princesse-au-grand-cœur. C'est ce qui m'a perdue.

— Et alors ? Elle était où, cette lumière ? brûlait de savoir Alex. Au bout d'un tunnel ? C'est ce qu'on entend tout le temps.

— Ta cousine n'a pas marché vers la lumière, l'a rabroué son père, qui avait l'air drôlement inquiet sous sa belle casquette de baseball. Sinon elle ne serait pas là pour en parler. Arrête de l'asticoter avec ça.

— Non, non, ai-je tenté de rassurer oncle Chris. Ça ne m'embête pas de lui répondre.

À peine. Mais je préférais encore traîner dehors avec oncle Chris et Alex que d'être à l'intérieur avec tout un tas de gens que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam.

— Certains disent effectivement qu'ils ont vu une lumière au bout d'un tunnel, ai-je répondu à mon cousin. Aucun ne sait très exactement ce que c'était. Mais ils ont tous leur petite idée sur la question.

— Genre ?

Grondement de tonnerre à l'horizon. Pas très fort. Les invités ne pouvaient sans doute pas l'entendre, dans la maison. Surtout avec tous ces rires, ces éclats de voix, la cascade dans la piscine et la musique que ma mère avait fait diffuser tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, sur des baffles stéréo censés représenter des galets.

Mais je l'avais entendu, moi. Juste après un éclair. Et pas un éclair de chaleur non plus – bien qu'il fasse aussi chaud à huit heures du soir, début septembre, dans le sud de la Floride, que dans le Connecticut, en plein midi, au mois de juillet. Une tempête s'était levée en mer et elle se dirigeait droit sur nous.

— Je ne sais pas. (J'ai repensé à d'autres trucs que j'avais lus.) Certains croient que cette lumière est le passage vers une nouvelle dimension spirituelle, une dimension qui n'est

accessible que dans la mort.

— Cool, a commenté Alex, un sourire jusqu'aux oreilles. Les portes du paradis, quoi.

J'ai haussé les épaules.

— Possible. Mais les scientifiques disent que cette lumière est, en réalité, une hallucination produite par les neurones que des neurotransmetteurs activent tous en même temps quand ils meurent.

— J'aimais mieux l'explication d'Alex, a murmuré oncle Chris, une infinie tristesse dans les yeux. Celle des portes du paradis.

Je n'aurais surtout pas voulu chagriner oncle Chris.

— Personne ne sait vraiment ce qui se passe quand on meurt, me suis-je empressée de rectifier.

— Sauf toi, m'a-t-il fait remarquer.

Du coup, je me suis sentie plus mal à l'aise que jamais, dans ma petite robe blanche trop serrée. Parce que ce que j'avais vu, quand j'étais morte, ce n'était pas une lumière. Ça n'y ressemblait même pas du tout.

Et je n'avais aucune envie de mentir à oncle Chris. Je savais bien que je n'aurais pas dû parler de ces choses-là. Ma mère s'était tellement démenée pour que tout soit parfait, ce soir... Enfin, pas seulement ce soir. À partir de maintenant. Je ne voulais tellement pas la décevoir. Elle avait vraiment mis le paquet : acheté une maison de rêve ; fait venir son fameux ami de New York pour la redécorer et engagé un paysagiste écoresponsable qui n'avait planté que du local, comme l'ylang-ylang et la dame de nuit – une sorte de jasmin –, si bien que ça sentait toujours un peu comme une de ces pubs de magazine pour parfum de star, dans le jardin.

Elle m'avait même acheté un vélo – un Sun Cruiser, le modèle luxe avec panier et sonnette –, avait peint ma chambre en lavande – une « couleur apaisante » – et m'avait inscrite dans le lycée qu'elle avait elle-même fréquenté vingt ans plus tôt.

« Tu vas l'adorer, Pierce, me rabâchait-elle. Tu vas voir. Nous allons prendre un nouveau départ. Ça va être formidable. J'en suis sûre. Je le sais. »

J'avais toutes les raisons de penser que ça n'allait pas, mais alors pas du tout, être « formidable ». Mais je gardais ça pour moi. Maman était tellement contente. Pour la fête, elle avait même loué les services de traiteurs professionnels chargés de préparer et de servir le cocktail de crevettes, les acras de lambi et les brochettes de poulet. Elle avait lâché une armada de bougies à la citronnelle dans la piscine pour chasser les moustiques, fait couler la cascade et ouvert en grand toutes les portes vitrées de la maison.

— Cette petite brise est si délicieuse, répétait-elle à l'envi, préférant ne pas voir les énormes nuages noirs qui s'amoncelaient dans le ciel nocturne...

Un peu comme elle préférait ignorer qu'elle était revenue à Isla Huesos pour approfondir ses recherches sur ses spatules rosées adorées (Ça ressemble à des flamants roses, sauf que ça a le bec aplati comme une crêpe.) juste après que la plus grande catastrophe écologique de l'histoire – l'histoire des États-Unis, faut pas exagérer – eut bien failli les éradiquer.

Ah ! et que sa brillante amie des bêtes de fille était allée faire un petit tour dans la mort et en était revenue... pas vraiment vraiment... normale. Et que son mariage en avait fait les frais. Enfin, j'étais encore à l'hôpital quand ils avaient lancé la procédure de divorce, quand maman avait jeté papa dehors parce qu'il m'avait « laissée me noyer ». Mon père était parti vivre dans le loft qu'il a gardé à deux pas du siège de sa boîte – une tour de Manhattan –, sans se douter qu'un an et demi après, ce serait toujours à cette adresse qu'on lui enverrait son courrier.

« Il vaut mieux pardonner et oublier, Pierce. » C'est ce que me sort mon père chaque fois qu'on se voit. « Ça permet de tourner la page. Il faudra bien que ta mère finisse par le comprendre. »

Oui, eh bien, franchement, « pardonner et oublier », pour moi, ça ne veut pas dire grand-chose. Bon d'accord, pardonner, ça permet de ne pas s'appesantir sur le sujet. Ce qui n'est pas très indiqué. (Vous n'avez qu'à voir mes parents.)

Mais, si on oublie, on ne tire jamais les leçons des fautes qu'on a commises.

Erreur fatale. Et je suis bien placée pour le savoir.

Alors, pardonner ? Bien sûr, papa. Mais oublier ? Même si je le voulais, je ne le pourrais pas.

Pourquoi ? Parce que quelqu'un se charge de me rappeler sans arrêt ce que je veux effacer.

Je ne jette pas la pierre à ma mère parce qu'elle a souhaité revenir sur l'île où elle a grandi et où elle est née, même s'il y fait une chaleur de bête, si elle est ravagée par les ouragans et s'il y a peut-être, ou peut-être pas, de mystérieux nuages chimiques qui lui tournent autour, un peu comme cette nuée échappée de la boîte que cette pauvre Pandore a ouverte, répandant tous les maux de la terre sur l'humanité tout entière.

Mais, si quelqu'un avait mentionné devant moi, avant que je ne vienne m'y installer, ce que signifiait le nom de ce bout de rocher : l'Île aux Os – et *pourquoi* les explorateurs espagnols qui l'avaient découverte l'avaient baptisée comme ça –, je n'aurais sans doute jamais accepté de suivre ma mère dans son délire « On va prendre un nouveau départ à Isla Huesos, tu verras ».

Surtout que prendre un nouveau départ à l'endroit précis où vous avez rencontré la personne qui s'ingénie à vous pourrir la vie, je ne voudrais pas dire, mais ça me paraît mal parti.

Sauf que je ne pouvais pas vraiment parler de ça à mon père non plus. Et pour cause : je n'étais même pas censée avoir mis les pieds à Isla Huesos, normalement. Ma première et seule visite ici était un de ces grands secrets... pas honteux, non, juste un secret « entre filles », comme se plaisait à le susurrer maman.

Tout ça parce que mon père ne peut pas sentir la famille de ma mère. Un ramassis de gibiers de potence et de détraqués, d'après lui – il n'a peut-être pas tout à fait tort. Pas précisément le meilleur exemple pour sa fille unique. Ma mère m'avait donc fait jurer de ne jamais mentionner ce petit aller-retour dans la journée, pour l'enterrement de son père, quand j'avais sept ans.

Alors j'avais juré. Comment je pouvais savoir ? J'avais tenu ma langue.

Je n'avais jamais raconté. Et encore moins ce qui s'était passé dans le cimetière *après* l'enterrement. Pourquoi j'aurais

fait ça ? Je n'y avais même pas pensé, puisque grand-mère savait. Et les grands-mères ne laissent jamais rien de mal arriver, n'est-ce pas ? Pas à leurs petites-filles. Surtout quand elles n'en ont qu'une.

Tout ça pour dire que je ne connaissais personne à la soirée de ma mère. Sauf elle, Alex et ma grand-mère, qui avaient tous été assis dans la même rangée que moi, ce jour-là, à l'enterrement de mon grand-père, dix ans plus tôt – du temps où le frère de ma mère était encore sous les verrous.

Oncle Chris ne se réadaptait pas très bien à la vie « dehors ». Il ne savait pas vraiment comment réagir, quand un des garçons venait lui remplir sa flûte de champagne, par exemple. Au lieu de lui dire tout simplement « Non merci », il s'écriait « Mountain Dew ! » et retirait son verre juste au dernier moment, laissant le champagne arroser copieusement le patio de la piscine.

— Je ne bois pas, s'excusait-il alors tout penaud. Je reste à l'eau. La Mountain Dew surtout.

— Vous m'en voyez désolé, monsieur, répondait le serveur en regardant avec dépit la mare de Veuve Clicquot s'élargir à nos pieds.

J'avais décrété que j'aimais bien oncle Chris. Même si mon père m'avait prévenue contre lui en affirmant que, à peine sorti de prison, il « n'aurait de cesse de semer la terreur et d'étancher sa terrible soif de vengeance ». Mais, à part rester assis sur le canapé, scotché devant la chaîne météo, à siroter sa sacro-sainte Mountain Dew, je ne l'avais pas vu faire grand-chose, oncle Chris, depuis mon arrivée à Isla Huesos. Car c'était là qu'il vivait maintenant : chez ma grand-mère, qui avait élevé Alex en son absence, parce que la mère de mon cousin avait pris le large alors qu'il n'était encore qu'un bébé, quand on avait envoyé oncle Chris en prison.

Le père d'Alex me faisait quand même un peu peur en un sens : il avait les yeux les plus tristes que j'aie jamais vus.

Sauf peut-être chez une seule personne. Mais je faisais mon possible pour ne pas penser à... à *lui*. Tout comme j'essayais de ne jamais repenser à quand j'étais morte.

Certains, cependant, ne me facilitaient vraiment pas la tâche.

— Ceux qui meurent et qui en reviennent ne vivent pas... enfin, ne connaissent pas tous exactement la même expérience...

J'en étais là, choisissant soigneusement mes mots pour ménager oncle Chris, quand grand-mère a débarqué, descendant le perron d'une démarche un peu vacillante – rien de surprenant, vu les hauts talons sur lesquels elle était perchée. Contrairement à Alex et à son père, elle avait fait un effort vestimentaire : elle portait une robe beige vaporeuse et une de ces fameuses écharpes qu'elle tricote elle-même.

— Ah ! te voilà, Pierce ! s'est-elle exclamée, sur un ton qui aurait pu laisser présumer un léger agacement de sa part. Mais qu'est-ce que tu fais dehors, avec tous ces gens à l'intérieur qui n'attendent que de te rencontrer ? Viens, je veux que tu ailles saluer le père Mich...

— Hé ! l'a soudain interrompue Alex, tout excité, je me demande s'il sait.

— S'il sait quoi ? s'est étonnée grand-mère, qui n'avait manifestement aucune idée de ce dont il voulait parler.

— Ce que c'était que cette lumière que Pierce a vue quand elle est morte, lui a expliqué Alex. Moi, je crois que c'étaient les portes du paradis. Mais Pierce dit que d'après les scientifiques... qu'est-ce qu'ils disent déjà, Pierce ?

J'ai avalé ma salive.

— Que c'est une hallucination. Les scientifiques disent qu'ils ont obtenu les mêmes résultats avec des sujets volontaires, en utilisant des drogues médicamenteuses et en leur branchant des électrodes sur le cerveau. Certains ont vu une lumière, eux aussi.

— C'est à ça que vous passez votre temps, plantés là, dehors ? s'est alors offusquée grand-mère. À blasphémer ?

Après mon petit aller-retour dans la mort, mes notes avaient plongé en piqué. C'est à ce moment-là que ma conseillère d'éducation au Cours Privé de Jeunes Filles de Westport, Mme Keeler, avait suggéré à mes parents de trouver une activité extrascolaire à laquelle je puisse m'intéresser. Il arrive souvent que les enfants en échec scolaire réussissent très bien leur vie, Mme Keeler avait-elle assuré à mes parents, pour peu qu'ils

trouvent quelque chose dans quoi « s'investir ».

En fin de compte, j'avais effectivement trouvé une activité extrascolaire dans laquelle « m'investir ». Ce qui avait eu pour résultat mon renvoi du lycée et m'avait fait atterrir ici, à Isla Huesos, que d'aucuns qualifient de « paradis ».

Je suis bien sûre que les gens qui qualifient Isla Huesos de paradis n'ont jamais rencontré ma grand-mère.

— Non, s'est marré Alex. Blasphémer, ce serait raconter que cette fameuse lumière apparaît entre les cuisses de leur nouvelle mère, quand ils se réincarnent pour la *ixième* fois histoire de boucler leur karma. Bon, forcément, si on est hindou, c'est plus un blasphème du tout.

On aurait dit que grand-mère venait d'avalier du vinaigre.

— Dis donc, Alexandre Cabrero, a-t-elle apostrophé son petit-fils, tu n'es pas hindou que je sache. Et il ne faudrait pas que tu oublies qui paie le crédit de ce tas de ferraille que tu appelles une voiture. Si tu veux que je continue à le faire, tu pourrais peut-être songer à me montrer un peu plus de respect.

— Désolé, mamie, a murmuré Alex en examinant la mare de champagne à ses pieds, pendant qu'à côté de lui, son père en faisait autant, après avoir précipitamment ôté sa casquette.

Grand-mère s'est alors tournée vers moi, s'efforçant, semblait-il, de revenir à de meilleurs sentiments.

— Et, maintenant, Pierce, m'a-t-elle dit, pourquoi ne viens-tu pas à l'intérieur avec moi saluer le père Michaels ? Tu ne te souviens pas de lui à l'enterrement de ton grand-père, naturellement : tu étais trop jeune. Mais il se souvient parfaitement de toi, lui, et il se fait une telle joie de te voir rejoindre notre petite paroisse.

— Vous savez quoi ? ai-je alors lâché. Je ne me sens pas très bien.

Et je ne jouais pas la comédie, en plus. La chaleur commençait vraiment à devenir oppressante. Si seulement j'avais pu déboutonner un peu ma robe !

— Je crois que j'ai besoin d'air, ai-je insisté.

— Eh bien, rentre donc, s'est entêtée ma grand-mère, complètement déroutée par ma réaction. Puisqu'il y a l'air conditionné. Enfin, il y en *aurait*, si ta mère n'avait pas ouvert

toutes les por...

— Qu'est-ce que j'ai encore fait, mère ?

Maman venait juste de faire son apparition sur le perron.

— Ah, te voilà, Pierce ! s'est-elle exclamée. Je me demandais où tu étais passée. (Et puis elle a vu ma tête.) Tu ne te sens pas bien, ma chérie ?

— Elle dit qu'elle a besoin d'air, lui a répondu ma grand-mère, de plus en plus perplexe. Mais elle reste bêtement dehors. Qu'est-ce qu'elle a ? Est-ce qu'elle a pris ses médicaments, aujourd'hui ? Es-tu sûre que Pierce soit prête à retourner au lycée, Deb ? Peut-être qu'elle...

— Elle va très bien, mère, l'a coupée maman, avant de s'adresser à moi : Pierce...

J'ai levé la tête. Les yeux de ma mère paraissaient encore plus noirs que d'habitude, dans la lumière des spots extérieurs. Elle avait l'air toute belle toute fraîche dans son joli jean blanc avec son soyeux haut évasé. Elle avait l'air parfaite. Tout était parfait. Tout allait être formidable.

J'ai essayé d'étouffer le sanglot angoissé qui me prenait à la gorge.

— Il faut que j'y aille.

— Eh bien, va, ma chérie, m'a encouragée ma mère en se penchant pour poser la main sur mon front, comme pour s'assurer que je n'avais pas de fièvre.

Elle sentait toujours ce même mélange de parfum – son parfum – et de quelque chose d'indéfinissable qui n'appartenait qu'à elle : son odeur de maman. Ses longs cheveux de jais ont caressé mon épaule nue quand elle m'a embrassée.

— Pas de souci, ma chérie. Simplement, n'oublie pas d'allumer tes lumières pour qu'on te voie.

— Quoi ? s'est écriée ma grand-mère, effarée. Tu la laisses partir faire un tour à bicyclette ? Au beau milieu de la fête ? Sa fête ?

Maman ne l'a même pas écoutée.

— Ne t'arrête pas en chemin, m'a-t-elle encore recommandé. Ne descends pas de vélo.

Sans un mot de plus pour Alex ni pour oncle Chris – qui ouvraient tous les deux de grands yeux –, j'ai tourné les talons

pour filer droit sur le côté de la maison où ma bicyclette était rangée. Sans me retourner.

— Et Pierce ! m'a hélée ma mère.

Déjà, je tendais le dos. Et si ma grand-mère avait réussi à la faire changer d'avis ?

Mais elle a juste ajouté :

— Ne t'attarde pas trop. L'orage approche.

CHAPITRE 2



*Dès que je l'aperçus : « Prends pitié de ma peine,
Qui que tu sois, criaï-je, homme ou bien ombre vaine,
Dans ce désert immense où perdu tu me vois ! »
DANTE ALIGHIERI, L'Enfer, Chant I*

Tout le monde veut croire que quelque chose, quelque chose de génial, les attend de l'autre côté. Le Nirvana, le Paradis, le Walhalla... appelez ça comme vous voulez. Leur nouvelle vie, disons – moins horrible que la première, de préférence.

Le truc, c'est que j'y suis allée, moi, de l'autre côté. Alors je sais à quoi ça ressemble.

Et ce n'est pas le paradis. Enfin, pas tout de suite, en tout cas.

C'est la cruelle vérité, une vérité que j'ai dû garder pour moi parce qu'elle n'a pas vraiment porté chance aux rares personnes auxquelles j'en ai parlé.

Alors, parfois, il faut que je parte avant de dire, ou de faire, un truc que je pourrais regretter. Sinon, je sais que quelque chose de terrible va arriver.

Il va arriver.

Ma mère comprenait. Pas son rôle à lui, bien sûr – elle ne savait même pas qu'il existait –, mais mon besoin de sortir. C'est pour ça qu'elle m'a laissée partir.

Tout en dévalant la colline, le vent dans les cheveux – rafraîchissement garanti –, je n'avais qu'une idée en tête : ce que ma grand-mère m'avait dit.

« Un homme ? Quel homme ? »

Voilà ce qu'elle avait répondu l'autre jour, quand je m'étais décollée de son canapé, où j'étais assise devant la chaîne météo avec oncle Chris, pour la suivre dans la cuisine et l'interroger sur l'enterrement de mon grand-père. Ou, plus exactement, sur ce qui s'était passé dans le cimetière après.

« Tu sais bien, avais-je insisté. Celui avec l'oiseau. »

On n'avait jamais eu l'occasion d'en reparler. Pas depuis le jour où c'était arrivé. Cette journée était censée rester un secret – un secret « entre filles », juste maman et moi –, et on ne s'était plus jamais retrouvées toutes les deux dans une même pièce, avec ma grand-mère. Merci qui ? Merci papa.

Avec les années, ce qui s'était bel et bien passé dans le cimetière, cet après-midi-là, avait commencé à ressembler de plus en plus à un rêve. Peut-être que ça n'avait *vraiment* été qu'un rêve. Comment aurait-il pu en être autrement ? C'était tout bonnement impossible.

Et puis je suis morte.

Et j'ai compris. Non seulement ce que j'avais vu dans le cimetière, ce jour-là, n'était pas un rêve, mais ç'avait été aussi l'événement le plus important de ma vie. Enfin, jusqu'à ce que mon cœur s'arrête.

« Va jouer un peu dehors, m'avait dit ma grand-mère. Ta maman est occupée pour le moment. Je viendrai te chercher quand ce sera fini. »

Après l'enterrement, ma mère et elle étaient allées dans le bureau du gardien du cimetière signer les derniers papiers pour la tombe de grand-père.

J'étais peut-être un peu trop agitée. Je crois que j'avais fait tomber un truc sur le bureau du gardien. Pas vraiment étonnant. Comme mon cousin Alex – qui était là, lui aussi –, j'avais toujours eu un peu de mal à fixer mon attention.

En conséquence de quoi, contrairement à Alex, j'avais été, non pas plus, mais moins surveillée. Après tout, j'étais une fille. Et quel genre de problème une fille pouvait-elle bien poser, n'est-ce pas ?

Je me souviens de ma mère, plongée dans la paperasse que ma grand-mère devait remplir, levant la tête pour me sourire à

travers ses larmes.

« Tout va bien, mon cœur, m'avait-elle rassurée. Tu peux aller dehors. Ne t'éloigne pas, c'est tout. Ça va aller. »

Je ne m'étais pas éloignée. À l'époque, j'obéissais toujours à ma mère.

J'avais trouvé la colombe à une dizaine de mètres du bureau du gardien. Elle claudiquait dans l'allée entre les tombes, une aile à la traîne ratissant le sol derrière elle, manifestement brisée. Je m'étais aussitôt précipitée pour essayer de l'attraper. Je savais que, si je la confiais aux bons soins de ma mère, elle serait sauvée. Ma mère adorait les oiseaux.

Mais je n'avais fait qu'aggraver les choses. Prise de panique, la petite blessée avait tenté de s'envoler, sautant et voletant à moitié pour finir par s'écraser contre le mur de briques d'un tombeau voisin.

Et puis elle était juste restée couchée là, sans bouger. En me ruant à son secours, j'avais bien dû me rendre à l'évidence : elle était morte. J'étais horrifiée.

Alors, évidemment, je m'étais mise à pleurer. Je n'étais déjà pas très gaie. Je venais tout de même d'assister à l'enterrement d'un grand-père que je n'avais jamais connu, avant de me faire mettre à la porte du bureau du gardien pour mauvaise conduite. Et maintenant ça, en plus ?

C'est à ce moment-là que le monsieur était venu vers moi dans l'allée. Pour une petite fille comme moi, il paraissait incroyablement grand, presque un géant, même quand il s'était agenouillé à côté de moi pour me demander pourquoi je pleurais.

Aujourd'hui, je dirais que ce n'était encore qu'un adolescent, qu'il n'avait vraiment rien d'un « monsieur ». Mais, comme il était effectivement très grand et qu'il était tout en noir, il m'avait semblé beaucoup plus vieux.

— Je vou... voulais la sauver, avais-je sangloté, en désignant la colombe du doigt. Elle était bles... blessée. Et puis je lui ai fait peur et c'était encore pire. Et maintenant, elle est morte. C'est pas... pas d'ma faute.

— Bien sûr que ce n'est pas ta faute, avait-il répondu en tendant la main pour soulever le petit cadavre, tout mou, tout

fragile.

— Je veux pas aller en enfer, avais-je pleurniché.

— Qui a dit que tu irais en enfer ? m'avait-il demandé, perplexe.

— C'est là où on met les meurtriers, lui avais-je assuré d'un ton larmoyant. C'est ma grand-mère qui me l'a dit.

— Eh bien, mais tu n'es pas une meurtrière. Et je crois que tu as encore un peu de temps avant de commencer à t'inquiéter de l'endroit où tu vas aller quand tu seras morte.

Je n'étais pas censée parler aux inconnus. Mes parents m'avaient bien fait la leçon là-dessus.

Mais cet inconnu-là semblait si gentil. Et ma maman était juste au bout de l'allée, dans le bureau du vieux monsieur. J'étais en sécurité, j'en étais persuadée.

— Est-ce qu'il faudrait pas lui trouver un cercueil ? avais-je alors demandé, en pointant l'index sur l'oiseau.

J'étais très fière des connaissances toutes neuves que j'avais acquises dans l'après-midi, à l'enterrement.

— Quand on meurt, on doit nous mettre dans un cercueil. Et après, personne ne nous voit plus jamais jamais.

— C'est vrai pour certains, avait-il concédé d'un ton un peu dur. Pas pour nous tous. Et oui, je suppose qu'on pourrait la mettre dans un cercueil. Je pourrais aussi la ranimer. Qu'est-ce que tu préfères ?

— Mais vous pouvez pas la faire redevenir vivante ! avais-je objecté, si stupéfaite par la question que j'en avais oublié mes larmes.

Il n'avait pas cessé de caresser l'oiseau qui, de toute évidence, était bel et bien mort : sa tête pendait au bout de ses doigts, la nuque brisée.

— Personne peut faire ça.

— Moi, je peux, avait-il affirmé. Si tu veux.

— Oh oui ! s'il vous plaît, avais-je soufflé.

Il avait alors passé la main au-dessus de l'oiseau. Dans la seconde qui avait suivi, la tête de la colombe s'était brusquement redressée, les yeux brillants, et, dans un vigoureux battement d'ailes, elle s'était envolée.

J'étais tellement surexcitée que je m'étais écriée :

— Encore ! encore !

— Je ne peux pas, m'avait-il répondu. Elle est déjà partie.

J'avais médité cet argument, et puis je lui avais pris la main pour l'entraîner.

— Tu peux le faire pour mon grand-père ? m'étais-je exaltée. On vient juste de le mettre là-bas...

Je lui montrais un tombeau à l'autre bout du cimetière.

— Non, m'avait-il répondu avec une étonnante douceur. Non, je suis désolé, je ne peux pas.

— Mais ma maman serait si contente. Grand-mère aussi. S'il te plaîût ! C'est juste une seconde...

— Non, avait-il répété, un peu alarmé. (Il s'était de nouveau agenouillé à côté de moi.) Comment tu t'appelles ?

— Pierce. Mais...

— Eh bien, Pierce...

Ses yeux. J'avais alors remarqué qu'il avait les yeux de la même couleur que les lames de mes patins à glace, là-bas, dans le Connecticut.

— ... ton grand-père serait fier de toi. Mais il vaut mieux le laisser là où il est. Ta mère et ta grand-mère pourraient avoir un peu peur en le voyant se promener maintenant, alors qu'il est déjà enterré, tu ne crois pas ?

Je n'avais pas pensé à ça. Il avait sûrement raison.

C'est alors que ma grand-mère était venue me chercher. Le monsieur l'avait vue. Il devait l'avoir vue et réciproquement puisqu'ils avaient échangé un salut poli avant que le monsieur ne s'éloigne – non sans m'avoir dit au revoir auparavant.

— Pierce, m'avait interpellée grand-mère en arrivant à ma hauteur, sais-tu qui c'était ?

— Non, lui avais-je répondu.

Mais je m'étais aussitôt empressée de tout lui raconter sur lui et sur le miracle qu'il avait accompli.

— Et est-ce que tu l'as trouvé gentil ? m'avait-elle demandé, quand j'étais arrivée au terme de mon haletant récit.

— Je sais pas, lui avais-je répondu, un peu déstabilisée par la question.

Il avait quand même ramené un oiseau mort à la vie ! Oui, mais il avait refusé de faire pareil pour mon grand-père. Alors,

comment savoir ?

Grand-mère avait souri pour la première fois de la journée.

— Tu l'aimeras pourtant, avait-elle dit.

Et puis elle m'avait prise par la main pour me ramener à la voiture, où maman et Alex nous attendaient.

Je me souvenais de m'être retournée. Aucun signe du « monsieur », juste les fleurs écarlates sur les noueuses branches noires d'un flamboyant qui formait comme un dais au-dessus de nos têtes, éclatant de rouge comme un feu d'artifice dans le beau ciel limpide...

Mais, maintenant, comme tous les gens à qui j'avais raconté ce que j'avais vu quand j'étais morte – un homme, pas une lumière –, grand-mère persistait à dire que j'avais tout inventé.

— Bien sûr que non il n'y avait pas d'homme dans le cimetière qui ressuscitait des oiseaux morts ! s'était-elle exclamée l'autre jour, dans la cuisine, en secouant la tête. Qui a jamais entendu pareilles sornettes ? Tu sais, Pierce, je me fais du souci pour toi. Toujours à rêvasser... Et, depuis ton accident, il paraît que c'est encore pire. Et ne crois surtout pas que c'est juste avec ta ravissante petite frimousse que tu vas t'en sortir, hein ? Ta mère est belle *et* intelligente et tu n'as qu'à voir où ça l'a menée ! La beauté, c'est bien joli, jusqu'à ce que celui qui tient les cordons de la bourse décide de laisser ta gamine se noyer...

— Grand-mère, l'avais-je arrêtée sur sa lancée, en m'efforçant de ne pas élever la voix, comment tu peux affirmer que cet homme n'a jamais existé alors que tu m'as toi-même demandé si...

— J'espère vraiment que ça va bien se passer pour toi dans cette nouvelle école, Pierce, m'avait interrompue grand-mère. Parce que tu t'es assurément débrouillée pour scier la branche sur laquelle tu étais assise dans ton dernier lycée, pas vrai ?

Elle m'avait fourré un plateau de sandwiches dans les mains.

— Tiens, apporte ça à ton oncle avant qu'il ne meure de faim. Il n'a rien avalé depuis ce matin.

Ni une ni deux, j'avais débarrassé le plancher – après avoir apporté le plateau de sandwiches, évidemment – et j'avais sauté sur mon vélo pour rentrer à la maison. Il valait mieux que je

m'en aille, avant qu'il n'arrive encore une catastrophe. Il arrivait toujours des trucs terribles quand je me mettais en colère. Je n'y étais pour rien. Il fallait que je m'en aille avant qu'il ne soit trop tard.

Avant qu'il n'arrive.

Ce soir-là, j'étais encore sur ma bicyclette, sauf que, cette fois, je pédalais sans trop savoir où j'allais. Il fallait juste que je m'éloigne... que je m'éloigne de grand-mère. De toutes ces questions. De tout ce brouhaha. Des conversations de la fête. Du bruit de la cascade dans la piscine... De la piscine surtout...

Contrairement à « l'incident » survenu dans mon ancien lycée, l'accident était bel et bien ma faute. J'avais trébuché – en marchant sur ma propre écharpe – et j'étais tombée sur la tête avant de basculer dans la piscine de la maison, là-bas, dans le Connecticut. Du côté le plus profond, forcément.

J'avais voulu sauver un oiseau blessé. Oui, encore un.

Cet oiseau-là avait survécu, lui, et sans l'intervention de l'inconnu du cimetière d'Isla Huesos.

Je n'avais pas eu cette chance.

La température de l'eau, quand j'étais tombée dedans, ne m'avait pas moins tétanisée que le coup que j'avais reçu sur la tête. Elle avait rapidement imprégné mon gros manteau et mes bottes d'hiver, alourdissant tellement mes bras et mes jambes qu'elle m'interdisait tout mouvement. L'épaisse bâche qui recouvrait la piscine, et que mon père avait oublié de faire réparer, avait immédiatement cédé sous mon poids, s'enroulant autour de moi pour m'enserrer dans une étreinte aussi mortelle que celle d'un boa constrictor.

J'étais trop loin de l'échelle ou des marches de la piscine pour les atteindre, lestée comme je l'étais avec mes fringues trempées et cette bâche de plomb qui m'entraînaient par le fond. Et même si j'étais parvenue à gagner l'escalier, je doute d'avoir eu la force de me hisser hors de l'eau.

Je m'étais débattue comme une malade pourtant. C'est fou de quoi une fille de quinze ans est capable quand sa vie est en danger.

Pendant ce temps-là, mon père était en visioconférence dans son bureau, tout là-bas, à l'autre bout de la maison. Il avait

oublié que maman était partie à la bibliothèque finaliser sa thèse sur les rites d'accouplement chez les spatules rosées et que je n'étais pas chez ma copine Hannah ni au refuge de la SPA – où je faisais du bénévolat – et que c'était le jour de congé de l'employée.

Tout comme il n'avait dit à personne que deux ou trois rivets avaient trop rouillé pendant l'hiver pour continuer à maintenir la bâche de la piscine en place.

Non que ça aurait pu changer quoi que ce soit – enfin, pour moi, en tout cas – si papa s'était rappelé une seule de ces choses, ou s'il n'avait pas été au téléphone. Je n'avais même pas eu le temps d'appeler au secours. Quand on se noie, dans la vraie vie, ce n'est pas comme au cinéma. Avant que mon cerveau ne prenne conscience que j'avais un petit problème, le poids de toute cette eau que j'avais avalée m'avait déjà fait couler à pic. On était quand même en février en Nouvelle-Angleterre : j'avais été saisie par le froid.

Après le premier moment de panique – et de douleur –, j'avais trouvé que c'était plutôt tranquille au fond de la piscine. Je n'entendais que les battements de mon cœur et le bruit des bulles qui sortaient de ma gorge... de plus en plus faiblement... de plus en plus lentement...

Je n'avais pas compris, sur le moment, ce que ça voulait dire : j'étais en train de mourir.

Le soleil de l'après-midi, en s'immisçant entre les feuilles tombées à la surface de l'eau, faisait de jolis dessins sur le carrelage autour de moi. Ça m'avait rappelé comment les rayons du soleil avaient joué à travers les vitraux de l'église à l'enterrement de mon grand-père. Même si j'étais supposée ne jamais en parler, je n'avais pas oublié ce jour-là, ni comment maman et grand-mère avaient sangloté pendant toute la cérémonie...

Je n'avais pas oublié non plus la force avec laquelle grand-mère m'avait tenu la main pour sortir du cimetière, un peu plus tard, ni avec quel éclat les fleurs écarlates de ces flamboyants se détachaient sur le bleu du ciel au-dessus de nos têtes...

Rouges comme les petits pompons de mon écharpe qui flottait autour de mon visage tandis que je me noyais au fond de

la piscine.

C'est peut-être pour ça que, quand je les ai revues, après avoir quitté la fête – pas les pompons, évidemment : les fleurs écarlates des flamboyants –, j'ai freiné à mort sur mon vélo.

Je ne m'étais pas rendu compte que j'étais allée aussi loin, si loin même que j'avais atteint le cimetière. Mes pieds m'y avaient amenée malgré moi.

Et je savais pourquoi, bien sûr. Ce n'était pas la première fois.

J'étais souvent retournée au cimetière, depuis mon arrivée à Isla Huesos – maman avait même inclus cette étape au petit « tour d'orientation » qu'elle m'avait offert, dès le premier jour. Tous les cercueils étant enfermés dans des tombeaux ou des mausolées au-dessus du sol, le cimetière était devenu l'une des attractions touristiques les plus cotées de l'île. Figurez-vous que, si vous enterrez des cadavres dans une région sujette aux ouragans – et donc dans un endroit régulièrement inondé –, tous les squelettes remontent à la surface. Du coup, vous retrouvez les restes de vos chers disparus qui pendouillent dans les arbres ou accrochés aux clôtures ou même éparpillés sur la plage : un vrai film d'horreur.

« C'est pourquoi, m'avait dûment expliqué ma mère, les explorateurs espagnols qui ont découvert cette île, il y a trois siècles, l'ont baptisée Isla Huesos : l'Île aux Os. Quand ils ont débarqué ici, elle était couverte d'ossements humains, sans doute à la suite d'une tempête qui avait retourné un cimetière indien. »

Mais, bien que je sois revenue plusieurs fois au cimetière depuis mon arrivée à Isla Huesos, quinze jours plus tôt, je n'avais jamais été capable de retrouver l'arbre que j'avais vu ce jour-là, quand j'avais sept ans. Pas avant cette nuit, en tout cas. La nuit de la fameuse fête organisée en mon honneur – il paraît.

« Ne t'arrête pas, m'avait bien recommandé ma mère. Ne descends pas de vélo, avait-elle dit. L'orage approche. »

Et maintenant que j'étais là, plantée devant le flamboyant, je voyais bien que ce qui se profilait à l'horizon n'avait rien à voir avec l'orage que ma mère avait annoncé.

C'était pire, bien bien pire.

Il ne restait pratiquement plus de fleurs sur l'arbre. Elles étaient toutes tombées à terre. Sèches et recroquevillées, elles gisaient à mes pieds comme un tapis rouge, échangeant d'âpres murmures quand le vent les soulevait pour les éparpiller un peu plus loin dans l'allée dallée.

Le tombeau qui se trouvait sous l'arbre n'avait pas beaucoup changé, depuis l'enterrement de mon grand-père. Le plâtre s'effritait encore par endroits, dénudant des briques aussi rouges que les fleurs à mes pieds.

La grosse différence c'était que, maintenant, je pouvais lire un nom gravé en majuscules au-dessus de l'entrée du mausolée avec sa grille de fer forgé.

Pas de date. Juste un nom.

HAYDEN

Je n'avais pas remarqué ça, quand j'avais sept ans. J'avais d'autres choses en tête. Tout comme j'avais tant de fois traversé le cimetière, au cours de cette dernière semaine, sans jamais remarquer le flamboyant. Jamais, avant ce soir.

« Il n'a jamais existé, Pierce. »

Et ce n'était pas seulement ma grand-mère qui m'avait dit ça, l'autre jour, dans sa cuisine. Mais tous ces psychiatres chez lesquels mes pauvres parents m'avaient traînée après l'accident, refusant de croire les annotations qu'ils ne cessaient de lire dans le cahier de correspondance de leur précieuse fille. Annotations par l'intermédiaire desquelles les professeurs leur signalaient que leur petite merveille n'avait pas un seul résultat au-dessus de la moyenne, qu'elle n'avait même pas la moyenne du tout.

Il n'est pas rare que les patients qui ont perdu toute activité cardiaque ou cérébrale – électriquement parlant – pendant un certain temps évoquent ces sortes d'hallucinations qu'ils ont eues pendant la période plus ou moins longue où ils présentaient un ECG plat.

Mais il était vital pour ma santé mentale, tous ces docteurs avaient-ils insisté, que je garde bien à l'esprit qu'il ne s'agissait là *que d'un rêve*.

Certes, très réaliste. Mais est-ce que je ne me rendais donc

pas compte que certaines choses que j'avais lues dans des livres à l'école, ou vues à la télé, ou peut-être même vécues des années auparavant (bien que je ne leur aie jamais parlé de ce qui s'était passé à l'enterrement de mon grand-père), se retrouvaient dans la vision que j'avais eue lors de mon expérience de mort imminente ?

Il était également important de me souvenir de ça, tout autant que du fait que, pendant que cette vision se déroulait, j'avais été parfaitement en mesure de contrôler mes actes. C'était ce qu'on appelait un « rêve lucide ». Si ce qui m'était arrivé avait été réel, je n'aurais pas pu échapper à mon ravisseur.

Je n'avais donc absolument aucune crainte à avoir ! Il ne reviendrait pas me chercher. Pour la bonne et simple raison qu'il n'était qu'un pur produit de mon imagination.

J'étais restée bien gentiment assise devant tous ces psychiatres et j'avais hoché la tête. Ils savaient, eux. Bien sûr qu'ils savaient : c'était leur métier.

Mais, intérieurement, j'étais si triste...

... si triste *pour eux*.

Parce que, sur ces murs, derrière tous ces brillants docteurs, étaient accrochés tant de beaux diplômes bien encadrés – certains accordés par ces mêmes grandes écoles que mes parents désespéraient maintenant de jamais me voir intégrer.

Et c'était ce qui me désolait le plus. Parce que mes parents ne pouvaient pas voir que ça n'avait aucune importance, tous ces beaux diplômes.

Parce que, si savants qu'ils soient, ces éminents spécialistes ignoraient totalement de quoi ils parlaient.

Parce que j'avais une preuve. J'en avais toujours eu une. Alors que je me tenais là, devant le tombeau, sous le flamboyant, j'ai défait les deux premiers boutons de la robe trop serrée que ma mère avait voulu que je porte pour la soirée et j'ai posé les doigts dessus. J'aurais pu la sortir à n'importe quel moment, dans n'importe lequel de ces cabinets, pour la leur montrer et leur dire : « Rêve lucide, hein ? Vraiment ? Et ça, alors, docteur ? C'est quoi ? »

Mais je ne l'avais jamais fait. Je la gardais toujours cachée là

où elle était : sous mes vêtements, contre mon cœur.

Parce que tous ces docteurs s'étaient donné tant de mal pour m'aider. Ils semblaient tous si gentils.

Je n'aurais pas voulu qu'il leur arrive malheur.

Et j'avais découvert, à mes dépens, qu'il arrivait malheur à tous ceux qui s'intéressaient d'un peu trop près à mon collier.

Du coup, je ne l'avais plus jamais montré. À personne. Pas même à ma grand-mère quand elle m'avait dit ça dans sa cuisine – non que ç'aurait pu la faire changer d'avis, d'ailleurs.

Ce n'est que quand je me suis retrouvée devant ce mausolée, où on s'était rencontrés la première fois, que j'ai réalisé : c'était peut-être bien moi qui provoquais tous ces malheurs...

Parce que j'étais revenue. Pas seulement revenue d'entre les morts, mais revenue à l'endroit où tout avait commencé.

Mais qu'est-ce que j'étais venue faire ici, d'abord ? Est-ce que j'étais aussi folle que tout le monde, là-bas, dans le Connecticut, ne cessait de me le seriner ? J'étais *dans un cimetière, toute seule, après la tombée de la nuit*. Il fallait absolument que je fiche le camp. Il fallait que je me sauve. J'avais tous les poils au garde-à-vous. Chaque fibre de mon corps me hurlait de prendre mes jambes à mon cou.

Mais, bien sûr, il était déjà trop tard. Parce que des pas écrasaient les fleurs fanées dans l'allée dallée. Des pas qui se rapprochaient.

Des os. C'était à ça que ressemblait le bruit de toutes ces fleurs piétinées : de minuscules os que l'on brisait.

Oh mon Dieu ! Mais pourquoi maman m'avait-elle raconté cette histoire ? Pourquoi ne pouvais-je pas avoir une mère normale, qui racontait des contes de fées avec des pantoufles de vair, et non des horreurs avec des plages jonchées d'ossements humains ?

Je n'avais même pas besoin de me retourner pour savoir qui c'était. Je le savais.

Le cri que j'ai poussé quand je me suis retournée et que j'ai vu son visage n'en a pas moins été un hurlement à réveiller les morts.

CHAPITRE 3



*Il me semblait qu'il venait contre moi
La tête haute, plein de faim enragée ;
On aurait cru autour de lui voir l'air trembler³.
DANTE ALIGHIERI, L'Enfer, Chant I*

Il semblait halluciner autant que moi.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Sa voix grondait comme ces coups de tonnerre que j'entendais se rapprocher chaque fois qu'un éclair zébrait le ciel au-dessus des palmiers là où les nuages d'orage, gros comme des montagnes, s'entrechoquaient.

J'ai voulu lui répondre, mais rien. Que de l'air.

Pas franchement étonnant. Même si, au fond de moi, à la seconde où ma mère avait prononcé les mots « Isla Huesos », j'avais su que ça devait arriver. Je crois bien que, bizarrement, j'avais même espéré que ça se produirait. Et le plus vite possible, pour en être débarrassée. Sinon, pourquoi ma tête disait-elle tout le temps à mes pieds de pédaler en direction du cimetière ?

Non, pas ma tête. Mon cœur. Oh oui ! L'aiguille de dix centimètres de long qu'ils m'avaient plantée dans la poitrine l'avait bel et bien fait repartir.

Mais ce n'est pas pour ça qu'il n'était plus brisé.

³ Pour cette citation, traduction de Jacqueline Risset (éditions Flammarion).

Je me suis raclé la gorge. Pourvu qu'il ne puisse pas voir mes genoux trembler sous ma robe !

— Je... je suis désolée, ai-je balbutié. D'avoir crié, je veux dire. Tu m'as fait peur. Je savais pas... je voulais pas... On-vient-juste-de... ici-avec-ma-mère-d'emménager-à-Isla-Huesos. (C'est sorti d'un trait, un peu embrouillé.) Elle-veut-un... prendre-un-nouveau-départ-à-cause-de... enfin... tu sais...

Je n'aimais pas parler de ce qui s'était passé dans mon ancien lycée.

Et puis à quoi bon ? Il y était, non ?

Il s'est contenté de me regarder fixement. À sa tête, il était clair qu'il n'était pas ravi de me voir. Eh bien oui, forcément. Je venais de lui hurler au nez. Ce n'est pas vraiment le meilleur moyen de vous attirer la sympathie des gens. Encore moins celle des garçons, j'imagine.

— J'y suis pour rien, ai-je ajouté.

Mon cœur cognait si fort que c'est à peine si j'entendais encore le vent agiter les palmes au-dessus de ma tête ou les criquets et les cigales jouer les crécelles entre les tombeaux qui se dressaient autour de nous dans la pénombre.

— Elle veut sauver les oiseaux. Qu'est-ce que j'aurais pu dire ?

Je ne reconnaissais même pas ma voix.

Eh bien, pas franchement étonnant non plus. Quelle fille aurait réussi à parler normalement avec un type comme lui qui la fusillait du regard ? Il devait faire plus d'un mètre quatre-vingt-quinze – pratiquement trente centimètres de plus que moi – et il avait de ces biceps et une de ces carrures ! Il aurait fait un parfait ailier dans n'importe quelle équipe de n'importe quelle université du pays. (J'avais enduré suffisamment de matchs de football américain, pendant mes « moments privilégiés » avec mon père, pour pouvoir repérer le profil.)

Sauf qu'il n'y aurait pas eu un seul entraîneur assez fou pour prendre un mec pareil dans son équipe. Son jean noir, son tee-shirt noir qui lui moulait les pectoraux comme une seconde peau, ses rangers noirs et ses poings balafrés de cicatrices – s'il n'y avait eu que les poings ! – ne laissaient aucun doute quant à l'attitude qu'il aurait face à des adversaires : pas le genre à la

jouer fair-play. Même ses cheveux, qui lui tombaient sur la figure et dans le cou en grandes mèches, façon ailes de corbeau, ressemblaient à un avertissement : attention danger.

Tout était ténébreux, chez lui. Tout, sauf ses yeux. Aussi gris que ces énormes nuages qui s'amoncelaient, ils avaient toujours brûlé d'une ardente intensité que j'avais eu du mal à oublier. Et, croyez-moi, ce n'était pas faute d'avoir essayé.

Plus maintenant, cependant. Maintenant, ils étaient ternes et vides comme deux puits. On aurait presque pu dire qu'il avait les yeux... eh bien, euh... oui, morts.

Je me suis demandé ce qui pouvait bien avoir éteint son regard comme ça. Certainement pas moi, en tout cas. Je ne faisais pas partie de ces filles-là.

— Je voulais dire : qu'est-ce que tu fais là *maintenant*, ce soir ? Dans ce cimetière, en pleine nuit ?

Sa voix n'était pas morte, elle, en tout cas. Ça non. Elle était même tout ce qu'il y a de plus sarcastique.

J'ai avalé ma salive – pas évident.

Forcément. Forcément qu'il savait ce que je faisais à Isla Huesos. Il semblait toujours savoir où j'étais et ce que j'étais en train de faire, à la minute près. Il avait probablement vu mon avion atterrir. Il m'avait probablement regardée récupérer mes bagages sur le tapis roulant et les tirer jusqu'à la voiture avec l'aide de maman. Je me demandais s'il m'avait aussi regardée me débattre pour les mettre dans le coffre de son 4 x 4 hybride. Trop aimable à lui d'être venu nous donner un coup de main !

Je pouvais presque sentir physiquement sa colère. Elle irradiait par vagues.

Je savais que je lui avais fait du mal. (À ma décharge, c'est lui qui avait commencé. La séquestration arbitraire est un crime, un vrai. J'avais vérifié.)

Mais, vu qu'il s'était manifesté à deux reprises depuis pour me sauver la vie – c'était ce qu'il croyait, du moins –, je supposais qu'il m'avait pardonnée.

Il n'y avait cependant pas la moindre chaleur dans son regard, sans même parler de regret pour ce qu'il m'avait fait. Il fallait donc croire que je m'étais trompée.

— Écoute..., lui ai-je dit d'un ton un peu cassant.

Moi aussi, je pouvais être de sale humeur, après tout. Il n'avait aucune raison de se montrer aussi désagréable. D'accord, il m'avait surprise et j'avais crié. Et alors ?

Il savait, depuis tout ce temps, que j'étais sur l'île, non ? Bon. Est-ce qu'il était passé une seule fois me dire bonjour ? Non que je l'aie souhaité. D'autant que, chaque fois qu'il se manifestait, quelqu'un semblait toujours devoir le payer. N'empêche.

— ... J'étais juste dans le coin. Alors, je me suis dit que ce serait peut-être une bonne idée de venir faire un saut pour vérifier qu'entre nous... enfin, tu sais...

Je me suis rendu compte que j'étais en train de m'enfoncer. Et profond de chez profond. Mais pourquoi est-ce que je n'avais pas écouté ma mère ? Pourquoi je n'étais pas restée bien gentiment sur mon vélo ?

— ... Sans rancune, quoi.

Il me regardait toujours aussi fixement.

— « Sans rancune », a-t-il répété comme en écho.

— C'est ça.

C'était encore plus dramatique que tout ce que j'aurais pu imaginer. Et ce n'était pourtant pas l'imagination qui me manquait, à ce qu'on disait.

— J'ai tiré un trait sur ce que tu m'as fait. Et je voulais juste être sûre que tu comprenais que ce que je t'avais fait... ce qui s'était passé quand je... enfin, *tu sais*... quand je suis partie. Que ça n'avait rien de personnel.

— Oh ! je comprends. (Sa voix était aussi glaciale que son regard.) Tu ne l'as pas joué perso du tout. Tu as juste pris ta décision et tu l'as mise à exécution. (Il a haussé les épaules, puis il a croisé les bras.) Sans te soucier du prix à payer.

Piquée au vif par ce rappel cinglant à la manière dont je m'étais conduite ce jour-là — « Tu ne l'as pas joué perso du tout. Tu as juste pris ta décision et tu l'as mise à exécution » —, j'ai senti les larmes me monter aux yeux.

Oh non ! Voilà que j'allais me mettre à pleurer devant lui, maintenant !

— J'avais quinze ans ! ai-je argué en tentant sans grand succès de me contrôler.

J'avais repassé cette conversation tant de fois dans ma tête.

J'aurais dû la connaître par cœur depuis le temps. Le problème, évidemment, c'était que, dans la vraie vie, les conversations avec lui ne se déroulaient jamais comme je l'avais imaginé.

— ... Qui est prête pour ce genre d'engagement à *quinze ans* ?

— Et dix-sept ans, ça le fait mieux pour toi ? m'a-t-il alors demandé, d'un ton plein de sous-entendus.

— Hein ? Mais *non* ! me suis-je écriée, horrifiée.

— Hé bien ! pour quelqu'un qui prétend ne pas être prête à mourir, tu as une drôle de façon de le montrer.

Je l'ai regardé droit dans les yeux.

— Ce qui signifie ?

— Juste que la plupart des gens qui tiennent un tant soit peu à la vie ne vont pas se balader dans les cimetières après la tombée de la nuit. Mais il est vrai qu'on ne parle pas là de la plupart des gens, puisque c'est de toi qu'il s'agit.

Il faut reconnaître que les huit hectares du cimetière d'Isla Huesos étaient complètement dépourvus de caméra de surveillance ou de vigiles. Le gardien rentrait chez lui à dix-huit heures tapantes, comme il m'en avait fait part avec quelque irritation un soir, après m'avoir jetée dehors (et chauffé les oreilles parce que je « prenais un lieu de recueillement privé pour une place publique »), pendant qu'il fermait à clef les grilles du cimetière.

Donc, s'il lui prenait vraiment l'envie de m'emmener dans son monde – ce qu'il avait certainement le pouvoir de faire, je n'avais aucun doute là-dessus –, à moins qu'un ivrogne cuvant quelque part, derrière un mausolée, ne m'ait entendue crier – et qu'il n'ait fait le 911 –, personne ne viendrait à mon secours.

Bonsoir. Nous célébrons aujourd'hui le dixième anniversaire de la mystérieuse disparition de Pierce Oliviera, dix-sept ans, qui s'est volatilisée sans laisser de trace sur la minuscule île d'Isla Huesos, au sud de la Floride, alors qu'elle faisait ce qui n'aurait dû être qu'une banale promenade à bicyclette par une chaude soirée de septembre...

— C'est une *menace* ? lui ai-je alors lancé, les mains sur les hanches, en m'efforçant de paraître beaucoup plus brave que je ne l'étais en réalité.

Parce qu'en vrai j'étais absolument terrifiée.

Je ne m'étais pas rendu compte qu'il s'était approché tout en parlant – j'avais oublié qu'il avait cette capacité de se déplacer avec une discrétion toute féline quand il le voulait. Cette fois, les fleurs fanées du flamboyant n'avaient pas fait le moindre bruit sous ses rangers à bout ferré. Il n'était plus qu'à dix centimètres de moi.

Et, plus il se rapprochait, plus les battements de mon cœur s'accéléraient. Pas seulement parce que j'avais peur du sort qu'il me réservait, mais parce que je commençais à remarquer, chez lui, tous ces petits détails qui le rendaient si désespérément attirant. Quand il était là, comme ça, tout près, ses yeux étaient aussi clairs que les miens étaient sombres... sauf que les miens, je le savais, étaient marron chaud, avec des petites touches d'ambre et de miel dedans – comme il me l'avait lui-même fait remarquer au cours d'un de nos rares moments... d'égarement.

Ce qui n'est pas vraiment un compliment, si on y réfléchit, vu que l'ambre et le miel sont tous les deux des matières collantes et gluantes dans lesquelles toutes sortes d'insectes se font piéger.

Ses yeux à lui étaient pleins de l'exact opposé : des éclats d'acier, l'un des métaux les plus durs au monde.

Difficile de ne pas le remarquer, avec son visage à quelques centimètres du mien.

— Une menace ? a-t-il répété. Une menace de quoi ? Qu'est-ce que je pourrais bien te faire ? Tu n'es pas morte – enfin, *plus* morte, du moins.

J'ai retenu mon souffle en priant pour que mon cœur n'éclate pas. Parce que là, tout à coup, ça devenait évident.

Il allait... mais oui ! il allait m'embrasser !

Sauf que... non, ai-je réalisé tandis que, pris de court en plein saut périlleux avant, mon cœur se vautrait lamentablement.

Je m'étais méprise sur l'objet de son attention : ce n'étaient pas mes lèvres qu'il regardait. C'était quelque chose qui se trouvait plus bas... dans l'échancrure de ma robe – si largement décolletée, vu que j'avais eu l'excellente idée de défaire deux boutons sur le devant. J'aurais bien aimé me dire qu'il admirait mes courbes féminines – et j'avais tout lieu de penser qu'il n'y était pas tout à fait indifférent.

Mais, cette nuit, c'était ce qui se trouvait entre les courbes en question qui l'intéressait tant.

L'objet pendu à une chaîne en or que je n'avais jamais retirée depuis le jour où j'étais morte.

Il était censé offrir à celui qui le portait une protection contre le mal. C'était, du moins, ce qu'il m'avait dit quand il me l'avait donné.

Mais il ne m'avait pas servi à grand-chose, ce soir – pas plus qu'avant, d'ailleurs. Pour ce que j'en savais, en tout cas.

C'était seulement maintenant, alors que je me trouvais face à lui, dans le cimetière où on s'était rencontrés, son souffle caressant ma joue, que je m'en rendais compte : je ne lui avais jamais demandé si je pouvais l'emporter avec moi dans mon monde, ce collier. Non que ç'ait été un vol – pas vraiment, puisqu'il me l'avait donné.

Mais j'imagine bien que c'était encore une de ces « offres soumises à conditions ». Une de ces conditions étant, naturellement, que je reste dans *son* monde et...

Oui, eh bien, ça ne s'était pas passé comme ça.

« Sans te soucier du prix à payer », avait-il dit.

L'estomac noué, j'ai aussitôt croisé les bras sur ma poitrine, pour cacher tant la pierre que tout ce que recouvrait le devant de ma robe.

— Tu l'as encore ! a-t-il soufflé.

Sa voix n'avait plus rien d'un grondement de tonnerre, tout à coup. Elle était exactement comme ce premier jour où on s'était rencontrés, quand il s'était montré si gentil, si rassurant.

— Évidemment que je l'ai encore, lui ai-je répondu, un peu déconcertée par sa réaction.

Qu'est-ce qu'il croyait ? Qu'à la seconde où je lui avais échappé je l'avais balancé sous le premier rouleau compresseur qui passait ?

Et puis je me suis mordu la lèvre. Après tout, j'aurais pu préférer ne garder aucun souvenir du jour où j'étais morte... aucun souvenir de lui. Ça se comprenait, je suppose. Et c'était probablement un peu bête de ma part de ne pas l'avoir laissé tomber dans l'océan style vieille dame dans *Titanic*. C'est ce que n'importe quelle autre fille aurait fait. En fait non, la plupart des

filles l'auraient vendu, vu la valeur qu'il avait, d'après ce qu'on m'avait dit.

Pourtant je n'avais fait ni l'un ni l'autre. Pourquoi ?

Comment ça, « pourquoi ? » ? Mais *pour rien* ! Certainement pas parce que j'avais des sentiments pour lui, en tout cas. Il faudrait vraiment que je débloque complètement sinon, après ce qu'il m'avait fait. « Oh ! pourvu qu'il ne croie pas que c'est pour ça que je l'ai gardé ! »

Oui mais alors, pourquoi, à l'idée de le lui redonner, je me sentais... eh bien, j'en étais un peu malade. C'est vrai, j'aurais dû être soulagée, au contraire.

J'ai porté à regret la main à mon cou pour tirer sur la chaîne et faire sortir de son cocon protecteur ce diamant rond facetté de la taille d'un gros grain de raisin, maintenant aussi gris que les nuages au-dessus de nos têtes. Il a même réussi à jeter un éclat par cette sombre nuit d'orage – la lune n'était pas encore complètement cachée par les nuages.

Quand il a compris ce que je faisais, on aurait cru voir s'ouvrir les volets d'une maison qui est restée barricadée pendant toute la saison des ouragans. Cette méfiance derrière laquelle il s'était si prudemment retranché a déserté ses traits. La vie a même semblé revenir dans son regard mort.

Il était en droit de s'étonner que je l'aie toujours : quelle fille irait se balader avec un petit souvenir du jour où elle est *morte* ? J'aurais sans doute eu besoin d'aller refaire un petit tour chez tous ces grands psychiatres pour leur dire la vérité. Toute la vérité, cette fois.

Mais à quoi bon ? Peut-être que ça m'aiderait moi, mais ce ne serait sans doute pas leur rendre service.

— Euh..., ai-je hésité.

« Vas-y ! » me poussait intérieurement ma mère. Sauf que même ma mère ne savait pas d'où il sortait, ce collier. Si je lui avais dit, elle m'aurait juste crue aussi folle que les autres le pensaient. C'est tout ce que j'y aurais gagné.

— Est-ce que tu... tu veux que je te le rende ?

Ça me tuait de devoir lui demander ça (enfin, façon de parler). Mais c'était maintenant ou jamais. C'était ce que je me répétais, en tout cas. Il s'agissait bien de prendre un nouveau

départ, n'est-ce pas ?

Pendant tout ce temps où je l'avais caché sous mes tee-shirts, j'avais essayé de protéger les autres.

Enfin, si j'étais vraiment honnête avec moi-même, je devais bien reconnaître que j'avais essayé de *le* protéger aussi. Mon collier, je veux dire. Parce que je l'aimais tellement que c'en devenait ridicule. Et je l'avais aimé dès que j'avais posé les yeux dessus, à la seconde où il me l'avait donné.

Mais je ne voulais pas non plus de... « prix à payer ». Ni pour moi. Ni pour lui. Ni pour personne.

J'ai passé la chaîne autour de ma tête – je ne me suis même pas arrêtée quand elle s'est prise dans mes cheveux. J'essayais de faire ça le plus élégamment possible, avec un maximum de tact. Parce que, s'ils apprennent un truc, au Cours Privé de Jeunes Filles de Westport – dont je m'étais fait virer, d'accord. Et alors ? –, c'est bien à faire les choses avec tact et élégance en toutes circonstances. C'est pourquoi mon père avait tellement tenu à ce que j'y aille. De la maternelle jusqu'au bac. Il avait entendu parler de cette école par un de ses clients et avait espéré que ça m'empêcherait de finir comme lui.

Eh bien, c'était mal parti.

« Vas-y ! »

Je lui ai tendu le collier, mèche de cheveux comprise.

— Ça va..., lui ai-je assuré en me maudissant intérieurement de ne pas réussir à maîtriser le tremblement de ma voix.

Ni de mes doigts. Est-ce qu'il avait remarqué ? Et les larmes dans mes yeux, est-ce qu'il les voyait au clair de lune ?

— ... Tu peux le reprendre. Je n'aurais jamais dû l'emporter, de toute façon. Je suis désolée pour le « prix » que tu as dû « payer ». Mais tout s'est passé si vite. Eh bien oui, tu le sais. Enfin bref...

Et puis j'ai ajouté, pensant faire de l'humour pour détendre un peu l'atmosphère :

— Comme ça, au moins, tu n'auras plus besoin de me suivre comme un petit chien.

Si j'avais voulu dire ou faire *exactement* ce qu'il ne fallait pas, c'était gagné. En une fraction de seconde, les volets qui s'étaient ouverts quand il avait vu que j'avais encore le collier se

sont refermés, murant de plus belle son visage et ses yeux.

M'arrachant le pendentif des mains, il m'a lancé :

— « Te suivre comme un petit chien » ? C'est comme ça que tu appelles ça ?

Sciée par la violence de sa réaction, j'ai cligné des paupières. Bravo pour le tact et l'élégance ! Sans même parler de l'humour.

— Je te l'ai donné (Il me secouait le collier sous le nez, se déchaînant contre moi de sa grosse voix de basse comme l'averse que je sentais déjà mitrailler la mangrove.) parce que – je croyais avoir été clair à ce sujet – il procure à celui qui le porte une protection contre le mal. Quelque chose dont, devrais-je ajouter, tu me sembles particulièrement avoir besoin puisque, chaque fois que je te vois, tu te trouves dans quelque situation périlleuse, pour ne pas dire en danger de mort. Mais, comme, manifestement, tu ne veux pas de moi – ni de lui – dans ta vie, suis mon conseil : arrête de venir ici. Et *ne le porte plus*.

En disant ça, il s'était retourné pour le lancer de toutes ses forces, mon si beau collier. Je l'ai vu traverser le ciel nocturne pour atterrir quelque part dans l'immense obscurité des huit hectares du cimetière d'Isla Huesos.

Ça n'aurait pas dû me faire cet effet.

Mais c'était comme si c'était mon cœur qu'il venait de jeter.

CHAPITRE 4



*Roi du monde, là-haut est sa pompe royale,
Son sublime séjour, sa douce capitale.
Bienheureux les élus qui sont là dans ses bras !
DANTE ALIGHIERI, L'Enfer, Chant I*

Quand je l'ai revu, après ce fameux après-midi dans le cimetière avec grand-mère, j'étais morte.

Alors, évidemment, j'ai dit la première chose que tout le monde dit en ouvrant les yeux après s'être fracassé le crâne, avoir avalé dix litres d'eau chlorée et fait un ECG plat :

« Où suis-je ? »

Parce que, même si je portais toujours les fringues – elles étaient trempées, maintenant, et me moulait comme une seconde peau glacée – que j'avais sur moi quand j'étais tombée dedans, je ne me trouvais plus au fond de la piscine familiale. Et je n'étais pas sur un brancard non plus, ni dans une ambulance.

Non, je me trouvais dans une immense grotte souterraine qui semblait n'avoir ni début ni fin, sur la rive d'un lac balayé par les vents.

Et je n'étais pas seule.

— Nom ?

En entendant mon « Où suis-je ? », un colosse en noir s'est tourné vers moi, une petite ardoise luminescente à la main.

J'ai répondu, trop sonnée pour ne pas obtempérer :

— Pierce Oliviera.

— Là-bas, m'a-t-il informée après avoir consigné mon

identité.

J'ai regardé dans la direction qu'il m'indiquait. Je me suis alors aperçue que je me tenais au milieu d'une foule qui devait compter des milliers de gens – des personnes âgées, en majorité, mais aussi d'autres de mon âge ou même plus jeunes – et tous aussi perdus que moi, apparemment.

Sauf qu'ils n'étaient pas forcément trempés jusqu'aux os, ni complètement hébétés après avoir pris un coup sur la tête.

Mais, comme moi, ils étaient orientés par des armoires à glace vêtues de noir qui les répartissaient en deux files distinctes. Ces types ressemblaient à la description que les plus anciennes du lycée, qui se rendaient en train à New York pour rentrer en douce dans les boîtes, faisaient des videurs qui leur demandaient leur pièce d'identité : tout en muscles, le crâne rasé, bardés de cuir noir et couverts de tatouages. En clair : carrément flippants.

Contrairement à ma meilleure amie Hannah, je n'avais jamais eu le courage d'essayer d'entrer en boîte alors que je n'avais pas l'âge. Je ne possédais pas de fausse carte d'identité – je savais déjà à peine ce que j'avais fait de la vraie !

Je n'ai donc pas osé désobéir au type en face de moi. Les deux files serpentaient vers le lac, dans lequel deux jetées s'avançaient. Une des files était super longue ; l'autre, un peu plus courte. C'était la plus courte qu'il me montrait.

— Restez dans votre file, a-t-il grondé.

C'était un ordre.

Je me suis empressée de rejoindre le bout de la file en question, bien trop terrorisée pour tenter d'émettre le moindre son.

C'est seulement quand je me suis trouvée derrière une minuscule vieille dame qui avait l'air absolument charmante que j'ai osé lui taper sur l'épaule pour l'interroger :

— Excusez-moi, madame...

Elle s'est retournée. Elle avait le visage le plus ridé que j'avais jamais vu. Elle devait bien avoir au moins cent ans.

— Oui, mon petit ? Oh ! mais voyez-vous ça ! vous êtes toute mouillée !

— Je vais très bien, ai-je menti. (Je tremblais tellement que,

par moments, je claquais des dents.) Je me demandais... Est-ce que vous sauriez où nous sommes ?

— Oh oui ! mon petit, m'a-t-elle affirmé, tout sourire. Nous allons prendre le bateau.

Qu'est-ce que vous vouliez que je réponde à ça ? Est-ce que c'était un rêve ? Mais, dans ce cas, comment se faisait-il que, quand j'essorais mon écharpe, je pouvais sentir les gouttes d'eau couler entre mes doigts ?

— Et il va où, ce bateau ? ai-je hasardé.

— Oh ! je ne sais pas, m'a avoué la vieille dame, avec ce même sourire désarmant. Personne ne veut rien nous dire. Mais je crois vraiment que ce doit être un endroit merveilleux parce que regardez comme les gens se battent, dans l'autre file, là-bas, pour venir dans celle-ci.

Elle désignait d'un index tremblotant la super longue file, à une dizaine de mètres de la nôtre.

Elle disait vrai. Les gens, dans cette queue-là, devaient avoir entendu la même chose qu'elle parce que c'était pratiquement l'émeute, chez eux, tant ils faisaient d'efforts pour rejoindre la nôtre. Certains des tatoués au crâne rasé devaient même les retenir, comme ces gros bras dans les concerts qui s'efforcent de contenir les fans déchaînés.

— Hé ! nous a alors interpellées le garçon derrière moi. (Il était plus âgé que moi, mais beaucoup plus jeune que la vieille dame. La vingtaine, peut-être ?) Est-ce que ça passe sur le vôtre ? (Il tenait un portable à la main.) J'arrive pas à avoir de réseau.

J'ai tapoté mes poches. Elles étaient vides. Eh bien oui, forcément, je n'avais pas mon téléphone. C'était habituellement comme ça que mes cauchemars commençaient.

— Je suis désolée, lui ai-je répondu. Je ne...

C'est à ce moment-là que je l'ai vu. Ce grand type tout en noir – bottes noires, gants de cuir noirs, long manteau de cuir noir – qui galopait vers le lieu de l'émeute sur un énorme cheval noir.

Malgré les années, je l'ai immédiatement reconnu. J'ai alors ressenti un immense soulagement : enfin un visage familier !

C'est peut-être pour ça que je n'ai pas hésité à quitter ma file

pour me précipiter à sa rencontre, même quand je me suis rendu compte que tout le monde fuyait devant lui et se tenait à distance respectueuse.

— Oh Seigneur ! je ne ferais pas cela si j'étais vous, mon petit, s'est écriée la vieille dame dans mon dos.

— Ne vous inquiétez pas ! lui ai-je lancé par-dessus mon épaule. Je le connais.

— Elle est dingue, ai-je entendu le garçon marmonner. (Je n'avais encore aucune idée du nombre de fois où j'allais entendre ce mot-là par la suite.) Elle veut se faire tuer ou quoi ?

Ils n'avaient pas encore percuté, tous les deux. Moi non plus, d'ailleurs.

Pas encore.

Il y a beaucoup de gens qui ne sont pas très à l'aise avec les chevaux. C'est pour ça que, contrairement à moi, ils étaient si effrayés.

Et ce n'était pourtant pas un cheval comme celui de ma meilleure amie Hannah, Casse-Cou, dont la reposante placidité – il commençait à se dérober devant l'obstacle le plus insignifiant – pouvait peut-être expliquer pourquoi Hannah préférerait maintenant passer son temps avec l'équipe de basket de l'école, traîner au centre commercial dans l'espoir d'apercevoir des copains de son grand frère ou même aller en boîte plutôt qu'aux écuries. Le nom de Casse-Cou commençait à tourner au gag. Il n'y avait plus rien de casse-cou chez lui.

Ce cheval-là, en revanche, semblait vous mettre au défi de seulement le regarder.

C'est probablement pour ça que je l'ai effrayé.

« Hé ! » C'est tout ce que j'ai fait pourtant : j'ai dit « Hé ! ». Je voulais juste attirer l'attention de son cavalier... qui, au même moment, s'était lui-même mis à hurler à tous ceux de l'autre file de rester où ils étaient – avec une telle agressivité que ça les a apparemment calmés.

Je n'aurais jamais imaginé que le gentil monsieur de mon souvenir, celui qui avait ramené un petit oiseau à la vie, aurait pu se montrer si brutal. Ça m'a tétanisée...

... jusqu'à ce que, tout à coup, des sabots noirs comme du charbon fendent l'air à quelques centimètres de ma tête : sa

monture se cabrait en s'ébrouant de rage.

Pur réflexe de survie, je me suis aussitôt baissée en me protégeant les yeux des mains. Dans la seconde qui suivait, ces énormes sabots noirs frappaient le sol dans une explosion de sable et je me jetais de côté pour leur échapper.

C'est alors que le plus tonitruant coup de tonnerre que j'aie jamais entendu a résonné dans toute la caverne. Je ne savais pas trop si c'était vraiment le tonnerre ou la chute du monstrueux étalon qui s'effondrait sur la plage.

Il y a eu un cri. Une voix masculine. Quand, ratatinée comme je l'étais pour éviter de me faire écraser, j'ai relevé la tête, je me suis rendu compte que c'était le cavalier qui avait crié. Il avait interpellé son cheval – Alastor, d'après ce que j'avais cru comprendre. Comme ce dernier se redressait, il a déchaussé ses étriers.

C'est à ce moment-là que j'ai vraiment pris conscience que ce n'était pas un mauvais rêve – ça m'a fait un choc, presque autant que de voir l'énorme bête se cabrer devant moi. Si j'avais été en train de rêver, je me serais déjà réveillée depuis longtemps. De trouille. Et je n'aurais pas du sable dans la bouche.

Et l'homme que j'avais rencontré à l'enterrement de mon grand-père n'aurait pas été soudain là, me dominant de toute sa hauteur et me fusillant du regard, sans la moindre étincelle dans ses prunelles d'argent qui aurait pu laisser à penser qu'il me reconnaissait... ni qu'il restait en lui la plus infime trace d'humanité.

C'est alors seulement que j'ai remarqué la différence, en dehors de cette terrifiante voix de stentor qu'il avait... Non pas qu'il ait changé, non.

Mais *moi* j'avais changé.

Je n'avais plus sept ans.

Lui, en revanche, était exactement tel que je l'avais vu ce jour-là dans le cimetière. Les mêmes cheveux noirs. Les mêmes yeux zébrés d'argent. La même taille impressionnante – sauf que je ne le voyais plus vraiment comme un géant.

Comment était-ce possible ? Après toutes ces années ?

— Pas de mal ? m'a-t-il demandé d'une voix qui m'a semblé

encore plus terrible – plus forte, plus autoritaire – que le coup de tonnerre qui avait fait vibrer la caverne tout entière quelques secondes plus tôt.

— Je... je crois que non, ai-je répondu, résistant à l'envie de partir en courant.

Le cœur battant, la gorge nouée, j'ai pris la main qu'il me tendait pour m'aider à me relever. Il avait la peau sèche et chaude : à vous donner des envies de vous blottir contre lui – surtout que moi c'était tout le contraire.

— Mais vous, vous n'avez rien ?

Il m'a jeté un coup d'œil incrédule, semblant me déshabiller de son regard incendiaire.

— Si *je* n'ai rien ? a-t-il tonné. Vous avez failli vous faire piétiner et vous me demandez, à moi, si je n'ai rien ?

— Il ne vous a pas roulé dessus ? me suis-je enferrée en lorgnant nerveusement vers le cheval qui piaffait à quelques pas de là, tenu par la bride, du mieux qu'il le pouvait, par l'un des gardes.

Ce monstre devait être en partie Clydesdale – et le reste pur démon !

Son cavalier ne semblait pas prêter le moindre intérêt aux éventuelles blessures qu'il aurait pu recevoir au cours de la ruade que j'avais provoquée.

— Je vais très bien, a-t-il aboyé. Mais vous devez apprendre à respecter les instructions qu'on vous donne. Le sens des mots « Restez dans votre file » vous aurait-il échappé ?

Il m'a lâché la main pour m'empoigner par le bras.

Avant que je ne comprenne ce qui m'arrivait, il m'entraînait déjà vers la file de droite : pas celle d'où je venais.

L'autre.

J'ai voulu protester. J'ai essayé. Mais je crois que je commençais à payer le prix de tous ces chocs en série. Le regarder avec de grands yeux, c'était tout ce que je pouvais faire. Les siens étaient exactement de la même couleur que ces shurikens qu'un client de mon père – un militaire japonais – lui avait offerts. Quand papa avait ouvert la boîte devant moi, l'éclat des lames m'avait vaguement rappelé quelque chose.

C'était seulement maintenant que je comprenais quoi : *lui*.

« Ne t'avise pas d'y toucher », m'avait prévenue mon père. Comme si j'y avais seulement songé... avant qu'il ne me l'interdise.

Je n'avais alors plus eu qu'une seule idée en tête : tirer une de ces fascinantes armes de jet du tiroir spécial où mon père les enfermait pour la lancer sur un vieil arbre du jardin. Papa avait dû utiliser des tenailles pour la retirer tant elle s'était profondément enfoncée. Après ça, il avait remisé les étoiles d'acier dans le coffre de son bureau – sauf quand il les en sortait pour essayer d'en planter une dans le tronc aussi fermement que moi. À son grand désespoir, il lui avait bien fallu constater qu'il n'y arrivait pas.

Maintenant, pour la première fois, je croyais comprendre d'où m'était venue cette irrésistible pulsion de toucher les étoiles de jet de mon père, en dépit de son interdiction.

— Inutile de me regarder avec ces grands yeux-là, m'a alors avertie le cavalier noir. Ça ne marchera pas. Ça fait trop longtemps que je fais ce job. Je connais tous les trucs. Et battre des cils n'y changera rien, je peux vous l'assurer.

J'ai cligné des yeux. C'était à moi qu'il parlait, là ? Manifestement. J'étais la seule personne qu'il tirait par le bras.

« Tous les trucs » ? Quels trucs ? Qu'est-ce qu'il racontait ?

Je ne sais toujours pas comment je m'y suis prise pour réussir à articuler ces mots, encore moins comment j'ai réussi à faire une phrase complète, sous ce regard menaçant.

Mais je suppose que, lorsqu'on est complètement trempée, désespérée, terrifiée et abandonnée à son propre sort, on se rend compte qu'on n'a plus grand-chose à perdre.

— Je n... je ne vois pas ce que vous voulez dire, ai-je piteusement bégayé. (Je ne pouvais pas plus empêcher ma voix que mes mains de trembler.) Je n... ne connais aucun truc. Je n... ne voulais pas énerver votre cheval. Et je suis dé... désolée si vous avez été blessé. Mais il fallait que je vous parl...

— Trop tard, m'a-t-il interrompue d'un ton sans réplique, en regardant droit devant lui. Et j'ai entendu assez d'excuses pour aujourd'hui, merci. Une fois ma décision prise, elle est définitive. Je ne fais aucune exception... pas même pour des filles comme vous.

— Je vois, lui ai-je répondu, bien que ne comprenant absolument pas de quoi il voulait parler.

Quelle décision ? Et des « filles comme moi » ? J'imagine que je devais avoir l'air pathétique avec mes fringues trempées. Mes cheveux devaient pendouiller comme des queues de rat. Est-ce que c'était ce qu'il entendait par là ?

— Mais ce n'est pas ce que je...

L'autre file, celle des agités, se rapprochait dangereusement. Et je n'aimais pas du tout la tête qu'elle avait. Il n'y avait pas de charmante vieille dame, dans cette file-là. Et personne ne tentait de faire fonctionner son téléphone portable.

Non, là, les gens brandissaient le poing et s'arrachaient les cheveux, essayant de forcer le barrage des gardes pour rejoindre l'autre queue.

Ça s'est encore corsé quand une corne de brume a soudain retenti. Un ferry – aussi gros que celui que mes parents et moi avions pris pour Martha's Vineyard (Oui, oui, la bien nommée « île de la Jet Set ».) : de quoi embarquer cinq cents passagers et leurs véhicules – brassait poussivement les eaux du lac pour rejoindre l'embarcadère de la première file, celle dans laquelle je m'étais tenue au début.

L'impatience est alors montée d'un cran dans la caverne et le boucan est devenu presque insupportable. Un homme a réussi à s'échapper de la file des agités pour nous passer directement sous le nez, manquant me renverser. Mon geôlier m'a aussitôt entourée d'un bras protecteur pour m'éviter de tomber.

— J'vais prendre sa place ! a braillé le type sans s'arrêter. Puisqu'elle veut changer d'file.

Avant qu'il n'ait pu aller très loin, un des gardes l'avait rattrapé pour le ramener, hurlant et gesticulant, là d'où il venait.

— Mais c'est pas juste ! s'insurgeait-il. Pourquoi j'peux pas prendre sa place ?

Ayant assisté à la scène, l'inconnu du cimetière s'est tourné vers moi.

— Vous veniez d'où ? m'a-t-il demandé d'un ton soupçonneux.

— C'est ce que j'essaie de vous dire, lui ai-je répondu, les larmes aux yeux. Vous ne vous souvenez pas de moi ?

Il a secoué la tête, mais l'étreinte de son poing a commencé à se desserrer.

— C'est moi, ai-je insisté.

C'était terrible, ça : il fallait que je pleure chaque fois que je le voyais !

— Le cimetière d'Isla Huesos, le jour de l'enterrement de mon grand-père. Vous avez ranimé un oiseau mort...

Son attitude a changé d'un coup. L'éclat métallique a disparu de ses yeux glacés. Soudain, son regard était redevenu aussi doux que le jour où on s'était rencontrés.

Il m'a immédiatement lâchée.

— C'était *toi* ?

Même sa voix avait changé. Elle avait presque recouvré un peu d'humanité.

— Oui, lui ai-je répondu en souriant à travers mes larmes.

Enfin j'avais réussi à me faire entendre de lui ! Peut-être qu'avec un peu de chance tout allait s'arranger.

— Oui, c'était moi.

— Pierce, a-t-il murmuré.

Je pouvais pratiquement voir ses souvenirs remonter.

— Tu t'appelais... Pierce.

J'ai hoché la tête. Je pleurais tellement que j'ai dû m'essuyer les joues.

— Pierce Oliviera.

Mon nom semblait si joli sur ses lèvres, dans cet horrible endroit. Le seul fait qu'il y ait enfin quelque chose de familier autour de moi, alors qu'ici tout m'était étranger, tout était si affreux... Oh ! c'était merveilleux. Plus que je n'aurais su l'expliquer. J'ai dû me retenir pour ne pas lui sauter au cou – je n'avais plus sept ans, après tout.

Et il n'avait plus rien du gentil tonton qui faisait des tours de magie avec des colombes. C'est bien pourquoi je gardais mes distances.

— Je crois qu'il y a eu une erreur, ai-je plaidé en le voyant sortir de sa poche cette même petite tablette que tous les gardes arboraient. (Je savais qu'il cherchait mon nom.) C'est bien pour ça que je suis si contente de t'avoir trouvé. Je ne pense vraiment pas que je devrais être ici. Sans vouloir te vexer mais... cet

endroit... (C'était plus fort que moi : les mots me sont sortis de la bouche avant que je puisse les retenir.) Je ne sais pas exactement ce que c'est, mais c'est *horrible*. C'est toi le chef ou un truc comme ça ?

J'avais bien l'impression que c'était le cas. Mais ça ne m'a pas empêchée de lui dire ce que j'en pensais – une mauvaise habitude que je tenais de mon père, lequel n'avait jamais eu le moindre scrupule à renvoyer un steak ou une bouteille de vin quand ils n'étaient pas à son goût.

— Parce que ça aurait bien besoin d'une petite mise à jour, ai-je enchaîné, pendant qu'il était toujours penché sur sa tablette. Il n'y a aucune pancarte ni rien pour indiquer où on est, ni quand le prochain bateau va arriver. Et je ne crois pas qu'on va tous rentrer dans celui-là. Et il fait drôlement froid ici. Et personne ne réussit à capter le moindre réseau. Et... (Je me suis approchée d'un pas pour que les gardes ne puissent pas entendre – quoique, avec les hurlements de protestation, derrière nous, et le bruit de la chaîne du bateau qui jetait l'ancre, devant, j'étais à peu près sûre de ne rien avoir à craindre de ce côté-là.) ces types qui font la police dans les files, eh bien, ils ne sont pas très polis.

— Je suis navré, m'a-t-il répondu.

Il a rangé sa tablette dans sa poche, avant d'ôter son manteau d'un mouvement d'épaules pour m'en envelopper et tirer sur le col, m'attirant à lui par la même occasion. Il m'a demandé :

— Et comme ça ? C'est mieux ?

Un peu dépitée qu'il soit passé complètement à côté de ce que j'essayais de lui démontrer, mais indéniablement réchauffée par son manteau – qui pesait une tonne et fumait presque tant la chaleur de son corps l'imprégnait encore –, j'ai hoché la tête. Il n'avait toujours pas lâché le col.

Ça faisait bizarre d'être si proche de lui. Il n'avait franchement plus rien d'un gentil tonton bienveillant... mais tout d'un jeune homme... pas beaucoup plus vieux que moi, en fait...

Et irradiant la virilité à trois lieues à la ronde. Tor-ride !

J'aurais peut-être mieux fait de rester dans ma file,

finalement. Tous ceux qui s'y trouvaient encore étaient en train d'embarquer sur le ferry, qui semblait, maintenant que je pouvais le voir de plus près, tout ce qu'il y avait de confortable.

— Je ne parlais pas seulement pour moi, suis-je revenue à la charge, détachant bien mes mots. *Tout le monde* ici est mort de trouille. *Tout le monde* est mouillé. Et *tout le monde* a froid aussi. (J'ai pointé du doigt la file de ceux qui n'étaient pas autorisés à monter sur le bateau qui venait d'accoster.) Et eux ? Qu'est-ce qui va leur arriver ?

Il a regardé dans la direction que je lui indiquais, puis a baissé de nouveau les yeux vers moi. Il tenait toujours le col de son manteau, m'enserrant étroitement dedans.

— Tu n'as pas à t'en faire pour eux, m'a-t-il répondu. (Son expression s'était refermée et ses yeux avaient pris une couleur de ciel d'orage, comme si c'était un sujet qu'il ne voulait pas aborder.) Un bateau va venir les chercher, eux aussi.

— N'empêche qu'ils devraient être mieux traités, me suis-je entêtée, avec une grimace en voyant un autre homme essayer de rejoindre la file du ferry, avant qu'un garde ne le ramène de force dans la sienne. Ce n'est pas leur faute...

Il s'est encore rapproché de moi, m'empêchant de voir ce qui se passait devant le ferry.

— Veux-tu aller ailleurs ? m'a-t-il alors demandé. Loin d'ici ? Au chaud ?

— Oh ! me suis-je exclamée avec un immense soulagement.

Il avait enfin compris qu'il y avait une erreur. Il allait tout arranger. J'allais rentrer à la maison !

— Oh oui ! S'il te plaît.

Et puis j'ai cligné des yeux. Parce que c'est ce que font les humains, surtout quand ils viennent de pleurer.

Mais, quand j'ai soulevé les paupières, je n'étais pas à la maison. Je n'étais plus au bord du lac non plus.

Et ce que j'avais pris pour la fin de cet abominable cauchemar n'était en fait... que le début.

CHAPITRE 5



*« Si tu prétends sortir de ce bois plein d'alarmes,
Répondit-il, voyant que je versais des larmes,
Dans un autre chemin il faut porter tes pas. »
DANTE ALIGHIERI, L'Enfer, Chant I*

Loin d'être de retour chez moi, ou même restée au bord du lac, je me trouvais dans une grande pièce tout en longueur décorée avec goût.

Plus de cheval. Plus de gardes. Plus de plage sur les rives du lac. Tous les gens qui faisaient la queue avaient disparu aussi.

Le vent était toujours là, lui, agitant mollement les longs voilages blancs qui tombaient d'élégantes arches sur un des côtés de la pièce.

Mais c'était bien la seule chose que je reconnaissais. Le reste : le lit aux draps immaculés surmonté d'un lourd dais noir, à un bout de la pièce ; les deux fauteuils aux allures de trônes royaux et la longue table de banquet placés devant l'immense cheminée, à l'autre extrémité ; les superbes tapisseries anciennes, représentant toutes des scènes de style médiéval, tendues çà et là, sur les murs de marbre blanc ; même le divan blanc sur lequel j'étais assise... je ne l'avais jamais vu de ma vie.

Je rêvais. Ce n'était pas possible autrement. Je rêvais forcément.

Sauf que tout semblait si réel : le chant de la fontaine, au centre de la cour, là, derrière les arches de pierre ; la douceur de la fourrure sous mes pieds nus – j'étais nu-pieds ? ; l'odeur du

bois qui brûlait dans l'âtre... aussi réel que m'avaient semblé plage, lac et gens, la seconde d'avant.

Et plus réel encore, *lui*, assis là, à côté de moi, sur le divan.

— Ça va mieux, maintenant ?

Sa voix n'avait plus rien d'un grondement de tonnerre. Au contraire, elle paraissait aussi douce que le tapis moelleux dans lequel mes orteils se sont enfoncés quand je me suis levée.

Ce que j'ai fait dès qu'il a ouvert la bouche. J'ai bondi. Comme un ressort.

Mais qu'est-ce qui se passait ? Portant la main à mon front pour repousser les cheveux, désormais secs, qui me tombaient sur la figure, j'ai aperçu quelque chose de blanc qui bougeait en dessous. J'ai baissé les yeux.

Je ne portais plus son manteau. Ni mes fringues mouillées. J'étais dans une sorte de longue chemise. Et ce n'était pas une chemise d'hôpital non plus. Le haut était ajusté et la jupe balayait pratiquement le sol. Ça ressemblait sur les tapisseries accrochées aux murs. Ça n'aurait pas détonné au cotillon annuel organisé pour les étudiantes du supérieur au Cours Privé de Jeunes Filles de Westport.

Bon, ça, c'était forcément un rêve.

Oui mais, pourquoi je sentais mon cœur battre si fort dans ma poitrine alors ?

Il s'était levé en même temps que moi. Et, maintenant, il me regardait avec une expression sur le visage que je ne pouvais qualifier que de... soucieuse.

— Ce n'est pas ce que tu voulais ? m'a-t-il demandé. Tu es au chaud, ici, et au sec. Tu as bien dit que tu ne voulais pas rester là-bas ?

Je l'ai regardé à mon tour, bouche bée, trop sonnée pour pouvoir parler.

J'étais juste une ado du Connecticut qui avait cligné des yeux. Et voilà qu'elle se retrouvait dans la chambre d'un garçon de dix-huit ou dix-neuf ans !

Comment pouvait-il ne pas voir ce que ça avait de... de perturbant ?

— Tu seras en sécurité ici, tu sais, m'a-t-il assuré.

Je m'étais toujours crue en sécurité dans mon propre jardin.

Et regardez où ça m'avait menée !

— Je ne comprends pas, ai-je fini par articuler, quand j'ai réussi à retrouver ma voix – si enrouée que c'en devenait pathétique. (J'avais besoin de m'asseoir, sinon j'allais faire une crise cardiaque.) Qu'est-ce qui se passe ? On est où ? Mais qui tu es exactement ?

Il a dû croire que j'allais bien, puisque j'étais capable de parler. Du coup, il s'est précipité vers la table, en me jetant par-dessus son épaule – d'une largeur incroyable :

— John. Je suis John. Je pensais te l'avoir dit la dernière fois, non ?

John ?

Il s'appelait *John* ?

Le coup que j'avais pris sur le crâne avait dû être plus fort que je ne l'avais imaginé. Peut-être que j'avais été frappée d'amnésie ou un truc comme ça ? Peut-être que j'étais allée à un bal masqué – ça expliquerait ma tenue – et que ce type était un des copains du frère d'Hannah et que j'avais tout oublié ?

Sauf que ça n'expliquait pas du tout ce qui s'était passé dans le cimetière avec ma grand-mère.

« John. Je suis John. »

— Comment... comment tu as fait ça ? lui ai-je demandé d'une voix tremblante. On était là, au bord du lac, et hop !

— Oh ! Un des avantages du métier, je suppose, a-t-il répondu d'un air désinvolte. (Il a tiré un des fauteuils qui ressemblaient à des trônes.) Tu dois être fatiguée. Tu ne veux pas t'asseoir ? Et je suis sûr que tu dois avoir faim.

Je ne m'en étais pas rendu compte avant qu'il ne le dise, en fait. Rien que de voir ces montagnes de pêches si appétissantes, ces belles pommes qui semblaient si croquantes et ces grappes de raisin qui scintillaient dans ces grandes coupes d'argent miroitantes – sans parler de cette eau limpide dans ces magnifiques verres ouvragés, si fraîche qu'on pouvait voir des gouttes de condensation couler sur le cristal – eh bien, ce n'était pas facile de rester où j'étais. Surtout quand, comme moi, on avait l'impression de tenir à peine sur ses jambes.

Mais mon père m'avait bien mise en garde contre ce genre de situation – enfin, peut-être pas vraiment ce genre de situation-

là. Mais il m'avait bien recommandé de n'accepter aucune nourriture – ni boisson – de la part d'un inconnu.

Surtout de *jeunes* inconnus. Même de ceux que je connaissais déjà.

— « Du métier » ? me suis-je étonnée, sans bouger d'un pouce.

Mon cerveau semblait avoir du mal à capter ce qui se passait. Pour la bonne raison qu'il se passait trop de trucs en même temps.

Ça allait trop vite.

— Quel métier ? Je ne comprends pas. Tu ne m'as toujours pas dit où je suis exactement. Ni qui étaient tous ces gens.

— Oh ! Là dehors ?

Ses grands yeux gris, quand il les a tournés vers moi, ne ressemblaient pas à des nuages d'orage, cette fois, ni à des éclats d'acier, ni rien. Ils étaient juste pleins de... eh bien, de regret. Oui, c'est le seul mot qui me vient à l'esprit pour décrire cette expression.

— Je suis désolé pour tout ça, a-t-il repris. Ce dont je t'ai accusé tout à l'heure... C'est impardonnable. C'est juste que je n'ai jamais rencontré une fille comme toi. Pas depuis bien longtemps, en tout cas.

— Une fille comme moi ? (Je me souvenais des mots qu'il avait prononcés en m'entraînant vers l'autre file, celle des « agités ».) Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Rien, a-t-il précipitamment répondu. Je voulais juste dire que ça faisait longtemps que je n'avais pas rencontré une fille avec un tel... tempérament.

— Qu'est-ce que tu sais de mon « tempérament » ?

Ma voix chevrotait encore... Je sentais que j'étais en train de virer à l'hystérique. Je n'étais plus mouillée, pourtant, et il faisait beaucoup plus chaud, dans cette pièce, qu'au bord du lac.

— Tu me connais à peine, ai-je argué. J'avais sept ans quand on s'est rencontrés. Sept ans. Tu ne m'as même pas reconnue, là-bas, jusqu'à ce que je te dise qui j'étais. Et, même à ce moment-là, il a encore fallu que tu vérifies dans ton petit machin. Qu'est-ce qu'il dit sur moi, d'ailleurs, ce...

— C'était un compliment, s'est-il récrié, lâchant le fauteuil

dans lequel il avait voulu que je m'assoie pour se rapprocher de moi, les deux mains en avant, comme si j'étais un poney qu'il tentait de calmer. Et tu n'as pas changé autant que tu le crois. Tu as toujours les plus grands yeux que j'aie jamais vus. Ils sont doux, tu sais. Doux comme du miel.

Ses yeux à lui, comme je n'ai pas pu m'empêcher de le remarquer, étaient exactement de la même couleur que ces étincelantes corbeilles de fruits métalliques.

— Eh bien, toi, tu as changé.

Ce n'était pas un compliment. Et j'avais comme l'impression qu'il le savait. Il aurait dû, en tout cas, vu que, pour chaque pas qu'il faisait vers moi, je reculais de deux... du moins jusqu'à ce que je heurte le divan. Je n'avais plus nulle part où aller, maintenant, et je suis restée là, à le regarder, le cœur battant. Mais dans quoi je m'étais encore fourrée, moi ? Je n'aurais jamais dû accepter de le laisser m'emmener quand il m'avait proposé de quitter la plage.

— En fait, a-t-il répliqué, si près de moi que je pouvais sentir sa chaleur, je n'ai pas changé du tout. Et toi non plus. Tu intercèdes toujours pour les autres. La dernière fois que je t'ai vue, tu m'as demandé de ramener un oiseau à la vie. Et puis ton grand-père aussi. Et, là, dehors, tout à l'heure, tu parlais toujours des autres. « Ils » sont mouillés et « ils » ont froid. « Ils » devraient être mieux traités. Tu n'avais que ça à la bouche. Est-ce que « je » n'avais rien ? Voilà ce que tu voulais savoir. Alors que mon cheval avait bien failli te piétiner. Est-ce que « je » n'avais rien ? Sais-tu combien de fois on m'a posé cette question depuis que je suis arrivé ici ?

J'ai avalé ma salive. Son visage n'était qu'à quelques centimètres du mien. L'odeur de feu de bois était très présente. Je me demandais si ça venait de lui ou de la flambée dans la cheminée. Des deux, peut-être ?

— Je ne sais pas.

— Jamais. Et ça fait un moment que je fais ça. Tout le monde dit toujours : « Je suis mouillé. J'ai froid. » Personne ne s'est jamais inquiété de savoir comment j'allais, moi. Sauf toi. Tu fais attention. Pas seulement aux oiseaux et aux chevaux, mais aux gens aussi. Et c'est pourquoi, a-t-il ajouté en se penchant

dangereusement, je parie que plein de gens font attention à toi.

Pendant trois secondes, j'ai bien cru qu'il allait m'embrasser. J'en étais quasiment certaine. Sa bouche était à ça de la mienne et il avait tendu son long bras musclé comme s'il allait m'enlacer.

J'avais entendu parler du coup de foudre...

Il avait raison quand il disait que c'était mon regard sur lui qui avait changé : il faut avouer qu'il avait une sacrée dégaine avec ses cheveux noirs qui lui tombaient sur la figure et le contraste de ces prunelles si claires. Il n'était pas vraiment beau, non, mais, si vous l'aviez vu au centre commercial ou ailleurs, vous l'auriez remarqué. Et vous n'auriez pas pu en détacher les yeux.

Enfin, moi j'aurais eu du mal, en tout cas.

Sauf qu'il ne m'a pas embrassée. En fait, il cherchait à attraper quelque chose sur l'étagère juste au-dessus de ma tête : un petit coffret de bois. Quand il l'a finalement récupéré, il m'a pris la main et il m'a dit :

— Viens t'asseoir à côté de moi. Rien qu'une minute.

Mon cœur jouait toujours les marteaux-piqueurs. J'avais tellement cru qu'il allait m'embrasser. Non pas que j'aurais voulu qu'il m'embrasse, non. Je ne voulais même pas m'asseoir à côté de lui. C'est juste que je ne voulais pas paraître impolie. Surtout qu'il avait déjà commencé à m'entraîner vers la table.

Qu'est-ce que vous vouliez que je fasse ? Ça aurait été mal élevé de refuser. Il ne m'avait rien fait. À part me crier dessus parce que j'avais fait tomber son cheval qui s'était peut-être blessé et parce que j'avais quitté la file dans laquelle j'étais censée me trouver. D'après lui. Et il était le maître des lieux, quels qu'ils soient. J'étais son invitée : je devais faire ce que mon hôte me disait.

N'empêche que, en prenant place dans le fauteuil qu'il m'avancait, je lui ai quand même balancé, avec autant d'amabilité que je le pouvais :

— Écoute, c'était très sympa et j'espère que tout va bien se passer pour ton job et... euh, ce à quoi tu passes tes journées. Merci beaucoup pour l'invitation à...

Quelle heure était-il, au fait ? Je n'en avais pas la moindre

idée. Il n'y avait aucune pendule nulle part et le ciel, de l'autre côté des voilages blancs, était toujours rosâtre, exactement comme il l'avait été au bord du lac. La grotte tout entière semblait plongée dans cette étrange aura rosée. Est-ce que c'était l'heure du déjeuner ? Du dîner ? Je n'en savais vraiment rien.

— ... à manger avec toi. J'adorerais rester, mais...

Pendant que je parlais, il avait posé devant moi la petite cassette qu'il avait prise sur l'étagère, puis soulevé le couvercle.

Et il était là.

J'en suis restée bouche bée. Je ne suis pas franchement portée sur les bijoux. Mais ça, c'était autre chose.

— Il te plaît ?

Il avait l'air... presque nerveux. Ce qui, vu l'assurance – pour ne pas dire l'autorité – du personnage, semblait plutôt curieux.

— Tu n'es pas obligée de le garder, si ça te met mal à l'aise, ou s'il ne te plaît pas, bien sûr.

La pierre est tombée avec un petit bruit mat sur mon sternum.

Parce que, forcément, j'avais hoché la tête en réponse à la question qu'il m'avait posée : s'il me plaisait. Je le voulais tellement que ça m'avait coupé le sifflet. J'étais littéralement transie d'admiration.

Alors, forcément, il s'était levé pour se placer derrière mon fauteuil et m'avait passé le collier autour du cou.

Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau. La pierre était couleur d'orage... grise sur les bords et d'un bleu si profond, presque noir, au centre... C'était le parfait opposé de tous ces solitaires, tous ces saphirs étincelants achetés chez Tiffany que les autres filles de l'école recevaient pour leur anniversaire.

« Gris », je les entendais d'ici. « Gris, c'est tellement Pierce. »

— Il te va bien, a-t-il commenté, un grondement de tonnerre dans la voix, comme au début. (Il s'est éclairci la gorge.) J'y ai pensé dès que je t'ai vue là-bas, tout à l'heure. Sauf que je n'aurais jamais cru... eh bien, je n'aurais pas cru que c'était toi, ni que tu voudrais venir ici avec moi.

Je ne voyais absolument pas ce qu'il voulait dire. Sur le

corsage blanc de ma robe, la pierre était exactement de la même couleur que le détroit de Long Island un jour de tempête. Ça me rappelait la vue que j'avais de la fenêtre de ma chambre à la maison.

— Est-ce que tu t'y connais un peu en diamants ? m'a-t-il demandé.

J'ai secoué la tête, toujours incapable de parler tant j'étais sidérée par la beauté du cadeau qu'il me faisait.

— On en trouve de presque toutes les couleurs imaginables : rose, jaune, rouge, vert, noir, gris... Mais ils sont très rares. Les bleus, quelle que soit leur nuance, comme celui-ci, sont les plus recherchés. Des hommes sont morts pour de telles merveilles. Les pierres comme celles-ci sont si profondément incrustées dans la croûte terrestre qu'elles sont pratiquement impossibles à trouver, tu comprends. Il n'y en a eu que deux ou trois qui s'approchaient un tant soit peu de la taille de ce diamant.

Il a passé la main par-dessus le dossier pour lever la lourde pierre de l'endroit où elle reposait.

Je ne savais toujours pas vraiment ce qui m'était arrivé. Mais, en plus de tout ça – me fracasser le crâne ; me débattre dans la piscine ; me réveiller dans un monde inconnu avec une voûte de pierre rose en guise de ciel ; tomber sur un type, que j'avais rencontré quand j'avais sept ans, qui se trouvait capable non seulement de ramener des oiseaux morts à la vie, mais aussi de téléporter les filles d'un endroit à un autre, comme par magie –, là, qu'il ait osé spontanément envahir mon espace personnel – mon espace corporel – comme s'il avait une sorte de droit sur moi, c'était la goutte qui faisait déborder le vase.

J'en ai eu le feu aux joues. Il n'a même pas remarqué, je suis sûre.

Il a continué à parler comme si de rien n'était. Il y a fort à parier, vu la seule compagnie à laquelle il était apparemment habitué – des chevaux, des armoires à glace bardées de tatouages et des gamines de sept ans –, qu'il n'ait même pas soupçonné qu'il y avait un problème.

Mais ça ne le réglait pas pour autant.

— J'ai lu que ce diamant avait des propriétés particulières, disait-il. Il est censé protéger du mal celui qui le porte, peut-être

même l'aider à le détecter. Ce qui n'est pas inutile vu que, trop souvent, le mal absolu se cache sous les apparences les plus inoffensives. Parfois, nos plus proches amis peuvent ne pas avoir à cœur de défendre nos intérêts. Et nous ne nous en doutons pas une seconde... jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

Avec l'amertume qui filtrait dans sa voix, il devait parler par expérience.

— Je ne vois vraiment pas, a-t-il repris d'un ton complètement différent (Il avait l'air de trouver ça marrant.), quelqu'un qui ait plus besoin d'un tel talisman.

Je ne comprenais toujours pas un traître mot de ce qu'il racontait.

Tout ce que je savais, c'était que la pierre, que je n'avais pas quittée des yeux tandis qu'il la tenait entre ses doigts calleux, avait fait un truc bizarre... passant du presque noir en son centre au gris le plus pâle, de la couleur du fin duvet sur le ventre d'un chaton tigré.

Hou ! tout ça allait beaucoup trop vite pour moi. Je n'étais même jamais allée au cinéma avec un garçon. En dépit de tous les efforts d'Hannah pour attirer l'attention des copains de son frère, tentatives dans lesquelles, la plupart du temps, elle m'avait entraînée, aucun ne l'avait jamais remarquée. Alors moi, je ne vous en parle même pas.

Et voilà que je me retrouvais dans la chambre de ce canon, et qu'il me faisait cadeau de ce collier de folie, et que je ne savais même pas où étaient mes *fringues* !

J'ai sauté de mon siège en me faufilant sous son bras.

— Eh bien, merci beaucoup, John, lui ai-je lancé. Mais je ferais sans doute mieux de rentrer : je suis sûre que ma mère me cherche. Elle doit être très inquiète. Tu sais comment sont les mères. Alors, si tu pouvais juste me dire comment retourner chez moi...

Au fond de moi, je savais bien que ça ne servait à rien. Mais il fallait que j'essaie. Peut-être qu'il y avait des voitures avec chauffeur dans le coin. Mon père disait toujours qu'où que je sois, si j'appelais un service de limousine, il paierait. Même si j'étais dans le New Jersey.

— Comme ça, ai-je conclu, tu vas pouvoir reprendre ton

travail... enfin ce que... tu... faisais...

En le voyant changer de visage, passant soudain de vaguement amusé à hyper sérieux, j'avais laissé ma phrase en suspens.

— Quoi ? lui ai-je demandé. (Je n'aimais pas, mais alors pas du tout, cette expression qu'il avait.) Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je suis désolé, a-t-il déclaré d'une voix grave. (Voilà qu'il fronçait les sourcils maintenant !) Je croyais que tu avais compris, Pierce.

C'est alors que je l'ai entendu me rappeler comment je m'étais cogné la tête en trébuchant, comment j'étais tombée dans la piscine, comment je m'étais noyée, que c'était pour ça que mes vêtements étaient tout mouillés et que...

Morte. C'était le seul mot que j'avais retenu. J'étais morte.

Déjà, je n'écoutais plus.

Au fond de moi, je l'avais toujours su, j'imagine. Mais l'entendre prononcer le mot – « Morte ». J'étais morte –, ça m'a achevée. C'était le plus gros choc de tous. Pire que le coup sur la tête. Pire que d'étouffer sous l'eau. Pire que de me retrouver au fond de la piscine en sachant que mon père ne viendrait pas à temps pour me sauver et que j'étais morte à cause d'un oiseau. Un oiseau !

Un oiseau qui n'avait même pas été blessé, juste saisi par le froid, parce qu'il s'était tiré dès que j'avais heurté la bâche. Je l'avais vu s'envoler au moment où je me noyais.

Morte. J'étais morte.

Ça expliquait tellement de trucs. Voilà pourquoi aucun portable ne fonctionnait. La batterie était morte.

Comme nous.

J'étais tétanisée. De la tête aux pieds. Té-ta-ni-sée. Comme si je me trouvais encore au fond de la piscine, dans cette eau glacée.

Je n'avais que quinze ans. À peine quelques heures avant, j'étais encore au téléphone avec Hannah. On avait prévu de se retrouver au centre commercial pour aller au cinéma. J'avais réussi à la convaincre de demander à sa mère de nous déposer d'abord aux écuries pour aller dire bonjour à Casse-Cou...

Maman ! Ma mère ne savait même pas où j'étais ! Il fallait

absolument que je dise à ma mère où j'étais.

— Je...

Ma langue et mes lèvres semblaient être les seules parties de mon corps qui n'étaient pas congelées.

— Merci, lui ai-je dit, interrompant ses explications – dont je n'avais pas entendu un traître mot.

Parce que John parlait toujours. Allez savoir ce qu'il pouvait bien raconter. Il avait de nouveau l'air nerveux.

— Merci pour tout. Mais il faut que je rentre. Au revoir.

J'ai tourné les talons et je me suis dirigée vers les beaux voilages blancs – et donc vers la cour. Il a fait un brusque pas en avant pour me barrer la route.

— Je sais que c'est un peu agaçant, a-t-il déclaré. Mais ça ne marche pas exactement comme ça. Vois-tu, une fois que tu es arrivée ici, tu ne peux pas repartir.

J'ai secoué la tête.

— Mais il faut que je m'en aille ! Il faut que je dise à ma mère que je n'ai rien – sauf que je suis morte, évidemment...

Je ne savais pas trop comment elle allait le prendre.

— Ta mère va bien, m'a-t-il assuré, en posant les mains sur mes épaules nues pour me faire pivoter vers l'intérieur de la pièce. Tu ne peux pas partir, je te l'ai déjà dit. Et je crois que tu devrais te rasseoir. Tu viens d'avoir un choc.

— Comment ça, je ne peux pas partir ?

J'ai fait brusquement volte-face pour le regarder. Je ne me sentais plus vaseuse du tout, subitement.

— Et tous ces gens au bord du lac ? lui ai-je fait remarquer. Ils s'en vont bien, non ?

Il a haussé les épaules.

— En un sens, oui. Ils vont rejoindre leur dernière demeure.

— Comment ça ?

— Leur juste récompense, a-t-il précisé, non sans une certaine amertume.

— C'est là que le bateau les emmène ? Mais, est-ce que je n'étais pas supposée monter sur ce bateau, moi aussi ? Celui qui va par... ?

Je me suis interrompue en voyant sa tête. Elle était plus sinistre que je ne l'avais vue depuis le début.

— Celui qui vient de partir, tu veux dire.

C'était comme si les mots résonnaient dans la pièce. Sauf que c'était juste une impression.

— Attends un peu. Tu as dit quoi, là ?

— Le bateau est parti, a-t-il répété. Je t'ai demandé si tu voulais aller ailleurs et tu m'as répondu : « Oui, s'il te plaît. » Et, maintenant, le bateau est parti. Tu m'as préféré au bateau, ce qui signifie que tu dois rester ici avec moi. Écoute, tu n'as vraiment pas l'air bien. Je crois que tu devrais t'asseoir. Tu ne veux pas manger quelque chose ? Ou bien boire ? Que dirais-tu d'un bon thé bien chaud ?

Le tonnerre grondait. Mais ce n'était pas dehors : c'était dans ma tête. Tout à coup, je recommençais à avoir très froid, en dépit de cette belle flambée qui rugissait dans l'énorme cheminée.

— Serais-tu en train de me dire que je suis obligée de rester avec toi pour toujours parce que tu m'as fait rater mon bateau ?

Il était si grand que je devais étirer le cou pour le regarder en face. Et ce que j'ai vu sur son visage, à ce moment-là – la crispation de la mâchoire, le petit coup de menton buté –, m'a encore plus effrayée que quand je m'étais retrouvée au bord du lac. (Quoique, en dépit de cette détermination, j'aie remarqué de la tristesse dans ses yeux argentés.)

Rien de tout ça n'était de nature à assécher les larmes que je sentais monter, ni à ralentir mon pouls que je sentais s'accélérer.

— Et l'autre bateau ? lui ai-je demandé. (Même à mes propres oreilles, ma voix déraillait dans les aigus.) Celui pour les gens de l'autre file.

— Fais-moi confiance, tu ne veux pas aller sur ce bateau-là, m'a-t-il assuré. Pourquoi crois-tu qu'ils voulaient tous prendre le tien ?

Je ne parvenais pas à croire ce qui était en train de m'arriver. Non, ce n'était pas possible.

— Bon, alors tout va bien, ai-je repris, en m'exhortant au calme, alors même que j'avais le pouls à cent à l'heure. Parce que, si je ne suis pas sur ce bateau, ça veut dire que je n'ai pas atteint « ma dernière demeure », non ? Et tu peux ramener les

morts à la vie. Tu l'as bien fait pour cet oiseau, l'autre fois. Alors, c'est ce que tu vas faire pour moi. Tu vas juste me renvoyer dans la vie. T'es bien obligé, parce que tu as merdé : tu-m'as-fait-rater-mon-bateau. Alors tu vas le faire. Fais-le, John. Maintenant.

Il n'avait pas quitté cette expression butée, même si ses yeux étaient toujours tristes à pleurer.

— Je ne peux pas.

— Tu ne peux pas ? me suis-je étranglée dans un sanglot. Ou tu ne veux pas ?

Il a détourné la tête.

— Je ne veux pas.

C'était comme si je me retrouvais en train d'étouffer sous cette bâche plastifiée.

— Mais pourquoi ?

— Parce que..., a-t-il répondu, laissant sa phrase un instant en suspens, comme s'il avait besoin de réfléchir à la question. C'est interdit par la loi.

— Mais c'est toi qui fais la loi ici, non ? me suis-je étonnée.

C'était terrible. C'était la pire chose qui me soit jamais arrivée. Y compris mourir.

— Non.

Je voyais bien qu'il s'efforçait de réprimer sa colère. Mais il n'était pas beaucoup plus doué que moi avec mes larmes. Le tonnerre a grondé au loin. Et, cette fois, ce n'était pas dans ma tête.

— Non, ce n'est pas moi qui fais la loi ici, a-t-il insisté.

— Alors c'est qui ?

Son visage avait commencé à se dissoudre devant mes yeux. Non pas parce qu'il s'éloignait, mais parce que mes larmes commençaient à déborder. Je les ai écrasées d'un geste rageur.

— Je ne sais pas. (Il avait juste l'air lassé, maintenant.) Je ne sais pas, O.K. ? Tu crois que ça me plaît plus qu'à toi ? Tu crois que je ne voudrais pas partir pour aller voir ma mère à moi ? Eh bien, moi non plus je ne peux pas !

L'entendre me dire que, lui aussi, il aurait voulu voir sa mère n'a rien fait pour arranger ma situation lacrymale. Je n'avais même pas pensé que quelqu'un comme lui pouvait avoir une

mère. Mais, bien sûr, il en avait une, comme tout le monde, non ?

— Pourquoi ?

— À cause des Furies, a-t-il déclaré d'un ton péremptoire, comme si ça expliquait tout. Crois-moi, quand on enfreint la loi ici, elles te le font payer. Un prix bien plus élevé que tout ce que tu peux imaginer. Et pas seulement parce qu'on enfreint la loi. Pour tout ce qu'elles estiment... (Il s'est arrêté net, m'a regardée, et puis il a baissé les yeux en secouant la tête.) Enfin, tu peux me croire sur parole. C'est bien pour ça que je t'ai donné ce collier. Il t'alertera si la moindre Furie se profile à l'horizon. Comme ça, tu sauras si tu fais quelque chose qui pourrait les provoquer et te mettre en danger, même par inadvertance.

Quand il a relevé les yeux vers moi, ses prunelles étincelaient. Encore plus que les étoiles de jet de mon père. Mais sa voix était douce quand il a dit :

— Je t'assure, Pierce, dans quelque temps, ce ne sera plus si terrible, tu verras. Tu as tout ce que tu peux désirer ici. Tout, exactement comme chez toi.

Il n'aurait pas pu avoir parole plus malheureuse. Tout exactement comme chez moi... mais rien – absolument rien – de ce que j'aimais !

Je n'étais plus glacée, maintenant. Je fondais. Je me liquéfiais. Je ruisselais tellement que je n'y voyais plus rien. Je ne le voyais même plus.

— Pardon, ai-je sangloté, en me cachant le visage dans les mains.

C'était épouvantable. Non seulement j'étais morte, mais, en plus, il fallait qu'on me torture ?

— Je ne peux pas rester ici. Je ne peux pas.

— Je t'en prie, m'a-t-il supplié.

Maintenant, le tonnerre semblait être juste au-dessus de nos têtes.

— Ne pleure pas.

Il m'avait posé la main sur l'épaule en disant ça, pour me reconforter, sans doute. Mais j'ai fait un bond de deux mètres quand il m'a touchée. Comme s'il m'avait brûlée. Je me suis brusquement écartée pour me réfugier devant la cheminée, où

je me suis effondrée.

Pour toujours ? J'allais être coincée ici avec lui pour toujours ?

Et pourquoi ? À cause d'une quelconque loi arbitraire ? D'un truc qu'on appelait Fury ? Non, c'était un gag ! J'imaginais d'ici ce que mon père aurait dit s'il avait été là : « Savez-vous qui je suis ? » aurait-il aboyé.

J'avais beau me sentir complètement anesthésiée à l'intérieur, je pouvais encore percevoir la chaleur des flammes dans mon dos. Comment je pouvais être morte et encore avoir des sensations ? Comment ?

Mais déjà John m'avait rejointe.

— Tiens, bois ça. Ça ira mieux.

Il me glissait une tasse de quelque chose de brûlant dans les mains.

Mais je ne pouvais pas boire.

Il s'est assis à côté de moi devant l'âtre. Au bout d'un moment, j'ai fini par me rendre compte qu'il avait recommencé à parler.

— ... Je sais que ça paraît terrible maintenant. Mais ça s'améliore après, je te jure. Bientôt, pas tout de suite, mais avec le temps, ça ne te fera plus rien. Enfin, ça ne te perturbera plus autant. Je sais, ce n'est pas la même chose, mais, au moins, tu ne seras pas toute seule. C'est très important, ça. Parce que c'est ce qui a été vraiment le pire : être seul si longtemps.

Mais de quoi il parlait ? J'ai relevé mes yeux tout bouffis de larmes pour les laisser errer dans la pièce, jusqu'à ce que, finalement, mon regard s'arrête sur le lit. C'est seulement à ce moment-là que j'ai remarqué combien il était grand. Un truc énorme. Un truc prévu pour deux, manifestement.

Oh mon Dieu !

« Ne t'approche pas de la piscine en hiver, Pierce. Même si elle est bâchée, c'est dangereux. »

Voilà ce qu'il m'en coûtait de ne pas avoir écouté ma mère.

Je n'aurais jamais pensé que ce serait si cher payé.

C'est justement à ce moment-là que j'ai aperçu une porte ouverte sous une arche, à l'autre bout de la pièce, derrière le lit. Ça ne pouvait pas être une coïncidence. De l'autre côté de cette

porte, j'entrevois un long couloir éclairé par de beaux candélabres fixés aux murs. Il menait à deux escaliers de pierre en colimaçon.

L'un d'entre eux montait. L'autre descendait.

Je n'avais pas remarqué cette ouverture avant. Parce que je ne portais pas encore le collier, j'en étais persuadée. Il m'avait dit lui-même que ce diamant protégeait celui qui le portait.

Eh bien, il marchait déjà.

Je n'avais plus qu'une seule chose en tête : lequel de ces deux escaliers m'éloignerait le plus possible d'ici ?

J'allais devoir trancher, le moment venu.

— Oh ! ai-je soupiré en me disant que, si, d'une façon ou d'une autre, je ne réussissais pas à distraire son attention, je n'aurais jamais la moindre chance de lui échapper. Je crois que tu as raison. Je suis juste... je me comporte comme une gamine.

Il m'a dévisagée, apparemment stupéfait de ce revirement.

— C'est vrai ? C'est ce que tu penses ?

— Mais oui, bien sûr.

J'ai même réussi à lui adresser un sourire mouillé.

Et puis j'ai levé la tasse qu'il m'avait donnée comme si je m'apprêtais à boire.

C'est à ce moment-là qu'il a fait quelque chose qu'il n'avait encore jamais fait devant moi. Quelque chose de terrible. Quelque chose qui prouvait que, contrairement à ce qu'il avait prétendu, il se trompait complètement sur mon compte.

Il a souri.

Alors, j'ai fait un truc qui me serre le cœur chaque fois que j'y repense. Un truc qui me poursuit jusque dans mes rêves. Un truc que je ne parviens pas à croire que j'aie pu faire et que je regrette encore aujourd'hui. Quand je me souviens de ce sourire, ça me tue.

Mais je n'avais pas le choix. J'étais si jeune, et j'avais tellement peur. Je ne savais pas comment réagir autrement.

Alors j'ai fait la première chose qui m'est venue à l'esprit. Une chose que mon père, j'en suis sûre, et même ma mère, et le Cours Privé de Jeunes Filles de Westport auraient voulu que je fasse.

Je lui ai balancé sa tasse de thé bouillant à la figure.

Et j'ai pris mes jambes à mon cou.

CHAPITRE 6



*À peine de mes sens je recouvrais l'usage,
Je me tournais pour voir encore ce passage
D'où personne jamais n'est revenu vivant.
DANTE ALIGHIERI, L'Enfer, Chant I*

J'ai emprunté l'escalier qui descendait, pensant qu'il me reconduirait au lac. Je m'en souviens comme si c'était hier. À chaque pas, je croyais que mon cœur allait exploser – un effet de l'adrénaline, m'ont plus tard expliqué les psychiatres.

Avant que je ne puisse comprendre ce qui m'arrivait, j'ouvrais les yeux pour découvrir le visage de ma mère penchée sur moi. J'ai vu son expression changer, passer de la douleur et de la détresse la plus absolue à l'espoir et à la joie la plus folle tandis que, comme un robot, je répondais aux questions que le médecin urgentiste me posait :

Oui, je savais qui j'étais. Oui, je savais qui était ma mère, en quelle année on était et combien de doigts le docteur me montrait.

J'étais vivante ! J'avais réussi à m'échapper de cet horrible endroit, quel qu'il ait pu être.

Réussi à *lui* échapper.

Ensuite, tout se mélange un peu dans ma tête : mon opération ; mon rétablissement ; les toubibs ; les psychiatres...

Le divorce.

Parce que, forcément, ce n'est pas mon père qui m'a sauvée, en définitive. C'est ma mère. En rentrant de la bibliothèque, elle

m'a d'abord appelée, cherchée et a fini par découvrir où j'étais passée. Et c'est elle qui a plongé au fond de la piscine pour me repêcher. Ce sont ses lèvres à elle qui sont devenues bleues à force d'essayer d'insuffler un peu de vie à mon cadavre gelé, pendant les douze minutes qu'il a fallu aux secours pour arriver. Ce sont ses cheveux mouillés qui se sont changés en stalactites au-dessus de mon visage violacé.

Papa ne s'était rendu compte de rien. C'est seulement en entendant la sirène de l'ambulance qu'il a réagi. Il était toujours en visioconférence. Heureusement que ma mère avait son portable !

« Encore une chance que l'eau de la piscine ait été si froide ! se plaît-il à répéter. Sinon, tu ne serais plus en vie aujourd'hui. Ils n'auraient jamais pu faire repartir ton cœur, même après t'avoir réchauffée. »

Il a raison, d'ailleurs. C'est la température quasi glaciale de l'eau qui m'a permis d'être complètement guérie. Physiquement.

Mes « problèmes psychologiques », en revanche, allaient nécessiter une petite période de rééducation. Surtout à partir du moment où, tout en signant les papiers pour me faire sortir de l'hôpital après mon opération, maman a lâché :

— Ah ! au fait, ma chérie, je me demandais : d'où tu sors ça ?

Et elle a laissé tomber quelque chose sur mes genoux : un collier.

Le collier. Le collier qu'il m'avait donné.

— Où tu l'as trouvé ?

Je l'avais agrippé, en espérant que l'horreur qui me saisissait ne se lisait pas sur mes traits.

— Ils l'ont apporté avec tes affaires quand ils te préparaient pour l'opération, a-t-elle répondu le plus naturellement du monde. Après t'avoir ranimée. Apparemment, tu le portais sous ton manteau. J'ai failli leur dire qu'ils faisaient erreur, que ce n'était pas à toi parce que je ne l'avais jamais vu. Est-ce qu'il t'appartient vraiment ? L'aurais-tu emprunté à Hannah ?

— Euh... non. C'est... c'est un cadeau.

Comment était-ce possible ? Comment ce collier pouvait-il avoir franchi la limite avec moi ? D'autant que tous les médecins

auxquels j'avais parlé de ce qui s'était passé pendant que j'étais morte : mon neurologue ; le chirurgien ; même les docteurs qui étaient venus voir comment j'allais pendant leur garde du week-end... tous m'avaient assuré que c'était un rêve. Un rêve horrible certes, un rêve terrible, mais juste un rêve.

Mais ça, là, ça prouvait bien que ce n'était pas un rêve. Ça voulait dire que...

— Un cadeau ? s'était étonnée ma mère, un peu trop occupée par tous ces formulaires pour faire très attention.

C'était papa qui remplissait les papiers d'habitude. Mais maman lui avait fait interdire la porte de ma chambre d'hôpital. Sa vue lui était même devenue si odieuse qu'elle l'avait déjà viré de la maison – ce que j'ignorais, à l'époque.

— Un cadeau de qui ? avait-elle distraitement demandé tout en feuilletant les formulaires.

Je ne sais pas si c'est parce que je tenais le collier que j'ai eu la sagesse de répondre comme je l'ai fait ou si c'est seulement que je n'ai pas été assez bête pour dire la vérité.

— Oh ! juste un ami.

C'est tout ce que j'ai répondu. Les yeux plongés dans les profondeurs gris-bleu de la gemme, j'étais bien trop perturbée pour en dire plus, de toute façon.

Ça signifiait que c'était réel. Que tout était réel. Qu'il était réel.

Encore une chance que je n'aie pas dit la vérité à ma mère. Une chance qu'elle ait été trop accaparée par la paperasse du divorce pour jamais revenir sur cette histoire de collier. Une chance que je l'aie toujours porté sous mes tee-shirts après ça, trop troublée par ce que sa seule présence en ce monde impliquait, au sujet de mon prétendu « rêve lucide », pour en parler à qui que ce soit...

Enfin, sauf à Hannah, quand j'étais retournée en cours. Et, vu l'erreur monumentale que ç'avait été, comme je n'allais pas tarder à le découvrir, j'avais appris à tenir ma langue.

Et encore ! ce n'était rien à côté de l'erreur que j'ai commise, une ou deux semaines plus tard, quand ma mère, « dans l'impossibilité de se libérer » car retenue par les avocats de mon père, n'a pas pu venir me chercher à l'heure, après mon rendez-

vous chez le toubib, et que je me suis retrouvée à l'intérieur d'une bijouterie que j'avais repérée dans le quartier en l'attendant. Tout en regardant d'un œil distrait les « quartz gris » exposés, j'avais dû, sans m'en rendre compte, sortir mon diamant de sa cachette pour jouer inconsciemment avec, parce que le type derrière le comptoir l'a tout de suite remarqué et s'est extasié sur sa beauté.

J'ai piqué un fard et j'ai voulu le camoufler. Trop tard. Le type me demandait déjà s'il pouvait le voir de plus près « parce qu'il n'en avait jamais vu de pareil », a-t-il ajouté.

Qu'est-ce que vous vouliez que je fasse ? Je l'ai laissé regarder – sans toutefois ôter la chaîne qui ne quittait jamais mon cou. Je n'avais pas enlevé le collier depuis que ma mère me l'avait redonné. Je ne sais pas pourquoi. Cette pierre me fascinait. Elle ne semblait jamais devoir être d'une couleur précise : elle en changeait constamment. Alors même que le type derrière le comptoir la soulevait, elle est passée d'un gris argent très pâle à un violet profond, aussi sombre qu'un nuage d'orage avant la pluie.

Avant que je ne comprenne ce qu'il faisait, le type derrière le comptoir pivotait d'un bloc en m'assurant qu'il lui « fallait absolument » montrer ça à son patron, qui déjeunait dans l'arrière-boutique, que ce dernier allait « l'a-do-rer ».

Je ne sais pas ce que j'ai imaginé, ce que je pressentais, ni pourquoi j'ai éprouvé alors une si impérieuse envie de m'en aller.

J'aurais dû me fier à mon instinct. J'aurais dû écouter l'avertissement que la pierre essayait de me lancer.

Mais je ne l'ai pas fait.

À peine le vendeur avait-il disparu que le bijoutier apparaissait, s'essuyant la bouche avec une serviette tachée. Entretemps, j'avais aperçu la voiture de ma mère qui venait de se garer de l'autre côté de la rue.

— En fait, lui ai-je annoncé, soulagée d'avoir une bonne excuse pour prendre congé, on vient me chercher. Il faut que j'y aille. Désolée...

Mais le bijoutier avait déjà attrapé mon pendentif : j'étais coincée là, penchée en travers du comptoir, retenue par ma

chaîne en or au-dessus du présentoir vitré.

C'est alors que plein de trucs ont semblé se passer en même temps.

Quelque chose de glacé s'est figé dans le regard du bijoutier quand il l'a rivé au diamant. Plus il s'en approchait pour l'examiner, plus je sentais la tension monter... et plus le cœur de la pierre semblait s'assombrir. En tout cas, le mien s'était mis à cogner comme un sourd dans ma poitrine.

Et, bien que je ne puisse pas tourner la tête, puisque le bijoutier me tenait presque littéralement par la peau du cou, j'aurais juré que, du coin de l'œil, je l'avais vu qui se tenait devant la boutique et qui nous regardait à travers la vitrine. *Lui*.

— Savez-vous bien ce que vous avez là, ma jeune demoiselle ? m'a demandé le bijoutier.

Il s'est alors lancé dans un discours sur les diamants dans un jargon incompréhensible :

— Ceci est un *Fancy deep gray blue*. Sa valeur oscille entre pas moins de cinquante à soixante-quinze millions de dollars, si je ne m'abuse. Peut-être plus, si on peut certifier sa provenance... parce qu'il ressemble étrangement à un diamant que j'ai déjà vu quelque part...

Qu'est-ce que j'aurais pu dire ? La pierre avait viré au noir corbeau. J'ai tiré légèrement sur la chaîne en espérant qu'il allait lâcher.

Sauf qu'il n'a fait que resserrer son emprise, me retenant ainsi prisonnière dans sa boutique.

— Je suis désolée, mais il faut vraiment que je...

— Vous ne devriez pas vous promener dans la rue avec ceci sur vous, m'a coupée le bijoutier. Sa place est dans un coffre-fort. Normalement, je devrais vous le confisquer, ne serait-ce que pour votre propre sécurité. Comment vous l'êtes-vous procuré ? Vos parents savent-ils que vous possédez un tel objet ?

Ça ne faisait qu'un mois depuis l'accident. Pourtant, tout le monde au lycée avait déjà commencé à changer d'attitude envers moi. Je me comportais si bizarrement depuis que j'étais revenue d'entre les morts. Ça ne m'intéressait plus du tout d'aller traîner au centre commercial ni de travailler

bénévolement pour la SPA – alors qu’avant j’adorais ça. Et puis j’avais fait cette étrange promesse à Hannah comme quoi je la « protégerais toujours du mal ». (Je faisais allusion à mon collier, évidemment, mais elle ne pouvait pas le savoir.) Sous peu, j’allais perdre mon rôle de Blanche-Neige dans la pièce de l’école.

J’étais déjà en train de m’enfermer dans mon propre cercueil de verre.

J’ai néanmoins réussi à affirmer au joaillier – en butant en peu sur les mots tout de même – que, merci beaucoup, mais ce collier était un bijou de famille, qu’en fait ma mère m’attendait déjà dans la voiture garée en face et que je devais la rejoindre, là, tout de suite. Quoique, pour ne rien vous cacher, j’avais maintenant plus la trouille de sortir de la boutique, au risque de tomber sur *lui*, que de tenir compagnie à ce casse-pied de bijoutier.

C’est alors que j’ai entendu le carillon de la porte derrière moi : quelqu’un entrait dans la boutique.

Mon cœur s’est arrêté. Oh non ! Par pitié, non.

— Je ne vous crois pas, m’a répondu le casse-pied en question d’un ton péremptoire. À vrai dire, pour votre information, en ce moment même, mon employé est au téléphone avec la police dans mon bureau. Ils ne vont pas tarder. De sorte que votre maman – si elle vous attend effectivement dehors, ce dont je doute fort – va pouvoir, si le cœur lui en dit, se joindre à nous et assister à votre arrestation pour vol qualifié.

Sauf que ma mère n’en a jamais eu l’occasion. Parce que John s’est avancé.

Les murs de la boutique ont semblé virer au rouge sang devant mes yeux exorbités.

— Excusez-moi, a-t-il dit de sa voix d’outre-tombe – qui semblait complètement décalée dans cette petite boutique de luxe très classe.

Tout chez lui semblait complètement décalé, ici. Ne serait-ce que par son attitude et sa taille, il était déjà menaçant. Mais sa veste de cuir noir et son jean, noir aussi, n’arrangeaient rien.

J’ai cru que j’allais tomber raide. Mais qu’est-ce qu’il faisait

là ? Était-il venu me chercher pour me ramener là-bas parce que j'avais enfreint sa loi ? Est-ce que c'était pour ça que le diamant de mon collier avait viré à l'obsidienne : pour m'avertir qu'il arrivait ?

Le bijoutier lui a jeté un coup d'œil agacé.

— Mon employé va s'occuper de vous dans un instant, monsieur, lui a-t-il cependant assuré.

— Non merci, lui a répondu John, comme on refuse une boisson dans l'avion. Lâchez-la.

Le bijoutier a légèrement écarquillé les yeux. Mais il ne m'a pas lâchée pour autant.

— Excusez-moi, s'est-il indigné, l'air offusqué. Connaîtriez-vous cette jeune demoiselle ? Parce qu'elle...

Mais déjà John, qui, quant à lui, n'avait l'air ni offusqué, ni agacé, ni rien du tout, avait refermé son poing sur le poignet du joaillier, celui au bout duquel se trouvait la main qui me retenait prisonnière dans sa boutique. On aurait pu croire qu'il lui prenait le pouls.

Mais ce n'était pas du tout ce qu'il faisait.

Le bijoutier a laissé échapper un petit hoquet. Sa bouche s'est soudain ouverte. La froideur de son regard a disparu, chassée par... de la pure terreur.

Je ne savais pas, à l'époque, ce que John était en train de faire. Mon cerveau avait déjà du mal à concevoir qu'il puisse seulement être là.

En revanche, contrairement au bijoutier qui n'en avait manifestement aucune idée, j'ai clairement identifié le danger dans cette mâchoire crispée et ce regard déterminé.

L'anxiété qui m'a alors saisie n'avait plus rien à voir avec ma propre sécurité, tout à coup.

— John.

J'étais parvenue à arracher mon pendentif aux griffes du vieil homme et je reculai déjà vers la porte. Je n'arrivais pas à détacher les yeux du visage du bijoutier. Il était livide.

— Je t'en prie, John. Je ne sais pas ce que tu fais, mais arrête. Tout va bien, maintenant. Tout va bien, je t'assure.

Mais « tout » n'allait pas « bien ». Rien n'allait bien, même, c'était évident.

Il s'est pourtant trouvé que c'était ce qu'il fallait dire, en fait, parce que John, après m'avoir lancé un coup d'œil nerveux comme pour juger de la sincérité de ce que j'affirmais, a fini par lâcher le bijoutier.

À peine était-il libéré que le vieil homme, hoquetant de plus belle, reculait d'un pas chancelant, la main crispée sur le cœur.

Il n'était pas le seul. Moi aussi j'avais porté la main à mon cœur en voyant le regard de reproche que John m'adressait... juste avant que l'employé n'apparaisse sur le seuil de l'arrière-boutique en déclarant :

— C'est fait, monsieur Curry, la police arri... Oh mon Dieu !

Alors, lâche comme je suis, j'ai tourné les talons et j'ai couru comme une dératée. Le carillon de la porte a résonné derrière moi.

Qu'est-ce que j'aurais pu faire d'autre ? Attendre bien gentiment que les flics débarquent ?

J'ai filé droit sur la voiture de ma mère.

— Ah ! Pierce, s'est exclamée maman en reposant son portable, surprise de me voir m'effondrer, toute tremblante, sur le siège passager. Te voilà. J'essayais justement de te joindre. Tu as encore oublié ton téléphone ? Tu ne répondais pas. Où étais...

— Démarre, ai-je haleté. Démarre, vite !

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Ça s'est mal passé avec ce nouveau médecin ? La mère de Jennifer McNamara prétendait pourtant qu'il...

— C'est pas ça. Je veux juste qu'on s'en aille.

Les quelques heures suivantes allaient être un vrai calvaire : le flip total. Je m'attendais toutes les cinq minutes à voir rappliquer la police – ou pire : lui. Quelqu'un m'avait sûrement vue sauter dans la voiture et avait relevé le numéro de la plaque. Et s'il y avait des caméras de surveillance dans la boutique de M. Curry ?

Mais la police n'est jamais venue.

John non plus.

Et j'ai eu beau éplucher les journaux tous les jours, même la rubrique nécrologique, je n'ai jamais rien vu qui ait le moindre rapport avec le bijoutier.

J'ai découvert pourquoi quand je suis retournée dans le

même quartier. Il y avait une pancarte À LOUER dans la vitrine de la bijouterie. Lorsque j'ai interrogé la vendeuse du magasin de fringues d'à côté, elle m'a rapporté que, d'après ce qu'on disait, M. Curry avait fait une crise cardiaque et avait déménagé... euh, en Floride, lui semblait-il. Elle croyait l'avoir entendu parler de petits-enfants qu'il aurait eus là-bas.

Eh bien tant mieux ! parce qu'ici tout le monde le détestait, ce vieux grincheux, et que, maintenant, peut-être qu'ils allaient enfin avoir un beau magasin de chaussures digne de ce nom dans le quartier, et cette robe serait tèèèllement jolie sur moi, est-ce que je ne voulais pas l'essayer ?

D'après ce que j'avais pu reconstituer de la scène, quand la police avait effectivement débarqué, le vendeur était bien trop occupé à faire un massage cardiaque à M. Curry pour se souvenir de l'avoir appelée au sujet d'une fille qui aurait pu être en possession d'un collier volé... Sans même parler d'un type en blouson de cuir noir qui avait disparu aussi mystérieusement qu'il était apparu.

C'est peut-être pour ça que je n'ai plus jamais montré mon collier à personne.

Et puis, à partir de ce jour, comment aurais-je pu ne pas avoir l'impression que John me... eh bien, me surveillait ? Veillait sur moi, même. Un peu trop étroitement, peut-être.

Surtout après ce qui s'était passé au lycée avec Hannah et M. Mueller.

Ce que je n'avais jamais réussi à comprendre, c'était *pourquoi*. Pourquoi se serait-il donné tout ce mal ? Je m'étais quand même enfuie de chez lui en courant.

Et, maintenant qu'il venait juste de balancer mon collier dans ce véritable dédale de tombeaux à ciel ouvert qu'était le cimetière d'Isla Huesos, j'ai compris que ça n'avait jamais été son intention.

J'aurais dû aller le chercher, ce maudit collier. J'aurais dû. Mais je ne l'ai pas fait.

Parce que, quand il a levé le bras pour l'envoyer valser, j'ai réalisé que – comme on pouvait s'y attendre de la part d'une fille qui s'était fait virer du Cours Privé de Jeunes Filles de Westport – je m'étais complètement plantée.

Ce n'était pas mon problème, évidemment. Plus maintenant. Il avait fait ce qu'il fallait pour ça, en balançant mon collier à l'équivalent d'un terrain de foot de distance. Sauf que j'avais récemment décidé que les affaires de tout le monde seraient désormais *mes* affaires. Ça faisait partie de ce « nouveau départ » que maman voulait qu'on prenne sur cette île.

Et puis ses affaires avaient toujours été *mes* affaires. C'était lui qui était venu me chercher, après tout. La première fois, en tout cas.

Alors, je ne pouvais pas aller récupérer mon collier. Je devais rester. Je n'avais pas vraiment le choix.

Ce qui explique pourquoi j'ai tenu bon et je lui ai demandé :
— Qu'est-ce que tu t'es fait au bras ?

CHAPITRE 7



*Ah ! que la retracer est un pénible ouvrage,
Cette forêt épaisse, âpre à l'œil et sauvage,
Et dont le seul penser réveille mon effroi !
DANTE ALIGHIERI, L'Enfer, Chant I*

Il m'a regardée comme si j'étais devenue folle – pourquoi n'aurait-il pas fait comme tout le monde, après tout ?

— Quoi ?

Il avait toujours l'air méchamment en colère. Un bon indicateur de ce genre d'humeur, c'était quand sa poitrine commençait à se soulever à un rythme saccadé, comme s'il venait de piquer un cent mètres.

Alors, comment j'ai pu être assez bête pour faire ce que j'ai fait : passer le doigt sur la cicatrice que je venais de remarquer, et qui courait sous son bras, tout du long, avant de se perdre dans la manche noire de son blouson ?

Et jamais je n'aurais dû dire :

— Elle est récente, celle-là.

Mais je l'ai dit quand même.

Vu la violence avec laquelle il a retiré son bras, on aurait pu penser que je venais de l'électrocuter.

— Laisse tomber, a-t-il craché en me fusillant du regard. C'est rien.

— Non, ce n'est pas rien, me suis-je alarmée.

J'avais commencé à faire quelques petits rapprochements, dans ma tête, et je n'aimais pas la conclusion qui se profilait.

— Est-ce que ça fait partie du « prix à payer » ?

Il a plissé les yeux. Je pouvais sentir la chaleur de son corps et cette odeur dont je me souvenais si bien : un mélange de feu de bois et d'un autre truc qui me faisait penser à l'automne.

— Je ne suis pas un oiseau blessé, moi. (Son ton avait quelque chose de menaçant.) Je n'ai pas besoin d'aide. Ni de toi, ni de personne. Est-ce que ta mère sait seulement où tu es ?

C'était marrant qu'il parle de ma mère parce que c'était justement sa voix que j'entendais au même moment, me pressant de lui dire ce que je ne lui avais pas dit la dernière fois, en ce jour fatidique, à l'école... ce qu'il ne m'avait pas laissé le temps de lui dire : il était parti avant.

Eh oui ! il avait bien été obligé : les flics allaient débarquer. Pour changer.

Non que ma mère ait su quoi que ce soit à son sujet. Sauf ce que tous les psychiatres (et, désormais, grand-mère, comme j'avais pu le constater) pensaient. À savoir qu'il n'existait pas.

Mais, si maman avait su ce que je savais de lui, elle m'aurait *demandé* de le dire. Il *fallait* que je lui dise. Et maintenant plus que jamais. Parce qu'il était clair que je ne m'étais pas trompée de beaucoup sur son compte, la première fois que je l'avais vu.

C'était vraiment une créature sauvage, comme cette colombe que j'avais trouvée : comme elle, il avait désespérément besoin d'aide, c'était clair.

Et, même si, en l'aidant, je risquais de le blesser plus encore, je devais au moins essayer.

Alors je lui ai dit ce que j'aurais probablement dû lui dire depuis le début :

— Je suis désolée.

De plissés, ses yeux ont carrément viré aux meurtrières.

— Pardon ?

— Je suis désolée, ai-je répété, plus fort cette fois. Pour ce que je t'ai fait, le jour où je suis morte. S'il y a eu un... « prix à payer ».

Il n'a pas réagi. Il a juste continué à me regarder comme si c'était *moi* l'antisociale, *moi* la délinquante affligée de troubles du comportement. *Moi* qui avais donné à une fille un collier – surtout avec une pierre qui changeait de couleur comme le

temps : tantôt grise comme un matin de février, tantôt noire comme la nuit. Tout ça pour le balancer à travers le cimetière alors qu'elle essayait seulement de le lui rendre, très poliment, parce qu'elle craignait qu'il puisse payer à sa place ?

Mais pourquoi j'étais la seule à faire des excuses, d'abord ? Ça ne m'aurait pas déplu d'en entendre une ou deux de sa part, non plus !

Parce que, après tout, il avait vraiment été horrible avec moi le jour où on s'était revus.

Bon, d'accord, il avait un peu rattrapé le coup en débarquant à la bijouterie et, plus tard, au lycée – ce truc avec M. Mueller.

N'empêche. J'avais pratiquement tout perdu, moi, dans l'histoire. O.K., on m'avait rendu ma vie. Mais, et ce que je n'avais pas récupéré ? Comme des parents unis, par exemple. Et Hannah. Je n'avais même pas fini ma première journée de cours, en revenant au lycée après mon hospitalisation, que déjà celle qui était encore ma meilleure amie à l'époque, Hannah Chang, me jetait. Pour lui avoir dit qu'entre autres choses – comme traîner au centre commercial dans l'espoir d'apercevoir les copains de son grand frère et ne plus s'occuper de Casse-Cou – ce truc de « Retiens ton souffle quand tu passes devant le cimetière, sinon des esprits malins vont te voler ton âme », auquel on avait l'habitude d'aimer jouer, était complètement débile et que je ne le ferais plus.

En même temps, à quinze ans, on avait passé l'âge de jouer à ça, de toute façon.

Mais ça n'avait rien arrangé quand j'avais gaiement ajouté : « Pour les esprits malins, ne t'inquiète pas, Hannah. Moi, le mal, je peux le voir maintenant : je te protégerai. »

Pas étonnant qu'elle m'ait traitée de « dingue ». Comme tout le monde au lycée, après ça. Tout-le-monde.

Je ne pouvais pas vraiment lui en vouloir, je suppose. Vous penseriez quoi, vous, d'une fille qui prétend être capable de voir le mal ? Et de posséder la faculté de vous en protéger, par-dessus le marché ? Surtout quand, par la suite, elle s'en montre si lamentablement incapable.

Je sais bien qu'Hannah m'avait traitée de dingue seulement parce qu'elle se faisait du souci pour moi. Elle avait dû trouver

que, depuis ma sortie de l'hôpital, j'avais un comportement... eh bien, de dingue.

C'est à ce moment-là que ma prof d'art dramatique s'est aperçue de l'erreur monumentale qu'elle avait faite. Elle a alors donné le rôle de Blanche-Neige à Hannah Chang et m'a réduite à celui de script.

Hannah m'a dit qu'elle était désolée et j'ai bien vu qu'elle était sincère. « Les amis s'éloignent, parfois. Ça arrive », avait-elle ajouté. Comme elle avec Casse-Cou. Elle n'avait tout simplement plus de temps pour un cheval, m'avait-elle expliqué. Elle était passée à autre chose. Comme le basket. Et les garçons.

Je lui avais répondu qu'il n'y avait pas de problème. À l'époque, j'étais déjà bien trop profondément enterrée dans mon cercueil de verre grandeur nature pour que ça me fasse quoi que ce soit.

Il a fallu attendre l'année d'après pour que je commence à me rendre compte de l'épouvantable gâchis dont j'étais responsable.

À ce moment-là, il était déjà trop tard pour Hannah, évidemment.

Je savais que je ne pouvais pas mettre tout ça sur le dos de John. C'est seulement dans les contes de fées que les princesses peuvent se permettre d'attendre que le Prince Charmant vienne à leur secours. Dans la réalité, c'est à elles de se prendre par la main pour sortir de leur cercueil et se sauver toutes seules.

Et dans quel conte de fées John pourrait-il jamais être l'idée que toute personne saine d'esprit se ferait du Prince Charmant, de toute façon ? Il était l'extrême inverse. Plutôt le Prince Terrifiant, dans le genre.

En même temps... peut-être qu'il n'y pouvait rien, s'il était terrifiant.

Pas plus que je n'y étais pour quoi que ce soit parce que j'étais comme j'étais, ou parce que, face à lui, j'avais réagi comme je l'avais fait quand j'avais quinze ans.

— Je ne suis pas seulement désolée pour ce que tu as fait pour moi à la bijouterie ou, le printemps dernier, à mon ancien lycée, ai-je ajouté, en me demandant bien pourquoi, maintenant que je n'avais plus quinze ans, je ne parvenais toujours pas à

trouver les mots pour lui parler.

Cette fois, au lieu de pencher la tête de côté, il a juste arqué un sourcil. Ça n'a pas franchement aidé. Et impossible de déchiffrer son expression, pour tout arranger.

— Ça n'a rien à voir avec ça, me suis-je sentie obligée d'insister devant son silence buté. Non que je ne t'en sois pas reconnaissante. Parce que je le suis. Et je suis désolée de ne pas t'avoir remercié sur le coup. C'est que, tu vois... les choses sont devenues un peu... compliquées, après ton départ.

« Compliquées », le mot était faible pour évoquer le cataclysme que John avait déclenché, quand il s'était manifesté au Cours Privé de Jeunes Filles de Westport.

— Ce qui explique pourquoi ta mère et toi êtes ici aujourd'hui, en a-t-il finalement conclu. Pour prendre un nouveau départ.

— C'est ça. Je ne vais donc pas avoir besoin de toi dans mon nouveau lycée. Et, juste pour info, je contrôlais déjà parfaitement la situation avant que tu n'arrives, là-bas, à Westport.

Il arquait les deux sourcils, à présent.

— Non, non. Je n'avais pas besoin de toi. C'est bien pourquoi j'avais cette caméra dans...

Au mot « caméra », sa main s'était détendue comme un ressort. Avant que je ne comprenne ce qui m'arrivait, il m'avait déjà agrippée par le bras – pas brutalement, enfin pas trop, mais pas gentiment non plus – et me tirait vers lui.

Les volets qui s'étaient refermés sur ces terribles yeux-là se sont enfin rouverts – fugitivement.

— Quelle caméra ?

— La caméra, ai-je répondu d'une toute petite voix (Je commençais à me demander si je n'aurais pas mieux fait de me taire.) Celle que j'avais planquée dans mon sac à dos.

Dire qu'il avait l'air choqué aurait été un euphémisme scandaleusement réducteur.

— Serais-tu en train de me dire que tu avais tout prévu ? Que ce qui s'est passé, ce jour-là, avec ton professeur, était *volontaire* ? Que tu avais cherché à ce qu'il te fasse... ça ?

Peut-être qu'il ne me suivait pas vraiment, finalement.

Sinon, il aurait été au courant.

— Eh bien... (J'avais la bouche sèche.) Oui.

Avant qu'il n'explose – comme il était à deux doigts de le faire, je voyais ça d'ici –, je me suis empressée d'ajouter :

— C'était la seule façon de prouver quel genre de type il était réellement. Parce que personne ne croyait qu'Hannah et lui...

Je me suis interrompue vu que, quand j'avais levé les yeux vers lui, sa bouche n'était plus qu'un trait... comme celui sur le moniteur, à l'hôpital, quand j'avais été parachutée dans son monde.

Et je savais que ce n'était pas bon signe. C'était même très très mauvais signe.

— Mais je n'avais jamais prévu que ça irait aussi loin, ai-je précipitamment ajouté. J'assume l'entière responsabilité de ce qui s'est passé ce jour...

Son étreinte sur mon bras s'est brusquement resserrée.

— Comment as-tu pu te mettre sciemment dans une situation pareille, prendre un tel risque ? Et pour une telle *bêtise* ? As-tu seulement idée de ce qui aurait pu t'arriver ?

Eh bien euh... oui. Maintenant oui. Mais, à cette époque-là, je n'en avais pas la moindre idée. Sinon je n'aurais pas tenté le diable.

J'ai préféré essayer de noyer le poisson :

— Oh ! franchement, ce n'était pas si drama...

— Tu n'aurais pas dû être là, avec lui, a-t-il martelé les dents serrées. Pas plus que tu ne devrais être ici, maintenant.

Et, avant que je n'aie eu le temps de réagir, il m'entraînait déjà vers la sortie.

— Les grilles du cimetière sont fermées, la nuit, a-t-il grommelé.

Les fleurs des flamboyants explosaient littéralement sous ses gros rangers noirs.

Je l'ai à peine entendu. O.K., j'avais déjà réussi à lui échapper une fois – à lui et à la mort. Mais c'était à cause du défibrillateur et de l'injection d'adrénaline – d'après ce que s'entêtaient à dire les médecins, en tout cas. Mon évasion n'avait rien à voir avec ce que j'avais fait dans son monde à lui, insistaient-ils. Je n'y étais strictement pour rien. Parce que ce

monde-là n'e-xis-tait-pas.

— Comment tu t'y es prise pour venir jusqu'ici, d'ailleurs ? Cette clôture fait plus de deux mètres. Et elle est hérissée de piquets, marmonnait-il.

Je n'aurais pas voulu dire un truc qui aurait pu envenimer les choses. Du style... que cette clôture n'avait pas été si difficile que ça à escalader, une fois que j'avais fait rouler une des énormes poubelles vertes qu'on trouve partout à Isla Huesos pour la caler contre le mur.

Et ce n'était pas ma faute si la famille de Dolores Sanchez, épouse regrettée de Rodrigo, avait choisi d'édifier son tombeau si près de la clôture, me procurant donc, par la même occasion, un parfait terrain d'atterrissage.

Est-ce que je devais vraiment prendre le risque de le faire redémarrer au quart de tour en lui faisant remarquer que, même si la police avait compris ce qu'elle avait vu sur l'enregistrement vidéo – ce qui n'était pas le cas –, il n'y avait, de toute évidence, aucune chance pour qu'elle le retrouve pour l'interroger ? Les flics de Westport ignoraient où il habitait. Est-ce que quelqu'un le savait seulement – à part moi ?

Cependant, j'avais deux ou trois petites questions à lui poser, moi aussi. Comment s'y était-il pris, lui, ce jour-là, avec M. Mueller, pour débarquer pile quand j'avais justement besoin de lui ? Est-ce que c'était vraiment grâce au collier, comme il l'avait prétendu en me le secouant sous le nez ? Est-ce que c'était comme ça qu'il avait su aussi pour le bijoutier ?

Mais pourquoi s'était-il donné cette peine, d'ailleurs, puisqu'il ne pouvait manifestement plus me sentir après ce que je lui avais fait subir ?

Bon. Ce n'était sans doute pas le moment de remettre ça sur le tapis.

— Je n'y suis pour rien, tu sais, lui ai-je fait remarquer alors même qu'il m'entraînait déjà, si vite que j'avais peur de perdre une de mes sandales – quoique ce ne soit pas vraiment mon souci primordial, en l'occurrence.

— Ah non ? (Il a braqué sur moi ses yeux métalliques.) Comment ça ?

— Je suis juste morte, moi. Et, après, quand l'occasion de ne

plus l'être s'est présentée, je l'ai saisie. Tout le monde en aurait fait autant, à ma place.

Il s'est détourné pour regarder droit devant lui.

— Ben voyons. Tu contrôlais parfaitement la situation.

— Et c'est censé vouloir dire quoi, ça ? lui ai-je rétorqué, piquée au vif par ce ton qu'il avait pris. Absolument. J'ai réussi à m'échapper, non ? Et je te l'ai dit : j'étais morte de peur. Je ne voulais pas te faire du mal. Je n'avais rien contre toi. C'est bien pour ça que je suis venue ici ce soir : pour te demander pardon. J'essaie de t'aider. Je t'ai rendu le collier. Je ne vois pas ce que je peux faire de plus.

— Je vais te dire, moi, ce que tu peux faire, m'a-t-il répliqué, s'arrêtant net. (Maintenant, il avait les deux mains sur mes épaules. Mais ce n'était toujours pas pour m'embrasser.) Me foutre la paix !

Les larmes me sont aussitôt remontées aux yeux. C'était donc ça qu'il attendait de moi ? Que je le laisse tranquille ?

Ces retrouvailles tournaient au désastre. C'était encore plus désastreux que quand j'étais morte – et je respirais encore, c'est dire.

— J'aimerais bien, lui ai-je balancé à mon tour.

Je n'entendais plus rien, en dehors de sa voix de basse pleine de reproche, rien que les coups de boutoir de mon cœur dans mes oreilles : « Idiote, idiote, idiote... »

— Sauf que, chaque fois que j'essaie, tu réapparaîs, et tu te comportes comme un... comme un...

— Comme un quoi ?

Il semblait presque me mettre au défi d'oser prononcer le mot.

« Non ! me hurlait la voix de ma mère dans ma tête. Non, ne fais pas ça. »

— Comme un imbécile.

Le mot n'était pas sorti de ma bouche que je le savais déjà : franchement pas malin – ni très délicat de ma part – de dire ça. D'autant que l'idée, c'était quand même de faire amende honorable, au départ. Parce qu'il allait bien falloir qu'on vive sur cette île, tous les deux, mine de rien. Et qu'il m'avait vraiment sauvé la vie, après tout – enfin, avec M. Mueller, du moins.

Bon. Peut-être pas la vie. Mais il m'avait tout de même sauvée.

Pourtant, en m'excusant, je n'avais fait qu'aggraver les choses.

Et, comme si ça ne suffisait pas, après lui avoir balancé ça en pleine figure, il a encore fallu que je pose la main sur cette cicatrice que j'avais vue à l'intérieur de son bras.

C'était plus fort que moi. Je n'ai jamais pu rester sans rien faire devant des créatures blessées.

Alors voilà. Je l'ai touché : mon ultime erreur de la soirée.

Il a fait la grimace – très vilaine, la grimace –, me donnant au moins raison sur un point : il ne serait jamais le Prince Charmant de personne.

— Eh bien, tu n'as plus à t'en faire pour ça, a-t-il riposté, s'arrachant brusquement à mon emprise, comme si mon simple contact risquait de l'empoisonner. Parce que, à partir de cette nuit, tu ne me verras plus.

J'ai réalisé plusieurs trucs, à ce moment-là. Premièrement, que son regard n'avait plus rien d'éteint. Il était aussi brûlant que des lignes à haute tension – et tout aussi dangereux.

Deuxièmement, et j'ai mis plus longtemps à m'en rendre compte, mais, en regardant ses doigts refermés sur mon bras, des doigts sur lesquels des mèches de cheveux noirs, échappées de ma pince, dégringolaient, je me suis dit que ses mains n'avaient rien à voir avec celles, douces et lisses, des gens de notre âge – la plupart n'ayant rien connu de plus harassant, comme boulot, que de taper des textos ou d'actionner une manette de jeu vidéo.

Les mains de John étaient celles de quelqu'un qui avait travaillé – un vrai travail, un travail dur, pénible. Des mains de battant.

Mais pas seulement. Ses mains... ces mains qui m'empoignaient...

Ces mains-là avaient tué.

Au fond de moi, je devais le savoir depuis le début. Je ne me l'étais jamais avoué avant, pourtant.

Et maintenant, forcément, il était trop tard, beaucoup beaucoup trop tard...

CHAPITRE 8



*C'était à la moitié du trajet de la vie ;
Je me trouvais au fond d'un bois sans éclaircie,
Comme le droit chemin était perdu pour moi.
DANTE ALIGHIERI, L'Enfer, Chant I*

Quand je suis rentrée, maman s'est exclamée :

— Ah ! te voilà, ma chérie ! Je suis contente que tu sois revenue avant la tempête. Il va tomber des cordes d'une minute à l'autre, on dirait. Tu t'es bien promenée ?

— Oui.

Je lui ai tourné le dos pour fermer la porte. J'ai mis le verrou et enclenché le système de blocage de la poignée.

Et puis j'ai appuyé sur le bouton ON de l'alarme et entré le code – nos initiales, plus les années où l'université de ma mère a remporté le championnat fédéral interuniversitaire de basket. Maman ne gère pas trop mal sa déception. Il est clair que je ne serai probablement acceptée dans *aucune* université, à plus forte raison celle où mon père et elle se sont rencontrés.

— Euh, mon cœur, m'a dit ma mère avec un drôle d'air. Qu'est-ce que tu fais ?

— La sécurité, ai-je murmuré.

Mon cœur jouait encore au flipper. Dès que j'étais remontée sur ma bicyclette, j'avais filé directement à la maison. Je ne m'étais même pas arrêtée pour mettre mon antivol, ni même pour éteindre les lumières de mon vélo, comme j'ai pu m'en apercevoir en soulevant le rideau d'une des fenêtres de l'entrée

pour vérifier qu'il ne m'avait pas suivie.

— La sécurité avant tout.

— C'est que, ma chérie, a-t-elle objecté en appuyant sur le bouton OFF de l'alarme et en rentrant à son tour le code, il reste encore des invités. Et si on attendait qu'ils soient tous partis pour mettre l'alarme, hum ? D'accord ?

J'ai hoché la tête, sans cesser de scruter la nuit par la fenêtre de l'entrée. Hors de question que je ressorte pour éteindre les lumières de mon vélo. Elles pouvaient clignoter toute la nuit, si ça leur chantait. J'en achèterais d'autres si elles lâchaient. Et si on me volait mon vélo ? Eh bien quoi ? Je demanderais juste à mon père de m'en racheter un autre. C'était sa faute, tout ça, après tout. D'après ma mère, du moins.

Je n'allais plus mettre un pied à l'extérieur de cette maison.

Pas aussi longtemps qu'il serait là, dehors, quelque part.

— Chérie ? Tout va bien ?

— Mais oui, maman, lui ai-je assuré en laissant le rideau retomber. Super bien. Et ta soirée ? Tu es contente ?

— C'est ta soirée, ma chérie, m'a-t-elle reprise avec un sourire. Et je suis absolument ravie. C'est un tel bonheur de revoir tout le monde. Je crois que même ton oncle Chris s'amuse...

— Super, maman. Écoute, je suis vraiment fatiguée. Je vais me coucher.

J'allais me recroqueviller au fond de mon lit, me mettre la tête sous les couvertures et ne plus jamais en sortir.

— Oh ! s'est désolée ma mère. Tu ne veux pas au moins aller saluer nos invités ? Ton oncle a attendu expressément pour te voir, avant de rentrer avec grand-mère et Alex. Et je crois que ton cousin veut s'assurer que tu n'as pas d'autres questions à lui poser à propos de la rentrée, demain. C'est si gentil de sa part, tu ne trouves pas ?

Rien que de penser à la reprise des cours, ça me donnait envie de me ronger les ongles jusqu'à l'os. Mais, la veille, ma mère m'avait emmenée faire la grande révision de la rentrée (manucure, pédicure... la totale). J'avais donc intérêt à garder mes doigts à distance respectueuse de ma bouche.

— Tu sais quoi ? Je suis vraiment crevée. Ça doit être toute

cette excitation des derniers préparatifs de la soirée. Remercie Alex pour moi, mais je le verrai demain matin quand il viendra me chercher pour aller au lycée. Bonne nuit, maman.

Et j'ai grimpé les marches quatre à quatre avant qu'elle n'ait eu le temps de réagir.

Il avait fracturé les grilles du cimetière.

Un seul coup d'un de ses lourds rangers noirs et il avait explosé la serrure. Et, quand les grilles s'étaient ouvertes à la volée, il m'avait poussée dehors.

— Va-t'en, avait-il tonné de sa voix d'outre-tombe. Tu m'entends, Pierce ? Va-t'en et ne reviens plus jamais. C'est dangereux pour toi, ici. À moins que ce ne soit la mort que tu cherches. Une mort définitive, cette fois.

À ces mots, un gigantesque éclair avait éclaboussé les nuages et un coup de tonnerre, si violent que j'avais cru entendre le ciel s'ouvrir en deux, avait étouffé le fracas des grilles qui se refermaient derrière moi.

J'avais couru sans me retourner jusqu'à ma bicyclette. J'avais déjà tellement de chance de m'en être sortie vivante.

Maintenant, plantée sous la douche, laissant l'eau dégouliner, chaude presque à m'ébouillanter, comment ne pas me demander si tout ça était vraiment arrivé ?

Impossible. Personne ne pouvait ouvrir une telle grille fermée à clef d'un simple coup de pied. Et les grilles en fer forgé noir du cimetière d'Isla Huesos étaient énormes, assez larges pour laisser passer un corbillard et aussi solides que des barreaux de prison.

Personne de ce monde, en tout cas.

Je préférerais ne pas y penser.

Je ne pensais qu'à ça.

Est-ce que je l'avais réellement vu... lui avais réellement parlé... l'avais réellement touché... avais réellement senti ses mains sur moi ? J'ai regardé ma peau nue, là où ses doigts d'assassin s'étaient posés. Incroyable ! Ils n'avaient laissé aucune marque. Pourtant, tout à l'heure, j'aurais juré qu'ils m'avaient brûlée jusqu'à la moelle.

Je n'avais même plus le collier pour me prouver que ça s'était vraiment passé. Il était perdu, à présent — « Pour

toujours, cette fois », comme il l'avait dit lui-même –, parce que je n'étais pas près de remettre les pieds dans ce cimetière. Peut-être qu'un visiteur le trouverait. Il allait probablement finir au mont-de-piété ou vendu aux enchères sur le Net.

Tout en sortant de la douche pour m'enrouler dans un de ces épais draps de bain immaculés choisis avec tant de soin par le décorateur d'intérieur de maman, j'ai secoué la tête. Ça n'avait plus aucune importance, maintenant. Je savais ce que j'avais vu, ce que j'avais ressenti. Je n'avais pas besoin d'un bijou pour me le prouver. Ni à moi ni à personne d'autre.

Le revoir, ce soir, n'avait fait qu'aggraver les choses. Et les excuses que je lui avais présentées étaient manifestement tombées à plat.

D'un autre côté, je n'avais pas entendu la moindre excuse de sa part. Alors, pourquoi m'en faire ? Les garçons pouvaient vraiment se comporter comme des imbéciles. D'après ce que j'avais pu observer, du moins. Et ce n'était certainement pas ma mère qui allait dire le contraire. C'était bien pour ça qu'elle avait plié bagage et qu'elle nous avait fait déménager toutes les deux à Isla Huesos, d'ailleurs. Parce que je n'étais pas le seul objet de son affection que mon père avait laissé mourir par négligence, d'après elle.

— Isla Huesos, Deb ? Non, vraiment ? avais-je entendu mon père lui demander après m'avoir ramenée de l'un de nos derniers déjeuners en tête à tête. (Institués par décision de justice bien sûr, mais je m'en fichais.)

Ils ignoraient, l'un comme l'autre, que j'étais derrière la porte et que je les écoutais. Je sais : ce n'est pas beau d'écouter aux portes. Mais comment vouliez-vous que je puisse comprendre ce qui se passait sinon ?

— Tu crois réellement que c'est ce que sa conseillère d'éducation entendait quand elle parlait d'un établissement mieux adapté à son cas ?

— Cela ne peut pas être pis pour elle que ce qu'elle a connu dans le Connecticut.

— Tu ne peux quand même pas me coller cette histoire de prof sur le dos, Deb ! avait objecté mon père, aussitôt sur la défensive. Ça, c'est entièrement ta faute. Je t'ai entendue

l'inciter à accepter sa proposition de cours particuliers...

— Laisse tomber, tu veux ? lui avait répliqué ma mère, sur la défensive aussi, pour le coup. Je l'emmène chez moi. Point final.

— Naturellement. Pour sauver les oiseaux.

— Il faut bien que quelqu'un se dévoue, avait-elle lâché, cassante.

— Ça ne changera rien, Deb, lui avait-il assuré. Ce sera juste une goutte d'eau dans l'océan. Je crois plutôt que tu y vas parce que, maintenant, *il* est libre.

Ma mère s'était brusquement emportée. Elle avait l'air folle de rage.

— J'aurais cru que tu avais mieux à faire, en ce moment, que de vérifier le statut marital de mes ex sur le Net.

— J'aime bien me tenir au courant de leurs rites d'accouplement, lui avait répliqué mon père. Comme toi avec tes spatules rosées.

— Les spatules rosées ne s'accouplent plus, lui avait répliqué ma mère. La plupart sont en train de mourir. À cause de *toi*.

— Oh ! pour l'amour du Ciel, Deborah ! Ça aussi, tu m'en crois responsable ?

— Comme certaines autres choses, que je m'abstiendrai de mentionner, cette fuite de pétrole ne se serait pas produite si tu avais fait attention.

Aïe !

Mais papa ne pouvait pas le nier. C'était l'une des raisons de ses incessantes apparitions à la télévision. La boîte de mon père était, au moins en partie, responsable du naufrage des économies locales de centaines de communautés dans et autour du Golfe du Mexique, y compris celle d'Isla Huesos. Les touristes ne voulaient pas passer leurs vacances là où ils risquaient de se retrouver encalminés dans des nappes de pétrole avec leur jet-ski de location. Les futurs mariés ne voulaient pas de galettes de mazout sur la plage de leurs photos de mariage. Les adeptes de la pêche au gros ne voulaient plus affréter des bateaux pour aller pratiquer leur hobby dans des zones où tant d'espèces de la vie aquatique avaient été déclarées impropres à la consommation à cause du dispersant que la compagnie de mon père avait utilisé avec tant de libéralité... ou

d'inconséquence.

« Ce produit est parfaitement inoffensif, répétait-il à l'envi dans les journaux télévisés. Il a été contrôlé. »

Mais, quand un des journalistes du vingt heures lui avait servi une assiette de cocktail de crevettes qu'il prétendait avoir été pêchées dans les eaux où le dispersant de la compagnie paternelle avait été utilisé, et l'avait mis au défi, en direct, de les manger puisque son produit ne présentait, n'est-ce pas, aucun danger, mon père était devenu écarlate et avait prétexté que son docteur lui avait interdit de consommer des crevettes en raison de son cholestérol.

Papa n'avait pas de cholestérol.

Je me demandais juste qui était ce « il » dont mon père avait parlé à ma mère. Je ne voulais pas lui casser les pieds avec ça, avec tout ce qu'elle avait déjà à gérer, entre les spatules, le déménagement, oncle Chris et... moi, évidemment.

C'est bien pourquoi, quand j'ai levé un des rideaux de ma chambre avant d'aller au lit et que j'ai cru voir un homme debout près de la piscine, je ne lui ai rien dit.

Entretemps, les derniers invités étaient partis et ma mère était depuis longtemps montée se coucher. Pendant la nuit, la tempête nous avait frappés de plein fouet. Comme souvent apparemment, si loin du continent, l'électricité avait été coupée.

Bien la peine d'avoir investi dans un système de sécurité hors de prix !

Il pleuvait à torrents. Notre petite piscine dans le jardin menaçait de déborder et le vent secouait les palmiers comme de vulgaires feuilles de papier journal sur le pavé.

Et, quand un éclair aveuglant a brusquement illuminé le jardin comme en plein jour – Oh ! juste une seconde –, j'aurais juré que John se tenait là, immobile, et me regardait.

Qui d'autre aurait pu entrer, de toute façon ?

Mon père avait accepté que je quitte le Connecticut à deux conditions : que ma mère m'envoie dans un lycée avec une filière correspondant à « mon cas » *et* qu'elle achète une maison dans une cité résidentielle sécurisée – il savait à quel point ça heurterait ses tendances gauchistes.

Dolphin Key était la seule résidence de ce genre à Isla

Huesos : avec un garde posté vingt-quatre heures sur vingt-quatre à l'entrée, devant le seul passage donnant accès à notre rue.

Les murs qui entouraient notre nouveau domicile faisaient plus de trois mètres de haut : impossible de les franchir sans se munir d'une échelle.

Évidemment, les plus hauts remparts et tous les gardes du monde ne pourraient jamais arrêter quelqu'un comme John.

Mais pourquoi est-ce qu'il s'amuserait à rester planté là, sous la fenêtre de ma chambre, par un temps pareil, alors qu'il m'avait demandé de lui foutre la paix ? Sans oublier que je l'avais quand même traité d'imbécile.

Qu'est-ce que j'avais eu besoin d'aller lui présenter des excuses, d'ailleurs ? Il m'avait fait bien pire, lui. J'aurais dû le détester. Pourquoi est-ce que je n'y arrivais pas ? C'était tout ce qu'il méritait, pourtant.

Peut-être parce que, comme tous ces malheureux oiseaux que ma mère essayait de sauver, John était une créature sauvage. Il n'y pouvait rien s'il était comme ça. Comment lui faire entendre raison, dans ces conditions ? Jamais je ne réussirais. Alors, comme l'avait si bien dit mon pollueur de père, à quoi bon perdre son temps ?

De toute façon, en m'échappant, j'avais déjà violé « la loi » sur laquelle il avait fait tant de mystères. Sans doute allais-je être punie pour ça, et très probablement par lui... ou peut-être par ces Furies dont il avait parlé. On ne peut pas échapper à la mort. J'avais lu tout ce qu'on pouvait trouver sur le sujet, après mon accident. Un jour ou l'autre, la mort viendra vous chercher.

Quand, quelques secondes plus tard, un nouvel éclair a déchiré le ciel, la silhouette avait disparu. Peut-être qu'elle n'avait jamais été là. Peut-être que c'était encore un des tours que me jouait cette imagination trop fertile dont tout le monde m'accusait.

J'ai laissé le store retomber et je suis retournée me coucher. C'était trop bête à la fin. J'aurais dû me sentir soulagée. J'avais rendu le collier et dit tout ce qu'il m'avait semblé devoir dire. Je m'étais littéralement libérée d'un poids et de tout ce que j'avais sur le cœur. Maintenant, je pouvais prendre un nouveau départ,

comme maman.

John avait même accepté mes excuses. En renâclant un peu peut-être, mais il les avait acceptées. Il tournait la page, lui aussi, comme il l'avait prouvé en balançant le collier et en me demandant de « lui foutre la paix ».

Plus tard, quand je suis allée jeter un coup d'œil à mon vélo par la fenêtre de la salle de bains et que j'ai vu qu'on avait mis l'antivol et éteint les lumières, je me suis fermement persuadée que ce devait être oncle Chris, ou peut-être Alex, avant qu'ils ne quittent la fête. En aucun cas ce ne pouvait être John. Pourquoi est-ce qu'il ferait un truc aussi sympa, puisqu'il ne m'avait que trop bien fait comprendre qu'il ne pouvait pas me voir ?

Alors pourquoi est-ce qu'en me couchant je me sentais encore plus mal au lieu de me sentir mieux ? Je n'éprouvais pas du tout ce soulagement d'en être quitte, ni d'être débarrassée de cette... oui, terreur, il n'y avait pas d'autre mot. Du jour où j'avais posé le pied sur cette île, je n'avais eu que cette sensation, cette pression dans la nuque, comme si quelque chose allait arriver, quelque chose de terrible.

Et quelque chose de terrible était arrivé : je l'avais vu, lui. Et c'était fi-ni !

Alors pourquoi est-ce que j'ai passé la moitié de la nuit à me retourner dans mon lit, incapable de trouver le sommeil ? Et ce n'était même pas à cause du tonnerre. C'était presque comme si – mais non, ça ne pouvait pas être ça : franchement trop nul –, comme si le poids de ce maudit collier autour de mon cou me manquait.

Mais c'était quoi mon problème à la fin ? Pourquoi est-ce que je n'arrivais pas à rentrer dans le trip « On prend un nouveau départ » de maman ?

Quand j'ai remercié Alex, le lendemain matin, en montant dans sa voiture, il m'a demandé pourquoi.

— Pour mon vélo. C'est pas toi qui as mis l'antivol hier, avant de partir, et qui as éteint les lumières ?

— Euh... non. Quand je suis parti – ça devait être juste après ton retour, parce que ta mère a dit que tu venais de monter te coucher. Merci d'être venue nous dire au revoir, au fait. Oh ! et de t'être barrée sans prévenir en me laissant tout seul avec

grand-mère. C'était super sympa de ta part – ouais donc, quand je suis parti, ton antivol était déjà mis et tes lumières étaient éteintes. Je croyais que c'était toi.

— Non. (J'avais hyper froid, tout à coup – sauf que la clim dans la voiture que grand-mère appelait le « tas de ferraille d'Alex » était cassée, qu'on était donc obligés de rouler toutes fenêtres ouvertes et qu'il faisait déjà plus de vingt-sept degrés dehors.) Non, ce n'est pas moi.

— Ah ! Ben, c'est bizarre. Mais c'est pas tout : y a pire.

Il a klaxonné parce que des touristes s'étaient aventurés au beau milieu de la chaussée pour prendre des photos d'un gros banian.

— Hé ! mais où est-ce qu'ils se croient, ceux-là ? À la parade chez Disney ? Y a des gens qui habitent ici, figurez-vous !

Il a klaxonné de plus belle.

— C'est quoi le pire ? lui ai-je demandé, les touristes ayant dégagé vite fait et Alex, accéléré pied au plancher.

Je n'étais pas très sûre de vouloir le savoir, pourtant.

Je n'étais pas très sûre de ne pas vouloir le savoir non plus, en même temps.

— Oh ! Juste tous ces pétales de flamboyant écrasés dans ton allée. Juste comme ça, un peu partout. Et c'était avant la tempête. Alors, ils pouvaient pas avoir été apportés là par le vent. J'ai trouvé ça un peu louche quand même, vu qu'y a pas de flamboyants dans ta rue. Alors comment ils sont arrivés là, hein ?... Enfin, bref. (Il a allumé la radio.) Prête pour la rentrée ?

J'ai eu du mal à avaler ma salive.

— Non.

CHAPITRE 9



*Je ne sais plus comment j'entrai dans ce bois sombre,
Tant pesait sur mes yeux le sommeil chargé d'ombre,
Lorsque du vrai chemin je m'étais écarté.
DANTE ALIGHIERI, L'Enfer, Chant I*

Ma mère m'avait inscrite à un programme éducatif reconnu au niveau national. (Sinon mon père n'aurait jamais accepté de me laisser partir. C'était ça ou la pension en Suisse, avait-il tranché.)

Ce programme, baptisé New Pathways, était destiné aux élèves « perturbés » : des garçons comme Alex, dont le père était en liberté conditionnelle et la mère, pratiquement portée disparue depuis qu'elle l'avait mis au monde, d'où la nécessité dans laquelle il s'était trouvé de vivre chez sa grand-mère, qui tenait la seule boutique de tricot de l'île : Trucs du Tricot. Oui, on nageait en plein mélodrame, et oui, c'était aussi pathétique que ça en avait l'air...

New Pathways était également pour les filles comme moi : revenues de tout. Même de la mort.

Si, si, sérieusement. New Pathways : vous avez un problème ? Ils ont la solution. (Non, ce n'est pas leur slogan officiel.)

— Cet établissement jouit d'une excellente réputation, m'avait seriné ma mère tout l'été. Tu continueras à suivre un enseignement traditionnel, comme n'importe quel élève. Tu bénéficieras juste, tout au long de l'année, d'un suivi

personnalisé. Tu seras encadrée par des éducateurs dotés d'une solide expérience en thérapies comportementale et cognitive et en psychopédagogie. Ils savent vraiment ce qu'ils font, Pierce. Je ne t'y aurais pas inscrite si je ne croyais pas qu'ils sont compétents.

« Euh, avais-je pensé – mais sagement gardé pour moi –, le Lycée d'Isla Huesos ne m'aurait jamais acceptée si je n'avais pas adhéré au programme New Pathways, de toute façon. Surtout après ce qui était arrivé à M. Mueller. »

Mais bon, passons. La pension en Suisse pour gosses riches à problèmes étant ma seule autre option, qu'est-ce que vous vouliez que je dise ? Va pour New Pathways !

Au moins les éducateurs de New Pathways – surtout Jade, celle qu'on m'avait refilée – m'avaient-ils vraiment réservé un bon accueil, même s'ils savaient ce que j'avais fait (enfin, ce que j'étais censée avoir fait) à un prof de mon ancien lycée. Jade n'avait jamais manifesté la moindre appréhension pendant nos entretiens d'orientation, me regardant toujours bien en face, se montrant très souriante et m'offrant même de ces rouleaux de machin rouge façon réglisse qu'elle conservait dans un bocal sur son bureau. J'avais remarqué que mon collier n'avait jamais changé de couleur, quand j'étais dans le bureau de Jade.

Mais, lorsque je suis arrivée pour mon premier jour de cours dans ce qui était le seul lycée d'Isla Huesos, vers lequel affluaient des centaines d'élèves en provenance des îles voisines – il y en a plus de 1 700 au large de la Floride, m'avait un jour obligeamment indiqué ma mère, alors qu'elle faisait l'inventaire des différentes façons dont la boîte de mon père était en train de détruire à petit feu leur écosystème ; pas si obligeamment que ça, en réalité, parce que ça ne m'avait pas franchement rassurée –, je n'ai pas eu besoin de jeter un coup d'œil à mon collier (que je n'avais plus, d'ailleurs) pour savoir que ça craignait.

En dépit des avertissements de Jade, qui avait jugé plus sage de me préparer psychologiquement à ce qui m'attendait, je me suis tout de suite sentie dépassée. Je n'avais jamais vu autant d'ados – autant de garçons, surtout – s'entasser dans autant de bâtiments : le tout regroupé en quatre énormes blocs autour

d'une cour centrale pavée – le Carré, c'était le nom qu'on lui donnait ici, d'après Jade – au milieu de laquelle étaient disposées toutes ces tables de pique-nique ombragées.

C'était là, m'avait dit Jade, qu'on était censés déjeuner. Tous-les-jours. La cafèt était... dehors !

Elle a eu beau me répéter ça autant de fois qu'elle le voulait, pour moi, ça n'avait aucun sens.

Seules les terminales étaient autorisées à quitter le campus à l'heure du déjeuner. J'étais en terminale. Mais comment j'étais supposée quitter le campus au juste ? Je n'avais pas le permis. L'État du Connecticut avait apparemment estimé, en accord avec mon neurologue, qu'en ce qui me concernait conduire n'était pas très recommandé.

J'avais jeté un œil au code dans l'État de Floride, sur le Net, parce que Jade m'y avait encouragée. Le test comprenait encore plus de questions que celui du Connecticut : même pas la peine.

Sur le trajet du lycée, Alex avait dit : « Je te retrouve au Carré à midi. On s'fera un burger. »

Mais, quand la pause déjeuner était arrivée, je ne l'avais pas trouvé, évidemment. Il ne m'avait pas précisé où : Alex tout craché. Hélas ! c'était aussi du Pierce tout craché que d'avoir oublié de le lui demander.

J'ai sélectionné deux sodas caféinés, un paquet de cacahuètes, un paquet de chips et un paquet de gâteaux aux distribs, et je suis allée me réfugier dans la bibli. Je préférais jouer la sécurité.

C'est là que Jade m'a dénichée.

— Pierce ! m'a-t-elle interpellée en tirant la chaise du poste de travail voisin pour s'asseoir à côté de moi. Je te cherchais.

— Je suis là, lui ai-je bêtement répondu. (Ben oui, ça se voyait. J'ai enlevé mes boules Quies.) Ça va ?

— Oui, cool. Et pour toi, comment ça se passe ? T'as pas trouvé le chemin de la cantine pour le déj, je vois.

— Non, pas aujourd'hui. Demain peut-être.

Qu'est-ce que vous vouliez que je dise ? « Je n'ai plus mon collier pour me protéger » ? Non pas que je croie forcément avoir besoin de protection. C'est juste que... je n'étais pas tout à fait sûre de ne pas en avoir besoin.

— Hé ! Y a pas de problème. Je comprends. C'est cool.

Jade avait les cheveux très noirs et plein de lanières de cuir noir autour du cou et aux poignets. Sur le droit, on pouvait lire : Check Yourself Before You Wreck Yourself, tatoué dans une belle écriture gothique.

— Mais si tu veux parler... de ce truc qu'est arrivé à ce prof de ton ancien lycée, peut-être, ou de cette amie décédée... enfin, de tout ce que tu veux, tu sais où me trouver, a-t-elle ajouté.

Oui, je savais. Les bureaux de New Pathways se situaient dans le Bât'D, là où j'avais tous mes cours justement. Pratique.

Mais vraiment, Jade ? De « tout ce que je voulais » ? Et si c'était de ce garçon sur lequel j'étais tombée la nuit dernière dans le cimetière ? On peut parler de lui aussi ? Parce que je suis déjà tombée sur lui avant, pendant « ce truc qu'est arrivé à ce prof » de mon ancien lycée justement. Quand « cette amie » à moi est « décédée ».

Ou, du moins, quand j'ai essayé de venger sa mort.

Et qu'il a envoyé un prof à l'hosto.

— Merci, lui ai-je répondu, sans souffler un mot de tout ça. C'est enregistré.

Jade m'a regardée d'un drôle d'air, entre le sourire et le froncement de sourcils.

— Hé ! a-t-elle insisté en me tapotant la main. Je suis sérieuse. Rien de ce qui s'est passé dans ton ancien lycée n'était ta faute, tu sais.

Le contact de sa main sur la mienne... ça m'a tétanisée. Et pas seulement parce que la bibliothécaire nous fusillait du regard à l'autre bout de la pièce... En même temps, je suis bien sûre qu'elle ne devait pas apprécier vraiment qu'on bavarde dans sa salle de lecture, et encore moins qu'on s'en serve de cantine.

— Oui, je sais.

Elle voulait rire, là ?

Jade a hoché la tête.

— Bon. Contente-toi de ne pas l'oublier. Et, en attendant, essaie de t'amuser, O.K. ? Je sais que tu en as vu de dures, mais lâche-toi un peu. Le lycée, c'est pas la mort, après tout.

J'ai affiché un grand sourire.

— C'est sûr.

Elle le faisait exprès ou quoi ?

Peut-être que c'était Jade qui était folle et pas moi. Bien qu'elle et ses collègues de New Pathways se soient fait un devoir de nous rappeler que « fou » ou « normal » ne voulaient rien dire – d'un point de vue thérapeutique, ces mots-là sont « non signifiants ».

— Je vais essayer, lui ai-je promis.

— O.K., eh bien, super échange. (Elle s'est levée.) Plus que cinq minutes avant la sonnerie. Pense bien à passer me voir pour pointer, à la fin des cours. J'ai encore de ces trucs genre réglisse que tu aimes. Les rouges. Ah ! au fait, il y a une réunion d'info dans l'amphi à deux heures. Ne rate surtout pas ça. Ça va être énorme.

Elle m'a fait un clin d'œil et elle est partie.

« Énorme », contrairement à « fou » ou à « normal », est un mot dont les éducateurs de New Pathways raffolent. Surtout Jade.

Check Yourself Before You Wreck Yourself.

Il était clair qu'au Lycée d'Isla Huesos ça allait être plutôt du style marche ou crève pour moi.

Je savais déjà ce que « crever » donnait. Alors autant marcher.

Quand je suis arrivée dans l'amphi pour la réunion d'information, il y régnait un boucan d'enfer. L'espace de 2 000 places était rempli de gens qui se retrouvaient après un long été de séparation : des filles aux interminables ongles ourlés de blanc s'étreignant en hurlant – la french était considérée comme totalement « has been » chez moi, dans le Nord... enfin, d'après les bruits de couloir que j'avais vaguement entendus au Cours Privé de Jeunes Filles de Westport avant de me faire virer – et des garçons arborant tatouages et bandanas qui se frappaient le poing, se tapaient dans la main, dont quelques-uns qui se saluaient avec des rituels un peu plus agressifs que ça. Tant d'élèves parlant si fort dans une si grande salle, ça me donnait envie de me reboucher les oreilles juste pour ne pas devenir folle – ou le terme « signifiant d'un point de vue

thérapeutique » équivalent, en tout cas.

Mais il ne fallait pas. Je m'étais promis de rester « investie » cette année. Si je ne m'investissais pas, comment est-ce que je comptais empêcher la prochaine fille de me claquer entre les doigts ? Bon d'accord, j'avais lamentablement échoué à sauver la dernière. Mais sait-on jamais. Ici, à Isla Huesos, je bénéficiais d'un tas d'avantages que je n'avais pas eus dans le Connecticut. Ici, du moins, je n'étais pas transparente, comme je m'étais évertuée à le devenir et à le rester beaucoup trop longtemps là-bas, dans mon ancien lycée. Je le savais déjà parce qu'un type en polo blanc m'avait repérée et m'avait tenu la porte à l'entrée de l'amphi.

J'avais eu du mal à le croire, j'avoue.

— Après toi, m'avait-il dit poliment.

Je ne savais pas trop ce qui me stupéfiait le plus, qu'il soit la première personne à m'adresser la parole de toute la journée, en dehors de Jade, ou qu'il soit craquant sans être impressionnant pour autant, un peu dans le style boys band : grand aux yeux bleus, le sourire facile, découvrant des dents parfaitement alignées d'une blancheur éclatante, arborant un bronzage façon vie saine au grand air et non cabine UV, ça se voyait tout de suite, de même que ces mèches blondes dans ses cheveux châtain clair.

Le tout mis en valeur par un short kaki et un polo blanc qui moulait ses biceps.

J'hallucinais.

— Merci, lui ai-je répondu sans un sourire.

C'est juste à ce moment-là que la brise marine a emporté mon emploi du temps que j'avais posé sur le dessus de mon sac.

— Oh ! attends ! s'est-il exclamé en lâchant la porte. Je l'ai.

— Ça va aller, lui ai-je assuré.

Je voulais juste qu'il me lâche. Il en était de lui comme du concept de cafèt en plein air : ça m'échappait complètement.

Trop tard. Il avait déjà décollé la feuille rose de la poubelle barrée d'un autocollant qui disait CANETTES ET BOUTEILLES **EXCLUSIVEMENT** sur laquelle le vent l'avait plaquée.

— Pierce Oliviera donc, a-t-il lu, jetant un coup d'œil à mon emploi du temps avant de me le rendre. (Il a laissé échapper un

petit rire.) Bât'D, hein ?

Je ne voyais absolument pas où il voulait en venir. Ça devait se voir à ma tête parce qu'il s'est fait un plaisir de m'éclairer.

— C'est cool, ne te prends pas la tête avec ça.

Ça faisait bizarre, juste après Jade qui venait de me dire de me lâcher un peu. Encore une chance, il m'avait évité le « Détends-toi » habituel. J'ai horreur de ça quand les gens me disent « qu'il faut juste que je me détende ».

— New Pathways, non ?

Je l'ai dévisagé, sciée. Comment il savait ? Est-ce que je me baladais avec un signe distinctif ou un truc comme ça ? J'avais mis tellement de temps à choisir ma tenue, ce matin. C'était ma première journée de cours dans un établissement public, autant dire mon premier jour sans uniforme... ma première journée de cours où je pouvais porter ce que je voulais. Qu'est-ce que j'avais fait de mal ? Où était l'erreur ?

— Tout ceux du Bât'D font partie de New Pathways, m'a-t-il expliqué. Non que ce soit une tare. C'est cool, New Pathways. J'ai un tas d'amis qui sont passés par New Pathways. C'est un super programme. Vraiment sup...

Je lui ai pris mon emploi du temps des mains pour le fourrer dans mon sac. Il me rendait nerveuse. Plus les gens étaient attirants, plus ils me rendaient nerveuse, en général.

Peut-être parce que les gens attirants avaient tendance à prendre des responsabilités et les gens responsables me faisaient flipper. Comment faisaient-ils pour être toujours impeccables ? Le polo de ce garçon était si blanc. Comment il s'y était pris pour n'avoir encore rien renversé dessus à l'heure qu'il était ? Ce n'était pas normal. Le seul avantage de ne plus avoir à porter l'uniforme – enfin, le seul que je pouvais voir –, c'était qu'au moins, maintenant, je pouvais porter du noir : les taches ne se verraient pas.

John ne portait jamais de blanc. À mes yeux, c'était un bon point.

D'accord, d'accord, j'étais censée ne plus jamais penser à lui.

— Je pique des crises, ai-je informé mon interlocuteur.

Tout le monde allait bien finir par s'en rendre compte à un moment ou à un autre, alors autant cracher le morceau tout de

suite.

— Hé ! il y a pire, a-t-il commenté en m'offrant un deuxième aperçu de ses dents étincelantes. Tu n'en es pas moins Pierce Oliviera, je veux dire. C'est cool, non ?

— Ouais, lui ai-je répondu en lui rendant poliment son sourire.

Jade m'avait dit que, quand je ne savais pas trop comment réagir à une situation, je n'avais qu'à imiter le comportement des gens qui m'entouraient.

— J'imagine.

« Tu n'en es pas moins Pierce Oliviera » ? Mais qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ? Est-ce que ce sourire avait été un sourire goguenard genre « Tu es de la famille de Zack Oliviera, ha ha ! ».

Ou un sourire genre « Ta mère est la sœur de ce type qui a pourri en tôle tout ce temps » ?

Ou un genre « Tu ne serais pas la fille qui a fait ce truc à ce prof » ?

Impossible de savoir. Peut-être les trois. Peut-être aucun des trois. J'aurais bien voulu que John n'ait pas envoyé mon collier valser dans la nuit.

Non, non, je ne pensais pas à lui. C'était un imbécile. J'en avais fini avec lui. J'étais sur une Nouvelle Voie. (C'était ça, le vrai slogan de New Pathways.)

J'ai désigné du doigt les portes de l'amphi.

— Est-ce que tu...

— Ah oui ! oui.

Le type s'est appuyé contre la porte pour l'ouvrir. Le vacarme nous a explosé aux tympans.

— Merci.

Et je suis partie.

« Laisse tomber », me suis-je dit. Jade aurait appelé ça un « échange positif ». « Énorme », non ?

Sauf que... peut-être pas. Parce que, quand j'ai vu le type au polo blanc pour la deuxième fois, il m'a encore repérée et il m'a souri. Il avait rejoint ses copains, qui me souriaient aussi. En revanche, deux filles au brushing parfait (Un exploit de réussir à avoir les cheveux lisses au sud de Miami !) ont commencé à me

regarder de travers. Elles pianotaient sur leurs portables avec leurs longs ongles ourlés de blanc. Sidérant de pouvoir taper sur un clavier et fusiller quelqu'un du regard en même temps, non ? Le stade ultime du multitâche.

— Bât'D, a ricané l'une d'entre elles – comme si c'était l'insulte suprême.

Mais c'était quoi leur problème avec le Bât'D, ici ?

Priant pour ne pas me faire une bonne vieille crise de panique – ça m'élançait déjà dans la nuque, et plus fort que jamais –, j'ai balayé l'amphi des yeux. Impossible de trouver Alex. Mais j'ai tout de même repéré une fille que j'avais vue en cours d'éco. Elle aussi, elle était dans les bureaux de New Pathways, la semaine dernière, pour ses entretiens d'orientation, mais avec une autre conseillère. Je me souvenais d'elle parce que... eh bien, elle était un peu difficile à oublier. Et puis, j'avais aussi remarqué que, chaque fois qu'elle s'était rapprochée, mon collier avait viré au violet. Je ne savais pas bien ce que ça voulait dire, mais elle était assise en bout de rangée et il y avait des tas de sièges vides autour d'elle.

Je suis allée la voir et je lui ai demandé :

— La place est libre ?

Elle a fait celle qui ne m'entendait pas. Il m'a fallu deux ou trois secondes pour comprendre qu'elle ne me snobait pas : elle avait des boules Quies. Je n'avais pas pu m'en rendre compte sur le coup à cause de son énorme masse de boucles noires sculptée de mèches rouge pétant.

Quand je lui ai tapé sur l'épaule, elle a relevé les yeux de son écran de portable et dit « Oh ! pardon » en déplaçant ses jambes pour me laisser passer.

— Merci, lui ai-je répondu en me laissant choir sur le siège d'à côté.

J'aurais dû me douter que ça allait se passer comme ça, forcément. Pas seulement après le truc de la nuit dernière – je n'étais toujours pas cent pour cent sûre que c'était réellement arrivé, même avec l'histoire d'Alex sur les fleurs de flamboyant. Quand je m'étais levée, la tempête les avait déjà balayées, de toute façon –, mais aussi après être arrivée au lycée et avoir donc constaté que j'étais la seule fille à porter une jupe de plus

de vingt centimètres de long. La mienne, conformément au règlement stipulé dans le guide de l'élève, dans lequel on s'était plongées ma mère et moi – particulièrement dans la partie intitulée « La tenue vestimentaire » –, n'excédait pas les dix centimètres au dessus du genou, exactement comme dans le livret.

Comment je pouvais savoir qu'à ce niveau-là le règlement n'était absolument pas appliqué – surtout l'interdiction formelle du « ventre dénudé, des caleçons et des pantalons taille basse ou dits “baggy” » – alors que je n'avais vu personne de mon âge à Isla Huesos avant aujourd'hui ? Quand je n'avais pas passé mon temps à vélo, à rôder autour du cimetière dans l'espoir d'apercevoir John, la semaine dernière, je l'avais passé avachie sur le canapé de grand-mère, avec Alex et son père, devant la télé.

Et, quand on l'avait interrogé sur ce que les filles portaient au lycée, ma mère et moi, Alex, en parfait spécimen de la gent masculine, avait répondu : « J'sais pas, moi. Des fringues. »

Je n'étais pas assise que déjà ma voisine d'amphi – piercings à la lèvre et au sourcil – se replongeait dans la consultation de son portable.

Certains auraient pu trouver impoli d'épier ce qu'elle faisait. Pas moi. Certes, pour un observateur extérieur, j'aurais pu donner l'impression de fourrer mon nez dans ce qui ne me regardait pas... peut-être parce que je n'avais pas de portable.

En fait, Tim, le directeur du programme New Pathways, m'avait confisqué le mien avant le début des cours. Il m'avait dit que je pourrais le récupérer à la fin de la journée. Il pensait que je me concentrerais mieux et « échangerais plus » si je ne pouvais pas surfer.

Je ne m'étais même pas donné la peine de discuter. Je savais, après ce qui s'était passé dans mon ancien lycée, que tout ce qu'il disait était vrai.

Le jour où j'étais revenue en cours après mon accident, j'avais promis à ma meilleure amie, Hannah, de la protéger du mal.

Mais je lui avais menti. Au lieu de ça, blessée qu'elle m'ait traitée de dingue, encore sonnée par ce que j'avais vu John faire

chez le bijoutier et terrifiée à l'idée qu'il puisse revenir un jour me le faire subir à moi, je m'étais juste recouchée dans mon cercueil de verre et j'avais attendu que mon Prince Charmant vienne me sauver.

C'est pourquoi je n'avais pas vu le mal. Pas celui avec lequel les gens aiment à se faire peur en prétendant qu'il existe, celui des histoires de fantôme et des films d'horreur.

Non, le mal bien réel, celui qui avait hanté les couloirs du Cours Privé de Jeunes Filles de Westport à la recherche de la plus inoffensive, de la plus innocente victime qu'il ait pu trouver.

Quand j'ai fini par comprendre que le Prince Charmant n'existait pas, que c'était à moi de réagir... que ça n'avait toujours dépendu que de moi, il était trop tard.

Hannah était morte.

Et, contrairement à moi, elle ne reviendrait jamais.

CHAPITRE 10



*Un bruit qui ressemblait au fracas du tonnerre
Rompit mon lourd sommeil et rouvrit ma paupière,
Tout mon corps tressaillit à ce réveil soudain.
DANTE ALIGHIERI, L'Enfer, Chant IV*

Je peux remercier M. Mueller, en un sens. Il m'a donné la seule chose que je commençais à craindre de ne plus jamais trouver : ce centre d'intérêt extrascolaire dans lequel « m'investir » dont Mme Keeler avait parlé à mes parents, après l'accident.

Arrivé au Cours Privé de Jeunes Filles de Westport l'année dernière, quand j'étais encore en première, M. Mueller avait vu sa cote de popularité monter en flèche, tant auprès de l'ensemble des élèves que de leurs parents, après avoir été engagé comme entraîneur de l'équipe de basket et l'avoir menée en finale au niveau national.

Et, comme si ça ne suffisait pas, il avait également commencé à proposer des cours de soutien gratuits après le lycée pour ses élèves « spéciales »... même celles qui, comme moi, avaient été changées de section pour bénéficier de tous les cours d'enseignement « pilote » à cause de ce qu'on avait fini par diagnostiquer comme un « trouble d'hyperactivité avec déficit d'attention prédominant ».

Bon, forcément, étant le seul professeur jeune et beau dans une école de filles qui ne voyaient que des filles de la maternelle à la fac, sans même parler de ses qualités athlétiques

d'entraîneur sportif, M. Mueller aurait sans doute été populaire, de toute façon.

Mais les cours de soutien gratuits, ça aidait.

Je semble avoir été la seule, de toute l'école, à soupçonner M. Mueller et à avoir eu, dès le début, des doutes sur ses véritables motivations. Peut-être parce que « Rien n'est jamais gratuit » était l'une des expressions favorites de mon père. Qui irait faire preuve d'un tel dévouement ? Surtout s'il n'en retire, pour tout bénéfice, qu'une avalanche de petits gâteaux faits maison par toutes ces mères d'élèves dégoulinantes de reconnaissance.

C'est seulement quand une miette desdits gâteaux est tombée sur mon genou, alors que, penché au-dessus de mon bureau, M. Mueller m'aidait un jour à résoudre un problème d'algèbre particulièrement retors en perm, que j'ai, pour la première fois, remarqué quelque chose de bizarre chez lui – outre qu'il semblait avoir du temps libre à ne plus savoir qu'en faire.

— Oups ! a fait M. Mueller en pressant la miette sur mon genou du bout de l'index.

Et puis il a porté son doigt à sa bouche et a aspiré le petit bout de gâteau. Il m'a alors souri et il a ajouté :

— Désolé !

Peut-être qu'une fille qui n'était pas déjà morte, et qui ne s'était pas retrouvée avec un type doté d'une taille et d'yeux argent pour le moins perturbants – qui avait tenté de la séquestrer – à ses basques, se serait juste dit : « Hou ! Ce mec doit vraiment être accro aux gâteaux ! »

Mais, moi, ça m'a fait l'effet d'un électrochoc.

Et pas le truc romantique dans le style « Oh ! il m'a touchééééé ! », non. D'autres filles de la classe pouvaient bien soupirer après lui, je n'avais, quant à moi, absolument aucune sympathie pour M. Mueller. Et je n'avais absolument aucune envie qu'il me touche. Je ne voulais même pas qu'il touche des miettes de gâteau qui auraient eu la mauvaise idée d'atterrir sur mon genou.

Ce n'est qu'en rentrant chez moi que j'ai vu ça.

« M. Mueller a touché l genou 2 Pierce Oliviera é il c léché l doi. TORRRRIIIIIID !!!!! »

S'ensuivaient des tonnes de commentaires sur les réseaux sociaux où ce message avait été posté, du genre « Le bol kel a ! » ou « Mé keskel a bi1 pu fR pr mérit 1 truc oci 1-SEN-C ? » et « Mais c'est QUI, d'abord, Pierce Oliviera ? ».

Ces remarques ont finalement réussi à traverser l'épaisse paroi de mon cercueil de verre. Elles me mettaient mal à l'aise. Pas seulement parce qu'elles réveillaient mes vieux démons (j'étais arrivée à me dispenser des petits tours dans le bureau de ma conseillère, ces derniers temps), mais aussi parce qu'un ou deux jours plus tard M. Mueller me demandait – devant tout le monde – si je n'aimerais pas prendre des cours particuliers avec lui.

Après ça, c'est parti en vrille.

« M. Mueller vient de demander à Pierce Oliviera si elle veut des cours PARTICULIERS ! Elle a trop dla chance ! Il est telmen CANON !!! »

— Je ne comprends pas, Pierce, m'a alors reproché ma mère. M. Mueller m'a dit, à la dernière réunion parents-professeur, qu'il t'avait proposé de te donner des cours particuliers, parce que tu es en retard dans toutes les matières, et que tu avais refusé. Mais pour quelle raison ferais-tu une chose pareille ?

— J'ai déjà des profs particuliers, lui ai-je fait remarquer.

Mon père avait veillé à ce que j'aie des précepteurs dans quasiment toutes les disciplines. Ça n'avait pas servi à grand-chose – il aurait fallu s'intéresser à ce qu'ils déblatéraient pour que ça change quoi que ce soit.

— Mais M. Mueller a l'air si charmant, me répétait ma mère.

J'aurais dû réagir, à ce moment-là. J'aurais dû lui dire : « Maman, M. Mueller n'a rien de "charmant". »

Le problème, c'est qu'elle ne m'aurait pas crue. Que ce type me file la chair de poule ne prouvait rien.

Surtout que ma mère n'était pas la seule à trouver que M. Mueller était un vrai don du Ciel pour le Cours Privé de Jeunes Filles de Westport. *Toutes* les mères d'élève donnaient à leur progéniture des boîtes de biscuits faits maison accompagnées d'une petite carte à l'attention de M. Mueller pour lui manifester leur gratitude, alors que la saison de basket était terminée depuis longtemps.

Quand il trouvait sur son bureau ces « témoignages de leur sympathie », M. Mueller rayonnait toujours de plaisir et disait, sur le ton de la remontrance (mais on pouvait voir qu'en réalité il adorait ça) : « Mesdemoiselles ! Vous n'auriez pas dû ! »

Jusqu'à ce qu'un jour, mon ex-meilleure amie, Hannah Chang – qui s'était vraiment musclée pendant tout cet été où on ne s'était pas parlé pour bientôt devenir la star de l'équipe de basket du lycée, et l'une des élèves les plus enthousiastes et les plus assidues aux cours particuliers de M. Mueller –, laisse sur le bureau du prof un petit mot qui le fasse sourciller.

Je le sais parce que Hannah venait en perm dans la salle d'étude où j'étais avec M. Mueller et s'asseyait juste devant moi. Je l'avais vue écrire le petit mot et le lui remettre. J'avais même regardé M. Mueller l'ouvrir.

Il n'avait pas rayonné de plaisir, cette fois.

Ça ne m'avait pas marquée plus que ça. Hannah laissait toujours des messages sur le bureau de M. Mueller. Ils étaient tous artistiquement pliés et décorés de petits cœurs autocollants. Le jour de mon anniversaire, elle avait même laissé un petit mot sur mon bureau. Elle avait utilisé un papier à lettres fantaisie avec plein de chevaux partout. Je l'avais trouvé en arrivant à ma place.

« Joyeux anniversaire, Pierce ! » avait écrit Hannah de sa grosse écriture ronde. Elle avait dessiné une bougie sur un *cupcake* qui dansait. « Je t'en souhaite un super bon ! Bisouxxx, Hannah. »

Aussi imperméable que je l'étais à l'époque, à force de me couper du monde comme je l'avais fait – « À quoi bon ? » était ma devise, « On va tous mourir et voir le bateau nous passer sous le nez, de toute façon » –, ça m'a quand même touchée. Hannah ne s'occupait peut-être pas aussi bien de son cheval, Casse-Cou, qu'elle l'aurait dû, mais Hannah faisait attention aux gens. Et parce qu'elle faisait attention aux autres, les autres faisaient attention à elle. (Je n'aurais pas déjà entendu ça quelque part, moi ?)

Enfin bref, même si elle m'avait traitée de dingue en seconde, dans mon esprit, Hannah Chang était toujours mon amie.

C'est bien pourquoi je m'en voudrai toujours de ce qui lui est arrivé.

Le lendemain du jour où j'avais vu Hannah laisser un petit mot à M. Mueller, je prenais mon petit déjeuner avec ma mère, qui lisait le quotidien local, quand, tout à coup, elle s'était plaqué la main sur la bouche pour étouffer un cri.

— Maman ?

Je lui ai jeté un coup d'œil intrigué par-dessus ma tasse de tisane – mon neurologue m'avait mise en garde contre les méfaits de la caféine, à cause de mes cauchemars et de mes insomnies. Maman se plaisait à dire que, si mon père arrêtait la caféine, le monde deviendrait un endroit un peu plus tranquille.

— Maman, qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien, m'a-t-elle répondu en abaissant le journal.

Sauf que ce n'était pas rien : elle était livide.

— Qu'est-ce qu'il y a, maman, dis-moi !

— C'est seulement...

La dernière chose qu'elle voulait, c'était bien me le dire, justement. C'était évident.

Il était tout aussi évident qu'elle savait ne pas pouvoir faire autrement.

— C'est seulement que, d'après ce qu'il est écrit là, une fille du nom d'Hannah Chang est morte d'une overdose cette nuit. Mais ce n'est sans doute pas la même Hannah Chang...

J'ai avalé ma tisane de travers. Et quand, après une effroyable quinte de toux, j'ai enfin retrouvé la parole, je lui ai lancé d'une voix enrouée :

— Montre.

Elle m'a tendu le journal.

« Probable suicide d'une jeune fille de l'île », disait le gros titre en première page. Dans son uniforme de l'école, Hannah, sur la photo, me souriait.

Au cours de ces deux ans durant lesquels je m'étais réfugiée dans mon cercueil de verre, ma mère n'avait pas revu Hannah. Notre championne de basket locale s'était drôlement étoffée entretemps.

— C'est elle, ai-je soufflé, brusquement oppressée. C'est Hannah.

— Elle n’a pas pu le faire exprès, a murmuré ma mère en me caressant les cheveux pendant que je regardais toujours fixement la photo. Ils disent que c’étaient des somnifères. Elle en a peut-être pris un, et puis, à demi endormie, elle a oublié et elle en a accidentellement avalé d’autres. Je suis persuadée qu’elle n’a pas eu l’intention de mettre fin à ses jours.

J’étais tout aussi persuadée du contraire. Une fille comme Hannah n’ingurgitait pas « accidentellement » une dose mortelle de somnifères.

Je me suis levée, donnant un rapide baiser à ma mère dans l’élan.

— Merci, maman, mais il faut que j’y aille sinon je vais être en retard.

Ma mère m’a dévisagée avec anxiété.

— Pierce, ça va ? Tu peux rester à la maison aujourd’hui, si tu veux, tu sais. Certes, Hannah et toi n’étiez plus très proches depuis... eh bien, depuis l’accident, mais il n’y a pas si longtemps vous étiez encore les meilleures amies du monde et...

— Ça va, lui ai-je machinalement assuré. Je vais bien.

J’ai filé dans le garage chercher mon vélo. Mon père m’avait acheté une BMW décapotable pour mon seizième anniversaire en pensant que ça m’inciterait à me secouer et à passer le permis. Bien entendu, ça n’avait pas marché. J’avais déjà passé le code quarante-deux fois sur le Net. Je ne l’avais jamais eu.

Parce que ça n’allait pas. Il y avait tellement de trucs qui n’allaient pas chez moi.

Penser au papier à lettres orné de chevaux, coller des petits autocollants en forme de cœur, être la star de basket du lycée, ne jamais oublier un anniversaire, faire comme si les esprits malins vous volaient votre âme si vous ne reteniez pas votre souffle en passant devant le cimetière... tous ces trucs n’avaient été que de la poudre aux yeux pour cacher le fait que, derrière la façade, pour Hannah non plus ça n’allait pas.

Mais ça avait suffi : je m’y étais laissé prendre. À tel point que, pendant tout ce temps où elle avait été assise devant moi, je n’avais pas vu que quelque chose se passait dans la vie d’Hannah, quelque chose de si horrible qu’elle en était venue à avaler une poignée de cachets pour se transformer en Belle au

Bois Dormant. À jamais.

Comment j'avais pu être aussi déconnectée ?

Le temps que je débarque au lycée, tout le monde savait déjà ce qui était arrivé à Hannah. Elles parlaient toutes d'elle comme si c'étaient *elles* qui avaient été sa meilleure amie, comme si c'étaient *elles* qui avaient été assises à la place juste derrière en perm. Tout le monde y allait de sa théorie sur ce qui l'avait poussée au suicide. Leurs murmures me déchiraient les tympans comme des cris parce que, normalement, je portais des boules Quies dans les couloirs pour étouffer le brouhaha – ce qui ne faisait qu'amplifier le bourdonnement que j'avais dans la tête.

Ce jour-là, pourtant, je les avais retirés. Je m'étais dit : « Il faut que tu écoutes. » Je lui devais bien ça. Il fallait que je sache ce qui lui était arrivé.

Mais tout ce que j'entendais, c'était, répétée à l'envi, la question que je me posais moi-même : comment une fille qui semblait aussi gentille et aussi gaie qu'Hannah Chang avait-elle pu rentrer chez elle après les cours, la veille, et avaler trois tonnes de cachets ?

Je me demandais où elle était, maintenant. Est-ce qu'elle allait bien ? Est-ce qu'elle avait eu la chance de monter sur le bon bateau, celui qui emmenait les gens vers un monde meilleur ? Ou est-ce qu'elle attendait toujours, dans le froid et l'humidité, dans l'autre file, l'autre bateau, sur cette plage désolée ?

Je ne le savais pas. Je ne le saurais même jamais.

Mais il y avait quelque chose que je pouvais savoir :

Pourquoi.

Alors, ce jour-là, pour la première fois depuis plus d'un an, au lieu de passer les interours bien en sécurité, barricadée dans mon cercueil de verre, indifférente à tout et à tout le monde, mes boules Quies vissées dans les oreilles, je les ai retirées et je suis allée me mêler aux Gossip Girls qui traînaient devant les distribs, à la sortie du gymnase.

J'ai mis une pièce et j'ai acheté la boisson la plus caféinée que j'ai pu trouver. Et tant pis pour mon neurologue ! J'avais décidé qu'il était temps d'arrêter d'avoir peur et de commencer

à faire peur, comme papa.

J'ai ouvert ma canette et je l'ai vidée en écoutant les autres déblatérer sur cette « pauvre Hannah » et sur ses pseudo-tendances suicidaires.

J'ai bu une deuxième canette, plus lentement, en allant en cours – boules Quies en poche –, et j'ai essayé de me souvenir de tout ce qui s'était passé au cours de cette dernière heure où j'avais vu Hannah vivante. Est-ce qu'elle m'avait semblé anxieuse ? Est-ce qu'elle m'avait semblé triste ?

Et surtout, le plus important : qu'est-ce qu'elle avait écrit sur ce petit mot, celui qu'elle avait posé sur le bureau de M. Mueller, celui qui avait provoqué ce froncement de sourcils ?

Des petits cœurs. Je me rappelais ça. Le papier dont elle s'était servie pour écrire à M. Mueller était couvert de petits cœurs.

Et « aime. » Je croyais l'avoir vue écrire le mot « aime ».

« Pourquoi ». Est-ce que c'était un des autres mots qu'elle avait écrits ? Pourquoi je n'avais pas fait plus attention aux choses qui comptaient vraiment ?

« Plus. » Est-ce que c'en était un autre ? Comme dans : « Laisse tomber, Pierce. T'es encore plus cinglée qu'ils ne le pensent tous. »

Quand je suis allée en perm, c'est à peine si j'ai pu regarder sa chaise – sans parler du visage décomposé de M. Mueller. En essayant de me sentir concernée, je m'étais transformée en écorchée vive. Je ne l'avais pas fait depuis plus d'un an. Maintenant, je comprenais pourquoi : se sentir concernée est terriblement éprouvant. Comment faisaient les autres pour y arriver à longueur de journée, tous-les-jours ?

Je me suis faufilée à ma place, en veillant bien à garder les yeux au plancher, de peur de craquer en voyant la chaise vide d'Hannah.

C'est comme ça que j'ai remarqué ses chaussures. Les mocassins noirs de M. Mueller, ceux avec des petits pompons.

— Pierce, a alors dit M. Mueller d'une voix à peine audible. Puis-je te parler ? J'ai un petit service à te demander.

En m'efforçant d'oublier ses chaussures – parce que c'était vraiment débile de se focaliser sur un truc comme ça en un

moment pareil –, j'ai levé les yeux vers lui.

— Oui, monsieur Mueller.

— Je suis sûr que tu as appris la triste nouvelle au sujet d'Hannah Chang.

— Oui, monsieur Mueller.

— Eh bien, vois-tu, l'administration redoute un effet de contagion, m'a-t-il dit sur le ton de la conversation.

Comme si on avait le même âge. Comme si on était sur un pied d'égalité. C'était une des raisons pour lesquelles toutes les filles adoraient M. Mueller : il ne nous parlait pas comme à des gamines.

— Il arrive que, quand une élève se suicide, cela donne des idées aux autres... Tu as vu comment on commence à fleurir son casier ?

J'étais passée devant le casier d'Hannah. Il disparaissait déjà derrière la pile de bouquets, de petites cartes et de peluches. Des chevaux surtout.

— Oui, ai-je répondu, en déglutissant bruyamment.

— L'école n'envisage pas d'organiser une cérémonie à sa mémoire ni rien de tel, a poursuivi M. Mueller. Ils ont déjà décidé qu'ils ne voulaient pas glorifier sa mort. Ils veulent juste que nous continuions comme si rien ne s'était passé.

Comme si rien ne s'était passé. J'ai hoché la tête. J'avais remarqué que M. Mueller avait décidé de ne pas se raser, ce matin-là. Il arborait un petit bouc. Ça le faisait ressembler à cet acteur qui jouait un médecin dans cette série télé à succès : un super beau mec. Ce médecin, dans la série, me suis-je soudain souvenue, portait aussi souvent des chaussures avec des pompons dessus. Mais qu'est-ce que j'avais à bloquer sur cette histoire de pompons, moi ?

— Alors, peux-tu me rendre un service ? a-t-il enchaîné sur ce ton genre « Nous qui sommes si bons amis ». Voudrais-tu avancer d'une place ? Je ne peux pas vraiment laisser la chaise d'Hannah vide. Ce serait un peu comme si on commémorait et, par conséquent, soutenait ce qu'elle a fait. Et on ne peut laisser croire une chose pareille, n'est-ce pas ?

Je l'ai regardé, lui, là, avec cette espèce de petit bouc qu'il essayait de se faire pousser. La prochaine fois que je rentrerais à

New York pour un de mes déjeuners réglementaires avec mon père, je passerais son placard à chaussures au peigne fin et je prendrais toutes les paires qu'il avait avec des pompons pour aller les donner au centre d'hébergement des sans-abri. Même les Prada. Je ne voulais plus jamais voir de paire de mocassins avec des pompons de ma vie.

— Bien sûr, monsieur Mueller, lui ai-je répondu avec un sourire forcé. Je vais m'asseoir à la place d'Hannah.

Même si ça ne faisait même pas vingt-quatre heures qu'elle était morte. Même si ça revenait à nier purement et simplement son existence.

Je me suis levée pour aller m'asseoir sur la chaise d'Hannah. Ça m'a fait l'effet qu'on doit ressentir quand on entre dans le cercueil de quelqu'un d'autre.

— Merci, a soupiré M. Mueller avec un sourire reconnaissant – il avait l'air soulagé. Merci de te montrer si compréhensive, Pierce.

C'est marrant qu'il ait dit ça. Parce que, à la seconde où je me suis glissée à la place d'Hannah, j'ai effectivement compris. J'ai jeté un coup d'œil à mon diamant dans l'échancrure de mon chemisier. Il avait viré au noir corbeau, aussi noir que cette fois-là, dans la bijouterie.

Et, brusquement, je me suis souvenue de ce qu'Hannah avait écrit sur son petit mot. Comme ça, d'un coup.

Peut-être que c'était parce que j'étais assise à sa table. Peut-être que c'était l'effet de toute cette caféine. Peut-être que c'était grâce à mon collier. Je ne sais pas.

Mais, brusquement, j'ai compris. J'ai tout compris.

Bon, d'accord, peut-être pas tout. Mais j'ai compris pourquoi j'avais toujours éprouvé une telle répulsion envers M. Mueller.

— Évidemment... (J'ai dégluti de plus belle.) vous devez savoir, vous, pourquoi elle a fait ça, n'est-ce pas, monsieur Mueller ?

Déjà à mi-chemin de son bureau, le prof s'est figé. La cloche avait sonné, mais tout le monde continuait à bavarder et à déballer ses affaires : personne ne m'avait entendue. Personne n'avait remarqué quoi que ce soit.

C'est ça, le truc. Je pouvais m'en rendre compte, maintenant

que j'avais finalement soulevé le couvercle de mon cercueil. Maintenant que j'avais commencé à regarder ce qui se passait autour de moi. Les gens ne font pas vraiment attention, en fait, hein ?

Oh ! j'étais aussi coupable que les autres, je ne dis pas le contraire.

— « Pourquoi elle a fait ça » ? a répété M. Mueller en se retournant pour me dévisager de ses prunelles noisette aux pupilles étonnamment dilatées, tout à coup. (Il n'en avait pas pour autant perdu le sourire, ce beau sourire amical de franche camaraderie.) Non, je ne sais pas. Certes, elle avait... quelques petits problèmes...

Des problèmes. C'est ça, oui. Si, pour lui, Hannah avait des problèmes, il avait intérêt à partir en courant, là. Et tout de suite.

Parce que j'allais lui en créer, moi, des problèmes. Le genre de problèmes qu'il n'aurait jamais osé imaginer même dans ses pires cauchemars.

— Mais elle vous a laissé un petit mot, hier, lui ai-je fait observer en ouvrant de grands yeux innocents. Je l'ai vu. Je vous ai vu le lire.

J'épiais sa réaction.

— Oh ! ça ? (Il n'a même pas cillé.) Ce n'était rien d'important. (Il a haussé les épaules.) Tu sais comment était Hannah, avec ses petits messages qu'elle laissait tout le temps. Si j'avais su que c'était son dernier, je l'aurais gardé. Malheureusement, je l'ai jeté dans la poubelle de tri sélectif.

Il désignait du doigt le petit container bleu au pied de son bureau. **PAPIER EXCLUSIVEMENT**, disait l'autocollant sur le côté. D'où j'étais assise, je pouvais voir qu'il était vide.

— À cette heure, il est sans doute en route pour quelque usine de retraitement dans le New Jersey. Enfin ! a-t-il encore soupiré.

Et puis il a regagné son poste devant le tableau pour faire l'appel. Quand il est arrivé au nom d'Hannah, il est passé directement au suivant sans même reprendre son souffle, comme s'il n'y avait jamais eu d'Hannah Chang sur sa liste.

Et personne n'a rien dit.

Même pas moi.
Pas à ce moment-là, en tout cas.

CHAPITRE 11



*Et moi, les yeux couverts d'un bandeau de vertige :
« Qu'est-ce donc que j'entends, ô maître, et quel est », dis-je,
« Le peuple qu'à ce point la douleur a vaincu ? »
DANTE ALIGHIERI, L'Enfer, Chant III*

La fille assise à côté de moi dans l'amphi du L.I.H. regardait les commentaires sur sa page Facebook. Je l'ai vue faire la grimace. Elle a fini par éteindre son portable pour se laisser retomber contre son dossier en marmonnant quelque chose en espagnol. Officiellement, à l'écrit, je suis en-dessous de la moyenne, en espagnol. Mais, pour les jurons, je suis incollable.

— À mon ancien lycée, elles ont posté que j'avais un méga balai dans le derrière, lui ai-je spontanément confié, même si je savais que ce n'était pas à moi qu'elle s'adressait. Et je suis polie.

La fille m'a détaillée comme si c'était la première fois qu'elle me voyait. Elle avait su mettre en valeur son regard expressif, ourlant d'une main experte ses grands yeux noirs d'eye-liner et de mascara et collant, au coin de chaque paupière, une petite étoile argentée. Je me suis rappelé qu'il y avait des cours d'esthétique au L.I.H. Peut-être qu'elle y allait ?

— Quoi ?

Elle n'avait pas bien suivi, apparemment.

— Sur le Net, lui ai-je expliqué, en désignant son téléphone du doigt. Dans mon ancien lycée. Elles m'ont aussi traitée de pétasse.

Et encore. Je lui ai épargné les autres charmants petits noms auxquels j'avais eu droit, après ce qui s'était passé avec M. Mueller.

Elle a froncé les sourcils. Je ne savais pas trop si c'était bon signe.

— Ah oui ? Eh bien, moi aussi, elles me traitent de pétasse. À cause de ça.

Elle désignait ses seins. Ils étaient assez énormes, difficile de dire le contraire. Et le tee-shirt en coton noir qu'elle portait, avec tous ces volants sur le devant, n'était peut-être pas vraiment fait pour arranger les choses.

— Y a des imbéciles partout, lui ai-je répondu, en tournant machinalement les yeux vers les deux reines du fer à lisser qui se tenaient toujours près de l'estrade, au pied de l'escalier.

Elles regardaient justement dans ma direction... Sauf que, cette fois, elles n'avaient plus du tout l'air méprisant. Elles avaient l'air... sidéré.

S'apercevant que je les observais, l'une d'elles a levé une main à la french impeccable pour me faire signe. Elle souriait. Euh... elle *me* souriait. À moi ?!

Il m'a fallu quelques secondes avant de comprendre pourquoi. Et puis j'ai vu le garçon au polo blanc. Il venait de les quitter. C'est devenu évident.

— C'est pas ça qui manque ici, m'a répliqué ma voisine d'un ton sarcastique. Hé ! tu serais pas en éco avec moi ?

— Si. Je m'appelle Pierce, lui ai-je répondu en évitant soigneusement de mentionner mon nom de famille.

J'avais l'impression que c'était précisément ce que les deux filles près de l'estrade venaient de découvrir. Ce qui expliquait probablement leur brusque changement d'attitude à mon égard.

« C'est une petite île, m'avait avertie ma mère. Il ne faudra pas t'attendre, ici, à la même ouverture d'esprit qu'à Westport. À Isla Huesos, certains pourraient décider de se montrer aimables avec toi juste parce qu'ils savent qui est ton père. Hmm... plutôt le contraire, à la réflexion. C'est selon. Quoi qu'il en soit, méfie-toi. »

— Kayla Rivera, s'est présentée ma voisine. Tu es la cousine d'Alex Cabrero.

Et ce n'était pas une question. Donc, soit Alex avait parlé de moi, soit Kayla avait déjà entendu mon nom quelque part. Tim ou Jade auraient-ils incité les autres élèves de New Pathways à être sympas avec moi ? C'était ce que je pouvais trouver de plus charitable comme interprétation. Carrément pathétique, si c'était le cas.

Enfin, elle ne semblait pas savoir qui était mon père, c'était déjà ça. J'espérais vraiment qu'en récupérant mon portable je n'allais pas découvrir tout un tas de trucs sur moi. Je n'avais pas de page Facebook ni de compte sur Twitter, ni de blog, ni rien. J'avais déjà assez de gens comme ça qui me suivaient dans la vraie vie – quoique, sans doute plus maintenant...

— Han han. Dis, est-ce que je peux te poser une question ?

— Oh ! c'est du cent pour cent bio, m'a immédiatement affirmé Kayla, en me montrant de nouveau sa généreuse avancée. L'assurance de ma mère couvre les frais de « chirurgie réductrice » en cas d'« hypertrophie mammaire ». Alors, dès que j'aurai dix-huit ans, je me fais raboter tout ça. Et pas pour des raisons esthétiques, hein. Je me contrefiche qu'on me traite de tout ce qu'on veut. C'est juste que j'en ai marre que mes genoux cognent dedans chaque fois que j'essaie de monter sur un vélo. Et puis j'ai mal au dos. Je le ferais bien tout de suite, mais le toubib dit que je n'ai « peut-être pas encore achevé ma croissance ». Non mais tu imagines ! Ces trucs pourraient encore grossir !

— Ouah ! (Et moi qui croyais avoir des problèmes !) Mais ce n'était pas de ça que je voulais te parler, en fait. Je voulais te demander ce que ça veut dire quand on te traite de « Bât'D ».

Avant qu'elle n'ait pu me répondre, un heurt violent a secoué le dossier de nos sièges, comme si quelqu'un donnait un grand coup de pied dedans. Je me suis retournée d'un bloc, sûre que c'était *lui*.

Mais non, bien sûr que non. C'était juste mon cousin Alex qui escaladait la rangée derrière nous.

— Hé ! m'a-t-il lancé. Enfin, je te trouve ! Je t'ai cherchée partout au déj. Pourquoi tu réponds pas quand on t'appelle ?

Il agitait son portable.

— Tim me l'a pris. Il a dit que je me « lierais davantage » si je

ne l'avais pas.

— Oh non ! s'est exclamée Kayla, morte de rire. Tu débarques vraiment, toi, hein ? J'arrive pas à croire que tu sois tombée dans le panneau. Faut jamais lâcher ton phone, fille, quoi que Tim raconte. Ja-mais.

J'ai haussé les épaules.

— Personne ne m'appelle, de toute façon.

C'était la triste vérité. Est-ce que John avait un portable, seulement ? Peu probable. Comment aurait-il payé sa facture ? Avec des diamants gris ? C'est son opérateur qui aurait été content !

Alex a enjambé le siège voisin et s'est affalé à côté de moi.

— Ah ben merci ! J' compte pour du beurre, je suppose ?

— Tu sais bien ce que je veux dire.

Pour toute réponse, il m'a balancé un coup d'épaule – un signe de franche camaraderie, chez lui, j'imagine.

— On se calme, jeunes gens.

C'est ce que le type qui montait sur l'estrade – le proviseur Alvarez – a dit d'un ton las, avant de rester planté devant son pupitre en attendant que tout le monde soit assis. Pendant qu'il feuilletait son petit paquet de fiches pour vérifier qu'elles étaient bien en ordre, j'ai entendu Alex soupirer. Ce n'était pas moi qui allais lui jeter la pierre : rien qu'à regarder ce type, je mourais déjà d'ennui. J'ai jeté un coup d'œil alentour. J'avais besoin d'un autre soda. Je n'en avais pris que six depuis le petit déjeuner. Il avait intérêt à nous la faire courte, Alvarez.

— Alors, comment ça se passe, ce premier jour de lycée, jusque-là ? s'est enquis mon cousin.

— Jusque-là ?

J'ai haussé les épaules. Les filles qui m'avaient snobée en me traitant de « Bât'D » avaient trouvé des places, apparemment... de chaque côté du garçon au polo blanc qui m'avait tenu la porte. Tiens donc !

— Bien.

— Ouah ! tu mens presque aussi bien que mon père. Non, franchement. Je suis impressionné.

— Il pue, ce bahut, a commenté Kayla en se tortillant sur son siège. Je sais qu'à l'Éducation Nationale ils sont, comme qui

dirait, raqués, en Floride, mais je crois que j'ai des punaises sur ma chaise.

— Jeunes gens, a tonné la voix du proviseur dans le micro, tant que ce comportement puéril...

Quelqu'un a crié quelque chose d'assez peu flatteur sur les origines du proviseur Alvarez et lui a suggéré d'aller donc s'adonner à un acte incestueux avec sa mère.

C'est à ce moment-là que les portes de l'amphi se sont ouvertes et que des policiers en uniforme ont fait leur apparition à toutes les issues. Ils sont entrés dans l'amphi pour s'aligner le long des murs.

Je leur ai jeté un coup d'œil anxieux. J'avais certes espéré quelque chose d'un peu plus intéressant que le banal sermon « Gardez-vous des drogues ou ce sont elles qui vous garderont ». Mais, pour avoir passé pas mal de temps en compagnie des flics, il n'y avait que quelques petits mois de ça, je trouvais quand même qu'ils en faisaient un peu trop, là. (Je n'étais pour rien dans l'affaire, je précise. J'avais juste pris pour les autres.)

Et je n'étais pas la seule qu'ils rendaient nerveux : l'amphi était devenu bien silencieux, tout à coup.

— Monsieur Flores, a repris le proviseur dans son micro, vous serez peut-être surpris d'apprendre que je peux parfaitement vous voir d'où je suis. Vous venez donc de récolter une E.T.E. pour votre réflexion déplacée sur ma mère. Pour ceux qui ne seraient pas familiarisés avec cet acronyme, il s'agit d'une Exclusion Temporaire de l'Établissement. Ayez l'obligeance de vous retirer, monsieur Flores, et ne vous donnez pas la peine de reparaître dans l'enceinte de cet établissement avant lundi.

Un concert de hululements admiratifs a salué la sortie d'un garçon coiffé d'un bandana noir qui s'est levé du dernier rang pour se diriger vers la porte d'un pas nonchalant – il ne semblait pas vraiment traumatisé par son exclusion. Les policiers ont observé la scène d'un air morne, sans broncher.

On était bien loin du Cours Privé de Jeunes Filles de Westport, où la première assemblée générale était toujours consacrée à un fervent hommage rendu, en chansons, à la

fondatrice de l'école : Mlle Emily Gordon Portsmouth.

— Hé !

Le garçon au polo blanc venait de se lever. Et il se retournait maintenant pour faire face à l'amphi tout entier. Sans même songer à s'essuyer les mains sur son short kaki (sans doute parce que, n'étant absolument pas stressé, il n'avait pas les mains moites), il a pris la parole :

— Content de vous revoir, Wreckers ! a-t-il lancé à l'assistance avec une parfaite décontraction.

J'ai halluciné en voyant que tout le monde se taisait. Bon, la présence des flics devait y être un peu pour quelque chose...

Mais il n'y avait pas que ça. L'aisance, l'assurance avec lesquelles parlait ce mec donnaient vraiment envie de l'écouter — son physique de boys band ne devait pas nuire non plus, j'imagine.

— Je sais, je sais, l'été a été long, a-t-il enchaîné, la jouant sérieux-mais-cool, abordable. Moi aussi, ça m'éclate de rentrer et de tous vous retrouver. Enfin, *certain*s, du moins. Pas vrai, André ?

Son regard s'est braqué sur l'un des garçons de l'assistance, auquel il a adressé un froncement de sourcils façon cinéma muet. André a fait mine de se ratatiner dans son siège. Éclat de rire général.

— Mais M. Alvarez a la parole, pour le moment, a poursuivi le garçon au polo blanc. Alors, écoutons ce qu'il a à nous dire. D'accord ? *Peace*.

Il s'est rassis sous un tonnerre d'applaudissements. Sans trop savoir pourquoi, j'ai applaudi aussi. Tout le monde en faisait autant, alors... Sauf mon cousin Alex, ai-je subitement remarqué.

Je me suis penchée pour lui demander à voix basse :

— Pourquoi tu n'applaudis pas ?

Il a haussé les épaules. Comme son père, Alex n'était pas très expansif.

— Merci, a dit le proviseur Alvarez, une fois le silence revenu.

Il voulait manifestement reprendre le contrôle de la situation avant qu'il ne vienne à l'idée d'un autre élève d'injurier

publiquement sa mère.

— Merci, monsieur Rector. Et, pour les nouveaux ou les élèves venus d'autres établissements qui pourraient encore l'ignorer, c'était le délégué des classes de terminale Seth Rector, qui se trouve également être, cette année, quarterback de notre équipe en titre et trésorier du club d'espagnol du Lycée d'Isla Huesos...

Rector ? J'avais déjà entendu ou vu ce nom-là quelque part... Ah oui ! L'économie locale n'étant pas vraiment au beau fixe sur l'île – en grande partie à cause de la boîte de mon père, d'ailleurs –, un commerce sur deux semblait avoir une pancarte À VENDRE dans sa vitrine. Rector Realty, célèbre agence immobilière, semblait être partout. Un rapport avec Seth Rector ?

— Je voulais juste vous souhaiter la bienvenue, que vous soyez nouveaux ou de retour dans nos murs, avant de tendre le micro à quelqu'un que vous connaissez tous, je pense. Mais, d'abord, j'aimerais aborder un important point de sécurité avec vous. Il s'agit du problème des... feux de joie.

Le proviseur Alvarez a jeté un coup d'œil à ses petites fiches. Non, des fiches ? Vraiment ? ZZZzzzzzz.

— Pourquoi n'autorisons-nous plus les feux de joie pendant les matchs de football du L.I.H. ? Eh bien, laissez-moi vous l'expliquer : ici, à Isla Huesos, la température moyenne, en septembre, dépasse les trente degrés. À de telles températures, un feu de joie peut rapidement prendre des proportions incontrôlables...

Mais ce n'était pas seulement sur des pancartes immobilières que j'avais lu le mot « Rector ». Je l'avais vu écrit ailleurs...

Ah ! maintenant, je m'en souvenais. Il était gravé dans le beau marbre rutilant d'un des mausolées devant lesquels on était passées, avec ma mère, durant ce tour de repérage qu'elle m'avait fait faire à vélo.

Contrairement à toutes les autres sépultures alentour, le tombeau des Rector s'élevait sur sa propre concession, délimitée par une lourde chaîne, sur deux niveaux, avec des plaques mortuaires en cuivre étincelant. La famille avait vraiment cassé sa tirelire pour ses chers disparus.

— Il y en a qui aiment jeter l'argent par les fenêtres, avais-je commenté, en me demandant vaguement pourquoi mon collier, au creux de mon décolleté en V, avait soudain viré au gris foncé genre ciel plombé.

— Oui, avait répondu ma mère.

Je lui avais trouvé une drôle de voix.

— Qu'est-ce qui ne va pas, maman ?

En levant les yeux de mon collier pour la regarder, j'avais remarqué sa pâleur. Elle était aussi blanche que la robe d'été qu'elle portait ce jour-là.

— Tu les connais, ces gens ?

— Je les ai connus, m'avait-elle dit d'une voix lointaine. Il y a bien longtemps...

Et puis elle avait semblé se secouer. Elle avait reposé le pied sur sa pédale et elle m'avait souri.

— Mais regarde-moi ça ! Nous voilà en train de perdre notre temps dans ce cimetière, alors qu'il fait un temps splendide. Allons donc plutôt boire une petite citronnade.

— Et c'est pourquoi, cette année, poursuivait le marchand de sable, nous allons prendre des mesures drastiques pour restreindre cette activité. Il nous faut vous avertir que la police d'Isla Huesos ainsi que les membres de New Pathways, programme reconnu à l'échelle nationale et primé pour son approche innovante par les services sociaux, seront mobilisés en force dans les jours – *et les nuits* – à venir et que c'est avec une vigilance accrue qu'ils ont prévu, cette ann...

C'est à ce moment-là que les huées ont fusé. Je ne m'y attendais tellement pas, plongée comme je l'étais dans le souvenir de ce jour-là, au cimetière, avec ma mère, que j'ai failli faire un bond de deux mètres. Je n'y comprenais rien, rien de rien. Comment était-on passé de feux de joie à la mobilisation en force de la police – et, allez savoir pourquoi, des éducs de New Pathways – pour « restreindre cette activité » ?

Et je n'avais jamais vu une foule aussi hostile. Impossible d'imaginer un truc pareil dans mon ancien lycée – sauf si on comptait le véritable scandale que j'avais déclenché en essayant de prouver que mon ex-meilleure amie s'était suicidée parce qu'elle avait eu une relation avec son entraîneur de basket.

— Nous voulons juste éviter les accidents ! s'époumonait le proviseur Alvarez dans son micro. Vous devriez comprendre que nous n'agissons que dans votre propre intérêt ! On ne tolérera, cette année, aucun comportement incivique, aucun acte de vandalisme et aucun incendie criminel qui, tous, feront l'objet de poursuites et seront punis aussi sévèrement que le veut la loi. Et toute personne prise sur le fait devra répondre de ses actes, tant devant la justice de ce pays que devant les instances disciplinaires de notre système scolaire. Les chefs d'inculpation iront de préjudice pénal à voie de fait, sans parler du renvoi de...

Les huées avaient viré aux ricanements. Les insultes commençaient à pleuvoir, et plus seulement sur la mère du proviseur Alvarez : sa femme aussi se faisait dégommer – bien que, tout n'étant pas en anglais, j'en ratais la moitié.

Alex et Kayla semblaient juste s'ennuyer à mort, quant à eux. Bon d'accord, Kayla avait l'air de s'ennuyer ferme : elle s'était replongée dans la consultation de sa page Facebook.

Et Alex avait l'air dégoûté.

En même temps, Alex avait toujours l'air dégoûté. Enfin souvent. Comment lui en vouloir ? La vie ne lui avait pas vraiment fait de cadeaux. Non seulement il devait vivre avec sa grand-mère, mais son père avait passé la majeure partie de sa vie sous les verrous et Alex ne voulait même pas parler des rares visites de sa mère, quand elle débarquait du continent, sauf pour dire qu'elle ne viendrait plus, maintenant que son père était rentré – oncle Chris ne tolérait pas sa présence. (Elle travaillait sur un site qu'on pouvait trouver sur le Net. À condition d'avoir plus de dix-huit ans...)

Check Yourself Before You Wreck Yourself.

— En outre, a repris le proviseur Alvarez, élevant la voix – comme s'il suffisait d'augmenter le volume pour rendre son public plus réceptif.

Il commençait à avoir le front luisant. Il faut dire que ça chauffait, dans l'amphi. Et pas seulement question température.

— ... Il vous faut savoir également que nous avons contacté

toutes les quincailleries et autres drogueries de l'île, en leur demandant de refuser la vente de grandes quantités de bois aux mineurs ainsi qu'à *leurs parents* pour le prochain week-end.

Chahut monstre. C'était la première fois que je voyais ça. Certains étaient debout sur leurs sièges. À croire qu'on leur avait retiré leur droit de déjeuner à l'extérieur du campus ou un truc comme ça.

Les flics alignés contre le mur se sont avancés de quelques pas, en alerte. Ceux qui étaient grimpés sur leurs chaises se sont rassis. Mais ils avaient toujours l'air furax.

Je me suis tournée vers Alex.

— Mais qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi ils se mettent dans un état pareil ? Tout ça parce qu'ils ne peuvent plus faire leurs feux de joie débiles ?

— Non, m'a répondu Alex en secouant la tête, un petit sourire amer aux lèvres. « Feux de joie », tu parles ! Ça n'a rien à voir avec ce qu'ils font du bois qu'ils achètent.

— Hein ? Je comprends pas.

— T'inquiète, lui non plus, m'a assuré mon cousin en pointant le menton vers le proviseur. C'est comme New Pathways. Faut toujours qu'ils fassent des conneries de ce style. Mais ça n'arrange rien. En général, ce serait plutôt le contraire. Comme cette histoire de nous coller tous dans le Bât'D.

— Euh, attends, là, qu'est-ce que le Bât'D vient faire là-dedans ?

Cette fois, j'étais complètement larguée.

Alex a jeté un coup d'œil par-dessus mon épaule.

— Hé ! Elle veut savoir ce que le Bât'D vient faire là-dedans, a-t-il lancé à Kayla avec un sourire goguenard.

— Aïa ! a dit Kayla. (Elle s'est mise à glousser en secouant la tête, elle aussi.) Fifi !

— Qu'est-ce qu'il y a ? (Je m'embourbais.) Ben quoi, c'est juste un bâtiment !

— Elle est mignonne, a raillé Kayla. Tu l'as pêchée où ?

— Sur le continent, lui a répondu Alex sur un ton genre « Elle te fait pas pitié, à toi ? ».

Le proviseur Alvarez a levé les mains.

— Allons ! Allons, écoutez... Voici... Voici le shérif Santos qui

va vous expliquer ! Shérif... ils sont tout à vous.

Sur ces bonnes paroles, le proviseur a quitté l'estrade comme un voleur, manifestement pressé de laisser quelqu'un d'autre porter le chapeau.

Le chef de la police de l'île a pris son temps pour venir se planter devant le micro, lui. Et, contrairement au proviseur, il n'avait pas de petites fiches.

Il avait cependant la main droite posée sur la crosse de son pistolet de service qui lui battait la hanche. Intentionnellement ? En tout cas, qu'il l'ait fait exprès ou non, les huées se sont tues immédiatement.

Et personne n'a soufflé le moindre mot sur sa femme. Pour tout dire, c'est un silence quasi religieux – manifestation peut-être moins de respect que de trouille – qui a alors semblé ensevelir l'amphi.

Il faut reconnaître que le shérif Santos était un peu impressionnant, grand comme il l'était, avec sa moustache grise, ses épais sourcils assortis et sa voix de basse un peu vibrante. Il a pris son temps, non seulement pour venir se planter devant le micro, mais aussi pour choisir ses mots.

— Merci, monsieur le proviseur, a dit le shérif, sans même accorder un coup d'œil à son prédécesseur – un nabot, à côté de lui.

Non, c'était sur nous qu'était rivé son regard d'aigle. Il semblait même carrément braqué... sur *moi*.

Je me suis sentie m'enfoncer dans mon siège. J'aurais donné n'importe quoi pour un soda.

— Assez joué, a lâché le shérif en faisant un petit bruit de succion avec ses dents. Vous n'êtes plus des enfants. Et vous savez tous parfaitement pourquoi je suis ici.

On aurait pu entendre un dauphin refaire surface au large.

Je n'avais rien fait de mal, pourtant – pas au Lycée d'Isla Huesos, en tout cas –, mais j'avais l'impression d'avoir commis un crime.

Attendez un peu... et si... et s'il avait vu mon dossier ? Et s'il savait ce que j'avais fait à mon ancienne école ?

Mais oui ! C'était forcément ça. Il *savait*.

Sauf que je n'avais rien fait. O.K., j'avais eu l'intention de

faire quelque chose, c'est vrai. Mais je n'y étais pour rien, moi. Tout ça, c'était la faute de John. Bon, on n'avait rien prouvé – pas devant une cour de justice, en tout cas. Il n'y avait même eu aucun chef d'accusation retenu contre moi, faute de preuve. Mais des plaintes au civil ? Ah ! ça, c'était une autre histoire.

— On a déjà commencé à voir du vandalisme dans certaines parties de la ville, et ce n'est que le premier jour de la rentrée, a poursuivi le shérif de son ton décidé.

Attendez un peu ! Du « vandalisme » ?

J'en aurais presque ri. Mais c'était quoi mon problème ? Pourquoi diable est-ce que j'étais allée m'imaginer, ne serait-ce qu'une seule seconde, que tout ça avait le moindre rapport avec moi ?

Jade avait raison : il fallait vraiment que je décompresse. « Le lycée, ce n'était pas la mort, après tout. »

— Et je pense que vous savez de quelle partie de la ville je veux parler, continuait le shérif.

Un léger détail était venu modifier la posture des policiers qui montaient la garde à toutes les issues : comme leur supérieur, ils avaient à présent la main posée sur la crosse de leurs pistolets.

C'est qu'ils ne plaisantaient pas, là.

— Quand votre proviseur est venu me trouver, a-t-il repris d'un ton encore plus mesuré, je lui ai dit que rien ne me ferait plus plaisir que de venir ici vous parler. Pour ne rien vous cacher...

Le shérif s'est alors penché vers son pupitre et a agité l'index vers nous comme pour nous inviter à nous approcher, comme s'il voulait nous confier un secret.

Contrairement au proviseur, il avait de tels talents d'orateur que je me suis prise à le faire vraiment, avant de me rendre compte à quel point c'était nul. Qu'est-ce que le chef de la police d'Isla Huesos aurait pu avoir à me dire ? Il ne me connaissait même pas.

Et, si tout se passait comme je l'espérais, il ne me connaîtrait jamais.

— Je veux qu'après ça chacun de vous retourne chez lui et dise à ses parents – qui, pour la plupart, ont également

fréquenté ce vénérable établissement – que le shérif Santos est venu vous parler aujourd’hui d’une tradition séculaire d’Isla Huesos que, j’en suis sûr, nombre d’entre eux n’ont pas manqué de respecter quand ils étaient encore scolarisés ici. Voici ce que je veux que vous leur disiez : « Maman, papa...

Sa voix était montée en puissance et s’était faite encore plus vibrante. Il ne murmurait plus, maintenant. Non, maintenant, ses paroles résonnaient à travers tout l’amphi, faisant trembler les murs comme un grondement de tonnerre.

— ... LA NUIT DU CERCUEIL EST ANNULÉE CETTE ANNÉE ».

Grognement collectif – manifestement hostile – aussitôt suivi de murmures offusqués. Tout le monde avait vraiment l’air de très mal prendre le fait de ne pas pouvoir célébrer un truc qui s’appelait « la Nuit du Cercueil ».

Mais où est-ce que j’étais encore tombée, moi ?

— Écoutez ! (Le shérif avait levé les mains pour obtenir le silence. Il l’a obtenu.) Vous auriez peut-être dû y penser *avant* que certains d’entre vous n’entrent par effraction dans le cimetière d’Isla Huesos, la nuit dernière, pour s’y livrer à d’inqualifiables actes de vandalisme. Non seulement sur un des tombeaux, mais aussi sur les grilles de l’entrée.

Les yeux rivés sur lui, j’osais à peine respirer.

Le cimetière.

Oh Seigneur !

Et les grilles de l’entrée. Ces grilles de fer forgé fracturées, tordues comme du vulgaire fil de fer.

— Le cimetière n’est pas une cour de récréation !

La voix du shérif, qui, quoique amplifiée, avait conservé jusqu’à présent son sympathique accent traînant du Sud, venait de virer au rugissement tellurique, faisant même sursauter Kayla, qui, abaissant enfin son portable, a regardé le policier avec de grands yeux effarés.

— C’est un sanctuaire, la dernière demeure des défunts. Ces tombes ont droit au respect de tous. Et, tant que je serai à mon poste, vous ne les profanerez pas pour vous adonner à vos jeux puérils. Pas une seule ! ME SUIS-JE BIEN FAIT COMPRENDRE ?

Mon élanement dans la nuque a soudain redoublé.

— Maintenant que j'ai toute votre attention, a-t-il enchaîné d'un ton un peu plus calme, je veux vous informer que, jusqu'à nouvel ordre, les grilles du cimetière seront fermées vingt-quatre heures sur vingt-quatre – quand elles auront été réparées, bien sûr. Et, au cas où certains d'entre vous ne prendraient pas cet avertissement au sérieux, comme il se peut qu'il y en ait un ou deux d'assez bêtes pour escalader la clôture (hum hum), je tiens à vous signaler que des patrouilles la surveilleront jour et nuit. Je comprends que cela puisse ennuyer ceux d'entre vous qui voudraient rendre un dernier hommage à leurs chers disparus. Aussi aurez-vous tout loisir de prendre rendez-vous, pour ce faire, avec le gardien du cimetière, M. Richard Smith.

Le shérif désignait un homme âgé, élégamment vêtu d'une veste de lin, d'un nœud papillon vert pomme et d'un canotier de paille, assis sur une chaise pliante au pied des marches qui menaient à l'estrade, un attaché-case sur les genoux. À la mention de son nom, le vieil homme s'est levé, a porté la main à son chapeau pour nous saluer et s'est rassis.

Je l'ai immédiatement reconnu. C'était ce même homme qui m'avait tant de fois incendiée parce que je prenais son cimetière « pour une place publique ».

— M. Smith sera heureux de vous ouvrir les grilles et de vous conduire directement à la tombe sur laquelle vous souhaitez vous recueillir. Il attendra naturellement que vous ayez terminé pour vous raccompagner, a expliqué le chef de la police.

Le gardien s'est de nouveau levé pour préciser, d'une voix étonnamment forte pour un si frêle vieillard, « Pendant les heures d'ouverture », avant de se rasseoir.

— Pendant les heures d'ouverture, bien entendu, a répété le shérif dans le micro.

Nouveaux murmures insatisfaits dans l'assistance – sauf Alex, qui s'est contenté d'arquer un sourcil comme s'il trouvait cette histoire passionnante. Il s'est mis à tambouriner nerveusement sur le dossier de devant avec un stylo, pour le plus grand agacement de la fille qui occupait le siège correspondant.

Elle s'est brusquement retournée.

— Pourrais-tu, *s'il te plaît*, arrêter ça ? a-t-elle soudain sifflé entre ses lèvres pincées.

— Désolé, a marmonné Alex en s'exécutant sur-le-champ.

— Qui se sent d'attaque pour une Ralbol après ça ? a lancé Kayla en levant les yeux de son portable.

— J'ai que cinq dollars, a grommelé Alex.

— Fiffille peut bien payer, a rétorqué Kayla. Est-ce que son père n'est pas censé s'en mettre plein les poches ? T'es partante, fiffille ?

— Pas de problème. Comme vous voudrez.

Je ne savais absolument pas de quoi ils pouvaient parler – j'étais presque aussi sonnée que si j'avais marché sur mon écharpe pour me rechoper un hématome sous-dural. Je n'avais qu'une seule idée en tête : si incompréhensible que cela puisse paraître, une fois de plus, John avait remis ça.

Il avait laissé derrière lui une preuve tangible de son existence, et, par la même occasion, commis un délit.

Un délit que la police d'Isla Huesos allait me coller sur le dos – tout comme celle du Connecticut, qui avait estimé qu'elle ne pouvait pas faire autrement, vu qu'elle se voyait mal incriminer une ombre d'un mètre quatre-vingt-quinze qui, bien qu'elle soit apparue sur la vidéo, n'avait laissé aucune empreinte ni aucune trace de pas.

Ma journée était déjà fichue. Je n'imaginais pas comment ça aurait pu être pire.

Mais il s'est trouvé que ça *pouvait* être pire. *Bien* pire.

Parce que, quand je me suis rendue dans les bureaux de New Pathways après la réunion d'information pour récupérer mon téléphone, entraînant dans mon sillage un Alex et une Kayla qui ne cessaient de me prendre la tête parce qu'ils ne voyaient pas pourquoi on avait besoin de passer chercher mon portable vu que, comme je l'avais dit moi-même, personne ne m'appelait jamais, de toute façon, qui j'ai trouvé en train de papoter avec Tim, Jade et les autres éducs ?

Ma mère.

Mais il y avait encore pire. Parce que, assis dans son petit coin, sur une des chaises en plastique rouge de la salle d'attente,

regardant avec la plus grande attention un numéro préhistorique de *Time Magazine* à travers ses lunettes cerclées, n'était autre que M. Richard Smith, gardien du cimetière d'Isla Huesos de son état. Son canotier et son attaché-case étaient posés sur la chaise d'à côté. Et, posé sur l'attaché-case, trônait un collier.

Mon collier.

CHAPITRE 12



*Jamais âme innocente en ces lieux ne s'embarque ;
Voilà pourquoi Caron te chassait de sa barque :
Tu comprends maintenant d'où venait sa fureur.
DANTE ALIGHIERI, L'Enfer, Chant III*

J'avais à peine posé les yeux dessus que mon cœur faisait un double salto arrière. Je n'avais pas réalisé à quel point il me manquait... avant de le voir entre les mains de quelqu'un d'autre.

Et pas de n'importe qui, en plus. Mon collier était entre les mains du gardien du cimetière. Mais qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ?

Rien de bon, à mon avis.

— Oh ! Bonsoir, ma chérie ! s'est écriée ma mère.

Elle a réussi à se retenir de me sauter au cou pour me couvrir de papouilles – et me coller la honte devant tout le monde.

Mais on voyait bien qu'elle en mourait d'envie.

— J'espère que ça ne te gêne pas que je sois passée faire un saut, a-t-elle précipitamment enchaîné. Je sais que tu étais censé la raccompagner à la maison, Alex, mais je brûlais tellement de savoir comment s'était déroulée cette première journée ! Je voulais me rendre compte par moi-même. J'avais un tel trac pour cette rentrée. Plus que vous, mes enfants, je vous assure !

« Ça m'étonnerait, maman. Tu comprends, tu ne sais pas ce qui m'est arrivé, cette nuit, au cimetière. Tu n'as rien vu de la

tempête : tu dormais.

» Et tu ne soupçonnes même pas ce que ce vieux monsieur, assis là sur sa chaise en plastique, est à deux doigts de faire – moi non plus, d'ailleurs.

» Mais il ne peut rien prouver. Tout le monde peut avoir un collier comme celui-là – enfin, peut-être pas tout le monde... et peut-être pas tout à fait comme celui-là...

» Mais c'est pas grave. Tant qu'il ne me met pas en colère. Car, si jamais je vois rouge... »

— Ne t'inquiète pas, maman, lui ai-je répondu en allant vaguement l'embrasser. (J'espérais qu'elle ne sentirait pas combien je tremblais.) Ça s'est super bien passé.

Intox. Et ça n'allait vraisemblablement pas s'arranger dans les minutes qui suivaient.

— Ah ! s'est réjouie ma mère en m'étreignant à moitié (Je me tenais volontairement de biais.) J'en suis ravie. Non que j'en aie douté, a-t-elle aussitôt ajouté, baissant d'un ton. Mais, quand j'ai vu toutes ces voitures de police en arrivant, je n'ai pas pu m'empêcher...

— Oh ! ça ? Ce n'est rien, l'ai-je immédiatement rassurée, en évitant soigneusement le regard du vieux gardien.

— Ben tiens ! a persiflé Kayla avec un petit ricanement sarcastique. Rien du tout. Juste une mobilisation générale pour éviter au proviseur Alvarez de se faire lyncher par tout le lycée parce qu'il a *encore* annulé la Nuit du Cercueil. La routine, quoi.

— La Nuit du Cercueil ?

Ma mère a laissé échapper un petit rire cristallin. Si quelqu'un de l'extérieur était entré à ce moment-là, il aurait pu la prendre pour une éducatrice de New Pathways. Vu du dehors, elle n'était pas si différente – mis à part les tatouages. Le seul truc qui tranchait vraiment, c'était qu'elle portait un polo bleu marine avec le logo blanc de l'Institut Océanographique d'Isla Huesos. Et pour cause : c'était à l'I.O.I.H. qu'elle avait trouvé un job en arrivant ici. Par « trouver un job », j'entends que c'était à l'I.O.I.H. qu'elle avait fait un super méga don, amputant d'une bonne part le pactole qu'elle avait obtenu de mon père dans le règlement du divorce.

Vu ses qualifications, je suis bien sûre que l'I.O.I.H. l'aurait

embauchée, de toute façon. Mais, si elle ne l'avait pas renfloué, il n'aurait juste pas pu la payer. Maintenant, grâce à ma mère, les fonds étaient remontés en flèche. Et les spatules rosées – dont la population avait réellement été décimée, en bonne part par la boîte de mon père – avaient une chance de survie (pas seulement les spatules rosées, d'ailleurs, mais plein d'autres espèces de la faune marine locale).

Ça faisait du bien, de temps en temps, de savoir que tous les problèmes conjugaux de mes parents ne venaient pas uniquement de mon accident.

— Non ! Ne me dites pas que le Lycée d'Isla Huesos célèbre toujours la Nuit du Cercueil ! s'est exclamée ma mère, excitée comme une gamine, en serrant la main de Kayla qui s'était spontanément présentée.

Apparemment, Kayla adorait se présenter aux gens. Je ne savais pas trop quel était son problème, mais ce n'était pas la timidité qui l'étouffait, en tout cas.

— Eh bien, disons que l'administration fait son possible pour veiller à ce qu'il ne le célèbre pas, justement, lui a répondu Tim. Mais les vieilles habitudes ont la vie dure.

J'avais du mal à suivre la conversation tout en gardant le gardien du cimetière à l'œil. M'avait-il reconnue après toutes ces fois où il m'avait demandé de descendre de mon vélo et de « faire preuve d'un minimum de respect envers les défunts » ? Sans doute pas.

Qu'est-ce que ça pouvait bien faire ? Il ne savait pas que c'était mon collier. Ni que j'étais allée dans le cimetière la nuit dernière. Ni que j'avais quoi que ce soit à voir avec ce qui était arrivé aux grilles de son cimetière.

Sauf que... il y avait cette mèche de cheveux, évidemment – celle que j'avais si théâtralement arrachée en enlevant mon collier pour le rendre à John. Elle était toujours prise dans la chaîne en or. Je la distinguais parfaitement sur le cuir chamois de son attaché-case.

Pouvait-il demander un test ADN ? Pas sans autorisation légale.

Et même, qu'est-ce que ça lui donnerait ? J'étais allée plein de fois au cimetière, à commencer par ma première visite, dix

ans plus tôt. Il ne pouvait pas prouver que j'y étais cette nuit. Et ce n'était certainement pas moi qui avais fait quoi que ce soit à ses grilles ! Comment j'aurais pu ? Je ne suis qu'une petite débutante du Cours Privé de Jeunes Filles de Westport, moi.

Du moins, je l'aurais été si je ne m'étais pas fait virer pour « voies de fait ».

— En parlant de bonnes habitudes qui ont la vie dure, félicitations, Pierce ! a repris Tim. Un jour de passé et ni E.P.C. ni E.T.E. Continue comme cela.

Il a ouvert un tiroir et en a sorti mon portable pour me le présenter avec des mines de prestidigitateur.

— Merci, ai-je murmuré en récupérant mon téléphone posé sur sa main tendue comme s'il me le servait sur un plateau.

Directeur du programme New Pathways, Tim avait plutôt l'âge de ma mère que celui de Jade – autant dire qu'il n'avait pas tendance à utiliser des mots comme « énorme » et n'arborait pas de tatouage avec un titre d'Ice Cube qui incitait à « freiner avant de dérapier ». Non, lui, il parlait plutôt d'E.P.C. – Exclusion Provisoire de Cours – ou d'E.T.E. – Exclusion Temporaire de l'Établissement – et il portait une cravate.

— Bon, on peut y aller, maintenant ? s'est soudain impatienté Alex, avec une telle exaspération dans la voix que Jade, qui était restée tout ce temps adossée à la porte de son bureau, son bocal de Rotella dans les bras, a éclaté de rire.

— T'es pressé, mec ? lui a-t-elle lancé en inclinant le bocal dans sa direction. T'as hâte de te coltiner tous ces devoirs à la maison ?

— On va au Queen, lui a expliqué Kayla en plongeant la main dans le bocal, après le refus silencieux d'Alex. Et on veut y être avant la ruée.

— Oh ! s'est de nouveau exclamée ma mère avec, dans les yeux, une expression que je reconnaissais.

C'était celle qu'elle avait eue quand Jade avait parlé de la Nuit du Cercueil : le regard humide de cette « nostalgie des jours heureux qui s'en sont allés et ne reviendront plus » : snif ! sortez vos mouchoirs.

— Les ados vont-ils toujours prendre une glace dans ce café, en face de la plage de Higgins Beach, après les cours ?

— Oui, lui a confirmé Alex d'un ton sec. C'est bien pour ça qu'on doit se magner. C'est pas avec un bout de réglisse sans matière grasse et sans réglisse que je vais assurer mon shoot du goûter.

Tout le monde s'est marré... sauf M. Smith, le gardien du cimetière, qui a posé son magazine périmé et s'est levé.

— Je ne plaisanterais pas avec cela, si j'étais toi, jeune homme, a-t-il apostrophé Alex. Surtout quand on pense au temps que ton père a passé derrière les barreaux et à la raison pour laquelle il a été enfermé.

Les rires se sont arrêtés net.

— Pardonnez-moi, est alors intervenue ma mère d'une voix tendue, en se tournant vers M. Smith, mais je ne crois pas que nous ayons été présentés. Je suis Deborah Cabrero, et voici ma fille, Pierce. Alex est mon neveu. Christopher Cabrero, son père, est mon frère.

— Je sais, lui a répondu M. Smith sans se démonter.

Il n'avait pas du tout l'air mal à l'aise. À le voir se pavaner dans sa veste de lin, avec son beau nœud papillon, on aurait pu croire qu'il n'avait rien de mieux à faire de la journée que de semer la pagaille dans les bureaux de New Pathways.

Ce qui, vu qu'il bossait dans un cimetière dont les grilles (fracturées) seraient désormais fermées vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept, était vraisemblablement le cas.

— C'est honteux, ce qui est arrivé à votre frère. Sans compter que cela ne sert à rien. Je serais navré de voir celui-ci suivre le même chemin.

Le regard noir de M. Smith s'était braqué sur Alex qui, de colère, s'empourprait jusqu'à la racine des cheveux.

Mais, avant qu'Alex n'ait eu le temps de réagir, M. Smith s'était déjà tourné vers ma mère pour la considérer par-dessus le bord de ses lunettes à monture dorée.

— Il en est allé tout autrement pour vous que pour votre frère, n'est-ce pas, Deborah ? J'avais l'habitude de jouer à la pétanque avec votre père avant sa disparition. Il était très fier de vous. Quel dommage que vous n'ayez apparemment pas pu lui rendre visite plus souvent de son vivant !

Le ton réprobateur ne m'avait pas échappé et je ne voyais pas comment ma mère aurait pu ne pas le percevoir. Quoique, on ne sait jamais avec elle. Elle a souvent la tête ailleurs – avec ses spatules rosées, pour changer.

— Mais vous voilà de retour à Isla Huesos, à ce que je vois, poursuivait M. Smith. J'espère que vous saurez épauler Christopher un peu mieux maintenant que par le passé.

Maman ouvrait des yeux comme des soucoupes. Cette fois, j'étais bien sûre qu'elle n'avait pas la tête à ses spatules rosées. Elle avait parfaitement capté le reproche de ne pas être venue voir grand-père avant sa mort. Et celui de ne pas avoir su soutenir oncle Chris... quoi que ça ait bien pu vouloir dire.

Avant même de baisser les yeux, j'avais déjà d'abominables élancements dans la nuque.

Mais, quand j'ai regardé les chaussures du gardien du cimetière, j'ai su que c'était mort.

Des pompons.

— Je ne suis pas certaine de bien comprendre ce à quoi vous faites allusion, monsieur Smith, répliquait cependant ma mère d'un ton extrêmement mesuré – on sentait qu'elle prenait sur elle. Mais merci de vous sentir aussi concerné. Mon frère va on ne peut mieux depuis sa libération et...

— Vraiment ? (À l'entendre, M. Smith semblait absolument enchanté de recevoir de si bonnes nouvelles.) Eh bien, c'est rassurant. C'était un garçon très courtois, en son temps, au lycée, si ma mémoire est bonne. Il doit être assailli de visiteurs...

Hein ? Qu'est-ce qu'il racontait ? Personne n'était jamais venu voir oncle Chris, pas plus quand j'étais restée dîner chez grand-mère que quand je traînais là-bas avec Alex ou que je restais assise sur le canapé avec son père à regarder en silence la chaîne météo. (Elle n'était pas si nulle, cette chaîne, d'ailleurs. Il y avait plein d'émissions sur des gens qui avaient failli se faire aspirer par des tornades.)

« Vous deux alors ! maugréait ma grand-mère quand elle rentrait après une longue journée de travail à Trucs du Tricot. Il n'y en a pas un pour rattraper l'autre ! Comment est-ce que vous pouvez avaler cette soupe ? Ça vous ramollit le cerveau, vous savez. Pierce, est-ce que ton docteur sait combien de sodas tu

ingurgites par jour ? Et ne viens pas me dire que c'est du light, hein. Je croyais que tu n'étais pas censée consommer de caféine. Ta mère me bassine assez avec ça. Tu ressembles de plus en plus à ton père. Christopher, pourrais-tu, s'il te plaît, arrêter de la pousser au vice ?

Check Yourself Before You Wreck Yourself.

Mais le gardien du cimetière avait indubitablement raison. Tout comme ma mère, oncle Chris avait vraiment été très populaire au lycée. Quand on avait traversé le bâtiment principal du L.I.H., celui qu'on appelait maintenant le Bât'A, pour déposer mon livret scolaire du Cours Privé de Jeunes Filles de Westport et m'inscrire pour cette année, Alex m'avait montré la vitrine des trophées. Oncle Chris était partout. Maman aussi, dans des disciplines comme le tennis ou la natation. Grand-père avait brillé en athlétisme et grand-mère s'était illustrée pour avoir remporté le titre de « Reine de la Rentrée ».

Les Cabrero avaient tapissé les murs du Bât'A.

Tous sauf Alex. Et moi, forcément.

Ma mère se tenait à présent dans les bureaux de New Pathways, dans le Bât'D, se mordant la lèvre, les yeux au plancher... sans toutefois regarder dans la direction des pompons sur les mocassins de M. Smith. Ce que je ne parvenais pas à comprendre. Comment pouvait-elle ne pas les avoir remarqués ? Comment quelqu'un ici pouvait-il seulement ne pas avoir les yeux braqués dessus ? On ne voyait que ça ! Ils étaient tellement *laid*s.

J'ai jeté un coup d'œil au collier. Il commençait à virer au violet, genre coquard pas frais. Et je ne le portais même pas !

Il fallait que je sorte d'ici. Il le fallait. Avant qu'il n'arrive une nouvelle catastrophe.

— Ah ! mais..., embrayait Tim avec une joie forcée, pour briser le silence qui s'était installé, Alexander est inscrit à notre programme New Pathways et il s'en sort très bien. C'est un garçon épatant.

— Je suis ravi de vous l'entendre dire.

Cependant, Richard Smith reluquait Alex par-dessus les

verres de ses lunettes cerclées et, à en croire son regard, il n'avait pas l'air « ravi » du tout.

— Je suis passé vous voir parce qu'il y a une chose de la plus haute importance dont je voulais m'entretenir avec vous, poursuivait-il.

Il s'est alors tourné vers son attaché-case, sur lequel mon collier était posé en équilibre parfait.

Oh non ! Il savait. J'ignorais comment, mais il savait. Il savait que c'était moi au cimetière, cette nuit, pour les grilles – même si ce n'était pas moi. Enfin, pas vraiment vraiment.

Il a soulevé le diamant, devenu gris-mauve à présent.

J'ai entendu ma mère retenir son souffle. Elle l'avait reconnu. Bien sûr qu'elle l'avait reconnu ! Elle m'avait vue le porter des milliers de fois, pendant tout ce remue-ménage après mon accident et le divorce, et chaque jour depuis, bien qu'elle ne m'ait jamais redemandé d'où il sortait. Elle semblait penser que c'était juste un accessoire de carnaval dont je m'étais bizarrement entichée.

En le voyant subitement entre des mains étrangères, elle a tourné vers moi des yeux interrogateurs.

Le sang martelant mes tympans, j'ai prié en silence pour qu'elle se taise. Les murs des bureaux de New Pathways étaient tout à coup devenus si rouges qu'on les aurait crus tapissés de fleurs de flamboyant.

« Ne dis rien. » Je ne savais pas très bien à qui je m'adressais en pensant ça : à ma mère, à Richard Smith ou à moi-même ? « Par pitié, ne dis rien. Un truc terrible va arriver, si tu dis quelque chose... »

C'est alors que le gardien du cimetière a déplacé mon collier pour ouvrir son attaché-case et en sortir une liasse de documents.

— J'avais espéré que vous m'aideriez à faire passer ces prospectus. (Il s'est retourné, est venu vers nous et a commencé à nous en remettre un tas à chacun.) Ils donnent les nouveaux horaires de visite du cimetière et j'aimerais vraiment qu'ils soient distribués aussi vite que possible.

Debout à côté de moi, Tim a balayé du regard les prospectus que le vieux gardien venait de lui coller dans les mains. Il

semblait perplexe.

Il n'était pas le seul.

— Vous auriez mieux fait de les déposer au secrétariat du proviseur, vous savez, Richard, lui a-t-il fait remarquer. C'est là que l'on gère ce genre de chose, d'habitude.

— Oh oui ! je sais, lui a assuré le gardien du cimetière tout en s'activant fébrilement pour achever sa distribution. Mais j'ai trouvé le personnel du bâtiment D tellement plus obligeant.

Je restais plantée là, considérant d'un regard incrédule la liasse de papiers que je tenais entre les mains. Le rouge qui suintait des murs des bureaux de New Pathways commençait à se retirer ; mon cœur et ma respiration, à retrouver un rythme normal.

C'est alors que je m'en suis aperçue : mes flyers n'étaient pas les mêmes que ceux des autres. Sur le dessus de ma pile, un message avait été griffonné, avec ce qui ressemblait à un stylo-plume, dans une écriture déliée.

« Si vous ne voulez pas d'ennuis, prenez rendez-vous avec moi », avait écrit le gardien du cimetière.

En dessous était inscrit un numéro de téléphone.

Des ennuis, j'en avais déjà eu bien assez comme ça.

Le problème, comme l'avait fort justement souligné John, la nuit précédente, c'était que, où que j'aie, les ennuis semblaient me suivre à la trace.

Les yeux rivés au message, j'essayais de trouver un sens à tout ça – Comment l'avait-il su ? Comment Richard Smith avait-il su que c'était moi ? – quand j'ai perçu un déclic. Lorsque j'ai relevé les yeux, le vieil homme fermait justement son attaché-case.

Avec mon collier à l'intérieur.

— Eh bien, au revoir tout le monde, a lancé M. Smith en nous faisant un petit signe de la main. Amusez-vous bien.

Et il a quitté les locaux de New Pathways en sifflotant – me regardant droit dans les yeux au moment où je tournais la tête pour le suivre à travers les larges vitres du bureau.

Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai mis un nom sur l'air qu'il avait sifflé : *À la ronde, jolie ronde.*

Qui ne veut pas dire grand-chose, en fait.

Sauf pour quelqu'un qui, ayant fait un petit aller-retour dans la mort, a passé un bon moment sur le Net à chercher tout un tas de trucs bizarres sur le sujet. Comme quoi certaines personnes pensaient que la comptine *À la ronde, jolie ronde* traitait, en réalité, de la Peste Noire qui avait fait une centaine de millions de victimes au cours du Moyen Âge.

— Wouoh ! a lâché Jade dès qu'il a eu le dos tourné. En voilà un drôle de mec ! (Elle a penché son bocal de bonbons vers moi.) Un Rotella ?

J'ai jeté un œil aux petits rouleaux rouges.

— Euh, non ça va. Merci quand même.

Ça m'avait coupé l'appétit.

Je crois que ma mère n'en menait pas large non plus. Elle m'a adressé un sourire radieux – trop radieux pour être honnête – comme pour me montrer que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Mais j'ai bien vu qu'elle se cramponnait à son sac, si fort qu'elle en avait les articulations exsangues. Elle savait aussi bien que moi que tout était loin d'aller à merveille.

— Donc, a-t-elle joyeusement repris, son regard passant d'Alex à Kayla puis à moi et inversement. L'Island Queen ? Voilà qui promet, n'est-ce pas ?

— Oh oui ! ai-je bravement répondu. Ça va être énorme.

CHAPITRE 13



*Sur la terre des pleurs, déchaînant sa colère,
S'élève un vent terrible et que la foudre éclaire.
Et devant tant d'horreurs forcé de succomber,
Comme pris de sommeil, je me laissai tomber.
DANTE ALIGHIERI, L'Enfer, Chant III*

J'aurais pu trouver trois milliards de trucs de mieux à faire que me taper une queue de vingt personnes devant l'Island Queen – la version cheap locale de Dairy Queen – sous un soleil de plomb.

Dormir, déjà. Je n'en avais pas franchement eu l'occasion, la nuit dernière. Bon d'accord, c'était un peu beaucoup ma faute. N'empêche.

Régler cette histoire de rendez-vous avec Richard Smith aussi.

Mais il n'avait pas décroché quand je l'avais appelé des toilettes des filles, avant de rejoindre Alex et Kayla sur le parking des élèves – sans doute parce qu'il n'avait pas encore eu le temps d'arriver chez lui. Le numéro qu'il m'avait laissé n'était peut-être pas un portable. Il ne semblait pas vraiment du style à en avoir un. Il ne savait même pas ce que c'était, si ça se trouve.

« Euh, bonjour, euh, monsieur Smith, j'avais bredouillé, c'est Pierce Oliviera. On vient juste de se croiser dans les bureaux de New Pathways. Vous m'avez remis un petit mot pour me demander de vous appeler, vous savez ? (J'avais encore les mains moites rien que de l'avoir vu. L'air conditionné était

toujours réglé à des températures polaires, pourtant, au lycée.) Alors je vous appelle pour fixer ce rendez-vous que vous vouliez. »

Lamentable. Probablement le message le plus nul qu'on ait jamais laissé de toute éternité. Mais qu'est-ce que vous vouliez que je dise ? « Je veux le collier que j'ai laissé dans le cimetière, cette nuit, quand les grilles ont été bousillées » ? Je n'allais certainement pas laisser enregistrer quoi que ce soit qui aurait pu se retourner contre moi. J'avais retenu la leçon, après ce qui s'était passé à Westport. Pas si bête.

« Si vous pouviez juste me rappeler dans les meilleurs délais, je vous en serais infiniment reconnaissante, avais-je ajouté. Le plus tôt sera le mieux parce que j'aimerais bien régler ça aujourd'hui, si possible. » J'avais laissé mes coordonnées et j'avais raccroché.

Il ne me restait plus, maintenant, qu'à tuer le temps en attendant qu'il me rappelle. Seulement, j'aurais préféré le tuer autrement qu'en poireautant derrière trois millions d'accros au fast-food glacé sous un soleil à griller sur pied, tout ça pour commander un truc baptisé Rase-mottes.

— Ralbol, m'a corrigée Kayla quand je lui ai demandé pourquoi on ne pouvait pas aller en chercher ailleurs, plutôt. Une coupe Ralbol. Et y a que là qu'il y en a. C'est comme des Blizzards, ceux qu'on trouve chez Dairy Queen, mais en mieux parce qu'ils mettent tout un tas de trucs dedans.

— Quel genre de truc ?

Je me sentais un poil sur les nerfs. Et ça n'avait pas grand-chose à voir avec la queue. Et si M. Smith me demandait carrément comment je me l'étais procuré, ce collier ?

Comment ça « Et si ? » ? Bien sûr qu'il allait me le demander !

— Oh ! tu sais, quoi, disait Kayla, des trucs. Moi, j'aime la Choc choc chip et chocolate cookie. Alex, c'est Butterfinger crumble avec des M&M'S. Et toi, c'est quoi ton truc, fille ?

Mais il pouvait faire bien pire, le gardien du cimetière, dans le style question piège. Et je redoutais plus encore de devoir y répondre. La façon dont ces énormes grilles avaient été vrillées, par exemple, et pourquoi... Tout ça était encore un peu trop

frais dans mon esprit : je n'étais pas très sûre de parvenir à mentir sans me trahir.

« Je vais te dire, moi, ce que tu peux faire, m'avait dit John quand je lui avais demandé ce que je pouvais faire de plus pour l'aider. Me foutre la paix ! »

Il avait ensuite ajouté : « Et je peux te garantir que tu n'auras plus à redouter de me voir débarquer sans prévenir pour me comporter "comme un imbécile" » juste avant de balancer un grand coup de pied dans les grilles du cimetière. Ça avait fait un boucan d'enfer.

— Fifille. Fifille. Pier-ce !

— Oh ! pardon, me suis-je excusée en clignant des yeux. Tu disais ?

Kayla a levé les yeux au ciel.

— C'est quoi, son problème, à ta cousine, Alex ?

— Elle est sous médocs, a marmonné l'intéressé. Mais elle booste le tout de caféine à hautes doses, et comme ça lui est formellement interdit...

Je lui ai balancé un regard noir.

— Ouah ! je constate que certains ont bien écouté leur mamie chérie.

Il ne s'est même pas donné la peine de me répondre. Il passait la file en revue, tant devant que derrière nous, comme s'il essayait de trouver – ou appréhendait de voir – quelqu'un...

Quelqu'un, d'accord, mais qui ?

Ce n'était pas vraiment ce que je m'étais imaginé en acceptant d'aller prendre une glace avec eux après les cours. J'avais juste voulu faire comme si j'étais normale devant ma mère, comme si j'avais des amis, comme si je faisais partie de la bande, puisque c'était, apparemment, le seul moment de sa visite dans les bureaux de New Pathways qui l'avait un peu consolée après cet échange houleux avec le gardien du cimetière à propos d'oncle Chris.

C'était quoi, cette histoire, d'ailleurs ? Je n'avais jamais vraiment su pourquoi oncle Chris était allé en prison. Une affaire de drogue... « Détention de stupéfiants avec intention de cession. » Rien de bien méchant, en tout cas. Pas de violence. Ça, j'en étais sûre. Pour la bonne raison que j'étais la seule de la

famille à avoir cette spécificité sur son casier judiciaire. Ou, du moins, je l'aurais un jour, si les avocats de mon père ne s'arrangeaient pas pour étouffer l'affaire.

« Amuse-toi bien », n'avait cessé de répéter ma mère, en agitant la main pour me dire au revoir à la sortie des bureaux de New Pathways.

« Je t'en prie, semblait me dire son regard suppliant, je t'en prie, ne gâche pas ce qui pourrait bien être notre dernière chance, comme tu l'as fait là-bas, à Westport. »

Alors voilà, j'essayais de ne pas tout gâcher, comme je l'avais fait là-bas, à Westport.

Mais, jusqu'à présent, le seul truc qu'il y avait d'un tant soit peu amusant, dans cette petite virée à l'Island Queen, c'était de regarder Kayla et mon cousin se manger le nez.

— Ben quoi ? disait Kayla à Alex. C'est pas comme si c'était une petite sainte, non plus.

— Kayla, a tenté de la freiner Alex, d'un ton qui sonnait comme un avertissement.

— Quoi ? C'est vrai, non ? Tout le monde en parle. C'est même sur le Net. T'as qu'à taper son nom dans Google.

— Kayla, a répété Alex. *Laisse tomber.*

Elle lui a lancé un coup d'œil exaspéré.

— Ils l'auraient pas mise dans le Bât'D, si elle était normale. Il va bien falloir qu'elle crache le morceau en groupe de parole cette semaine, de toute façon, Alex. Alors, autant qu'elle le fasse maintenant.

— Euh, de quoi vous parlez, là ?

— De toi, m'a répondu sans hésiter Kayla. Tu l'as tué ou tu l'as pas tué, ce prof, dans ton ancien lycée ?

Alex s'est caché le visage dans les mains.

— Ouah ! ai-je répété. Carrément ?

Kayla a hoché la tête avec empressement.

— Non.

Elle a eu l'air déçu.

— Ah bon. Tout le monde dit que tu l'as tué.

— Eh bien non.

— Mais tu l'as quand même salement amoché, hein ?

J'allais lui répondre quand j'ai aperçu une de ces filles qui

m'avaient regardée de travers dans l'amphi – je l'ai reconnue à cause de ses cheveux d'une raideur hallucinante.

— Oh ! mon Dieu ! s'est-elle exclamée, s'arrêtant brusquement sur sa lancée. Attends un peu. Tu es Pierce Oliviera, n'est-ce pas ?

Je n'avais jamais vu cette fille de ma vie avant qu'elle ne me snobe, un peu plus tôt dans l'amphi, puis semble brusquement changer d'avis.

Elle se dirigeait pourtant vers moi avec un large sourire, comme si on était les meilleures amies du monde, des super copines qui se seraient perdues de vue depuis trois mille ans.

— Euh... oui ?

— Oh ! mon Dieu ! s'est-elle répétée. (Elle en a même carrément sauté en l'air.) Depuis le temps que je voulais faire ta connaissance ! Je m'appelle Farah. Farah Endicott. La petite amie de Seth Rector. Seth m'a dit qu'il t'avait rencontrée aujourd'hui et que tu étais *trop* cool.

Au début, je n'avais pas la moindre idée de ce dont elle voulait parler. Et puis je me suis souvenue du garçon qui m'avait aidée à récupérer mon emploi du temps voltigeur et qui, par la suite, avait si bien su ramener le calme lors de l'assemblée générale. Seth Rector, de Rector Realty. Et sans doute du mausolée Rector, dans le cimetière.

Enfin, il y serait un jour. Il n'y était pas encore, forcément.

— Ah ! me suis-je exclamée, faute de mieux. (Je ne savais pas trop comment réagir.) Salut.

— Mais qu'est-ce que tu fais dans cette queue interminable ? s'est étonnée Farah – elle avait l'air atterré.

Elle avait tellement hurlé que tout le monde avait cessé de me regarder, moi – la fille qui avait tué un prof dans son ancien lycée, à ce qu'on racontait – pour la regarder, elle.

— Enfin, c'est absolument dé-ment, je veux dire.

— Euh...

J'ai jeté un coup d'œil furtif vers Alex et Kayla, qu'elle avait d'ailleurs carrément ignorés – impossible de ne pas le remarquer.

Mais ce n'était pas vraiment un problème, apparemment, puisqu'ils en faisaient autant. Alex rivait un regard minéral sur

l'océan (la plage n'était qu'à une centaine de mètres, de l'autre côté du parking, derrière une petite digue d'à peine un mètre de haut) et Kayla lisait ses textos sur son portable.

— On est arrivés un peu tard, j'imagine, lui ai-je expliqué. On a été obligés de faire un petit arrêt en route.

Je ne lui ai pas précisé que le « petit arrêt » en question correspondait, en fait, à un passage par les bureaux de New Pathways pour récupérer mon portable – que je n'avais pas le droit d'emporter en cours pour cause de trouble neuro-comportementalo-développemental.

— Eh bien, venez vous asseoir avec nous, s'est enthousiasmée une Farah rayonnante, avec un sourire jusqu'aux oreilles, en tendant la main pour attraper, non pas mon bras, mais celui d'une Kayla encore plus sidérée que moi.

Je l'ai vue se raidir, avant d'échanger un coup d'œil ahuri avec mon cousin.

— Nous avons des tables sur la plage – avec parasols, donc à l'ombre. Et Seth est pratiquement en tête de file. Dites-moi simplement ce que vous voulez et je l'ajouterai à notre commande. Comme ça, nous pourrons tous aller nous asseoir au bord de l'eau. C'est téééellement plus cool là-bas, vous ne pouvez même pas imaginer !

— Non, s'est empressée de refuser Kayla. Ça va, Farah. Merci quand même.

— Ouais, a renchéri Alex. Merci, mais c'est bon.

Je les ai regardés l'un après l'autre et réciproquement : il y avait quelque chose de louche là-dessous.

Certes, je n'avais qu'une seule idée en tête : récupérer cette fichue coupe au bol ou je ne sais quoi, l'avaler, et puis rentrer vite fait chez moi pour attendre le coup de fil de M. Smith et enfin savoir ce qu'il me voulait.

Non que j'aie eu précisément hâte de me retrouver – encore – accusée d'un délit que je n'avais même pas commis. Mais puisque je n'allais pas y couper, de toute façon, autant attendre la sentence dans les meilleures conditions : si ce n'était dans la fraîcheur de l'air conditionné, alors à l'ombre, au moins.

D'accord, Alex et Kayla n'avaient pas ces problèmes-là. Mais c'était quand même un peu curieux qu'ils préfèrent encore

rester une bonne heure à ruisseler plutôt que d'accepter la proposition de la reine du fer à lisser.

— Mais nous avons une super table, a insisté Farah, visiblement déçue, avec une moue boudeuse vernissée de rouge cerise.

Elle désignait d'un index à la french impeccable une collection de tables pliantes en métal bleu vif rangées le long de la plage, toutes ombragées d'énormes parasols jaunes. Il ne restait que quelques places de libres qui, apparemment, nous étaient réservées.

— Vous ne pouvez pas le sentir d'ici, arguait Farah, mais il y a une petite brise abbsolument divine là-bas. Et je vous assure : si vous me dites ce que vous voulez, Seth le commandera pour vous, je m'en charge. Il est à la caisse, justement. Qu'est-ce que vous avez à perdre ?

J'ai jeté un coup d'œil à Kayla et à mon cousin. Ben oui, qu'est-ce qu'ils avaient à perdre ?

De la peur. Voilà ce que je pouvais voir dans les yeux charbonneux de Kayla. Pour quelque mystérieuse raison, elle avait peur de Farah.

Ou, du moins, de quelqu'un qui devait se trouver à la table de Farah.

Et Alex ? Eh bien, dans les yeux d'Alex, je ne voyais rien.

Je savais qu'il avait un problème avec Seth Rector. Je savais que le diamant de mon collier avait viré au gris plombé quand je m'étais trouvée devant le mausolée des Rector, ce jour-là, avec ma mère, dans le cimetière. Tout comme je savais qu'il était devenu violet quand j'avais vu Kayla pour la première fois, dans les bureaux de New Pathways.

Ce que j'ignorais, c'était pourquoi ces phénomènes se produisaient.

Et comme, je le reconnais, j'avais quelques petits secrets bien gardés de mon côté, j'étais un peu mal placée pour critiquer Alex ou Kayla, non ? Qui j'étais pour les juger ?

Mais je savais aussi, telle que j'étais là, plantée sur le parking de l'Island Queen, dans la fournaise, qu'après la nuit que je venais de passer – après la *journée* que je venais de passer –, je n'en pouvais tout simplement plus. J'étais censée prendre un

nouveau départ, non ? C'était bien ça le but, non ? Alors, je ne serais plus la fille qui se contente de regarder pendant qu'on fait du mal aux gens autour d'elle.

Donc, quels que puissent être les problèmes qu'Alex et Kayla avaient avec Seth et Farah – ou qui que ce soit d'autre assis là-bas, à leur table –, j'allais en avoir le cœur net. Cette fois, je ne laisserais pas tomber mes amis : cette fois, j'allais les protéger du mal.

Et la seule façon d'y parvenir que je connaissais, c'était d'abord de trouver ce en quoi ce mal consistait.

Je me suis retournée vers Farah.

— Je vais prendre un Coke Float. C'est un grand verre de Coca avec une boule de glace à la vanille dedans. Et tiens ! (Je lui ai collé un billet de vingt dollars dans la main et j'ai montré Alex et Kayla du menton.) Pour leur prendre une coupe Ralbol Choc choc chip et chocolate cookie et une autre à la vanille avec Butterfinger crumble et M&M'S.

La moue boudeuse laquée de rouge cerise s'est fendue en un sourire triomphant, révélant deux rangées de dents parfaitement alignées d'un blanc étincelant : une vraie pub dentifrice, exactement comme son petit copain Seth.

— Fabuleux, a-t-elle commenté. Je vous retrouve directement là-bas, à notre table.

La plupart des garçons dans la queue avaient l'air d'apprécier la façon dont Farah fendait l'espace de ses longues jambes fuselées – non, non, cette fille-là ne marchait pas : elle ondulait. Les plis de son mini-kilt vert foncé se balançaient derrière elle en cadence, dominant très largement les dix centimètres réglementaires au-dessus du genou.

La plupart des garçons, sauf Alex, j'entends. Lequel a pivoté d'un bloc pour me faire face.

— T'aurais pas dû faire ça.

— Pas de problème, lui ai-je assuré en remontant la sangle de mon sac sur mon épaule.

Il était lourd parce que j'y avais fourré tous les bouquins dont j'aurais eu besoin si j'avais voulu faire mes devoirs. Je ne sais pas pourquoi je ne l'avais pas laissé dans la voiture. Je ne réfléchis jamais à rien. Franchement ! Je ne risquais pas de faire

mes devoirs, c'était clair.

— Tu pourras me rembourser la proch...

— Parce que tu crois peut-être qu'en me payant une Ralbol, tu vas réussir à me faire asseoir bien gentiment avec tous ces bourgeois du Bât'A ? a explosé Alex à mi-voix, déchaînant sur moi sa colère comme John, ses éclairs. Et qu'on va tous apprendre, malgré nos différences apparentes, comme quoi ils portent tous des super fringues de marque et conduisent des belles bagnoles toutes neuves que papa leur a payées pour leur anniv', alors que je fais dans les fringues de l'Armée du Salut et le vieux tas de ferraille tout pourri, qu'on a plein de trucs en commun ? Comme quoi on sait tous chanter et danser, par exemple, et qu'on va donc tous décrocher des rôles dans la comédie musicale du lycée, comme dans un de ces foutus films débiles à la Disney ? Eh bien, je vais t'apprendre un truc, Pierce : ça risque pas d'arriver. Et mamie peut toujours déblatérer ce qu'elle veut, t'es pas comme ton père : c'est pas en balançant du fric à la pelle que tu règleras le problème. En fait, tu sais ce que tu peux en foutre de ton fric, Pierce ? Tu peux te le fourrer dans le...

— Wouoh ! est intervenue Kayla, essayant manifestement de calmer les esprits. À quoi vous jouez, là ? Je croyais qu'on venait juste se prendre une glace.

Je l'ai remerciée, soulagée. Je n'avais jamais vu Alex se mettre en rogne comme ça.

— Attends un peu avant de me dire merci. Qui a commandé un Coke Float au lieu d'une Ralbol ? C'est n'importe quoi.

— Ah !

Ma mère m'avait bien recommandé de veiller à ne pas froisser les gens du coin, même par inadvertance. J'ai essayé d'imaginer ce que Jade ferait à ma place.

— Eh bien, j'ai pas pris un Coca *light*, c'est déjà ça, lui ai-je fait remarquer.

Kayla m'a dévisagée en silence. Et puis elle a secoué la tête, lentement.

— T'es sûr qu'elle l'a pas buté, ce prof ?

Cette charmante remarque était destinée à mon cousin Alex.

— Y a pas de quoi se marrer, a-t-il grincé.

Mais ce n'était pas Kayla qu'il regardait en disant ça : c'était moi. Et il ne parlait pas non plus de ce que j'avais commandé.

— Il y a des gens qui habitent ici, figure-toi !

C'était exactement ce qu'il avait dit aux touristes en allant en cours, ce matin.

Et ça m'a fait mal – c'était fait pour – parce que ça en disait long sur ce qu'il pensait de moi... et de ma mère aussi, sans doute : qu'on ne se sentait pas concernées parce qu'on ne faisait que passer.

Et ce n'était pas comme si on ne l'avait pas cherché, hein : on était où, nous, durant tout ce temps où il avait grandi sans père ni mère – juste avec grand-mère et son tricot ?

Évidemment que, pour lui, on était là en touristes. Même Richard Smith, le gardien du cimetière, nous l'avait reproché. Maman n'était jamais revenue à Isla Huesos après ma naissance ni après l'arrestation d'oncle Chris. Je n'avais jamais rendu visite à mon grand-père. Sauf au cimetière. Quand j'avais rencontré John.

Qui, comme Alex, voulait juste que je lui fiche la paix.

— Je suis désolée, ai-je dit à mon cousin (Et j'étais sincère.) Je sais qu'ils ne nous ont invités à leur table que pour voir la tête de la nouvelle de plus près. Mais qu'est-ce que ça peut faire ? Ils ont des places à l'ombre et on n'aura plus besoin de faire la qu...

— Peut-être que tu veux aller t'asseoir à l'ombre avec eux, toi, m'a rétorqué un Alex pratiquement écumant de rage. Mais, tu sais, Pierce, t'es pas le nombril du monde. Y en a, ici, qui pourraient avoir des problèmes à régler avec eux. De *gros* problèmes. T'y as pensé, seulement ?

— Quels problèmes ?

Ah ! nous y voilà ! Ça m'avait travaillée tout l'après-midi.

— Qu'est-ce que Seth Rector a bien pu te faire, Alex ?

— Écoute, reste en dehors de tout ça, tu veux ? s'est renfrogné mon cousin. Tu sais pas dans quoi tu t'embarques, là, crois-moi.

— Hé !

Un plateau chargé de grandes coupes évasées dans les mains, Farah nous faisait signe près de la caisse.

— Vous venez ?

J'ai agité la main à mon tour.

— Oui ! Attends, on arrive !

Je me suis retournée vers Alex.

— Je ne sais pas dans quoi je m'embarque, hein ? Tu veux rire ? Est-ce que je dois te rappeler que je suis morte ? Alors, franchement, quel que soit le problème entre Seth et toi, je doute fort que ce soit pire que ça.

Kayla ouvrait des yeux comme des soucoupes.

— Elle est *morte* ? Tu m'as jamais dit ça, Alex.

Mon cousin a continué à me fusiller du regard une seconde ou deux. Pendant un instant, j'ai vraiment cru qu'il allait me révéler son secret. Sa pomme d'Adam jouait au yoyo. Il avait le front et les tempes luisants de sueur. On aurait dit qu'il *voulait* me le dire... ce qui aurait tout de même été plus pratique pour que je commence à essayer de le régler, ce mystérieux problème. J'en connaissais un qui ne voulait pas de mon aide, mais...

Malheureusement, il a fini par me balancer :

— Et merde ! Tu veux traîner avec tes nouveaux potes du Bât'A, Pierce ? Eh bien, te gêne pas. Éclate-toi. Moi, j'me tire.

Et, sans ajouter un mot, il a tourné les talons pour se diriger vers sa voiture.

— Bordel ! a maugréé Kayla en le suivant des yeux. (Elle s'est tournée vers moi.) J'ai laissé mes affaires dans sa caisse. Mes bouquins et tout.

— Pas de souci, lui ai-je dit. Vas-y.

Elle a hésité, jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule à la table des tombeurs du Bât'A, tous en train de se jeter sur les coupes Ralbol que Farah et Seth leur avaient apportées.

— Je pige pas, a-t-elle grommelé.

J'ai haussé les sourcils.

— Tu piges pas quoi ?

— Pourquoi tu plantes ton propre cousin pour aller t'asseoir avec eux, là. Ils sont pas vraiment cool avec les gens qui sont pas... comme eux.

— J'essaie de prendre un nouveau départ, lui ai-je expliqué. Et ça implique de ne pas laisser de sales trucs arriver aux gens que j'aime.

— Oh !

Elle n'avait pas vraiment l'air d'avoir compris. Mais ce n'était pas grave : personne ne comprenait, de toute façon.

— Eh bien, bonne chance ! a-t-elle ajouté. (Et puis elle a hélé mon cousin :) Alex ! attends !

Et elle a couru derrière lui.

J'ai soupiré.

Et puis j'ai repris mon sac de trois tonnes et j'ai commencé la longue marche sous le cagnard jusqu'aux tables de métal bleues.

CHAPITRE 14



*À ces mots, il me prit par la main ; son visage
Avait un air de paix qui me rendit courage :
Avec lui dans l'abîme il me fit pénétrer.
DANTE ALIGHIERI, L'Enfer, Chant III*

« Pourquoi tu ne m'aimes plus ? »

Voilà ce qu'Hannah avait écrit sur le petit mot qu'elle avait laissé à M. Mueller, le jour où elle était morte – le petit mot qui n'existait plus puisque M. Mueller avait pris soin de le détruire.

Voilà ce qui a fini par me revenir.

« Pourquoi tu ne m'aimes plus ? »

Hannah avait peut-être avalé les cachets qui l'avaient tuée.

Et je l'avais carrément laissée tomber : larguée comme je l'étais, encore sous le choc de tout ce qui m'était arrivé, j'avais oublié la promesse que je lui avais faite de la protéger. Je n'avais pas été là pour elle.

Mais M. Mueller ?

C'était lui le vrai responsable.

Je l'avais toujours su au plus profond de moi. J'en étais aussi sûre que de la raison pour laquelle la mère d'Hannah gardait intacte la chambre de sa fille, comme une sorte de sanctuaire, exactement telle qu'elle avait été le jour de son décès, jusqu'à conserver ses fringues dans le panier à linge sale pour que, de temps en temps, ses parents puissent soulever le couvercle, sentir l'odeur de leur fille et prétendre qu'elle était toujours là.

Pendant des semaines, je n'avais pensé qu'à ça.

Comment j'avais pu laisser une chose pareille arriver ?

C'était bien moi qui avais dit à Hannah que le mal ne rôdait pas seulement dans les cimetières.

Le mal peut se cacher partout. Dans nos églises. Dans nos maisons.

Dans nos écoles.

Et moi qui le lui avais juré, je n'avais rien fait pour l'en protéger.

Quand j'avais entendu mon père dire que les Chang n'avaient aucune chance de gagner leur procès contre l'école et de faire radier M. Mueller de l'enseignement, qu'après tout c'était leur parole contre la sienne, qu'ils n'avaient aucune preuve, mis à part quelques notes dans le journal d'Hannah, j'avais compris ce qu'il me restait à faire.

Et, cette fois, pas question de jouer les gamines effarouchées en prenant mes jambes à mon cou, comme je l'avais fait – et *refait* – avec John.

Cette fois, je ne fuirais pas devant le danger.

Forcément, dès le début, tout était parti de travers. Je ne m'étais pas attendue à ce que M. Mueller éteigne le plafonnier – j'avais finalement accepté d'aller à ce cours particulier qu'il avait si aimablement proposé de me donner. Parce qu'il avait mal à la tête, avait-il prétexté, avec tout ce stress...

Au Cours Privé de Jeunes Filles de Westport, personne n'aurait pu imaginer une seule seconde qu'il ait été impliqué dans une relation sentimentale avec une élève qui se serait suicidée à cause de lui. Allons ! personne n'aurait pu croire une chose pareille. Personne, sauf moi. La plainte des Chang contre M. Mueller l'avait même rendu encore plus populaire. Inquiètes pour sa santé, désespérées de le voir pâlir sous sa barbe de trois jours – la tension du procès, vous comprenez –, toutes les mères d'élève et leur progéniture s'étaient mises à lui mitonner *encore plus* de gâteaux. Certaines filles avaient créé un nouvel hymne pour lui manifester leur soutien. Le « Cri-de-guerre-Mueller », elles avaient appelé ça. Et elles le ressortaient à chaque occasion, chaque match, chaque fête de l'école.

Mais ce n'était rien à côté des insultes qu'un tas de filles avaient commencé à balancer sur Hannah via Internet :

« pute », « mytho », « salope »...

Ça ne leur suffisait pas qu'Hannah soit morte. Il leur fallait encore salir son souvenir.

Ils n'ont même pas mis M. Mueller « en disponibilité », au lycée. Ils ne pouvaient pas, je suppose, sinon ç'aurait été comme s'ils prenaient parti ou un truc de ce style.

Quand j'ai appris ça, j'ai vu rouge. Littéralement. Jour après jour, je parcourais les couloirs du Cours Privé de Jeunes Filles de Westport et, où que je pose les yeux, tout ce que je voyais, c'était rouge. Rouge comme le flamboyant du cimetière. Rouge comme ces pompons sur mon écharpe.

C'est peut-être comme ça que j'ai su : bien avant que les lumières ne s'éteignent dans la classe de M. Mueller, cet après-midi-là, j'étais déjà complètement dépassée par les événements. Mon cœur battait si fort que je pouvais à peine parler. Et il n'avait même pas encore posé la main sur moi ! Comment la caméra que j'avais cachée dans mon sac à dos – avec l'objectif passant par le trou que j'avais ménagé dans la poche de devant, comme je l'avais lu sur le Net – allait-elle bien pouvoir capter quoi que ce soit dans cette semi-pénombre – grâce au bel orage printanier qui se pointait à l'horizon, de l'autre côté de la fenêtre ?

Je n'avais pas vraiment réfléchi à ce qui se passerait quand j'aurais fini de faire la preuve, par caméra interposée, de son « comportement déplacé » envers ses élèves. J' imagine que j'allais devoir dire un truc dans le genre : « Oh ! désolée, monsieur Mueller, je viens juste de me rappeler que j'ai un rendez-vous. Il faut que j'y aille. Bye bye ! »

Comment j'allais bien pouvoir m'en sortir sans avoir à... eh bien, à faire... ça avec lui, sinon ? Et s'il s'énervait ? Et s'il essayait de me retenir ? Et si je piquais une crise et que les murs viraient au rouge sang, et que John débarquait, et qu'il essayait de tuer M. Mueller, comme avec le bijoutier ?

Je devais absolument éviter ça. Je devais garder mon sang-froid. M. Mueller devait rester en vie pour faire face à ses accusateurs. Pas de problème. Je pouvais parfaitement gérer la situation toute seule. À condition de GARDER MON SANG-FROID.

M. Mueller ne cessait de répéter qu'on devrait se masser le cou... mutuellement. Il savait combien je devais être tendue avec tous mes problèmes à la maison, avec le divorce de mes parents (dont tous les journaux télévisés de la Côte Est s'étaient délectés à cause de la colossale somme d'argent qui était en jeu et de la réputation de mon père). Je devais être aussi stressée que lui, supposait-il. Mais c'était normal. On était entre adultes, non ? Alors autant admettre qu'on se plaisait, non ?

C'est à ce moment-là que j'avais compris : je n'allais jamais pouvoir y arriver. Non seulement, faute d'un éclairage suffisant, la caméra n'enregistrait probablement qu'un machin indistinct et donc tout ça ne servirait à rien – parce qu'il fallait que j'obtienne ce qui manquait aux Chang, évidemment : des preuves –, mais, maintenant que j'étais seule avec lui, à la simple pensée de M. Mueller en train de me toucher, même juste le cou, j'avais envie de vomir.

Le pire, c'était que personne n'allait me croire. Pourquoi on me croirait ?

C'est sans doute ça qui m'a mise dans une telle rage. Une rage si violente qu'un voile rouge a commencé à apparaître à la limite de mon champ de vision.

Oh non !

Quand on regarde la vidéo de ce qui s'est passé, ce jour-là, dans la classe de M. Mueller, on ne peut pas voir grand-chose à cause du manque de lumière, juste le chemisier blanc réglementaire de mon uniforme scolaire et la tache noire du bras de M. Mueller qui se tend vers moi.

Côté son, on l'entend m'assurer que tout va bien se passer, qu'il faut simplement que je me détende.

J'ai *horreur* de ça quand les gens me disent « qu'il faut juste que je me détende ».

Avait-il dit à Hannah qu'il fallait simplement qu'elle se détende ? Je parie que oui.

C'est alors que j'ai vraiment vu rouge. Rouge sang.

« La responsabilité est devenue un vain mot, Pierce, aimait à déplorer mon père, lors de nos déjeuners imposés. Personne ne tient plus personne pour responsable de ses actes. C'est toujours la faute d'un tiers. Généralement, les gens se contentent de

blâmer la victime. »

« Pute. Mytho. Salope. »

Eh bien, moi, je tenais M. Mueller pour responsable de ce qui était arrivé à Hannah.

C'est au moment où M. Mueller me disait de me détendre et avançait la main vers moi que ça commence. On peut voir le truc se faire sur la vidéo. Je suis là, appuyée contre le bord de son bureau, le buste rejeté en arrière, en train de me persuader que, si ça dérape, je peux gérer la situation (un jour, pendant que j'attendais mon père retenu par un conseil d'administration, son chauffeur, un ancien flic, m'avait donné quelques notions de self-défense au cas où) et là, on voit M. Mueller, debout face à moi, en train de lever le bras. Sa main s'avance vers mon visage.

La seconde d'après, M. Mueller a disparu.

Pas littéralement, j'entends. Juste sur la vidéo. Une ombre noire apparaît, bloquant l'objectif pendant deux ou trois secondes. Comme si quelqu'un était entré dans la pièce. Pourtant, personne, pas même le plus calé des experts en analyse d'enregistrement numérique, quelle que soit la récompense promise par mon père à celui qui apporterait son témoignage à ce sujet, personne ne peut l'affirmer. Pour moi, cette ombre a tout d'une silhouette masculine... celle d'un jeune homme d'environ dix-huit ou dix-neuf ans, très grand, aux cheveux noirs un peu trop longs...

Pendant quelques secondes, l'écran est noir. On peut juste entendre le son : un bruit de bagarre, assez bref, suivi de craquements à vous retourner l'estomac, une conversation étouffée.

L'instant d'après, l'ombre a disparu.

Sur le film, je suis toujours exactement à la même place : bloquée contre le bureau. Sauf que, maintenant, au lieu de se tenir en face de moi, la main tendue, M. Mueller s'est rencogné contre le tableau. Il se tient le bras.

Et il hurle.

Il hurle parce qu'il a tous les os de la main réduits en bouillie.

Surtout ceux du doigt avec lequel il a récupéré cette miette

de gâteau sur mon genou nu. Ceux-là sont carrément pulvérisés.

La police de Westport a jugé « peu probable, mais pas impossible » qu'une fille « aussi menue » que moi ait pu « infliger de telles blessures à un homme dans la force de l'âge ».

Malheureusement, l'agent d'entretien, M. Marzjak, jure qu'il n'a vu personne entrer ou sortir de la pièce jusqu'à ce que les secours arrivent, quelques minutes après le coup de fil qu'il leur avait lui-même passé, quand il était entré dans la classe et avait découvert M. Mueller se tordant de douleur.

M. Marzjak avait entendu ses hurlements. Il était dans le couloir en train de passer la serpillière. C'était d'ailleurs parce que M. Mueller le savait juste à côté qu'il avait essayé de me plaquer la main sur la bouche, de peur que je ne puisse l'alerter par mes cris.

Les flics ne croyaient pas à la version de M. Mueller selon laquelle je l'aurais attaqué – histoire qu'il leur avait racontée dans « un état de vive agitation » selon les termes mêmes du rapport de police.

Ils ne le croyaient tellement pas qu'ils avaient fouillé toute l'école et ratissé tout le campus à la recherche d'une « tierce personne » avant même d'avoir trouvé la caméra numérique qui tournait toujours à l'intérieur de mon sac à dos et visionné la vidéo.

Pourtant, ils n'avaient rien trouvé. Vu l'orage qu'il y avait eu à ce moment-là, quelqu'un qui aurait sauté de la classe de M. Mueller, au premier, aurait laissé des empreintes. Mais aucune trace n'apparaissait dans la boue sous la fenêtre.

Évidemment qu'il n'y avait aucune trace. Pourquoi John prendrait-il la peine de passer par la porte ou par la fenêtre comme quelqu'un de normal ? Pourquoi se donnerait-il la peine de faire coucou ? Non. Juste « Pop ! Crunch ! Bye ! »

Sauf qu'il ne s'était même pas donné la peine de dire au revoir.

Bien qu'il ait pourtant pris le temps de me jeter un de ses terribles regards accusateurs, braquant sur moi ses terrifiants yeux argent, juste avant de disparaître.

« Attends ! » Voilà ce que je lui avais lancé quand il avait

surgi de nulle part. Il n'avait eu qu'un seul pas à faire pour attraper la main de M. Mueller et la tordre avec une telle force que, tout entraîneur de basket qu'il était, M. Mueller était tombé à genoux devant moi.

Il ne faisait pas si sombre que je n'aie pu voir M. Mueller changer de couleur. On aurait même pu penser qu'il avait tourné de l'œil, s'il n'y avait eu ces grognements étouffés qui lui échappaient. Sans la poigne de John, qui le maintenait à moitié suspendu dans les airs, il se serait écroulé comme un pantin désarticulé.

— Hein ?

John brandissait déjà le poing, prêt à transformer M. Mueller en chair à pâté. Il n'avait pas l'air content de me voir.

Je ne pouvais pas vraiment lui en vouloir : chaque fois qu'on se voyait, il fallait toujours que je me retrouve en galère d'une façon ou d'une autre.

John se dressait devant moi, me dominant de toute sa hauteur, dardant sur moi un regard noir. Sa poitrine palpitait, exactement comme celle de cette colombe que j'avais trouvée le jour où on s'était rencontrés, et il avait ces mêmes yeux vides, presque vitreux, de celui qui souffre et ne comprend pas ce qui lui arrive. Ça ne doit pas être évident de se projeter d'une dimension à l'autre, j'imagine.

— Non, l'ai-je imploré en jetant un coup d'œil à M. Mueller – il était livide. Je t'en prie, John, non.

Il m'a dévisagée comme s'il ne comprenait pas un traître mot de ce que je lui racontais.

Je n'étais pas très sûre de le savoir moi-même. Tout ce que je savais, c'était que je ne pouvais pas supporter de voir quelqu'un d'autre mourir – pas même quelqu'un que je détestais autant que M. Mueller.

J'ai posé la main sur son poing.

Il y a tellement de choses que j'aurais pu lui dire, à ce moment-là. Tellement de choses que j'aurais *dû* lui dire.

Mais un seul mot m'est tombé des lèvres : le nom qui m'avait obsédée toutes ces semaines, sans que je parvienne à me le sortir de la tête. Un nom qui suffisait à justifier ma présence ici,

notre présence à tous les trois.

— Hannah.

Ces deux syllabes, à elles seules, exprimaient un abîme de douleur.

Je ne pouvais pas supporter l'idée qu'elle puisse encore se trouver sur la rive de ce lac, à attendre ce bateau dans le froid – *l'autre* bateau. Depuis que j'avais appris son suicide, je n'avais plus pensé qu'à ça – et à prouver que M. Mueller avait eu une liaison avec elle. Il fallait que je sache comment elle allait.

Et je savais que John me dirait la vérité.

Dès que j'ai posé la main sur lui, j'ai vu un peu de cette sauvagerie qui l'habitait déserrer son visage. L'expression de son regard s'est adoucie. Il a semblé retenir son souffle. Il a même secoué la tête, comme incrédule, genre : « Non ! tout ça pour ça ? »

— Elle est entourée de gens qui l'aiment, m'a-t-il répondu.

Mes épaules sont retombées d'un coup. C'était tout ce que je voulais savoir, tout ce que je voulais entendre.

John a reporté un instant son attention sur un M. Mueller gémissant – dont les paupières avaient dangereusement commencé à papilloter –, avant de se retourner vers moi.

— As-tu... ?

C'est alors que la porte s'est ouverte. Alerté par les hurlements de M. Mueller, M. Marzjak entrain dans la classe.

John avait déjà disparu.

Tout s'était passé si vite ! Je me suis demandé si je n'avais pas rêvé. Sauf que sa silhouette était sur la vidéo.

M. Mueller jure qu'il n'y a jamais eu personne d'autre dans la pièce, naturellement. Il raconte qu'on était juste en train de réviser les annales du bac quand je suis subitement devenue complètement folle – « une vraie furie » – et que je l'ai attaqué sans raison.

Et c'est l'explication dont tout le monde, au Cours Privé de Jeunes Filles de Westport, se satisfait. Du coup, ce n'est plus Hannah Chang qu'on traite de pute, de mytho et de salope sur le Net.

C'est moi.

Mais ça me va très bien. Tant que M. Mueller est suspendu

de ses fonctions. L'enquête sur « l'incident », comme ils appelaient ça, est toujours en cours.

Du moins personne ne pousse-t-il plus le Cri-de-guerre-Mueller.

Mais, comme le soulignent les avocats de papa, M. Mueller a les meilleures raisons du monde de s'en tenir à son histoire. Même s'il ne doit plus jamais entraîner (ce qui est fort probable, à moins de pouvoir faire des passes d'une seule main – gauche), il devrait parvenir à s'en tirer avec un joli petit pactole. Après tout, il a été agressé par la fille à moitié psychopathe de Zachary Oliviera (d'après ce qu'il prétend, en tout cas). Tout le monde sait que les gens qui frôlent la mort de trop près en reviennent... eh bien, un peu... dérangés.

N'empêche. Quoique, le manque de lumière et les gémissements de M. Mueller aidant, personne ne réussisse vraiment à s'accorder sur ce qui s'est réellement passé *pendant* « l'incident », l'enregistrement de tout ce que M. Mueller a dit *avant* de se mettre à hurler n'a pas manqué d'intriguer le procureur – sans parler des Chang.

Et puis il y a ma déclaration.

« Pourquoi M. Mueller aurait-il voulu me mettre la main sur la bouche ? » ai-je demandé aux flics quand ils m'ont interrogée sur les lieux. J'étais secouée – qui ne l'aurait pas été en pareilles circonstances ? Mais j'avais les paroles de John pour me soutenir. Hannah était entourée de gens qui l'aimaient. Elle avait réussi à se retrouver dans la bonne file et à embarquer sur le bon bateau. Je n'avais plus à m'inquiéter pour elle. « S'il n'avait aucune mauvaise intention, alors pourquoi il avait tellement peur que je crie ? »

« C'est une excellente question », avaient-ils reconnu.

Après ces événements, Mme Keeler avait gentiment « suggéré » à mes parents de me trouver « une solution éducative alternative », un établissement mieux à même de gérer une élève avec de tels « problèmes ».

J'ai éclaté de rire, quand elle a dit ça. Carrément, en plein devant mes parents.

De tels « problèmes ». C'est cela, oui.

— C'est une chose de se défendre, avait hurlé mon père au

cours du déjeuner qui avait suivi. Ça, je comprends. T'ai-je déjà dit de ne pas te défendre ? Non. Mais étais-tu vraiment obligée de l'estropier à vie ? J'ai claqué tout ce fric dans cette institution huppée pour jeunes filles de bonne famille – sans parler de tout ce que j'ai dépensé en psy-machin-choses – et qu'est-ce que ça m'a rapporté ?

J'avais haussé les épaules.

— Un procès à un million de dollars ?

— Je t'ai même acheté ce maudit canasson, braillait-il, hors de lui, sans même relever. Celui des Chang. Parce que tu le voulais tellement, disais-tu. Et qu'est-ce que tu fais ? Tu ne l'as pas plutôt obtenu que tu le refiles à je ne sais quel asile de fous !

— C'est une école pour enfants autistes, papa. (Je jouais avec ma paille dans mon verre.) Casse-Cou fera partie de leur programme thérapeutique. Il rendra plein d'enfants heureux. Et il sera monté, bichonné et choyé tous les jours. C'est déductible de tes impôts et les Chang n'auront pas à assumer la charge financière d'un cheval que plus personne ne monte.

— Sans parler, avait alors rugi mon père, assez fort pour que tous les autres hommes d'affaires en costume trois pièces se retournent pour nous regarder, de ce qui est arrivé à mes chaussures ! Toutes celles qui avaient des glands ont subitement disparu ! Qu'est-ce que je vais encore être obligé de mettre sous clef, lors de ta prochaine visite ? Quand ce ne sont pas mes shurikens japonais, ce sont mes chaussures ! Non mais, dis-moi – parce qu'il y a des moments où tu m'inquiètes, Pierce. Vraiment – : mesures-tu un tant soit peu les conséquences de tes actes, seulement ?

— Je ne sais pas, papa.

Pour ne rien vous cacher, ça faisait très longtemps que je ne m'étais pas sentie aussi bien. Même avec les hurlements de mon père qui me passait un savon devant tout Wall Street, dans un restaurant chic de Manhattan.

Certes, je m'étais fait virer du lycée. Je semblais incapable de passer plus d'une heure sans chercher à mettre la main sur la première boisson caféinée à proximité. Et un mec que j'avais rencontré quand j'étais morte avait ressurgi dans ma vie sans prévenir, mais pile quand il fallait pour que je me retrouve avec

un procès à un million de dollars sur le dos.

Pourtant, je voyais l'avenir avec optimisme.

— Tu ne peux pas dire qu'il n'en ressort rien de positif, avais-je fait remarquer à mon père.

— Une chose, m'avait-il défiée en pointant un index boudiné. Cite-moi une seule chose de positive dans cette affaire.

J'avais haussé les épaules de plus belle.

— Eh bien, au moins, j'ai trouvé une « activité extrascolaire » dans laquelle « m'investir ».

Papa n'avait pas trouvé ça drôle.

Je crois quand même qu'il a raison sur un point : parfois, je ne mesure pas vraiment les conséquences de mes actes.

CHAPITRE 15



*Tout cela bruissait confusément dans l'ombre,
Tournoyant sans repos dans cet air toujours sombre,
Comme un sable emporté par le vent haletant.
DANTE ALIGHIERI, L'Enfer, Chant III*

Ils n'ont même pas essayé d'y mettre les formes.

— Hé ! les amis ! Voici Pierce *Oliviera*, a claironné Farah d'un ton entendu, en faisant passer les coupes Ralbol – plus subtil tu meurs.

Elle était arrivée à leur table avec les premières commandes au même moment que moi.

— Oh ! Salut ! J'ai entendu parler de toi, m'a lancé un blond coiffé en brosse.

Il avait le teint aussi rose qu'un coucher de soleil sur Isla Huesos et le cou aussi large qu'un pneu de tracteur.

Et il avait l'air impressionné.

— C'est pas ton père, le P-DG de cette boîte qui assure le ravitaillement de l'armée ou un truc comme ça ? Celui qui gueule tout le temps à la télé ?

— Bryce ! s'est récriée Farah en levant les yeux au ciel.

Elle s'est tournée vers moi pour m'adresser un petit sourire contrit.

— Il faut l'excuser : il ne sort pas souvent de l'île.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? s'est indigné Bryce. Je lui ai juste demandé si son père était ce type à la télé. Où est le problème ? C'est bien lui, non ?

— Oui, ai-je reconnu en prenant place à sa droite. Zack Oliviera est mon père.

Et voilà. Je faisais partie du club.

Mais pas seulement parce que j'étais la fille de mon père, non. Il y avait plein d'autres raisons que je n'allais pas tarder à découvrir...

— Où sont passés tes copains ? m'a alors demandé Farah en cherchant Kayla et Alex des yeux.

— Oh ! Ils devaient y aller, ai-je répondu d'un air dégagé, en me disant qu'avec un peu de chance, si je faisais court et poli, on me poserait moins de questions.

Précaution bien inutile. Personne n'a seulement songé à m'interroger sur le brusque départ de Kayla et d'Alex : tout le monde s'en fichait éperdument. (Ce qui n'a pas empêché Bryce de s'envoyer leurs deux coupes Ralbol et de les en remercier d'un rot homérique, provoquant les piailllements offusqués des filles qui l'ont aussitôt bombardé, en représailles, avec les emballages froissés de leurs pailles.)

Ils avaient un tout autre sujet de préoccupation, en fait.

— Bon, j'ai les planches, a annoncé Seth en lissant du plat de la main une feuille pliée qu'il avait sortie de la poche de son short et que la brise rabattait obstinément.

J'ai plissé les yeux pour essayer de voir ce que représentait son dessin. Impossible de dire ce que c'était d'où j'étais. Enfin, « impossible », pas vraiment.

C'est juste que je n'arrivais pas à le croire.

— Tu les as eues où ? s'est étonné Bryce. Je croyais qu'Alvarez avait fait interdire la vente de bois...

Seth l'a toisé d'un air goguenard.

— S'il te plaît, mec.

— Aaah ! s'est exclamé Bryce en rotant de plus belle. D'accord !

— Bryce, vraiment ! a protesté une fille avec humeur. Tu ne pourrais pas éviter ?

— Je dois faire une colopathie, a plaidé Bryce pour tenter de se faire plaindre.

— Oui, eh bien, ça ne m'étonne pas. Sais-tu combien de calories il y a dans un seul de ces trucs ? Et tu viens d'en

ingurgiter *trois* !

Elle s'appelait Serena. J'ai rangé ça dans un coin de ma tête. Quand j'étais allée dans les toilettes des filles pour téléphoner au gardien du cimetière, j'en avais profité pour faire un petit tour sur la page Facebook de Kayla. Simple curiosité.

Les commentaires les plus mesquins avaient été envoyés par une certaine SerenaSweetie...

Est-ce que c'était sa présence qui avait tant rebuté Kayla ? Est-ce que c'était à cause d'elle que Kayla n'avait pas voulu accepter l'invitation de Farah ?

— Pour la scie circulaire, je peux me débrouiller, poursuivait Seth. C'est l'assemblage, la peinture et le stockage qui vont être chauds. Vous n'avez pas oublié ce qui s'est passé l'année dernière, j'imagine...

— C'est vrai, l'a relayé Farah en se redressant sur sa chaise. C'est ce qui les a trahis. Vous vous souvenez ? C'était tellement *gros*. Ils se retrouvaient tous chez Caleb Tarantino.

— Oh oui ! a soupiré la fille assise en face de moi (Son visage s'était brusquement animé.), avec ces phares qui me réveillaient toutes les cinq minutes ! C'est pour ça que je t'ai appelé, Cody, tu te rappelles ? Parce qu'ils n'arrêtaient pas d'entrer et de sortir à n'importe quelle heure de l'allée de ses parents et que je n'arrivais plus à dormir. Et j'étais là : « Mais c'est tout le temps la fête chez Cal ! Comment ça se fait qu'on n'est pas invités ? »

— Ils n'ont même pas compris ce qui leur arrivait : un vrai bonheur ! a exulté Cody en hochant la tête d'un air satisfait.

Quoique très loin d'avoir le gabarit que Bryce, et un peu plus cérébral apparemment, il faisait lui aussi partie de l'équipe de foot.

— On la leur a fait à la ninja, a jubilé Bryce. Des ninjas dans la nuit, voilà ce qu'on était. Ils ont appris ce que ça fait de se frotter aux Rector Wreckers.

Cody et Bryce se sont alors levés avec un bel ensemble pour se heurter – violemment – le torse à travers la table. Farah et Serena ont levé les yeux au ciel.

— Oui, eh bien, j'aurais apprécié si vous l'aviez joué un peu moins Wreckers, les garçons, a tempéré Nicole. Parce que la maison a empesté la fumée pendant des mois, après ça. Et les

travaux de reconstruction du garage des Tarantino démarrent tous les matins à huit heures pétantes. Et ils ne sont toujours pas terminés, je vous signale. Et vous savez dans quel état je suis, quand je n'ai pas mes dix heures de sommeil.

— Ah ! c'est pour ça que tu as cette tête-là ! a raillé Cody. Je me disais aussi.

Ricanements à la ronde. Feignant l'outrage, Nicole a poussé un cri d'horreur et s'est tournée vers lui pour faire mine de lui coller une gifle.

Pendant ce temps, je continuais à siroter mon Coke Float dans mon coin. Tout le monde comprenait peut-être parfaitement ce qui se passait, mais moi pas vraiment.

— Bon, a repris Seth. Donc, même si nous avons démontré que nous sommes, sans l'ombre d'un doute, nettement plus malins que les terminales de l'an dernier, et que la cuvée des premières de cette année n'est rien qu'une bande de mauviettes décérébrées, nous n'en avons pas moins besoin de trouver une planque digne de ce nom.

— Eh bien, je suppose que le cimetière est exclu, a lancé Cody avec un sourire ironique.

Tout le monde s'est marré. Tout le monde, sauf moi.

— C'est clair, a reconnu Seth. Mais n'allez pas croire que je n'y avais pas pensé, avant que Santos nous fasse son petit speech. Qui les a déglinguées ces grilles, d'ailleurs ? Quel-qu'un sait ?

Je me suis figée, ma cuillerée de glace vanille – ou ce qu'il en restait – à mi-chemin de ma bouche.

— J'ai entendu dire que c'étaient des gangs qu'auraient fait une descente de Miami, a avancé Bryce.

Nouveaux ricanements autour de la table.

— Je ne blague pas, a insisté Bryce. Le copain de ma sœur a un cousin chez les fédéraux et il dit qu'ils viennent de faire plusieurs arrestations, là-haut, à Myrtle Grove. Les MGB, ces types se font appeler – les Morgue Gang Boys ? Peut-être que les cimetières font partie de leurs rites d'initiation. J'ai vu des mecs avec de ces jantes super balèzes qui tournaient autour de chez Wendy's, le fast-food à côté du centre commercial, la semaine dern...

— Revenons sur terre, l’a coupé Seth en roulant des yeux comme des billes. Ce qu’il nous faut, c’est un endroit qui ne soit pas bouclé vingt-quatre sur vingt-quatre, sept sur sept, mais devant lequel personne du lycée ne peut passer en voiture.

— Un genre de cité résidentielle sécurisée, tu veux dire, a précisé Farah. Si seulement on connaissait quelqu’un qui vit à Dolphin Key..., a-t-elle ajouté avec un soupir désabusé.

J’ai failli en avaler mon Coca de travers. Non mais je rêvais, là ! Est-ce qu’ils étaient vraiment en train d’essayer – pas de la manière la plus subtile qui soit, de surcroît – de s’inviter *chez moi* pour faire un truc qui paraissait non seulement illégal, mais aussi carrément dangereux ?

C’était bien possible. Ils devaient me prendre pour une débile, apparemment. Tout ça parce que j’étais du Bât’D. Et je sais ce que je dis. Ceux du Bât’A ne tenaient pas ceux du Bât’D en très haute estime. C’est ce que j’avais fini par comprendre au cours de la conversation : des allusions, des petites réflexions par-ci par-là...

« Eh bien oui, de la part d’une fille comme elle, tu t’attendais à quoi ? Elle est trop Bât’D », avait commenté Serena en parlant d’une élève qui, comme ils l’avaient laissé entendre, avait accouché pendant l’été.

« Tu parles ! Ils auraient dû le mettre dans le Bât’D dès le début », avait dit Cody en parlant d’un de ses coéquipiers expédié en « camp nature » par ses parents parce qu’il était devenu ingérable.

J’avais bien remarqué les coups d’œil que Seth leur lançait à travers la table et le soudain mutisme qui s’ensuivait. Mais il était trop tard : j’avais tilté.

Tous ceux qui étaient inscrits à New Pathways avaient cours dans le Bât’D, mais tous ceux du Bât’D n’étaient pas inscrits à New Pathways. Il n’y avait que cinquante élèves qui suivaient le programme de New Pathways. Mais il y avait cinq cents élèves dans le Bât’D. Le Bât’D était, en fait, le dépotoir : là où l’administration envoyait tous les élèves « à problème » – tous les casseurs, les glandeurs, tous ceux qui avaient des petits soucis avec la drogue ou l’autorité – pour les empêcher « d’infecter » les élèves « normaux » : les autres élèves qui

fréquentaient l'établissement.

C'était la seule explication que je pouvais trouver, en tout cas, pour qu'on soit tous isolés dans un bâtiment à part du lycée. Même si ça paraissait presque trop incroyable pour être vrai. Comme le fait que ces fils et filles de bonne famille, au teint frais et au corps musclé, qui me connaissaient à peine, étaient apparemment en train de me demander de leur filer ma maison pour sacrifier à leur rituel bizarroïde.

— Mais de quoi vous parlez exactement ? ai-je fini par leur demander en reposant ma coupe.

Farah s'est esclaffée. À la façon dont elle me regardait, on aurait pu penser que j'étais la chose la plus adorable sur laquelle il lui avait jamais été donné de poser les yeux.

— De la Nuit du Cercueil, bien sûr, tu es bête !

— Mais je croyais que le shérif avait dit que la Nuit du Cercueil était annulée, cette année.

Tout le monde s'est alors mis à rire de mon incurable naïveté.

— L'administration l'annule tous les ans, m'a patiemment expliqué Seth quand il a réussi à reprendre son sérieux. Mais, tous les ans, elle a lieu quand même. C'est incontournable. C'est la Nuit du Cercueil : c'est la tradition.

— Ah !

J'ai revu l'expression extatique de ma mère quand elle avait parlé de la Nuit du Cercueil. C'était manifestement un événement à Isla Huesos.

— Mais c'est quoi cette tradition, exactement ?

Cody a éternué « Bât'D » entre deux quintes de toux et autres reniflements suspects. Mais Seth, après lui avoir adressé un froncement de sourcils qui signifiait clairement : « Hé ! lâche-la un peu, tu veux ? », m'a répondu :

— Tous les ans, les terminales du Lycée d'Isla Huesos fabriquent leur propre cercueil. Il est ensuite caché quelque part sur l'île. Et c'est aux premières d'essayer de le trouver.

J'ai attendu la suite.

Mais il n'y avait pas de suite. Les yeux braqués sur moi, tout le monde brûlait de voir ma réaction, cependant qu'en arrière-plan une succession de mouettes plongeait en piqué en quête

de frites providentiellement égarées. Là-bas, sur la plage, un type torse nu a lancé un Frisbee à son chien, qui l'a raté et s'est jeté joyeusement à l'eau pour aller le chercher.

J'ai fini par rompre le silence :

— Euh... D'accord. Mais... pourquoi ?

Les yeux de Seth semblaient lancer des S.O.S. à la ronde.

— Pourquoi quoi ? s'est-il résigné à me demander après ce qui avait dû lui sembler un grand moment de solitude.

— Eh bien pourquoi ils veulent le trouver ?

Ce n'était pas que je voulais pinailler. Je ne comprenais vraiment pas.

— Qu'est-ce qu'il y a dedans ? ai-je hasardé.

Seth m'a adressé un sourire attendri du style « Oh ! comme elle est mignonne ! ».

— Comment ça « Qu'est-ce qu'il y a dedans ? » ? Il n'y a rien dedans.

— Eh bien alors, à quoi ça sert ? me suis-je encore enfoncée, de plus en plus déroutée. Quel intérêt de chercher un vieux cercueil vide ?

Le sourire de Seth s'est aussitôt évanoui. Des murmures se sont élevés à l'autre bout de la table. J'ai parfaitement entendu les « Non mais je rêve ! », « Ben dis donc ! elle est vraiment atteinte ! » et « Pas doute : c'est bien une Bât'D ! ».

— Ho ! a aboyé Seth. (Pas à moi, aux autres.) On se calme !

À moi, il a dit d'un ton patient, recouvrant son sourire dentifrice :

— Et d'un, ce n'est pas un « vieux » cercueil. C'est un cercueil tout neuf puisque, comme je viens de le dire, nous le fabriquons et nous le peignons nous-mêmes avec tous les noms des classes et des élèves de notre promo – le tien aussi. Et de deux, si les premières le trouvent, ils vont aller le coller au beau milieu du terrain de foot pendant le premier match de la saison et ils vont y mettre le feu devant tout le lycée. Tout-le-monde. Et se filmer en train de le faire et inonder la toile avec : pour nous, l'humiliation totale. Voilà pourquoi nous n'avons aucune envie que ça se produise.

J'avais déjà reconstitué la partie « feu de joie », après le discours plus-barbant-tu-meurs du proviseur, avec ce que

Nicole avait raconté à propos de l'odeur de fumée chez elle pendant des mois suite à la découverte par les Wreckers – que j'avais supposés être Seth et ses petits copains – du cercueil des terminales de l'année précédente dans le garage de son voisin. Cercueil auquel ils avaient, apparemment, décidé de mettre le feu sur place.

D'accord. Mais je ne voyais toujours pas où était l'intérêt.

— C'est pourquoi, a dit Farah au même moment en posant la main sur mon épaule, nous avons pensé que ce serait trop cool si nous pouvions cacher le cercueil chez toi cette année. Très provisoirement, bien sûr. Parce que tu habites à Dolphin Key. Pour circuler dans ton quartier, les gens doivent obtenir l'autorisation du garde à l'entrée, non ? Tu es la seule élève du L.I.H. qui y habite, cette année. Je le sais parce que ma mère fait partie du comité de soutien et que j'ai vérifié la liste sur le Net. Dolphin Key est surtout une communauté de retraités et de résidences secondaires pour ceux du continent qui viennent passer l'hiver au soleil : quasiment un club privé. La plupart des gens d'ici n'ont pas les moyens d'y résider. Ce qui signifie que personne du L.I.H. ne devrait pouvoir y accéder. Sauf nous. Et encore, seulement quand tu actionneras la barrière par interphone pour nous laisser entrer. Ce qui s'est passé chez Cal, l'an dernier, ne risque pas d'arriver chez toi. Tu seras parfaitement en sécurité. Toi, et le cercueil...

J'en suis restée sans voix. Non, franchement, c'était trop drôle. Il n'y en avait pas un, parmi eux, qui savait seulement de quoi il parlait, là. Moi ? « En sécurité » ? J'étais la personne la moins en sécurité du monde !

Surtout maintenant que je n'avais plus le collier.

Ah ! oui. Et que le garçon qui me l'avait donné ne m'aimait plus parce qu'on avait eu cette terrible dispute. Enfin, j'imagine. Ce qui tombait bien, finalement, puisque je prenais un nouveau départ. « New Pathways », ça voulait bien dire un truc comme nouveau chemin, nouvelle voie, donc nouveau départ, non ? Il me fallait un autre soda.

— C'est juste le temps de le peindre, s'est empressé de tempérer Seth.

— Après, nous le mettrons ailleurs, a immédiatement

embrayé Farah. Nous ne pouvons pas le laisser trop longtemps au même endroit, sous peine de nous faire repérer. Nous le transférerons sans doute dans un des hangars de l'aéroport – mon père a un avion et ces mauviettes ne réussiront jamais à tromper la sécurité de la DGAC – et après, peut-être à la base navale...

— Mon père est colonel, a déclaré Nicole en battant des cils.

— ... et après peut-être dans les hauts de l'île, pour un temps, a repris Seth.

Tels qu'ils étaient partis, je les voyais bien continuer comme ça toute la nuit.

— Et qu'est-ce qui se passe, s'ils ne le trouvent pas ? Les premières, je veux dire.

— S'ils ne le trouvent pas, m'a répondu Serena en me regardant comme si je venais de poser une question idiote, nous apportons le cercueil à la mi-temps, pendant le match, et nous lui faisons faire un tour de piste en le portant en triomphe pendant que la fanfare et l'équipe des pompoms, dont je suis capitaine, exécute son numéro sur le hit culte de 90 : *U can't touch this* de MC Hammer.

— Et pour ne pas le toucher, tu ne peux pas le toucher ! Parce que c'est qui, les chefs, ici ? Les Wreckers ! ont braillé en chœur Bryce et Cody en réitérant leur « check the pecs » avec une vigueur renouvelée.

Je les regardais avec des yeux ronds. Je n'arrivais pas à croire que ma mère ait pu se montrer si sentimentale au souvenir de cette fameuse Nuit du Cercueil.

Mais j'ai essayé de n'en rien laisser paraître. Je voulais toujours savoir pourquoi Alex vouait une telle haine à Seth – en dehors du fait que Seth et ses petits copains considéraient tous ceux du Bât'D comme des *freaks*.

Quoique le mot *freak* soit très subjectif. Un peu comme « normal » ou « fou ». Par exemple, moi, j'aurais facilement pu prendre quelqu'un qui faisait tout le tour de l'île avec un cercueil fait maison pour essayer de le planquer, avant de parader avec à la mi-temps d'un événement sportif sur un tube vieux de vingt ans, pour un *freak*.

Mais bon, c'était juste moi. Et tout le monde savait bien que

j'étais folle, n'est-ce pas ?

Et, quand Alex allait découvrir que Seth Rector voulait cacher le cercueil des terminales chez moi – et il n'y manquerait pas si j'acceptais et s'il voyait toute une bande de Bât'A traîner autour de mon garage –, je supposais qu'il ne tarderait pas à me dire pourquoi.

— Je ne sais pas, ai-je temporisé. Il faut d'abord que je demande à ma mère. Vous savez ce que c'est...

— Normal, m'a assuré Seth sans ciller. Absolument. Nous ne voudrions pas faire quoi que ce soit qui puisse déranger ta mère.

— Je suis persuadée qu'elle n'y verra aucun inconvénient, a affirmé Farah. Ta mère a bien été élève au L.I.H., non ? Il me semble avoir vu son nom dans la salle des troph...

— J'ai une autre question, l'ai-je interrompue. Pourquoi un cercueil ?

Farah et Nicole m'ont regardée comme si je venais de leur demander pourquoi le ciel est bleu.

— Hein ?

— Pourquoi un cercueil ? Pourquoi fabriquer et cacher un cercueil ?

Tous me regardaient, maintenant. Je ne voyais pourtant pas ce que ma question avait de si bizarre.

— Pourquoi pas un bateau ? ai-je insisté. On est bien les Wreckers du Lycée d'Isla Huesos, non ? Et ça veut bien dire les naufrageurs, non ? Et les naufrageurs étaient bien censés piller les navires qui s'échouaient entre ici et la barrière de corail pour ensuite revendre ce qu'ils s'étaient approprié aux armateurs au prix fort, non ? Alors, est-ce que ça ne serait pas plus logique de fabriquer et de cacher un bateau ? D'autant que la mascotte du lycée, c'est tout de même un type qui a tout d'un pirate, pas d'un squelette ?

Dans le silence qui s'est ensuivi, j'ai parfaitement pu entendre les vagues s'écraser sur la plage, derrière nous. À Isla Huesos, on n'avait pas de ces gros rouleaux si typiques de la Floride vu que l'île était entourée d'une barrière de corail – la troisième plus importante au monde.

Mais, allez savoir pourquoi, j'ai remarqué que les vagues étaient plus grosses que d'habitude, à ce moment-là. Peut-être

que, comme moi, elles sentaient qu'il planait dans l'atmosphère comme un malaise.

— Hé ! s'est exclamé Bryce en arquant les sourcils. Elle a raison. Ce *serait* plus logique si c'était un bateau. C'est vrai ça, pourquoi un cercueil ?

— Tu sais quoi ? a maugréé Seth en prenant son sac à dos. Je n'en sais rien. Et je m'en moque. Tout ce que je sais, c'est que ça a toujours été un cercueil.

— C'est peut-être pas plus mal, a commenté Bryce d'un air inspiré. Parce que la Nuit du Bateau, ça sonne quand même moins bien que la Nuit du Cercueil, hein ?

Hilarité générale.

J'ignorais, alors, que j'étais sur le point de découvrir pourquoi c'était un cercueil. Et, si ne serait-ce qu'un seul d'entre eux avait su ce que signifiait réellement la Nuit du Cercueil, ça leur aurait fait passer l'envie de rire, vous pouvez me croire. Et vite.

CHAPITRE 16



*La tourmente infernale, qui n'a pas de repos,
Mène les ombres avec sa rage ;
Et les tourne et les heurte et les harcèle⁴.
DANTE ALIGHIERI, L'Enfer, Chant V*

Quand je suis descendue du Ford F-150 de Seth (cadeau d'anniversaire de son père, avait-il négligemment lâché tandis qu'il me raccompagnait à la maison), j'ai repéré oncle Chris dans l'allée, un des transats du jardin dans les bras.

— Qui est-ce ? a demandé Farah, intriguée, en grimpant sur le siège avant que je venais de libérer.

— Le frère de ma mère.

Oncle Chris avait suspendu son geste pour nous regarder. Il restait planté là, la bouche légèrement entrouverte, la grosse chaise longue de bois dans les bras.

Il faut dire que, dans le genre grosse bagnole, celle de Seth se posait là. Dans mon ancien quartier, dans le Connecticut, je n'avais jamais vu personne conduire un engin pareil – et je ne parle même pas du Cours Privé de Jeunes Filles de Westport. Seth avait surélevé la caisse pour qu'elle domine de trente bons centimètres des roues aux jantes argent étincelantes. Les vitres avaient toutes été teintées exactement du même noir que la peinture. Seth avait mis la musique à fond – un groupe qui ne faisait que brailler, pour moi –, si fort que le pick-up tout entier vibrait comme un caisson de basses surdimensionné.

⁴ Traduction Jacqueline Risset (éditions Flammarion).

Mais je n'avais pas l'impression que c'était ce qu'oncle Chris regardait.

— C'est le père d'Alex ? a demandé Farah.

— Oui.

Eh bien oui, forcément, elle était curieuse. Qui ne l'aurait pas été à propos d'un type qui avait passé pratiquement autant de temps en prison qu'elle en avait passé sur cette planète depuis qu'elle était née ?

— Merci de m'avoir raccompagnée.

— Tu as mon numéro, m'a remémoré Seth. Appelle-moi dès que tu as la réponse de ta mère.

Je ne devais pas avoir l'air très éveillé parce qu'il a ajouté, en m'adressant un regard lourd de sous-entendus :

— À propos de *ce-que-tu-sais...*

— Ah oui ! (Je me suis aussitôt reprise.) Le... *ce-que-je-sais*. Sans problème.

J'ai claqué la portière. Intellectuellement, je savais qu'ils pouvaient toujours me voir à travers les vitres teintées, mais, psychologiquement, comme je ne pouvais pas les voir, j'avais l'impression qu'eux non plus.

Et, je ne sais pas pourquoi, mais ça me soulageait.

— Salut, oncle Chris ! ai-je lancé à l'intéressé en me dirigeant vers lui, mon gros sac plein de bouquins sur l'épaule.

Derrière moi, j'ai entendu les énormes roues du 4 x 4 crisser sur le gravier. Déjà, le martèlement des basses s'éloignait.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Le père d'Alex n'avait pas bougé d'un pouce. Il avait toujours les yeux rivés au 4 x 4 noir.

— Qui c'était ? m'a-t-il demandé.

— Personne. Juste des gens du lycée qui m'ont raccompagnée.

— Je croyais que c'était Alex qui devait t'emmener et te ramener de l'école.

— Oh ! il avait des trucs à faire après les cours, ce soir. (Ce qui n'était pas forcément faux.) Alors, je me suis fait conduire par quelqu'un d'autre. Qu'est-ce que tu fais avec ce transat ?

— Je le range dans le garage. Ils viennent juste d'annoncer une veille cyclonique sur la chaîne météo. On est dans le cône.

— Dans le quoi ?

Je n'avais eu aucun écho d'un probable ouragan. Enfin si, mais je n'avais pas fait attention parce qu'ils n'avaient pas dit qu'il se dirigeait vers nous. Même si la nuit tombait, on voyait bien qu'il n'y avait pas un nuage.

— Le cône. C'est comme ça qu'ils appellent la trajectoire de l'ouragan. L'ensemble des trajectoires possibles, plutôt, vu que les tempêtes, ça peut être complètement imprévisible.

La météo. C'était « l'activité » dans laquelle oncle Chris avait choisi de « s'investir » à sa sortie de prison.

— On va sans doute être touchés que par les bandes spiralées – c'est les orages périphériques de l'œil du cyclone. Mais ils ne savent pas vraiment encore avec celui-là. On est dans le cône des trois jours.

Je l'ai regardé, consternée d'avoir été si absorbée par mes petits problèmes perso que je n'avais pas vu ça venir. Surtout après la réflexion que je venais de me faire sur les vagues à la plage, sans même parler de la violence de l'orage, la nuit dernière. La saison des ouragans s'étendait de juillet à novembre, et on n'était qu'en septembre. Autrement dit : en plein dedans.

Et, en ce qui me concernait, la saison des orages ne semblait pas être seulement à prendre au sens propre, comme j'avais pu m'en rendre compte en suivant Farah et Seth jusqu'à leur voiture après notre petite pause dégustation à l'Island Queen, quand mon portable s'était mis à vibrer. Le numéro griffonné sur le prospectus que Richard Smith m'avait donné était apparu sur mon écran.

— Allô ? avais-je ânonné, le cœur battant.

— Mademoiselle Oliviera ?

Une voix rocailleuse familière au bout du fil.

— Oh ! monsieur Smith ! Merci infiniment de me rappeler.

Pas de réponse.

— Hum...

Avant de monter dans le gros 4 x 4 noir, Seth et Farah avaient décidé de s'accorder un petit moment d'intimité. Sauf que ça n'avait franchement rien d'intime, vu que tout l'Island Queen pouvait en profiter. Ils se pelotaient carrément contre la

portière. Si c'était à ça que j'allais avoir droit tout le week-end, s'ils s'incrustaient chez moi avec leur bande de petits copains pour fabriquer leur cercueil dans mon garage, je ne savais pas si ça valait vraiment la peine, même pour Alex. J'aurais dû faire comme oncle Chris et m'investir dans la météo au lieu de vouloir jouer les saint-bernard.

— Donc, voulez-vous que nous fixions maintenant ce rendez-vous dont vous parliez dans votre petit mot ? lui avais-je demandé.

— Maintenant me semble effectivement convenir parfaitement, avait répondu le gardien du cimetière. Quand seriez-vous disponible, mademoiselle Oliviera ?

— Euh... (J'avais jeté un coup d'œil à Seth et Farah : toujours en train de s'embrasser. J'avais détourné les yeux.) Tout de suite. Tout de suite, ça m'irait très bien. Est-ce que ça vous conviendrait, si je venais tout de suite ?

— Cela ne me conviendrait *pas du tout*, m'avait-il rétorqué, toujours aussi aimable. Mais à dix-huit heures, à la fermeture, je devrais être disponible. Vous savez où se trouve mon bureau, je crois...

— Absolument, lui avais-je assuré, ignorant délibérément la pique – il était bien placé pour savoir, vu le temps que je passais au cimetière, que j'avais eu tout loisir de localiser son repaire. J'y serai.

— Ne traînez pas : si à dix-huit heures vous n'êtes pas là, je pars.

Et il m'avait raccroché au nez.

J'avais plissé les yeux et fusillé mon téléphone du regard. « J'ai peut-être l'air d'une fille "aux yeux couleur de miel", vue de l'extérieur, avec ma jupe qui arrive pile aux dix centimètres réglementaires au-dessus du genou, mais je vais te les arracher, moi, les pompons de tes mocassins, vieux schnok. Cherche-moi donc sur Google, tu verras. »

Bon, d'accord. Dans mes rêves.

— Avec ces tempêtes, on n'est jamais trop prudents, poursuivait oncle Chris dans mon allée. Ça dépend de leur trajectoire : elles peuvent tout autant nous contourner que nous foncer droit dessus. Y a pas à s'inquiéter, en général, mais on

voudrait pas voir ces beaux meubles de jardin finir dans la piscine – même si ta mère l’a payée une fortune. « Seth One. »

— Pardon ?

Il fallait que je me magne si je ne voulais pas rater mon rendez-vous avec M. Smith. En sortant de l’Island Queen, Seth et Farah m’avaient emmenée à Reef Key pour me faire visiter le « programme immobilier d’investissement locatif » de leurs pères. J’avais été obligée de faire comme si je trouvais ça palpitant, serrant la main de M. Rector et de M. Endicott et écoutant avec intérêt les trucs assommants qu’ils me racontaient et qui, pour moi, donnaient un truc comme : « Blablabla... l’atmosphère qu’une station balnéaire de grand standing ! Blablabla... liberté d’une île privatisée. Blablabla... courts de tennis ! Blablabla... lagons privés comme de véritables piscines d’eau de mer... » Sans oublier la petite phrase incontournable que j’étais désormais habituée à entendre où que je mette les pieds : « Peut-être cela intéresserait-il votre père d’investir dans ce projet. »

J’avais été soulagée de m’en tirer avec mon échappatoire habituelle : « Mais certainement. Pourquoi ne lui passez-vous pas un coup de fil ? Voici sa carte. » J’ai toujours une de ses cartes de visite à portée de la main en cas d’urgence. Je crois que papa adore que tous ces gens l’appellent. Il adore hurler au téléphone, presque autant qu’à la télé.

Oncle Chris se dirigeait maintenant vers la porte du garage.

— « Seth One. » C’est ce qu’il y avait d’écrit sur la plaque minéralogique de ton copain.

— Ah oui ! C’est son prénom. Tu sais, tu n’es pas obligé de faire ça, oncle Chris. Je crois que maman paie des gens qui viennent nous barricader chaque fois qu’il doit y avoir un ouragan.

— C’est pas encore le moment de se barricader. Mais, si tu te sers pas de tes meubles de jardin, ça fait de mal à personne de les rentrer. Tu veux sans doute un pick-up comme ça ? a-t-il subitement enchaîné.

Il a perché le transat sur tout un tas d’autres qu’il avait déjà empilés. Il n’avait pas l’air de m’écouter.

— Comme « Seth One », hein ? a-t-il achevé.

— Euh, non. Non, pas vraiment. Je ne sais pas conduire, pour commencer. Ensuite, ce genre de monstre, ce n'est pas franchement mon genre.

C'était peu de le dire.

C'est alors qu'oncle Chris a semblé me regarder – me regarder vraiment – pour la première fois.

— Tu ne sais pas conduire ? m'a-t-il demandé, l'air perplexe. Comment ça se fait ?

— Eh bien...

Je suis rentrée dans le garage et j'ai posé mon sac par terre. Pourquoi fallait-il que le père d'Alex, si peu bavard d'habitude, se décide à le devenir justement *maintenant* ?

— Parce que les tests et moi ça fait deux, tu te rappelles ?

J'ai alors vu apparaître sur son visage quelque chose que je n'y avais encore jamais vu : de l'émotion.

— Je vais t'aider à passer ton code, Piercette.

— Oh ! me suis-je exclamée en riant. Ça va, oncle Chris.

Il m'a suivie pendant que je faisais le tour de la maison pour aller récupérer ma bicyclette.

— Tu vois, j'ai ce qu'il me faut : j'ai mon vélo.

— Je t'interrogerai, a-t-il persévéré. Qu'est-ce que tu en dis ? Tu viendras chez grand-mère – ou, si tu veux, je viendrai ici – et je te poserai des questions. Je t'apprendrai à conduire aussi : je t'emmènerai sur le parking de Searstown, à côté de chez Wendy's. C'est là que j'ai appris – ça s'appelait pas Searstown à l'époque, évidemment, vu que Sears n'avait pas de magasin ici. Mais c'est pas grave. J'ai pas eu la chance d'apprendre à Alex, mais je peux t'assurer que tu auras ton permis, Piercette. Fais-moi confiance.

— C'est tellement gentil à toi, oncle Chris, lui ai-je dit en détachant mon vélo de la balustrade.

Je n'allais pas avoir le temps de me changer. Ce qui signifiait que j'allais devoir pédaler avec une main tout en rabattant ma jupe de l'autre pour l'empêcher de se soulever. Mais je ne voulais surtout pas « traîner ».

— Ce n'est pas que les autres n'ont pas essayé, lui ai-je expliqué. Mais je suis carrément nulle.

Je n'avais pas vraiment envie de lui raconter comment

j'avais percuté l'arrière d'un camion UPS en voulant éviter un écureuil et comment mon père avait hurlé parce que j'avais bousillé la belle BMW qu'il m'avait offerte.

— C'est sans doute mieux comme ça, finalement. Que je ne sois pas derrière un volant, je veux dire.

— Ne fais pas ça. Ne fais jamais ça.

Je l'ai regardé avec de grands yeux.

— Pardon ?

— Ne te rabaisse pas. Je suis au courant pour ce qui t'est arrivé. Je l'ai su, même quand j'étais pas là. Ta mère est toujours restée en contact avec moi. Elle m'envoyait des photos de toi aussi. Je parie que tu savais pas ça, hein ? Hé si ! pourtant.

Ça m'a scotchée. Il avait raison : c'était la première fois que j'entendais parler de ça.

— Et, quand j'ai appris ce qui t'était arrivé, que ça n'allait pas très fort pour toi, j'ai dit à ta mère de pas s'inquiéter. (Il m'a souri, ce même doux sourire qu'il m'adressait toujours.) « Elle s'en tirera, celle-là, que je lui ai fait. Ça se voit dans ses yeux. » Par contre, Alex... Pour Alex, j'en suis pas si sûr. C'est triste à dire, surtout de son propre fils, mais... (Il a haussé les épaules.) Alex me cause du souci.

Je savais très exactement ce qu'il voulait dire. Moi aussi, je me faisais du souci pour Alex.

— Et c'est pas parce que t'es une fille, ni la fille de Deb non plus. (Il a secoué la tête.) Deb te ressemblait vraiment pas.

— Je sais.

J'ai essayé de ne rien laisser paraître de mon amertume.

Check Yourself Before You Wreck Yourself.

— Ils ont encore tous les trophées qu'elle a remportés au lycée, ai-je ajouté. Tous les trophées que *vous* avez remportés, ai-je insisté. Ils sont exposés dans le Bât'A.

Il m'a jeté un coup d'œil perplexe.

— Le Bât'A ?

— C'est... oh ! pas grave. (J'en ai déduit qu'ils ne devaient pas se parler beaucoup, Alex et lui.) Ils ont refait le lycée, tu sais,

quand tu... n'étais pas là.

— Ils ont refait plein de choses pendant que j'étais pas là. Mais c'est pas ce que je voulais dire. Deb est juste... Tout est tellement facile pour elle. Même de gagner des trophées. Tout le monde savait qu'elle quitterait l'île pour devenir quelqu'un, un jour. Personne pensait que je réussirais. Sauf à faire ce que j'ai fait, a-t-il ajouté avec un petit rire sec. Ce qui prouve bien que les trophées qu'on gagne au lycée, ça veut pas forcément dire grand-chose. Alors...

Son regard s'est perdu dans le flamboiement du couchant.

— Les laisse jamais te dire que t'es trop bête pour faire quelque chose, a-t-il grondé. Je prétends pas que ça ira tout seul pour toi, comme pour ta mère. Peut-être que tu vas être obligée de te fatiguer un peu plus que les autres – je sais : c'est pas juste. Mais ça veut pas dire qu'il faut que tu baisses les bras pour autant. Parce que, si tu fais ça, tu vas te retrouver où ?

Il m'a jeté un coup d'œil interrogateur et il a haussé les épaules.

— Euh... sur un vélo ?

— Ouais. Sur un vélo.

Sauf que, la bonne réponse, j'étais quasi sûre que c'était : « Chez la dame qui tient Trucs du Tricot, après avoir purgé une peine de seize ans de prison. »

Je commençais à comprendre ce que mon père avait voulu dire avec son « À peine sorti de prison, oncle Chris n'aurait de cesse de semer la terreur et d'assouvir sa terrible vengeance ». C'était cette bonne vieille histoire de « Méfiez-vous de l'eau qui dort » : il se passait beaucoup plus de choses dans la tête d'oncle Chris que je ne l'avais imaginé.

— Et ta mère m'a dit de te dire qu'elle serait en retard. Elle a été forcée de retourner au bureau pour un rendez-vous, a-t-il aussitôt embrayé.

— Ah ! Eh bien, moi aussi, j'ai un rendez-vous, en fait...

— Bon. Alors, je vais finir de rentrer les meubles de derrière. À moins que tu aies besoin que je t'accompagne à ton rendez-v...

— Oh non, non ! Ça va, merci.

J'ai dirigé ma bicyclette vers la barrière de l'entrée. Mais, en voyant son air dépité, je me suis empressée d'ajouter :

— Mais peut-être que tu pourrais me donner une leçon de conduite demain ?

J'ai vu son visage s'éclairer : j'avais exactement trouvé les mots qu'il fallait.

— Formid' ! Je suis toujours tellement content de te voir, Piercette.

Si j'avais su, alors, comment cette soirée allait tourner, je ne lui aurais peut-être pas adressé un large sourire et un grand signe de la main avant d'ouvrir la barrière pour filer sur mon vélo. J'aurais peut-être annulé mon rendez-vous avec le gardien du cimetière pour ne pas quitter oncle Chris de la nuit. Pour m'assurer qu'il ne lui arriverait rien de mal. C'était censé être mon nouveau hobby, non ?

Mais je ne savais pas, à ce moment-là, à quel point le cône d'incertitude s'était rétréci, ni qu'il pointait droit sur Isla Huesos.

CHAPITRE 17



*« Ô mon fils, c'est ici, me dit mon noble maître,
Que viennent, quel que soit le lieu qui les vit naître,
Tous les coupables morts dans le courroux de Dieu. »*
DANTE ALIGHIERI, *L'Enfer*, Chant III

Le bureau du gardien du cimetière, comme ce dernier s'était fait un plaisir de me le rappeler, fermait à dix-huit heures précises : horaire largement dépassé quand j'ai frappé à sa porte.

— Vous êtes en retard, a grommelé Richard Smith en m'ouvrant. Mais je n'en attendais pas moins de vous. Entrez.

Il s'est écarté pour me laisser passer. Dans son bureau, tout était net, carré, d'une propreté immaculée. Le soleil ayant déjà à moitié disparu derrière la cime des arbres, M. Smith avait allumé sa lampe de bureau en laiton. C'était bien la seule chose qui semblait en accord avec le caractère historique du cimetière. Comme l'attestait, en effet, une plaque de cuivre vissée dehors, près de la porte, le cimetière d'Isla Huesos avait plus de cent cinquante ans : il avait été fondé en 1847.

Ce qui avait de quoi surprendre, j'imagine, d'autant que le bureau en question était aménagé dans un pittoresque petit cottage aux murs blanchis à la chaux. Tout y était : la clôture de bois blanc ; le toit de tôle ; le perron à auvent ; les fenêtres à volets turquoise et les planchers en pin massif.

Mais, dedans, rien n'avait bougé depuis dix ans (sauf le type derrière le bureau. Richard Smith n'était pas encore le fossoyeur

local, à l'époque). Tout était exactement comme dans mon souvenir : bourré de classeurs et d'étagères métalliques sur lesquelles s'empilaient de mauvaises photocopies de formulaires d'ouverture de concessions et d'autorisation de creuser et de sceller des tombes.

C'est le boulot des fossoyeurs, en même temps. De superviser les enterrements, j'entends. Ils ne sont pas censés faire dans la décoration d'intérieur.

— Eh bien, ne restez pas piquée là, s'est impatienté Richard Smith, toujours aussi aimable, en fermant la porte – à clef – derrière moi. Asseyez-vous.

Il désignait un des fauteuils en similicuir rangés devant un grand bureau en bois. Ils étaient légèrement différents de ceux que je me rappelais avoir vus lors de ma première visite, mais pas de beaucoup. Je n'avais pas eu l'occasion de m'y asseoir, en ce temps-là : ma grand-mère m'avait envoyée jouer dehors avant. Ils étaient confortables. Alors pourquoi j'avais l'impression d'être assise sur une fourmilière ?

John m'avait dit de ne jamais revenir au cimetière. « C'est dangereux pour toi, ici. » C'étaient ses propres paroles. « À moins que ce ne soit la mort que tu cherches. Une mort définitive, cette fois. »

Eh bien, j'y étais, pourtant, dans ce cimetière. Ou, du moins, dans le bureau du gardien. Cette simple visite allait-elle me coûter la vie ?

Ça n'aurait vraiment pas été juste, à mon avis.

M. Smith a dû percevoir mon agitation parce qu'il s'est empressé de prendre place dans le fauteuil grinçant, en face de moi, pour en venir aussitôt au fait, le tout avec une vivacité pour le moins surprenante : il a sorti mon collier du premier tiroir et l'a étalé devant lui, sur le sous-main.

— Vous reconnaissez ceci ? m'a-t-il demandé en me considérant par-dessus la monture de ses lunettes.

J'avais réfléchi en chemin à la façon dont j'allais m'y prendre. Et j'en avais conclu que, comme avec la police pour l'affaire Mueller, nier tout en bloc était probablement ce que j'avais de mieux à faire. Ce serait plus prudent.

Mais ce sous-main de cuir vert sombre lui faisait un si bel

écrin. Il ressortait si bien, ce maudit collier, avec son étincelante chaîne en or et ce joyau couleur d'orage, qu'il était difficile de ne pas tout bonnement l'embarquer. (C'était un effet d'optique ou le cœur de la pierre était plus clair que d'habitude ?) Qu'est-ce qu'il aurait pu faire, ce brave M. Smith ? Pas me courir après, en tout cas : il était trop vieux. Encore plus vieux que le bijoutier, même. Il en aurait sans doute fait une crise cardiaque, sans même que John ait besoin de lui forcer la main.

Mais je ne pouvais pas faire ça. Pas à lui. Ne me demandez pas pourquoi. Il ne s'était pourtant pas montré très sympa. Ni avec ma mère, ni avec moi.

Oui, nier. C'était la meilleure stratégie à adopter.

— Non, lui ai-je répondu en m'arrachant à la contemplation du collier pour le regarder droit dans les yeux.

Ce n'était pas l'éclairage. La gemme était effectivement plus blanche en son centre. Il se passait quelque chose de bizarre...

— Je ne l'ai jamais vu de ma vie, ai-je renchéri.

— J'étais sûr que vous répondriez ça, m'a rétorqué Richard Smith avec un petit sourire en coin. Mais peu importe. Ce qui est intéressant, en revanche, c'est que moi, je l'ai déjà vu quelque part.

Oh super ! Encore un. C'était exactement ce qu'avait dit le bijoutier. Ça m'a achevée. Mais comment je m'y prenais pour toujours me fourrer dans des galères pareilles ? Et toute seule comme une grande. On aurait dit que je marchais constamment dedans. Mieux : que je pédalais dedans.

— Pas dans le monde réel, naturellement, a-t-il enchaîné. Juste les représentations qu'en ont faites des mains expertes. Voyez-vous, pendant mes loisirs, quand je ne suis pas ici, occupé à traiter des formulaires de réservation de concessions, ou là, dehors, à tenter d'empêcher de stupides adolescents comme vous de profaner des sépultures centenaires, je lis. Tout ce qui a trait aux divinités mortuaires, plus particulièrement – celles qui accompagnent les défunts dans l'au-delà, a-t-il ajouté, sans doute parce qu'il pensait qu'une « stupide adolescente » comme moi ne posséderait pas une telle expression à son vocabulaire.

Évidemment, il ne pouvait pas savoir qu'en tant qu'EMI

j'étais on ne peut plus familiarisée avec tout ce qui touchait, de loin ou de très très près, à la mort.

— Mon collègue pense même que je suis fou, a-t-il concédé avec un haussement d'épaules fataliste. Et c'est vrai que mon travail empiète peut-être un peu sur ma vie privée. Mais je trouve cette peur que nous avons de la mort, dans notre culture, un peu ridicule, alors qu'en réalité la mort fait tout naturellement partie du cycle de la vie. Je ne dis pas qu'on ne doit pas profiter pleinement de la vie jusqu'au bout, parce que je profite assurément de la mienne. Mais, si vous voyiez la réaction des gens quand ils me demandent : « Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? » et que je leur réponds ! Ils ne pourraient pas détailler plus vite.

— Oh ?

C'était juste par politesse. Je savais ce que ces gens devaient ressentir. Et puis, sans vouloir être méchante, je pensais que son collègue ne devait pas avoir tout à fait tort à propos de cette histoire de folie. Quoique je sois plutôt mal placée pour lui jeter la pierre...

— Vous comprendrez donc que, lorsque je suis tombé sur ceci, dans mon cimetière, ce matin, poursuivait Richard Smith en tapotant le collier, non seulement j'ai tout de suite su de quoi il s'agissait, mais je savais aussi qu'il n'avait pas été égaré par quelque touriste qui serait justement passée par notre petit cimetière pour prendre des photos avant de remonter sur un de ces beaux navires de croisière. Et, quand j'ai trouvé ceci avec (Il lissait, sur le sous-main, quelques-uns de mes longs cheveux noirs, manifestement extraits avec délicatesse de la chaîne où ils s'étaient accrochés.), je me suis dit : « Qui ai-je donc vu ici, récemment, avec des cheveux comme ceux-ci, et qui aurait pu mettre la main sur un objet si singulier ? Ça ne peut sûrement pas être cette jeune demoiselle que je vois quasi quotidiennement, qui non seulement refuse de se conformer à ma simple requête de ne pas confondre ces augustes allées avec celles d'un jardin public, mais qui, en outre, porte habituellement une longue chaîne en or autour du cou. N'est-ce pas ? »

J'ai soudain réalisé que je l'avais sous-estimé, tel que je

l'avais vu, là, dans les bureaux de New Pathways. Le nœud papillon et les pompons, c'était juste pour tromper l'ennemi.

Ce type était doué. Très doué.

— Je n'ai jamais vu ce collier de ma vie, ai-je répété.

C'était ma version des faits – pour l'instant – et je m'y tenais.

Il s'est remis à sourire et a poursuivi comme si je n'avais rien dit :

— Je pensais bien qu'une jeune demoiselle qui fonce à travers ce lieu de recueillement sans se soucier le moins du monde des piétons, tant et si bien qu'on pourrait presque la croire en train de s'entraîner pour le Tour de France, répondrait cela, au lendemain de la nuit où un abominable acte de vandalisme a été commis *in situ*. Alors, naturellement, je me suis rendu sur la scène de crime. Et regardez donc ce que j'ai trouvé au pied de la grille.

Il tenait un autre long cheveu noir. Il a commencé par l'étaler à côté de ceux qu'il avait prélevés sur le collier.

— Même couleur. Même longueur.

Puis il l'a soulevé et, fermant un œil, a semblé le comparer à ceux qui me tombaient de la tête jusqu'aux omoplates.

— De bonnes chances de concordance, je dirais.

Impossible de savoir s'il l'avait réellement trouvé à côté de la grille, ce cheveu, forcément. Impossible de savoir s'il y avait seulement une once de vérité là-dedans, ou s'il faisait tout ce cinéma pour me faire craquer : s'il rusait pour me forcer à avouer que j'étais allée dans le cimetière la nuit précédente.

Tout à coup, j'ai ressenti comme un grand vide : l'impression de partir dans les vapes ou un truc comme ça.

« Je t'en prie, ne gâche pas ce qui pourrait bien être notre dernière chance », m'avait suppliée ma mère. Pas verbalement : je l'avais lu dans ses yeux. Et voilà que j'étais en train de tout gâcher – et pas qu'un peu !

« Pourquoi ? » je me disais. Mais pourquoi est-ce que je ne voyais pas rouge quand j'en avais le plus besoin ? Qu'est-ce qui n'allait pas chez moi ? Ce type n'était pas si doué que ça. C'était juste un « illuminé », comme aurait dit mon père.

C'était peut-être pour ça. C'était *juste* un illuminé : je n'avais pas l'impression qu'il voulait me faire du mal.

Mais qu'est-ce qu'il voulait, alors ?

— Ça ne... prouve rien, suis-je parvenue à murmurer.

— Non, a-t-il reconnu en balayant tous les cheveux d'un geste de la main pour les ramasser dans le tiroir qu'il a fermé à clef.

Des pièces à conviction, en prévision..., ai-je pensé, l'estomac noué.

— Non, ça ne prouve rien. Je ne les ai produits que pour me convaincre que c'était bien vous. Vous, la petite-fille de Carlos Cabrero, impliquée dans une affaire aussi... louche. J'aurais plutôt cru que vous préféreriez éviter les ennuis, ne serait-ce que par égard pour votre oncle.

Oh non ! Pas oncle Chris. (En fait, ce type était vraiment doué !)

— Mais oui, ai-je protesté, les larmes aux yeux. Je veux vraiment éviter les ennuis.

C'était justement pour cette raison que John m'avait donné le collier. Tout ça pour l'envoyer valser à travers le cimetière ! Et vous n'avez qu'à voir ce qui était arrivé. Mais qu'est-ce qui lui avait pris ?

« C'est dangereux pour toi, ici. »

— Eh bien ! vous avez assurément une drôle de façon de le montrer ! s'est exclamé Richard Smith.

Il semblait un peu déconcerté. Peut-être de me voir pleurer ?

— Maintenant, dites-moi, a-t-il enchaîné. Qui vous a donné ce collier ?

J'ai regardé le diamant. Ce n'était pas l'éclairage. Ce n'était pas non plus mon imagination. Il n'était plus gris. Il était blanc. Blanc !

Tout le contraire de ce qui s'était passé juste de l'autre côté de ces fenêtres – où il était devenu presque aussi noir que la nuit.

Grondement de tonnerre au loin. Distant, mais bien présent. C'étaient peut-être ces « bandes spiralées » qu'oncle Chris avait évoquées. Elles étaient venues drôlement vite alors, surtout qu'on était censés être seulement en veille cyclonique.

J'ai secoué la tête.

— Je ne peux pas vous le dire. (J'avais du mal à parler, avec

cette envie de pleurer qui me chatouillait le nez.) Je suis désolée. J'aimerais bien. Mais vous ne m'avez pas l'air méchant et...

Je ne pouvais pas m'empêcher de penser à ce qui était arrivé au bijoutier. Je ne croyais pas que John allait revenir – un jour. Mais je n'en étais pas sûre.

— C'est juste que... Je ne peux vraiment pas.

M. Smith a froncé les sourcils. Je commençais manifestement à l'énervé.

— Mademoiselle Oliviera, a-t-il dit, vous rendez-vous bien compte que ce diamant a été volé ? Non seulement volé, mais aussi ensorcelé ? Cette pierre est maudite, mademoiselle Oliviera, maudite.

J'ai retenu mon souffle. Ça n'aurait pourtant pas dû m'étonner. C'était du John tout craché ça, de me refiler un diamant volé *et* ensorcelé.

— Il est très célèbre, à dire vrai, dans certains milieux, poursuivait M. Smith. Enfin, dans le mien, en tout cas. Il est censé avoir été arraché aux entrailles de la terre par Hadès, le dieu grec de la mort, qui l'aurait offert à Perséphone, sa compagne, pour la protéger des Furies...

J'en ai eu la chair de poule. Au sens propre. Et de la tête aux pieds.

Les Furies. John m'en avait parlé.

— En sa qualité de dieu des morts, Hadès s'attirait la haine de bien des âmes, insatisfaites du sort qui leur était réservé lorsqu'elles arrivaient dans le Monde des Ténèbres, poursuivait-il, sans se rendre compte de mon malaise grandissant. Les Furies... C'est ainsi que s'appelaient les esprits qui lui vouaient cette haine immodérée – affirmation qui fait certes l'objet d'une âpre controverse entre experts émérites, mais c'est celle qui remporte ma pleine et entière adhésion. Les Furies, donc, pouvaient se montrer particulièrement surnoises et traîtresses dans leurs entreprises vengeresses. Hadès devait, par conséquent, s'assurer que sa compagne bénéficiait d'une protection – ou prétendue telle... Vous vous sentez bien, mademoiselle Oliviera ?

J'ai cru que j'allais rendre mon Coke Float. Je ne pouvais pas

m'empêcher de penser à tous ces gens que j'avais vus faire la queue pour cet autre bateau... celui sur lequel John m'avait dit que je ne voudrais pas embarquer. Est-ce qu'ils s'étaient tous changés en Furies ?

Quelque chose me disait que oui.

— Non.

Il y a alors eu un éclair, si aveuglant que j'en ai sursauté.

— Il faut que j'y aille. Je suis venue à vélo, en fait : il faut que je parte avant qu'il se mette à pleuvoir, ai-je prétexté. Donc...

— Ne vous inquiétez pas : je vous raccompagnerai.

M. Smith a attrapé un gros livre posé sur une étagère derrière lui.

— À titre personnel, a-t-il immédiatement embrayé, je ne raffole pas du mythe d'Hadès et de Perséphone. C'est si mélodramatique avec cette histoire du héros qui enlève la pauvre fille de cette odieuse manière et qui la force ensuite à vivre avec lui au royaume des morts. Et puis la mère de Perséphone, obligée d'intervenir... Je n'ai aucun goût pour les histoires où la mère s'en mêle un peu trop. « Laissez donc les gosses se débrouiller tout seuls », comme je dis toujours. Mais je m'égare. C'est le nom qu'on donne à cette pierre, vous savez : le Diamant de Perséphone. Ah ! tenez, le voici.

Il me présentait une illustration du gros livre tout en enchaînant :

— Marie-Antoinette, dans toute sa splendeur, arborant votre diamant. Son époux, le roi Louis XVI, lui en avait fait présent. Je ne vois absolument pas comment il avait pu mettre la main dessus. Cependant, les Furies sont censées détenir le pouvoir de posséder tous les humains qu'elles veulent – pour autant que lesdits humains aient le caractère assez faible pour qu'elles puissent les plier à leur volonté. Alors, peut-être qu'espérant trouver là quelque occasion de nuire une Furie s'était emparée de l'esprit du roi, ou de la reine, ou de la personne, quelle qu'elle soit, qui leur avait donné le collier. Manque de chance pour eux en tout cas ! Ce portrait est la seule occasion où Marie-Antoinette a pu porter le joyau en question, avant que le peuple ne se soulève et ne les fasse exécuter, elle et son royal époux, pour crimes contre l'État et haute trahison. On vous a bien parlé

de la Révolution française à l'école, n'est-ce pas, mademoiselle Oliviera ?

Je ne parvenais pas à détacher les yeux du tableau qu'il me montrait : un portrait de Marie-Antoinette, la malheureuse reine de France au destin si tragique. Détail hallucinant : elle portait une robe qui ressemblait à cette sorte de toge dans laquelle Perséphone, la rétive fiancée d'Hadès, était toujours représentée sur les vases antiques.

Et, à son cou, ce cou si délicat qui serait bientôt tranché par Dame Guillotine, pendait mon diamant. Sur un ruban de velours vert, façon collier de chien, toutefois, pas sur une chaîne en or.

John m'avait dit que des hommes étaient morts pour le diamant qu'il m'avait donné. Eh bien, pas seulement des hommes, apparemment.

Est-ce qu'il le savait ? Est-ce qu'il connaissait sa « provenance » sanglante, pour reprendre le mot du bijoutier ?

Bien sûr que oui. Il ne pouvait pas l'ignorer.

Et il me l'avait donné quand même. Il avait dit qu'il était censé me « protéger »...

Vous n'avez qu'à voir comment il avait protégé Marie-Antoinette !

Je tremblais de partout, à présent.

Le gardien du cimetière ne semblait toujours pas se rendre compte de mon malaise. Il continuait à me raconter sa morbide histoire, avec enthousiasme même :

— La diamant a disparu, disait-il en refermant son livre, avec la plus grande partie des bijoux de la reine, après son arrestation. Jusqu'à ce que, tout à fait par hasard, il réapparaisse, un peu plus d'un demi-siècle plus tard, sur la liste de la cargaison d'un navire marchand qui était à quai ici, à Isla Huesos – imaginez un peu ! –, le 11 octobre 1846. Et c'est la dernière fois qu'on l'a vu – lui et tous les passagers dudit navire. Car, comme tous ceux qui étaient dans le port, ce jour-là, le bateau a été coulé par ce qui a bien dû être un ouragan de cinquième catégorie. Lequel est arrivé sans prévenir, noyant plus d'un millier de personnes, détruisant toutes les embarcations et toutes les constructions de l'île – y compris

l'hôpital, si bien qu'il n'y avait plus aucun endroit où soigner les blessés, et le phare, si bien qu'il n'y avait plus aucun moyen d'appeler au secours. Il a également jeté à la mer tous les cercueils qui étaient enterrés ici, dans ce cimetière, a ajouté M. Smith avec entrain. Si bien qu'on ne pouvait pas enterrer les morts non plus. (Il a secoué la tête.) Le bazar ! Et je ne parle même pas des moustiques et du choléra !

J'ai laissé échapper un genre de hoquet étouffé que Richard Smith a dû prendre pour une manifestation d'incrédulité parce qu'il s'est empressé d'ajouter :

— Ah mais oui ! C'est même pour ça qu'on garde les cercueils dans des mausolées, à présent. Certes, ils n'auraient pas dû être aussi imprudents, même en ce temps-là, étant donné ce que les Espagnols avaient trouvé ici en arrivant, mais... (Il a haussé les épaules avec superbe.) certains préfèrent tourner le dos à l'Histoire.

Je n'avais plus de vertiges ni de nausées. Je n'avais plus froid non plus. Non, maintenant, je ne sentais juste plus rien. Plus rien du tout.

— Le plus intéressant, au sujet de cet ouragan, poursuivait le gardien du cimetière, c'est qu'il détient le record historique du nombre de victimes sur Isla Huesos. Quelqu'un de plus superstitieux que moi pourrait en tirer des conclusions hâtives : à croire qu'on ne voulait pas que ce diamant – avec son mauvais « juju », comme dirait mon collègue – débarque de ce navire... Parce qu'il n'en est jamais sorti, vous savez. Il a coulé à pic, comme toute la cargaison, pour ne plus jamais réapparaître... bien que la compagnie à laquelle appartenait le bateau ait engagé des pillers d'épaves pour le récupérer, et qu'ils aient cherché durant des mois, et même des années, dans des eaux qui n'avaient pas plus de trois mètres de fond. Pas une trace. C'est par cette filière que vous l'avez eu ? (Son regard, par-dessus la monture de ses lunettes, s'était fait perçant.) Par l'entremise d'un pilleur d'épaves ? Parce que ce n'est plus le nom qu'on leur donne, de nos jours, mademoiselle Oliviera, ni même celui de « chasseur de trésors », ni aucune autre appellation flatteuse dont la personne qui vous l'a remis a pu se prévaloir. C'est de la violation de sites archéologiques sous-

marins et de la destruction d'héritage culturel submergé, ça. Et, tout comme profaner une tombe, c'est illégal.

J'ai secoué la tête, sonnée. Mais de quoi il parlait, là ?

— Non, lui ai-je répondu, les battements de mon cœur encore plus forts à mon oreille que les coups de tonnerre dehors. Non, bien sûr que non. Ça n'a rien à voir...

« J'y ai pensé dès que je t'ai vue, avait dit John en parlant du collier, quand il me l'avait donné. Sauf que je n'aurais jamais cru... eh bien, je n'aurais pas cru que c'était toi, ni que tu voudrais venir ici avec moi. »

Est-ce que c'était comme ça qu'il se l'était procuré ? En provoquant ce terrible ouragan qui avait tué des milliers de gens et coulé tous ces navires pour ensuite récolter son butin au fond de l'océan ?

Mais non voyons, c'était impossible !

En même temps... rien de ce que je lui avais vu faire n'avait semblé possible...

— Quoi qu'il en soit, a grommelé M. Smith en soulevant le collier pour l'examiner à la lumière, celui qui vous l'a remis l'a fait remonter, depuis l'époque de Marie-Antoinette. Et d'une façon que je qualifierais – et en étant gentil – de... fantaisiste. Pour le moins.

— Je vous l'ai déjà dit, je...

— Oui, oui, bien sûr, m'a-t-il coupée en levant les yeux au ciel. Vous n'en avez jamais entendu parler. Toujours est-il que ce sertissage est extrêmement singulier. Voyez-vous comment chaque griffe prend la forme d'une sorte de petit serpent sur le dessus du diamant ? Superbe. Et insolite. Savez-vous ce que ces griffes représentent ? (Il ne m'a même pas laissé le temps de répondre.) Des fleuves. Cinq en tout. Et maintenant, à quoi pensez-vous quand je vous parle d'un lieu qui possède cinq fleuves ? Allez, devinez !

— Je ne sais pas. Je suis nulle en géographie. (Et dans toutes les autres matières, en fait. Dans tout ce qui ne concerne pas la façon de venger la mort d'Hannah Chang.) Écoutez, il faut vraiment que je...

— C'est très simple, m'a-t-il encore interrompue en prenant un crayon pour le pointer sur la première griffe. Douleur. (Il a

désigné la deuxième.) Lamentations. (Il a désigné la troisième.) Feu. (La quatrième.) Oubli. (La cinquième.) Haine.

Coup de tonnerre à déchirer les tympans. L'orage était maintenant si près qu'il semblait se trouver juste au-dessus de nos têtes.

— Les cinq fleuves des Enfers ! s'exaltait Richard Smith. (Il les a énumérés en comptant sur ses doigts, l'air hyper content de lui :) Achéron ; Cocyte ; Pyriphlégéon ; Léthé ; Styx. Mon Dieu, ma fille ! (Il s'est calé contre le dossier de son fauteuil pour me dévisager avec consternation.) Mais qu'est-ce qu'on vous apprend donc à l'école, aujourd'hui ? Les Enfers, enfin !

J'avais l'impression que je venais de me faire rouler dessus par un quinze tonnes.

Pourtant, j'aurais dû savoir. Je l'avais eu sous le nez depuis le début. Au sens propre. Je l'avais eu autour du cou.

Je ne comprends pas comment j'ai pu ne pas le voir. Les psychiatres avaient bien essayé de me le dire. Mon prétendu « rêve lucide » n'était-il pas rempli de trucs que j'avais vus à la télé ? N'avais-je pas étudié la mythologie grecque à l'école ?

Bien sûr que si.

Mais je n'avais juste pas fait attention. Tout simplement parce que, comme le reste, ça ne m'intéressait pas. J'avais toujours été comme ça. Même avant l'accident. Encore un truc que je tenais de mes parents – de mes deux parents. Même si, en admettant que je leur en parle un jour, ils ne manqueraient pas de se renvoyer la balle : « Les spatules rosées, c'est ta faute » ; « Non, les étoiles de jet, c'est la tienne ».

Mais qui s'intéressait vraiment aux mythes, franchement ? Tous ces drôles de noms et tous ces gens qui se prenaient une flèche dans le talon – le talon d'Achille, évidemment – et ces filles qui se faisaient enlever pour se retrouver dans les Enfers. C'était trop compliqué, trop bizarre, trop déconnecté de la réalité.

Et pourtant... Attendez, il y avait un truc qui clochait.

— Mais... il n'y avait pas de fleuves quand j'étais là-bas. Juste un lac.

À lui, maintenant, de me regarder avec des yeux ronds.

Ça se comprend, en même temps.

— Quand vous étiez là-bas ? (M. Smith a ôté ses lunettes.) Comment ça, « quand vous étiez là-bas » ?

J'en avais tellement marre de faire semblant, par moments. C'est épuisant. Non, franchement, toujours essayer de rentrer dans le moule, d'être « normale » – même si, d'un point de vue thérapeutique, ce mot-là est « non signifiant ».

— Ce collier..., me suis-je lancée en posant la main dessus.

Cette sensation de chaleur, de réconfort, sous ma paume... La pierre m'avait toujours fait cet effet-là.

Mais je savais désormais que des milliers de gens avaient été tués pour elle – qu'une reine avait même, indirectement, perdu la tête à cause d'elle – et je n'éprouvais plus envers ce diamant la même sympathie qu'avant.

— ... est censé protéger du mal celui qui le porte, ai-je achevé.

— Eh bien, m'a répondu Richard Smith en clignant des yeux (Pour la première fois, il n'avait plus l'air si sûr de lui.), oui. La légende veut qu'Hadès l'ait fait tailler pour qu'il remplisse cette fonction. Et si quiconque, hormis celle que le dieu des morts a choisie pour épouse, veut s'en emparer... (Il a haussé les épaules, s'est frotté les yeux et a remis ses lunettes.) Eh bien, il ne peut manifestement pas lui arriver grand-chose de bon. Mais tout cela n'est qu'un mythe. Qu'entendiez-vous par là quand vous disiez...

— Il m'a caché ça, ai-je murmuré en regardant par-dessus mon épaule en direction de la fenêtre. Il ne m'a jamais dit qu'il y aurait des esprits maléfiques qui me courraient après. Il ne m'a pas dit qui il était. Ou peut-être que si. Je pleurais tellement...

Je me suis levée. Je me sentais comme dans un état second. Je me suis dirigée vers la fenêtre. Elle donnait sur la rue, mais permettait aussi de voir l'angle du cimetière, là où se trouvait le flamboyant dont les branches noueuses s'étiraient au-dessus du tombeau « Hayden ».

Je ne sais pas trop ce que j'espérais, en regardant de ce côté. Le voir ? Comme s'il y avait la moindre chance qu'il soit là, près de la tombe où il avait jeté le collier qu'il m'avait donné (parce que je le lui avais rendu) ? Ou près des grilles qu'il avait fracturées après m'avoir envoyé balader (parce que je l'avais

traité d'imbécile) ?

Je ne savais même pas si j'avais envie ou peur de le voir.

Mais je me torturais pour rien : le cimetière était aussi désert que la rue. Tout le monde se terrait en prévision de l'orage qui menaçait.

Comme lui, qui s'ingéniait à m'éviter – ou s'en fichait éperdument.

— Mademoiselle Oliviera, s'impatientait le gardien du cimetière derrière moi, je n'y comprends rien. De qui parlez-vous donc ? Et qu'entendiez-vous par ce « là-bas », « quand vous étiez là-bas » ?

— Oh ! peu importe. (J'ai été prise d'un fou rire tout à coup. Non, je n'arrivais pas à le croire !) Je lui ai balancé une tasse de thé en pleine figure.

J'ai entendu le fauteuil du gardien grincer, comme s'il se levait.

— Attendez, seriez-vous en train de me dire que... ?

J'ai fait volte-face.

— Qu'est-ce que vous voulez à la fin ?

Je ne sais pas pourquoi je m'en prenais à lui. Ce n'était pas sa faute, le pauvre. Ça devait être d'être allée à la fenêtre, de regarder dehors et de constater qu'*il* n'était pas là, de comprendre qu'*il* ne serait plus jamais là et de réaliser que, même après tout ce que j'avais enduré, après tout ce que je venais d'entendre, au lieu d'en être soulagée, j'étais juste terriblement *déçue*.

C'est en maternelle qu'on aurait dû me coller, pas dans le Bât'D.

— Qu'est-ce que vous me voulez à la fin, avec vos messages secrets et ces tentatives d'intimidation ? De l'argent pour réparer cette maudite grille ? Parfait. Je ferai payer mon père. Je vous demande juste de n'en parler à personne. Ma mère essaie de prendre un nouveau départ, ici.

Je me suis alors dirigée vers le bureau et j'ai attrapé le collier. Je me suis sentie tout de suite mieux. Réconfortée.

C'était encore plus flippant que tout le reste.

— Et je vous ai menti, ai-je admis. Ce collier est à moi : je vous le reprends. Et je me fiche de votre stupide malédiction.

Alors ? (Je l'ai regardé droit dans les yeux.) Combien ?

Il a eu l'air surpris. Plus que surpris : il a eu l'air horrifié.

— « Combien » ? a-t-il répété. Mais je n'ai jamais cherché à obtenir de l'argent de vous, mademoiselle Oliviera. L'argent n'a jamais rien eu à voir là-dedans.

Je l'ai dévisagé, incrédule.

— Mais, si vous ne voulez pas d'argent, qu'est-ce que vous voulez ?

— Eh bien, pour commencer, la vérité. (Son regard s'est porté derrière moi, sur la fenêtre à travers laquelle je venais de jeter un coup d'œil.) Depuis combien de temps connaissez-vous John ?

CHAPITRE 18



*« Ne vois-tu pas son angoisse ? Es-tu sourde à ses plaintes ?
Il lutte, il se débat en proie à mille craintes
Sur des flots plus troublés que la plus sombre mer. »
DANTE ALIGHIERI, L'Enfer, Chant II*

Je l'ai dévisagé, médusée.

— Vous voulez dire que... vous... vous connaissez John ?

C'est seulement après que je m'en suis rendu compte : je venais de lui avouer que, moi aussi, je le connaissais.

— Eh bien oui, naturellement, m'a rétorqué Richard Smith en me regardant comme si j'étais à moitié demeurée. Pas aussi bien que vous, de toute évidence. Mais, bon, quand je suis mort, je ne suis pas allé jusqu'aux Enfers, moi.

J'ai soudain eu l'impression que mes jambes se dérobaient sous moi. J'ai tâtonné en arrière pour trouver mon fauteuil et je me suis affalée dedans, en serrant le collier contre mon cœur.

— Vous voulez dire que vous...

— Oui, oui, s'est-il énervé en se tapotant la poitrine d'un geste impatient. Crise cardiaque. Pontage. Mais j'ai juste vu une lumière.

Il s'est calé contre son dossier pour me considérer avec attention. Il avait complètement changé d'expression. Maintenant, il avait l'air... eh bien euh, oui, un peu impressionné. Comme si je venais de monter en grade : je n'étais plus cette « stupide adolescente » pour laquelle il m'avait prise au début.

Il fallait dire que je n'avais rien fait pour le détromper. Il fallait dire aussi que j'avais des circonstances atténuantes.

— Et vous, mademoiselle Oliviera, comment êtes-vous morte ?

Son regard s'était radouci.

— J'ai trébuché et je me suis cogné la tête, lui ai-je répondu. Et je me suis noyée.

Je détestais la façon dont j'étais morte. C'était tellement nul. Surtout quand on prenait en compte cette ridicule histoire d'oiseau.

— Mais j'étais en hypothermie, me suis-je empressée d'ajouter.

Il a hoché la tête.

— Ah ! Oui, bien sûr. C'est pour cela qu'ils ont pu vous ranimer.

Il a de nouveau enlevé ses lunettes, a nettoyé les verres avec un chiffon qui se trouvait sur son bureau, puis les a remises pour recommencer à me dévisager.

— Vous avez dit quelque chose à propos de... thé ? Vous lui auriez... jeté du thé à la figure ?

J'ai baissé les yeux.

— Oui. C'est comme ça que... eh bien, c'est comme ça que j'ai réussi à m'échapper.

— Je vois, a-t-il commenté avec une parfaite neutralité. Et cela se serait produit... il y a environ un an et demi ?

J'ai brusquement relevé la tête, sciée.

— Comment vous savez ça ?

— Oh ! juste une supposition, a-t-il pratiquement chantonné, le regard soudain lointain. Cela pourrait expliquer bien des choses...

— Quel genre de chose ?

Je ne voyais pas du tout où il voulait en venir.

— Peu importe, a-t-il affirmé en reportant son attention sur moi. (Il s'est penché en avant dans son fauteuil, qui a protesté avec un grincement sonore.) Dites-moi ce qui s'est passé avec le collier. Si cela ne vous gêne pas, naturellement. Je lui demanderais volontiers, mais... Eh bien, il ne s'est pas montré très communicatif, ces derniers temps...

Il a soudain eu un drôle de petit sourire qui a fait pétiller ses prunelles derrière les verres de ses lunettes.

— Maintenant je comprends pourquoi, a-t-il murmuré. Cela dit, John a ses bons côtés, vous êtes d'accord avec moi ?

Je n'arrivais pas à le croire. Moi qui avais tellement insisté pour persuader les gens que John existait ! Et personne n'avait voulu me croire !

Et voilà que j'étais assise en face de quelqu'un qui non seulement me croyait, mais l'avait vu aussi et lui avait même *parlé* !

Et, apparemment, il ne le prenait pas pour un monstre. Il l'avait appelé John. Tout simplement. Juste... John. « John a ses bons côtés. »

Je n'étais pas folle. Je n'avais jamais été folle.

— Je ne comprends pas. Vous lui... parlez ? Vous lui *parlez*. Vous avez des... *conversations*, tous les deux.

Il me fallait un soda, un expresso, mes cachets, une descente à vélo à fond les ballons, n'importe quoi mais quelque chose ! Je n'arrivais pas à intégrer cette donnée. À l'idée de John assis là, dans ce bureau, dans ce fauteuil, discutant avec ce type... désolée, mais, là-haut, ça buguait.

— Eh bien, a répondu Richard Smith en s'adossant de nouveau, l'air songeur. Pas très souvent, certes. Mais, à l'occasion, oui. Si je tombe sur lui, là, dehors, on bavarde un peu. Mais ça n'a pas toujours été facile. John peut se montrer un tantinet... comment dites-vous cela, vous, les jeunes, maintenant ? Ah oui ! Caractériel.

« Caractériel » ? Le mec qui sort on ne sait d'où pour trucider le premier type qui pose un doigt sur vous et qui disparaît on ne sait pas comment sans laisser d'adresse ? « Caractériel » ? Ah ! c'est le moins qu'on puisse dire !

— Mais j'ai l'avantage d'avoir fait l'expérience de la mort, ce qui n'était pas le cas de mes prédécesseurs – qui ont laissé maintes mises en garde contre le... « caractère » de John, m'a expliqué M. Smith. Je ne crains donc ni la mort, ni ce qui va avec. Dont John.

J'ai ouvert des yeux comme des soucoupes. Il n'avait pas peur de John ? Ni de l'endroit d'où il venait ? À ce niveau-là, ce

n'était plus de la témérité, c'était de l'inconscience totale.

— Il se trouve que certains de ces avertissements se sont révélés justifiés, je dois bien l'admettre, poursuivait-il cependant. Vu que c'est un jeune homme très perturbé, évidemment. Qui ne le serait pas à sa place ? Mais toutes ces histoires qu'on raconte à son propos – ces choses dont les gens ont tendance à vouloir l'accuser dans le coin – ont pris des proportions complètement démesurées. Tenez, cet acte de vandalisme, par exemple...

— Vous voulez rire ? l'ai-je interrompu, sidérée. Vous parlez des grilles ? Parce que, si c'est ça, c'est bien lui. Je sais : j'y étais. Et je peux vous garantir que c'est lui.

Richard Smith a arqué les sourcils.

— Eh bien, en tout cas, il n'est certainement pas responsable de toutes ces morts inexpliquées dont mes prédécesseurs l'ont...

J'ai secoué la tête.

— Attendez. Dites-moi un truc : est-ce que ces gens étaient du genre parfaite ordure qui méritait de mourir de toute façon ? Parce que, si oui, c'est bien lui.

Le gardien du cimetière semblait incrédule.

— Mais...

— C'est quoi votre problème, à la fin ? ai-je fini par exploser. Vous n'entendez donc pas le tonnerre, là, dehors ? C'est lui, ça. C'est entièrement sa faute.

M. Smith a marqué un temps d'arrêt. Il me dévisageait.

— Il ne peut certainement pas contrôler la météo.

— Je vois.

Ce type vivait dans un conte de fées.

— D'accord. Il ne peut pas. Ça fait combien de temps qu'il est là ? lui ai-je demandé. Est-ce qu'il était dans les parages quand ce terrible ouragan dont vous avez parlé a dévasté l'île ? Celui pendant lequel le collier a disparu ?

Je l'ai vu écarquiller les yeux.

— C'est une divinité mortuaire, mademoiselle Oliviera, pas un assassin ni un météorologue. Vous devriez être bien placée pour le savoir.

Ce type ne devait pas connaître très bien John. Je n'ai toutefois pas osé le détromper.

— Mais, d'après ce que j'ai cru comprendre, a-t-il enchaîné, oui, c'est bel et bien pendant le Grand Ouragan de 1846 que John est apparu pour la première fois sur l'île... C'est, du moins, à cette date que remontent les premières apparitions dont il est fait mention.

J'ai dû avoir l'air surprise parce qu'il a ajouté :

— Oh oui ! D'autres gens l'ont vu aussi ! Et pas seulement nous, les gardiens du cimetière... Quoique la plupart de ces apparitions se soient concentrées dans les environs. Pourquoi croyez-vous donc que nous n'avons jamais eu besoin d'investir dans des caméras de surveillance ? Parce que tout le monde, sur l'île, se garde bien de rôder par ici à la nuit tombée. Personne ne veut risquer de le rencontrer. (Il s'est rembruni.) Enfin, à l'exception des stupides adolescents qui n'ont pas encore appris à se tenir tranquilles, surtout pendant les jours qui précèdent la Nuit du Cercueil...

— Encore ! me suis-je exclamée en levant les yeux au ciel. Mais c'est quoi, à la fin, ce truc ? Est-ce que ça a quelque chose à voir avec John, ça aussi ?

— Naturellement.

La pièce était devenue si sombre que je commençais à avoir du mal à distinguer son visage. Dehors, le vent était tombé. Il semblait régner un calme alarmant : le calme avant la tempête.

— Mais cette histoire s'est passée il y a si longtemps que plus personne ne s'en souvient ou, du moins, ne s'en souvient correctement. Ils savent juste qu'il est important de fabriquer un cercueil, puis de le cacher... Il s'agit là d'un acte symbolique, évidemment. Cacher signifie enterrer, en réalité.

— Mais pourquoi ? Ça n'a aucun sens.

— Détrompez-vous. C'est très significatif, au contraire. Parce que aucune existence – pour peu qu'elle ait été honorable – ne devrait être condamnée à l'oubli. Et donc si, par exemple, un soldat trahi par ceux qu'il croyait ses amis est jeté à la mer, livré aux caprices des flots, et sa famille, condamnée à se demander éternellement ce qui lui est arrivé, à ne jamais savoir s'il est mort ou vif, s'il va bien... C'est déjà en soi une sorte d'enfer.

Clignant des yeux, je me suis sentie revenir en arrière et, allez savoir pourquoi, je me suis retrouvée dans la piscine de

mes parents, là-bas, dans le Connecticut, couchée là, au fond, à regarder les pompons de mon écharpe danser dans l'eau. Abandon. Voilà ce que j'éprouvais, l'impression d'être abandonnée. Même si personne ne m'avait trahie ni assassinée, moi, évidemment. Je ne pouvais m'en prendre à personne si j'étais morte, qu'à moi.

— Est-ce que c'est ce qui lui est arrivé ? ai-je demandé, un soudain trémolo dans la voix.

Je n'en avais rien à faire de John, d'accord. Mais ce n'était pas une raison. Penser qu'il ait pu lui arriver un truc pareil... Ça avait dû être terrifiant de se retrouver ballotté par les vagues au beau milieu de l'océan. Alors que c'était plutôt cool au fond de la piscine de mes parents. Ma mère avait su où me trouver, au moins.

« Tu crois que ça me plaît plus qu'à toi ? m'avait lancé John ce jour-là, dans sa chambre, d'une voix étranglée. Tu crois que je ne voudrais pas partir pour aller voir ma mère à moi ? »

Je crois qu'à ce moment-là, dans le bureau du gardien du cimetière d'Isla Huesos, s'il ne l'avait déjà été, mon cœur se serait une nouvelle fois brisé.

Je n'avais pas compris. Je n'avais même pas eu la moindre idée de ce que John entendait par là.

Maintenant, je savais.

Le gardien du cimetière s'est brusquement laissé retomber contre son dossier, provoquant les véhémentes protestations de son fauteuil. Le charme était rompu. Il n'allait pas m'en dire plus sur la mort de John – si c'était bien ce dont il parlait, d'ailleurs.

— Il en va de cette histoire comme de tout le reste, a-t-il repris, d'un ton brusque du style « Revenons-en à nos moutons ». Elle a été déformée. Peut-être que, dans ce cas, ce n'est pas une mauvaise chose, cela dit. Parce que, parfois, quand les gens découvrent la vérité, ils ne la supportent pas. Trop effrayante. Alors ils la travestissent et on obtient quelque chose comme la Nuit du Cercueil, qui a plus à voir avec le football américain et les feux de joie qu'avec un dernier hommage rendu aux défunts. Mais vous avez piqué ma curiosité, mademoiselle Oliviera, a-t-il enchaîné sans transition. À propos de ce qui vous

est arrivé après votre décès. Est-ce à ce moment-là que John vous a donné le collier ?

Je me suis sentie rougir sans trop savoir pourquoi.

— Quand je suis morte... ce qui s'est passé, c'est que... c'est-à-dire que...

J'ai secoué la tête. Hallucinant. Maintenant que j'avais enfin trouvé quelqu'un qui était prêt à me croire, les mots ne voulaient pas sortir ! Mais comment dire à ce charmant vieux monsieur à quoi ressemblait réellement le Monde des Ténèbres et ce par quoi j'avais dû passer ? Impossible.

— Ce n'est pas comme dans les livres, ai-je fini par lui répondre. Je ne pouvais pas rester. Je ne *pouvais* pas.

Nouveau haussement de sourcils.

— Je vois. Mais, avant, il vous a donné ceci ? (Il désignait le collier que je serrais toujours contre moi.) Et, d'une façon ou d'une autre, vous êtes revenue avec ?

J'avais encore trop honte de ce que j'avais fait là-bas pour pouvoir le regarder en face. J'ai préféré garder les yeux obstinément rivés au diamant... qui a semblé m'adresser un clin d'œil. Il était d'un blanc étincelant, aussi blanc que la chemise de M. Smith.

— Oui. J'avais déjà rencontré John. Ici, le jour de l'enterrement de mon grand-père, quand j'avais sept ans. Il avait été... gentil avec moi. Et puis je suis morte quand j'avais quinze ans et je l'ai revu. Il n'a pas été aussi gentil, cette fois-là. Au début, en tout cas. Je ne l'ai revu que deux ou trois fois depuis. La dernière fois, c'était cette nuit.

Je me suis soudain aperçue que j'avais complètement bousillé ma belle manucure spéciale rentrée : tout en parlant, j'avais écaillé mon vernis. Il y en avait plein le plancher, sous mon fauteuil. Bravo Pierce !

— John... Eh bien, il me fait peur, me suis-je entendue lui avouer. Parfois, il se comporte un peu comme... comme une bête sauvage. Avant, je ne savais pas pourquoi. Mais maintenant, grâce à vous, je crois que je comprends mieux. J'aimerais l'aider, mais il ne veut pas me laisser...

M. Smith m'a interrompue, émettant une sorte de petit ricanement étouffé.

— Ah ça ! je veux bien croire qu'il ne veuille pas de votre aide. C'est même la dernière chose à lui proposer.

— Mais alors qu'est-ce que je peux faire ? me suis-je écriée avec un geste d'impuissance. Il ne vous fait pas peur, à vous ?

— Eh bien... peut-être un peu... au début... Vous savez, quand vous travaillez dans un cimetière, vous voyez nécessairement des choses effrayantes. Souvent. Pour ne pas dire « tout le temps ». Ce sont les risques du métier, j'imagine. (Il a haussé les épaules.) Mais vous savez pourquoi on appelle cet endroit l'Île aux Os, non ? On ne peut pas avoir un endroit régulièrement jonché de morts et s'étonner après que ce soit une porte vers l'Autre Monde...

J'ai brusquement relevé les yeux. J'ai cru que mon cœur se ratatinait dans ma poitrine.

— Vous voulez dire que... c'est ce qu'est Isla Huesos ?

— Eh bien, oui, naturellement. Que croyiez-vous donc, mademoiselle Oliviera ? m'a-t-il répondu avec un petit sourire presque condescendant. Il faut donc bien quelqu'un pour surveiller tous ces morts. Et quand on se voit chargé d'une telle mission, fatalement... on ne peut pas ne pas être un peu effrayant.

— Et c'est ce qu'il est ? ai-je murmuré en me remémorant le nom inscrit sur le tombeau à côté duquel je l'avais rencontré par deux fois déjà.

Je n'osais pas poser la question. Mais, maintenant que je savais pour le collier, je ne pouvais pas vraiment faire autrement :

— Alors, c'est lui... Hadès ?

Dehors, les premières gouttes ont commencé à tomber. Elles crépitaient sur le toit de tôle. Lentement, d'abord. Mais super fort. On aurait dit une fusillade.

— Bien sûr que non ! (Le vieil homme avait l'air surpris.) Hadès était un dieu et John Hayden n'a rien d'une divinité. Il est né humain, a vécu comme un être humain et est mort comme un être humain. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'il est devenu celui que vous et moi connaissons aujourd'hui... le Maître des Ténèbres.

— Donc, il a remplacé Hadès quand Hadès... a pris sa

retraite ?

Ce n'était toujours pas très clair dans mon esprit.

— Non, non. D'après ce que j'ai cru comprendre – et n'oubliez pas, je vous prie, que, John excepté, vous êtes la seule personne que je connaisse qui soit physiquement allée là-bas... et qui en soit revenue –, le Monde des Ténèbres de John n'est pas LE Monde des Ténèbres. Je pense, quant à moi, qu'il n'y en a pas qu'un seul. Ce serait un réel honneur pour notre petite île d'en être la porte, sinon, vous ne croyez pas ? En outre, il y a eu un léger boom démographique depuis l'époque d'Homère.

Je l'ai regardé fixement deux secondes avant de lui répondre :

— Je n'ai pas compris un traître mot de ce que vous venez de dire.

Sauf que John n'était pas Hadès. Ce qui était quand même rassurant, j'imagine. Mais je ne réussissais toujours pas à voir ce qu'il était vraiment.

— Et puis c'est qui, Homer ?

M. Smith a poussé un profond soupir, comme s'il se demandait ce qu'il avait fait pour mériter ça : se retrouver flanqué d'une élève aussi inepte. Et puis il a repris son livre pour me montrer toute une série d'images de couleurs vives, chacune représentant une vision de ce qui, pour moi, ressemblait méchamment à l'Enfer. Mais je suppose que, pour quelqu'un comme lui, elles donnaient plutôt dans le top 10 des parcs d'attraction.

— Regardez, m'a alors dit Richard Smith sur un ton qui se voulait patient. C'est très simple, en réalité. Des Aztèques aux Grecs, des musulmans aux chrétiens, toutes les cultures, toutes les religions du monde ont leur propre version mythologique d'un autre monde à travers lequel les trépassés doivent transiter avant d'accéder à l'au-delà. Il y a donc peut-être des dizaines, ou même des centaines de Mondes des Ténèbres pour ce qu'on en sait. Ils servent de... d'usines de tri sélectif, en quelque sorte, triant le bon grain de l'ivraie, avant que les âmes défunes ne soient dirigées vers leur dernière demeure. Et ce petit cimetière, où nous sommes, se trouve juste situé au-dessus de l'un d'entre eux. Avec votre grand-père – qui partageait mon intérêt pour le

sujet –, nous avons étudié très sérieusement la question et...

— Mon grand-père connaissait John ? l'ai-je coupé. (J'étais sciée.) Je croyais vous avoir entendu dire que vous jouiez seulement à la pétanque avec lui.

Il a eu l'air un peu embarrassé.

— Oh ! vous faites allusion à ce que j'ai dit au lycée aujourd'hui ? Eh bien, c'était une petite invention de mon cru. Mais, non, votre grand-père n'a jamais vu John, bien qu'il ait eu connaissance de son existence, naturellement. Celui qui occupait ce poste avant moi... (Il s'est éclairci la gorge.) Disons que sa conception d'une vie après la mort était... assez étroite. Vous ne pouvez pas imaginer à quel point certaines personnes peuvent se montrer obtuses à l'idée qu'un jeune homme puisse fouler tant la terre que le plan astral et le fasse très commodément depuis plus d'un siècle et demi...

En fait, si, je pouvais très bien imaginer combien « obtuses » « certaines personnes » pouvaient se montrer à cette idée. Mon père, par exemple. C'est bien pourquoi je ne lui en avais jamais parlé.

— Mon grand-père..., ai-je lancé, pour essayer de le rebrancher sur le sujet qui m'intéressait.

— Ah ! oui... Eh bien, comme je le disais, il n'était guère fréquent de voir John, en ce temps-là. Ce n'est pas avant ma nomination ici que j'ai eu la chance de le connaître et, à ce moment-là, votre grand-père était malheureusement décédé. Quant à la pétanque, votre grand-père n'a jamais voulu que votre grand-mère sache qu'il faisait partie de notre petit... euh, cercle. Comme je l'ai mentionné, certains considèrent l'étude des divinités mortuaires et des Enfers comme... eh bien, disons... un peu morbide. Et votre grand-mère est du nombre. Je ne veux pas dire par là que votre grand-mère n'est pas une femme charmante, s'est-il empressé de se reprendre. Qu'elle n'est pas un fleuron de notre petite communauté. Mon collègue tricote et il achète toute sa laine dans sa boutique. C'est juste que c'est une petite dame très conservatrice et je pense qu'elle aurait pu avoir un peu plus de difficulté à comprendre que votre grand-père s'investisse dans quelque chose d'aussi... ésotérique plutôt que de jouer à la pétanque.

J'ai secoué la tête.

— C'est bizarre...

Le gardien du cimetière m'a jeté un coup d'œil soupçonneux par-dessus le bord de ses lunettes.

— Qu'y a-t-il de bizarre ?

J'avais été à deux doigts de lui dire « parce que c'est elle qui m'a présenté John ».

Mais je me suis rappelé que ce n'était pas vrai. Dans sa cuisine, quand je l'avais interrogée sur le sujet, elle m'avait même assuré que c'était moi qui avais tout inventé.

« C'est dangereux pour toi, ici. »

Enfers ? Dieu des morts ? Furies ? John ne plaisantait pas, manifestement, quand il m'avait donné cet avertissement. Et ce n'était pas seulement dangereux pour moi. C'était dangereux pour *tout le monde*, dans ce cimetière. Ma grand-mère ne m'aurait jamais laissée sortir toute seule de ce bureau, si elle l'avait su.

— C'est bizarre que ma grand-mère n'ait pas été au courant, ai-je cependant insisté. Parce que vous avez dit que *tout le monde* l'était. Que *tout le monde* connaît John et sait qu'Isla Huesos est placée juste au-dessus de cet Autre Monde, là.

— Il y a savoir, m'a reprise M. Smith, et il y a croire. Votre grand-mère connaît les histoires qu'on raconte sur John. Toute l'île les connaît. Quant à savoir si elle y croit ou pas... c'est autre chose. Votre grand-mère a la réputation d'être une femme très pragmatique, qui a les pieds sur terre.

Il avait raison. Grand-mère ne croyait que ce qu'elle voyait. « De ses propres yeux. » Hormis la Bible – ce qui était écrit dedans, j'entends. C'était ce qu'elle avait dit à ma mère à propos du dispersant que la boîte de mon père avait répandu.

« Je n'en ai pas vu la moindre trace, lui avait-elle affirmé. Pas plus que de ce pétrole qui a tant fait parler de lui ici. »

« C'est bien là le problème, mère, avait rétorqué maman. Ce n'est pas parce qu'on ne le voit pas qu'il n'y en a pas. Et personne ne sait les dommages qu'il pourrait causer à l'écosystème, même à des années et des années de nous. »

« Oh ! Pour l'amour du Ciel, Deborah ! avait soupiré grand-mère. J'ai porté plainte pour perte de revenus touristiques et la

société de Zack m'a dédommagée illico, jusqu'au dernier centime. Je suis désolée, mais je ne vois pas pourquoi je devrais me préoccuper du sort d'une bande de stupides volatiles. »

— Toujours est-il, poursuivait Richard Smith, que votre grand-père et moi avons toujours embrassé une théorie selon laquelle il doit y avoir autant de John Hayden dans l'Univers – d'âmes qui, pour quelque mystérieuse raison, sont destinées à faire éternellement le tri parmi les défunts et à les orienter vers leur dernière demeure –, donc autant de John Hayden, disais-je, que d'Autres Mondes.

— Admettons. Mais, dans ce cas, pourquoi j'ai été envoyée dans cet Autre Monde-là, à Isla Huesos, alors que je suis morte dans le Connecticut ? lui ai-je fait observer. Pourquoi je n'ai pas été envoyée dans un Autre Monde qui se trouverait, je ne sais pas moi, à Bridgeport ? Ç'aurait été plus logique, non ?

J'étais allée à Bridgeport. Et, s'il devait se trouver un Autre Monde quelque part sur la Côte Est, à mon avis, ça ne pouvait être qu'à Bridgeport.

M. Smith a paru réfléchir.

— Vous m'avez dit que vous l'aviez déjà rencontré quand vous aviez sept ans. Ceci explique peut-être cela.

J'ai secoué la tête de plus belle. Non que tout ce que me racontait M. Smith n'ait pas eu de sens. C'est juste que je n'arrivais pas à croire que j'aie pu être aveugle si longtemps. Et j'avais encore tellement de questions à lui poser !

— Et on ne peut vraiment rien *faire* ? Pour les Furies, je veux dire. Pour aider John.

Le gardien du cimetière m'a adressé un petit sourire triste.

— Que voulez-vous donc que nous fassions, mademoiselle Oliviera ? Vous parlez d'un endroit auquel seules les âmes des trépassés ont accès. Sommes-nous censés le prendre d'assaut armés de torches et de fourches ? Comment entendez-vous que nous y allions sans mourir d'abord nous-mêmes, en outre ?

J'en aurais pleuré. La catastrophe que la boîte de mon père avait provoquée semblait une simple plaisanterie à côté de ces maudites Furies.

— Pourquoi on a choisi John pour un job aussi pourri, d'abord ? me suis-je insurgée. C'est pas juste. Qu'est-ce qu'il a

fait pour mériter ça ?

— Alors là ! m'a répondu M. Smith en refermant son bouquin d'un geste définitif. C'est une chose que vous devrez lui demander vous-même.

J'ai piqué un fard magistral.

— Je ne peux pas. Il me déteste.

— Oh ! a protesté M. Smith en se levant. (Il se préparait manifestement à partir.) Je suis certain qu'il n'en est rien.

— Non, non, vous ne comprenez pas. J'ai vraiment essayé de lui parler – déjà, pour qu'il m'écoute, ce n'était pas gagné. J'ai essayé de m'excuser pour ce qui s'était passé quand... eh bien, quand on s'est revus. Pour le thé. Et vous savez ce qu'il a fait ? Il a envoyé valser le collier à l'autre bout du cimetière.

— Ah ! enfin une explication ! s'est exclamé M. Smith. (Il semblait trouver ça drôle.) Voilà donc pourquoi j'ai failli marcher dessus, à côté de la concession de la famille Wolkowsky, ce matin.

— Ce type est un véritable cauchemar ambulant !

Ça faisait du bien de pouvoir enfin vider mon sac. De trouver une oreille attentive et compréhensive, quelqu'un qui savait de quoi je parlais. Dommage que ce soit juste un vieux monsieur qui ne voyait que par les « divinités mortuaires ».

— Mais qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? Je n'en ai pas la moindre idée, moi ! me suis-je insurgée. Si j'avais su ne serait-ce que la moitié de tout ça – qu'Isla Huesos se trouvait sur une espèce d'enfer –, vous croyez que j'aurais dit oui quand ma mère a parlé d'emménager ici ? Et tout ça parce que je suis morte ! Et que j'ai juste eu le malheur de reconnaître John parce que je l'avais rencontré dans ce cimetière quand j'avais sept ans – j'ai cru qu'il allait pouvoir m'aider et, en passant, je lui ai suggéré quelques petites améliorations pour que cet endroit soit un peu moins bordel... un peu mieux géré...

Le gardien du cimetière, qui avait commencé à fourrer tout un tas de papiers dans son attaché-case, a fait la grimace.

— Hou ! Je doute qu'il ait apprécié.

— Bon d'accord. Je sais, O.K. ? Et voilà que, sans savoir comment, je me retrouve dans cette pièce où il m'a parachutée. Une pièce avec un lit ! Et le voilà qui me dit qu'on va passer

l'éternité là, ou je ne sais quoi, parce que j'ai raté le bateau – par sa faute, à mon avis. Je le soupçonne de l'avoir fait exprès, d'ailleurs. Alors, qu'est-ce que vous vouliez que je fasse, moi ? Je flippais à mort. Vous aussi vous auriez flippé à ma place.

— Eh bien... Oui. Je suis sûr que j'aurais... euh... flippé.

Et me voilà, tout à coup, en train de faire les cent pas dans le petit bureau, serrant le collier dans mon poing à le broyer.

Dehors, il pleuvait à verse. À croire que tous les anges du paradis s'étaient mis à pleurer sur mon sort. Sauf que ça ne risquait pas, vu que tous les anges du paradis devaient m'avoir prise en grippe, j'en étais sûre, sinon rien de tout ça ne me serait arrivé.

— Est-ce que vous vous rendez compte, ai-je continué sur ma lancée, que, depuis que je suis revenue de cet endroit, chaque fois que j'ai le dos tourné, soit il file une crise cardiaque à quelqu'un, soit il leur pulvérise la main, soit il plie une grille en deux juste sous mes yeux ? Et que c'est moi qui prends à sa place ? À-chaque-fois !

M. Smith a eu l'air troublé.

— J'ai du mal à croire qu'on puisse tenir John pour responsable de toutes ces chos...

— Je l'ai vu faire ! J'ai même dû le retenir pour l'empêcher de faire pire ! Et, maintenant, vous me dites que je dois lui parler ? Comment je pourrais lui parler ? Chaque fois que je lui parle, il se produit un truc horrible. Je suis venue ici avec ma mère pour tenter de prendre un nouveau départ, pour être « normale ». Mais comment je peux être « normale », si vous dites que je dois parler à quelqu'un qui est à la tête d'une espèce de monde souterrain, qui, au fait, m'a donné un collier qu'Hadès avait offert à Perséphone et, P-S, a tué un millier de gens pour le récupérer ? (J'ai secoué le diamant devant lui.) C'est une histoire de fous !

— Non, m'a répliqué M. Smith en fermant son attaché-case d'un claquement sec pour se tourner vers moi avec une mine aussi grise que la pierre que je lui agitais sous le nez. Tout cela me semble parfaitement sensé, au contraire. Quand j'ai commencé à travailler ici, John représentait assurément un fameux défi à relever, c'est vrai. Mais je suis parvenu à faire

tomber quelques barrières et j'ai fini par pouvoir communiquer avec lui – sans doute parce que, comme vous, j'avais vu la mort de près. Mais, il y a très exactement un an et demi, il s'est passé quelque chose qui a changé John en ce, euh... « cauchemar » que vous avez décrit. Jusqu'à ce soir, je n'avais jamais réussi à savoir de quoi il s'agissait parce qu'il se refusait à l'évoquer. Mais, maintenant, je sais. C'était vous.

J'ai failli en lâcher mon collier.

La pluie avait commencé à se calmer. Pas Richard Smith, apparemment.

— Mademoiselle Oliviera, je ne fais qu'enterrer les morts. John fait le tri pour déterminer où va leur âme après leur trépas. J'ignore quel rôle vous avez à jouer dans tout cela. Ce que je sais, en revanche, c'est que vous avez tout intérêt à le découvrir, et vite. Parce qu'il m'a fallu des mois, vous m'entendez ? des mois, après votre première apparition, pour parvenir à le calmer. Et tout allait bien jusqu'à la nuit dernière, quand vous avez recommencé à le mettre dans tous ses états. Avant que je n'aie compris ce qui m'arrivait, mes grilles étaient fracturées, il y avait un collier de reine décapitée dans mon cimetière et voilà qu'un ouragan, surgi de nulle part, se dirige apparemment droit sur nous. Donc, si je peux me permettre de vous faire une petite suggestion, de grâce, pour nous tous (Le regard de ses yeux marron se faisait suppliant.), pourquoi n'essayez-vous pas de vous montrer juste un tout petit peu plus gentille avec ce garçon ?

J'ouvrais déjà la bouche, prête à répliquer. Parce qu'il y avait des tas de trucs que j'avais envie de balancer à Richard Smith. Primo, que peu importait : que je sois gentille avec John ou pas, ça ne changerait rien à l'affaire. John était ingérable, une vraie créature sauvage, et, comme toute créature sauvage, il n'allait en faire qu'à sa tête. Personne ne pourrait l'arrêter.

Deuzio, que John Hayden pouvait aller où il voulait en un clin d'œil et faire tout ce qu'il voulait d'un simple claquement de doigts. Alors qu'est-ce qu'il en avait à faire que je sois gentille ou pas ?

Et puis je me suis rendu compte que ce ne serait pas une très bonne idée de lui dire tout ça. Ça détruirait cette vision un peu

trop romantique qu'il avait du Monde des Ténèbres, avec ses cinq fleuves de chagrin, de lamentation et de je ne sais quoi. À quoi bon ouvrir les yeux de ce vieil homme, lui décrire les gardes tatoués, les bateaux, les files et la plage glacée ? À quoi ça servirait de lui apprendre que toutes ces choses qu'il aime n'existent pas en réalité, sinon à le briser ?

Tout comme ça le briserait d'apprendre que, en dépit de tout ce que John avait raconté – comme quoi il connaissait ma nature profonde, qu'il l'avait lue dans mes yeux et que le fait que j'aie été plus attentive à tous ces pauvres gens, là-bas, qu'à moi-même et patati et patata –, il n'était pas tombé amoureux de moi.

S'il m'aimait tant que ça, comme M. Smith semblait le penser, alors pourquoi il n'avait pas été un peu plus gentil avec moi, lui ? Pendant tous ces longs mois où je m'étais enterrée vivante dans mon propre cercueil, pourquoi ne me l'avait-il pas tout simplement dit, si c'était vrai, au lieu de surgir sans prévenir et d'essayer de zigouiller les gens sous mon nez ?

Bon, évidemment, il était toujours possible qu'à force d'être torturé jour et nuit par les Furies pour m'avoir laissée échapper, il soit redevenu si sauvage qu'il ait complètement oublié combien il est important de s'entendre dire « Je t'aime ». Peut-être qu'il ne savait même pas comment dire ces mots-là. Il avait assurément un problème avec les mots « Excuse-moi », en tout cas.

Oh là là ! mais qu'est-ce que j'étais en train de faire, moi ? Non, je n'arrivais pas à croire que je puisse seulement imaginer une seule seconde prendre les insinuations de Richard Smith au sérieux. C'était un vieil illuminé, une sorte d'original, à Isla Huesos. (Pas très différent de ma grand-mère, en fait, dans son genre. Qui irait ouvrir une boutique de tricot sur une île où la température moyenne dépasse les trente degrés ?) Pas étonnant que Richard Smith ait été embauché comme gardien de cimetière : il se passionnait pour les « divinités mortuaires » !

Mais qu'est-ce qui m'avait pris d'accepter ce rendez-vous ? J'aurais mieux fait de ne pas venir. Qu'est-ce que ça m'avait donné, franchement ? Rien de bon. Sauf que j'avais récupéré mon collier. Collier qui, comme je venais de l'apprendre, tuait

quiconque le touchait. Super.

— Écoutez, lui ai-je répondu en passant la chaîne d'or autour de mon cou. (Quand j'ai senti le poids du lourd pendentif contre mon cœur, ça m'a un peu calmée – rien que ça, déjà, il y avait de quoi déprimer.) Ne vous en faites pas. Tout va bien. Je comprends.

Il m'a dévisagée à la lumière de la lampe.

— Vraiment, mademoiselle Oliviera ? Parce que j'ai l'impression que je n'ai guère eu plus de succès pour me faire entendre de vous que je n'en ai eu pour me faire entendre de John.

— Eh bien, au moins, vous savez pourquoi je n'ai pas sauté de joie à l'idée de passer l'éternité avec lui : ce type est impossible.

Le gardien du cimetière a semblé songeur.

— Impossible, oui, a-t-il concédé, au bout d'un moment. Mais intéressant. Comme vous. Et c'est long, l'éternité. Alors, tant qu'à la passer avec quelqu'un, autant que ce soit avec quelqu'un d'impossible peut-être... mais d'intéressant.

CHAPITRE 19



*Comme on voit deux ramiers, que le désir convie,
Tendre vers le doux nid l'aile ouverte, affermie,
Et, portés par l'amour, de par les airs voler.*
DANTE ALIGHIERI, *L'Enfer*, Chant V

— Des jeunes gens sont passés te voir, ma chérie. Ils apportaient du bois.

Voilà ce que m'a annoncé ma mère quand je suis rentrée. Il m'a fallu une petite minute pour percuter. Mais je n'ai pas tardé à comprendre de quoi il retournait.

— Pardon, maman, lui ai-je répondu – une fois la colère que j'ai piquée intérieurement contre Seth Rector assez calmée pour que je puisse aligner deux mots sans exploser. Je ne leur avais pas dit qu'ils pouvaient venir. Je leur avais dit que je devais te demander la permission avant.

— Oh ! ils n'ont pas prétendu le contraire, ma chérie. Mais ils m'ont également affirmé qu'ils ne parvenaient pas à te joindre. Étant donné que ton portable se trouvait dans ton sac à dos, qui lui-même se trouvait dans le garage – comme j'ai pu le constater en essayant moi-même de t'appeler –, je suppose qu'il n'y a pas vraiment lieu de s'en étonner.

J'ai fait la grimace. Non ! je n'arrivais pas à croire que j'aie pu encore zapper ça ! Enfin, si. Pas surprenant qu'on se pose tant de questions à mon sujet, chez grand-mère...

— Je suis vraiment désolée, maman. Ils n'auraient pas dû...

— Ce n'est pas grave, ma chérie, m'a-t-elle assuré en faisant glisser un bol devant moi sur le comptoir de notre cuisine

américaine flambant neuve. Ils m'ont expliqué que c'était pour la Nuit du Cercueil. Alors, je leur ai dit qu'il n'y avait pas de problème. Ils avaient l'air charmant. Ils m'ont même donné du « madame ».

S'asseyant à côté de moi avec son bol de pâtes, elle a froncé les sourcils avec une moue faussement réprobatrice. Elle détestait qu'on l'appelle « madame ». Elle disait qu'elle se sentait vieille quand on l'appelait comme ça et se demandait quand elle avait cessé d'être une demoiselle pour devenir une dame.

Elle ne semblait pas en vouloir à Seth et à ses petits copains, pourtant. Et, contrairement à son habitude, elle ne m'a même pas fait la leçon parce que j'avais oublié mon portable.

J'ai compris pourquoi quand j'ai surpris son regard rivé sur la chaîne autour de mon cou.

— Ah ! Tu l'as remis. C'est drôle, aujourd'hui, dans les bureaux de New Pathways, j'aurais juré que cet horrible bonhomme du cimetière... (Elle a fait la grimace, avant de prendre une gorgée de vin dans le verre qu'elle venait de se servir.) Tu sais quoi ? Je dois avoir besoin de lunettes. Toujours est-il que je les ai laissés entrer. J'ai pensé que ça ne posait pas de problème. J'ai bien fait, non ?

Qu'est-ce que je pouvais répondre à ça ? J'avais eu la ferme intention de dire à Seth et à ses potes que, malheureusement, ma mère avait refusé. Quel dommage ! Vraiment pas de chance !

Comment avaient-ils su que c'était ce que j'allais faire ? Pas étonnant qu'Alex les déteste autant. Sales faux jetons.

J'ai accroché un sourire forcé à mes lèvres.

— Oui, maman. C'est super. C'est même carrément génial. Exactement ce que je voulais.

Oh ! et puis après tout... Au moins, comme ça, je pourrais mettre à exécution la phase n° 1 de mon plan d'action : piquer le portable de Serena, trouver des photos compromettantes dessus (elle semblait du genre à en avoir) et lui faire ensuite du chantage pour qu'elle laisse Kayla tranquille.

— Et tu ne devineras jamais ce qui m'est arrivé, a repris maman d'un ton guilleret. Tu vois qui est Tim, celui de ton programme New Pathways ? Eh bien, il m'a appelée. (Elle m'a

fait un clin d'œil.) Alors, tu penses si je me moque bien que tes amis m'aient donné du « madame ». Ta vieille mère a toujours la cote, on dirait...

— Oh maman, s'te plaît ! Je suis en train de manger, là !

— Ne t'inquiète pas, m'a-t-elle assuré avec un sourire en coin. Je savais que tu le prendrais comme ça. C'est bien pourquoi je lui ai dit que j'étais trop occupée en ce moment pour envisager une relation. Mais ce n'en est pas moins agréable. Il m'a invitée aux régates, le week-end prochain. Tim est très mignon, tu es bien obligée de le reconnaître.

— Je man-ge. Et je ne suis obligée de reconnaître rien du tout. Sauf que, de papa ou de toi, je ne sais pas qui va me tuer en premier. Et, pour de bon, cette fois. Je suis sérieuse.

Je lui aurais bien révélé ce que je venais de découvrir, comme quoi son île natale était posée en plein sur un Monde des Ténèbres – ce qui n'aurait pas dû vraiment l'étonner, quand on y pensait.

Mais je ne voulais pas doucher sa bonne humeur. D'autant qu'elle avait préparé le dîner. Et puis, elle s'était montrée si sympa pour le bois – même si j'aurais largement préféré qu'elle ne le soit pas.

Elle a ri et bu une autre gorgée de vin.

— J'en déduis donc que nous avons le privilège d'avoir été sélectionnées pour abriter la fabrication du cercueil des terminales de cette année, a-t-elle enchaîné, changeant habilement de sujet. Comment as-tu réussi ce tour de force, le jour même de la rentrée ? Tu n'es encore inscrite à aucun sport co.

— On habite dans une cité résidentielle sécurisée, maman, l'ai-je aussitôt détrompée, en embrochant de mauvaise grâce un bouquet de brocolis que je venais d'apercevoir subrepticement glissé dans mes pâtes pour que j'aie mon quota de légumes quotidien. Personne ne peut passer en voiture devant chez nous et voir ce qu'on fait, à moins de vivre ici.

— Oh ! a soufflé ma mère d'un air entendu. C'est qu'ils sont encore plus dégourdis aujourd'hui ! C'est précisément pour cette raison qu'on les fabriquait dans un des mausolées du cimetière, de mon temps.

— Il paraît, ai-je acquiescé sombrement, en réprimant un frisson. Eh bien, ils ne peuvent plus utiliser le cimetière, maintenant, parce que la police l’a interdit et les a avertis qu’elle les avait à l’œil.

Ce qui expliquait pourquoi, quand j’avais accepté la proposition de M. Smith de me raccompagner chez moi – il pleuvait un peu moins déjà, mais pas au point de préférer le vélo à une place dans un monospace, bien au sec et au chaud –, on avait croisé Jade, mon éduc de New Pathways, qui patrouillait autour du cimetière en cycliste et poncho ciré avec POLICE écrit dessus.

M. Smith avait baissé sa vitre.

— Au nom du Ciel ! qu’est-ce que vous faites ici ? lui avait-il demandé au moment où elle nous croisait. Ne me dites pas qu’ils n’ont pas annulé leur ronde par une nuit pareille ! Ne savent-ils donc pas qu’on annonce un ouragan ?

Jade avait repoussé sa capuche et nous avait adressé un sourire goguenard.

— C’est juste une veille, pas une alerte, lui avait-elle rappelé.

Et puis elle avait orienté le pinceau de lumière de son vélo dans ma direction.

— C’est toi, Pierce ? s’était-elle étonnée. Qu’est-ce que tu fais dans la voiture de M. Smith ?

— Euh..., avais-je bredouillé, un peu honteuse d’avoir préféré le monospace à ma bicyclette alors que Jade se fichait éperdument de la pluie, elle.

C’était moi qui portais un collier censé repousser les démons, et j’avais peur d’un malheureux crachin ! Sans compter que je ne savais pas trop comment lui expliquer ce que je faisais dans la voiture de Richard Smith.

Il s’en était chargé à ma place :

— Je l’ai vue rouler sous cette averse, tout à l’heure, et j’ai eu pitié. Je la ramène chez elle. Êtes-vous sûre que je ne peux pas en faire autant pour vous ? Sa bicyclette est restée attachée près de la grille. Alors, si vous voulez, ce n’est pas la place qui manque pour embarquer la vôtre à l’arrière. Ce que je vous recommande vivement, si je puis me permettre.

— Naaan, avait répondu Jade en s’empressant de remettre sa

capuche comme une autre voiture nous croisait dans des gerbes de flotte.

La lumière des phares s'était un instant réfléchi sur les tombeaux voisins qui se dressaient derrière les hautes grilles noires.

— Vous voulez rire ? s'était-elle marrée. Je m'éclate comme une folle à patrouiller avec la police, là, dehors. Ils m'ont même fourni un talkie-walkie et tout et tout. (Elle a relevé son ciré pour nous montrer l'appareil de radio qui lui battait la hanche.) On va veiller à ce qu'il n'y ait plus de vilains méchants qui s'en prennent à vos grilles, monsieur Smith. Et, s'ils s'y risquent, je vais les asperger avec ma bombe lacrymo, vous pouvez compter sur moi.

Je m'étais penchée en avant. C'était ridicule. Jade faisait du vélo autour du cimetière, en pleine nuit, sous l'orage, à cause d'un truc que John avait fait ? Elle allait se faire tremper pour rien.

Sans parler de ce que John avait dit, la veille. Ses mots résonnaient encore à mon oreille :

« C'est dangereux, pour toi, ici. »

— Je ne crois vraiment pas que...

Mais M. Smith m'avait interrompue.

— C'est gentil, Jade. C'est vous et les agents Rodriguez et Poling, ce soir ?

— Jusqu'à une heure du matin, avait-elle fièrement déclaré. Ils tournent avec la voiture de patrouille. (Elle m'avait fait une grimace.) Comme des petits bébés, bien bordés et bien au chaud dans leur joli berceau.

Je n'avais pas trouvé ça drôle.

— Non, vraiment, avais-je insisté. Je pense que tu ne devr...

— Je ne crois pas qu'il y aura beaucoup d'action cette nuit, à cause de la pluie, m'avait encore coupée le gardien du cimetière. Mais ces messieurs de la police ont les clefs de mon bureau, au cas où vous auriez besoin de vous abriter, et, naturellement, mon numéro de téléphone est affiché, si vous voulez me joindre. Amusez-vous bien. Et faites attention à vous.

Elle nous avait souri, nous avait salués et s'était remise à pédaler. Je l'avais suivie des yeux pendant que M. Smith

appuyait sur le bouton de fermeture automatique des vitres.

— Pourquoi vous ne l'avez pas forcée à monter dans la voiture ? m'étais-je alors insurgée. C'est complètement débile de faire du vélo par ce temps pour...

— Elle ne pouvait sans doute pas tomber sur une ronde plus sûre que celle-ci, m'avait-il une fois de plus interrompue. Surtout avec ce stupide programme de surveillance que votre lycée a institué. Apparier des professeurs et des policiers ? Cela ne rime à rien. Rien de ce qu'on vous enseigne à l'école, aujourd'hui, ne rime à quoi que ce soit, pour moi, de toute façon.

— Elle n'est pas prof, l'avais-je repris, le regard toujours attaché à la lumière arrière du vélo de Jade qui s'éloignait. Elle est éducatrice. Et elle est super cool. C'est tellement nul.

— Peu importe. Personne ne mettra le nez dehors par un temps pareil, n'ayez crainte. Et qu'entendez-vous par « la forcer à monter dans la voiture » ? Vous êtes drôle. Comment comptez-vous forcer une femme comme elle à faire quoi que ce soit, exactement ? Vous l'avez vue : ça l'amuse. Elle sera parfaitement en sécurité, tout comme vous l'avez toujours été quand vous faisiez du vélo dans ce cimetière. Elle ne risque rien. John la protégera.

— Mais c'est John qui m'a dit que le cimetière était dangereux, lui avais-je expliqué. Il m'a dit ça hier. Il m'a dit de ne jamais revenir. Il m'a dit que, si je revenais, on me retrouverait morte. Et pour de bon, cette fois. C'est à ce moment-là qu'il a donné un coup de pied dans la grille.

En entendant ça, M. Smith avait doucement ricané.

— C'est du John tout craché ! C'était avant ou après qu'il ait jeté le collier ?

— Ça n'a rien de marrant, m'étais-je renfrognée. Pourquoi il m'aurait mise en garde s'il ne pensait pas qu'il y avait vraiment du danger ?

— Il voulait dire que c'était dangereux pour vous. Parce que vous l'énerviez tellement qu'il avait envie de vous tuer. Mais il ne parlait pas littéralement. Il a exagéré pour vous convaincre. John n'a encore jamais tué de femme – à ma connaissance, du moins – et, s'il devait commencer maintenant, il vous tuerait

vous, pas votre éducatrice. Seigneur ! Ne vous apprend-on vraiment rien à l'école, de nos jours ? Avez-vous déjà entendu parler de l'hyperbole ? Eh bien, je vous conseille vivement de regarder la définition dans le dictionnaire, mademoiselle Oliviera, si vous entendez poursuivre une relation avec une divinité mortuaire.

J'avais préféré laisser tomber. Surtout que, plus tard, après avoir débarrassé la table et essayé sans conviction de me coller à mes devoirs – d'avoir fait « celle qui », du moins –, j'avais regardé la météo de vingt-trois heures et vu qu'Isla Huesos était maintenant pile au centre du cône d'incertitude à trois jours. Les météorologues parlaient toujours d'une veille cyclonique et aucune évacuation n'était prévue, mais les autorités encourageaient les habitants des « régions de basse altitude et des zones inondables » à prendre leurs précautions, et vite. Et, vu que les ponts qui reliaient l'île au continent seraient coupés dès que les vents atteindraient cent dix kilomètres à l'heure, ceux qui souhaitaient déménager devaient le faire rapidement, surtout qu'ils n'ouvraient qu'un seul abri, tout là-haut, à Key Largo.

— Maman, avais-je demandé un peu angoissée, tu vois ce que je vois ? Est-ce qu'il ne faut pas qu'on évacue ou un truc comme ça ?

Ma mère était scotchée devant son PC portable.

— Oh ! c'est seulement une veille, ma chérie, m'avait-elle distraitement répondu. Et Cuba est en première ligne. Ces tempêtes tropicales se dissipent toujours au-dessus de Cuba. Et les cours n'ont même pas été annulés pour demain, de toute façon. Fais-moi confiance : je sais ce que je dis. (Elle m'avait adressé un petit sourire en coin.) J'espère donc que tu as vraiment fait tes devoirs... parce que tu n'as aucune chance d'y échapper.

J'avais éteint la télé, dégoûtée. Non que j'aie espéré qu'un ouragan vienne raser le lycée – seule une gamine aurait pu souhaiter un truc pareil. Mais quand, un peu plus tôt, en allumant la lumière dans le garage pour récupérer mon sac, j'avais vu les planches que Seth avait laissées, calées contre les meubles de jardin qu'oncle Chris avait si soigneusement rangés,

je m'étais demandé comment j'allais bien pouvoir annoncer à Alex que j'étais désormais embarquée dans cette histoire de Nuit du Cercueil avec tous ces Bât'A qu'il détestait.

Et, tout à coup, j'avais réalisé. Non, là, c'était trop. Ça. Tout ça. J'allais devoir supporter ces gens chez moi, les regarder fabriquer un cercueil qui avait un lien direct avec le mec à la tête de ce monde souterrain dont aucun d'eux ne soupçonnait l'existence, mais qui était pourtant bien là, juste sous leurs pieds, sur cette île où ils avaient vécu toute leur vie sans jamais se douter de rien...

S'il y avait vraiment un ouragan qui nous emportait tous, je n'aurais pas à assumer ça, au moins.

Mais ce n'était pas avec ce genre de raisonnement que j'allais régler mes problèmes. Ni en appelant mon père pour lui dire que j'avais décidé de le prendre au mot et d'accepter sa proposition de pension en Suisse.

Parce que je ne pouvais pas m'empêcher de trouver à la Suisse bien des charmes, tout à coup. Ma mère en aurait le cœur brisé, mais elle s'en remettrait si je parvenais à la convaincre que c'était pour que j'aie plus de chances d'entrer dans une bonne université.

En tout cas, ça valait mieux que de lui dire la vérité : qu'il fallait que je quitte cette île de fous où elle m'avait amenée, qui, pour tout arranger, se trouvait, comme par hasard, juste au-dessus de l'endroit précis que j'avais tout fait pour oublier, jour après jour, depuis que la mort m'y avait parachutée.

Je suis même allée jusqu'à composer le numéro de mon père, telle que j'étais là, assise par terre dans le garage – après avoir pris la précaution de fermer la porte pour que ma mère ne puisse pas entendre.

— Quoi ? a hurlé mon père en décrochant à la première sonnerie, comme il le faisait toujours quand je l'appelais.

Il était en plein dîner d'affaires. J'entendais le brouhaha des conversations et le cliquetis des couverts. Mon père ne prenait jamais ses repas chez lui. Pourquoi faire, puisqu'il y avait toujours un client trop content de l'inviter dans un des meilleurs restaurants de Manhattan ?

— Papa ? Je te dérange ?

— Jamais. Je suis dans cette cantine où nous sommes allés, tu te souviens, avec cette colonne de verre remplie de bouteilles de vin ? Tu avais dit qu'elle devrait tourner pour qu'on puisse désigner sa sélection du doigt. (Et le voilà, tout à coup, qui pique une de ses colères légendaires.) Mais ils n'ont pas exécuté ta suggestion ! Ces casiers ne tournent toujours pas !

— Ils sont bêtes, lui ai-je assuré. Papa, j'ai besoin de toi. Il faut que tu m'aides à partir d'ici.

Comme je m'y attendais, il a semblé ravi. J'ai entendu un claquement de doigts.

— Avion, a-t-il ordonné. Isla Huesos. Demain.

J'ai tenté de tempérer son enthousiasme :

— C'est juste que... Il se passe des choses ici. Maman est géniale, là n'est pas la quest...

— Verrait-elle quelqu'un d'autre ? m'a-t-il alors demandé d'un ton faussement décontracté.

— Hein ? Euh... non, bien sûr que non. Mais...

— Pardon ? s'est soudain étranglé mon père. Non. J'ai dit Château La Mission Haut-Brion 2005. Pas 2008. Si j'avais voulu le 2008, j'aurais commandé le 2008. Vous voulez ma mort ?

J'ai jeté un coup d'œil au diamant pendu au bout de ma chaîne en or. Il avait recouvré sa couleur habituelle : bleu nuit au milieu et gris pâle sur les bords.

Mais qu'est-ce que j'étais en train de faire, moi ?

Je ne pouvais pas partir, ai-je brusquement réalisé. Surtout pas maintenant. Partir maintenant, ce serait comme retourner m'enfermer dans mon cercueil de verre. Ni plus ni moins.

— Écoute, papa, ai-je repris en me frottant le front, c'est pas grave. Je...

— Voilà maintenant qu'il y aurait une espèce d'ouragan qui se dirigerait vers vous, m'annonce-t-on ? m'a-t-il coupée, de retour sur son portable pour poursuivre notre conversation. Tu étais au courant ? J'avais bien dit à ta mère de ne pas retourner sur cette île du diable !

« Cette île du diable » ! Si tu savais, papa !

— Ça va, papa. J'ai changé d'avis. Je veux rester.

— Pierce, il n'y a pas de souci. Je peux parfaitement faire

atterrir un avion là-bas. C'est simplement que l'aéroport est fermé. Le pilote n'aura qu'à se poser à la base navale. Je vais envoyer un de mes amis vous chercher, ta mère et toi, voilà tout.

— Écoute, papa, tout va bien. J'ai juste eu un petit coup de cafard. Il faut que j'y aille : maman m'appelle. Fais comme si je n'avais rien dit, O.K. ? On se reparle dimanche, à l'heure prévue.

Et j'ai raccroché.

Ma mère était allée se coucher après le J.T., comme d'habitude. J'ai pris une douche ; je me suis lavé les cheveux et j'ai enfilé un vieux pyjashort tout délavé. Entretemps, les bandes spiralées, ou je ne sais quoi, s'étaient calmées. La pluie avait cessé.

Quand j'ai jeté un coup d'œil entre les rideaux de ma chambre, le ciel était complètement dégagé et les étoiles brillaient. Les lumières que le paysagiste éco-responsable de ma mère avait stratégiquement disposées au pied des palmiers royaux du jardin s'étaient allumées et éclairaient les troncs – un sur deux. Au début, ma mère avait eu des craintes : elle s'était inquiétée de la « pollution lumineuse », arguant que ça risquait de perturber les oiseaux migrants.

Le paysagiste l'avait dévisagée et lui avait répondu : « Madame, je crois que les oiseaux seront en sécurité. Et ces lampes à basse consommation vous permettront de voir si des rôdeurs s'introduisent dans votre jardin, sans avoir besoin de spots de sécurité très gourmands en énergie. »

Je m'étais arrêtée sur le mot « rôdeurs ».

— On les prend, avais-je décrété.

Tandis que je regardais par la fenêtre, je me suis aperçue que maman avait laissé la piscine allumée. De la vapeur s'échappait de la surface turquoise, à présent. Pas étonnant vu l'humidité qui stagnait après l'orage.

Il y avait quelque chose de noir qui flottait au milieu de la piscine. Un corps. Non, il ne flottait pas : il se débattait. Quoi que ce puisse être – c'était minuscule –, ce truc avait des pattes.

Et il les agitait frénétiquement pour atteindre l'escalier et se sauver avant de finir noyé.

Mais il ne pourrait jamais se sauver. Parce que, même s'il atteignait l'escalier, il ne pourrait jamais se hisser sur la

première marche. Il était beaucoup trop petit. Ça crevait les yeux.

J'ai laissé le rideau retomber.

Pourquoi moi ? Non, franchement, je n'avais rien d'autre à dire. Juste « Pourquoi ? » « Moi ? ».

Je suis sortie de ma chambre en soupirant et j'ai remonté le couloir du premier dans le noir. J'ai entendu la respiration paisible de ma mère à travers la porte de sa chambre. Je n'avais jamais vu personne s'endormir plus vite ni dormir plus profondément.

Parvenue devant les portes coulissantes qui donnaient sur le jardin, j'ai entré le code de l'alarme et j'ai fait glisser la baie vitrée.

En franchissant le seuil, j'ai eu l'impression de plonger dans de la soupe. C'est dire l'humidité qui régnait dehors.

Les grenouilles coassaient dans tous les sens. Une cigale s'est mise à striduler. Quelque part, de l'autre côté de l'enceinte de trois mètres de haut croulant sous les bougainvilliers, on entendait des bruits de frottement, des bruissements : probablement un chat – un rat arboricole, plutôt. Mais, même si j'ai enregistré tout ça en me précipitant pieds nus sur le chemin qui menait à la piscine, je n'y ai pas vraiment prêté attention, focalisée comme je l'étais sur ma mission. Le sentier de briques était encore mouillé et couvert d'escargots. Heureusement, il y avait assez de lumière, avec les spots « basse consommation » stratégiquement disposés au pied des palmiers, pour que je parvienne à les éviter.

Maman n'avait pas seulement laissé la piscine allumée. Elle avait aussi laissé la cascade couler. L'eau chutait du haut d'un mur carrelé vert et bleu, à l'autre bout du bassin. Je me suis dirigée vers la petite cabane en bois où on range tous les matelas et le matériel d'entretien. J'avais déjà identifié la créature qui se débattait dans l'eau : c'était un petit gecko vert. Il risquait à présent de se faire aspirer par le filtre.

— Tiens bon ! lui ai-je lancé en sortant la longue perche terminée par un filet dont le garçon de piscine se sert pour débarrasser le bassin des débris divers et variés. J'arrive.

En quelques secondes, j'avais attrapé le petit lézard et l'avais

déposé sur une feuille d'hibiscus. Complètement sonné, il est d'abord resté sans bouger. Et puis, il a semblé comprendre que, finalement, sa dernière heure n'était pas arrivée et, d'un bond, il a filé.

L'applaudissement qui a retenti à ce moment-là semblait sortir de nulle part. J'ai été tellement surprise que j'en ai lâché la perche dans le bassin – où elle est tombée dans une gerbe d'eau avant de couler comme une pierre.

— Et tu ne t'es même pas cogné la tête, cette fois, a commenté John en sortant de l'ombre.

CHAPITRE 20



*Ils se hâtent d'aller par ce fleuve au supplice,
Pressés par l'éperon de la grande Justice
Qui change leur terreur en un désir de feu.
DANTE ALIGHIERI, L'Enfer, Chant III*

— Non mais franchement ! me suis-je exclamée, la main crispée sur le cœur pour l'empêcher d'exploser. (Il cognait si fort. J'ai bien cru qu'il allait lâcher.) Il faut vraiment que tu arrêtes de faire ça, tu m'entends ?

— Pardon, a-t-il murmuré, les bras ballants.

Il se dressait par-delà l'étendue turquoise, toujours aussi impressionnant avec sa haute silhouette sombre. Il était tout de noir vêtu, comme d'habitude, raison pour laquelle je ne l'avais probablement pas vu.

Mais il y avait quelque chose de différent, chez lui. J'ai pensé que c'étaient ses yeux, au début. Peut-être le reflet de l'eau bleue ? Ils semblaient presque aussi lumineux.

Et puis je me suis rendu compte que c'était autre chose.

Quand j'ai réalisé, j'en ai eu le souffle coupé.

— Attends, ai-je chuchoté en hasardant quelques pas vers lui pour le dévisager. Tu as bien dit ce que je crois ?

Il restait là, immobile.

Il avait l'air méfiant, comme le gecko quand il avait atterri sur sa feuille d'hibiscus, genre « Qu'est-ce qui se passe là ? C'est un piège ou quoi ? ».

— Comment ça ? a-t-il demandé, sur la défensive.

— Mais oui !

J'halluciniais. Quand je suis arrivée à sa hauteur, je l'ai vue, dans la faible clarté des lampes de jardin et dans celle, ondoyante, de l'eau que la piscine projetait sur son visage. Cette expression, gravée là sur ses traits.

— Tu viens de me demander pardon ?

Tout le temps que, pieds nus, je contournais sans bruit la piscine jusqu'à parvenir à moins de cinquante centimètres de lui, il n'avait pas bougé d'un pouce.

Il a changé de position, comme s'il était mal à l'aise, et il a détourné les yeux pour fixer obstinément le bassin.

— Je n'ai fait que m'excuser parce que je t'ai fait peur, a-t-il protesté avec raideur. Et je n'applaudissais que pour te complimenter sur tes progrès. Tes techniques de sauvetage se sont améliorées, parce que la dernière fois...

— Non. Stop ! (J'ai levé la main pour l'interrompre.) Il faut qu'on parle. Qu'on parle *vraiment*. Je te promets de ne pas te traiter de tous les noms, si tu me promets de ne pas essayer de trucider quelqu'un.

Son regard est revenu se poser sur moi – j'ai pu voir une myriade d'émotions se succéder dans ses prunelles, à ce moment-là : colère, honte, incertitude, douleur... – avant de s'arrêter sur mon collier.

— Tu le portes, a-t-il dit d'une voix que je ne lui connaissais pas.

— Oui.

Mon cœur cognait toujours comme une brute dans ma poitrine. Et la façon dont John me fixait ne faisait rien pour arranger les choses.

— J'ai vu Richard le ramasser, ce matin, a-t-il ajouté. Et je t'ai vue entrer dans son bureau, ce soir.

Donc, il avait bel et bien été là. J'aurais dû m'en douter. Pas étonnant qu'il ait fait un temps de chien.

Et, tout à coup, j'ai su ce que j'avais perçu de si étrange dans sa voix... cet accent que je ne lui avais jamais entendu auparavant.

La peur. Il avait peur. Il avait peur de ce que Richard Smith aurait pu me raconter.

— Oui, ai-je répété. Écoute...

J'ai jeté un coup d'œil circulaire. Bien qu'oncle Chris ait rangé tous les meubles de jardin dans le garage, il y avait un endroit sur le dallage, au bord de la piscine, un seul endroit, où l'implacable chaleur avait déjà asséché une petite oasis.

— Viens, lui ai-je lancé en lui tendant la main.

Il a reculé. Il n'a pas précisément retiré sa main, mais il m'a clairement signifié qu'il ne voulait pas que je le touche.

— Tout va bien, me suis-je efforcée de l'amadouer d'un ton que j'espérais rassurant.

Décidément, il avait vraiment tout de ce gecko qui se défiait du sort que les humains lui réservaient.

— Je veux seulement m'asseoir au sec. C'est ce que je préfère, tu sais bien : être au sec.

Je ne crois pas qu'il ait saisi l'allusion. Il a continué à me considérer d'un œil soupçonneux, tandis que je lui prenais la main pour l'entraîner vers l'endroit où je voulais m'installer. Et, même quand je lui ai lâché la main pour m'asseoir au bord du bassin, les pieds baignant dans l'eau fraîche, il est resté debout un long moment à me regarder, comme s'il se disait : « Mais qu'est-ce qui se passe, là, exactement ? »

J'ai décidé de l'ignorer. C'est ce qu'on fait avec les créatures sauvages. J'avais appris ça, quand je faisais du bénévolat à la SPA. Ça marchait. Il faut les laisser se rendre compte par elles-mêmes que vous ne constituez pas une menace, que vous vous désintéressez même complètement d'elles, en fait.

Alors, finalement, avec un peu – beaucoup – de chance, ce sont elles qui viennent vers vous.

Ce que, après un certain temps, John a effectivement fait, pour s'asseoir en tailleur à côté de moi. Mais toujours avec l'air d'être prêt à décamper à la moindre alerte – ce qui était assez comique, vu que c'était quand même un peu lui le Maître des Ténèbres, dans l'histoire.

Je n'ai pas envisagé une seule seconde de lui suggérer d'enlever ses rangers. Je n'aurais pas voulu provoquer l'apocalypse ou un truc dans ce goût-là.

Quelque part au fond du jardin, la cigale, qui avait fait une pause, s'est remise à chanter. Par chance, la cascade faisait assez

de bruit pour couvrir et la cigale et les grenouilles.

— Qu'est-ce que Richard a dit ? a fini par me demander John, au bout d'une bonne minute de silence total.

Il avait l'air un peu déstabilisé. Ça se comprenait, en un sens. Je ne lui avais pas hurlé dessus ; je ne l'avais pas injurié et je ne lui avais rien balancé à la tête : une première entre nous. Il devait se demander ce que le gardien du cimetière avait bien pu me raconter pour provoquer un tel changement d'attitude à son égard.

— Eh bien...

Moi aussi, j'avais du mal à croire à ce qui était en train de nous arriver. Je ne comprenais même pas *comment* ça pouvait nous arriver. Si quelqu'un m'avait dit, ne serait-ce qu'une heure plus tôt, que ça *allait* nous arriver, je lui aurais ri au nez.

Pourtant, là, maintenant, ça semblait si naturel.

D'être gentille. Voilà ce que Richard Smith m'avait dit.

Oui, bon, c'était bien joli, mais ça n'engageait que lui.

— Il a dit que ce collier avait fait un millier de victimes, lui ai-je répondu.

John s'est immédiatement raidi, comme s'il était prêt à décamper – ou à me jeter dans la piscine, qui sait ?

— Hé ! lui ai-je fait remarquer d'une voix douce en posant la main sur son genou d'un geste qui se voulait apaisant. Tu m'as demandé ce qu'il avait dit. Je te réponds.

Le coup de la main a semblé marcher : il est resté où il était et il s'est détendu.

— Ce n'était pas le collier, a-t-il bougonné, hargneux. Crois-tu que je te donnerais un collier qui tue les gens ? Pourquoi je ferais ça ? Les Furies ont commis tous ces crimes parce qu'elles étaient enragées. Elles ne supportaient pas que le collier ne soit pas utilisé par la personne qui était censée le porter.

— Mais encore ?

Il s'est renfrogné.

— Tu le sais très bien. Richard m'a dit qu'il t'en avait parlé. Est-ce que tu serais en train de *flirter* avec moi, par hasard ?

— Bien sûr que non ! me suis-je aussitôt offusquée, en espérant qu'il ne s'apercevrait pas que je rougissais. J'essaie juste de clarifier les choses. M. Smith a beaucoup parlé des

Furies, tu sais.

Il a froncé les sourcils.

— Richard fait une fixation sur les Furies.

— Eh bien, on dirait qu'il y a de quoi. Il m'a expliqué qu'elles étaient les esprits des morts qui n'étaient pas satisfaits de l'endroit où ils se retrouvaient.

Il s'est renfrogné de plus belle. Mais c'est à la piscine qu'il semblait en vouloir, cette fois.

— C'est plus ou moins correct.

— Et tu m'as dit que c'étaient elles qui punissaient ceux qui ne respectaient pas la loi dans ton monde. C'est elles qui t'ont fait ça ?

J'ai suivi du doigt le tracé d'une des cicatrices qu'il avait sur la main – cette main posée si près de la mienne...

Bizarrement, il n'a pas reculé. Son regard a bel et bien quitté la surface miroitante pour se braquer sur mes doigts, pourtant.

— Oui, a-t-il répondu à voix basse.

— Et, maintenant, elles en ont après moi.

L'argent étincelant de son regard s'est soudain planté droit dans le mien.

— Aucune Furie n'en a après toi, a-t-il affirmé. (Il avait l'air de se demander où j'avais bien pu aller chercher ça.) Pourquoi elles en auraient après toi ?

— Eh bien...

« Parce que tu m'as choisie. » Voilà ce que je voulais lui dire. Comme Hadès avait choisi Perséphone. Mais j'ai préféré jouer la prudence, au cas où il m'accuserait encore de flirter avec lui. J'ai finalement opté pour :

— Parce que tu m'as donné le collier.

— Et tu m'as balancé une tasse de thé brûlant en pleine figure, m'a-t-il rappelé sèchement. Et tu es partie. Je ne doute pas que les Furies aient reçu le message cinq sur cinq. Il y a peu de chances pour qu'elles en aient après quelqu'un qui me déteste autant qu'elles. En fait, les Furies te considèrent sans doute comme l'une de leurs plus fidèles alliées.

J'ai lâché sa main, vexée – quand bien même la majeure partie de ce qu'il avait raconté était vrai. Enfin, en ce qui concernait le thé, en tout cas.

— Je te le répète : si j'ai réagi comme ça, c'est seulement parce que j'étais morte de trouille. Je ne te déteste pas. Et je ne suis pas une Furie. Ce qui ne m'empêche pas de penser que tu devrais freiner un peu plus souvent avant de dérapier.

Check Yourself Before You Wreck Yourself.

Comme il me dévisageait sans comprendre, je me suis sentie un peu obligée de lui expliquer :

— Tu pourrais te montrer un peu plus accueillant envers tes invités, quand ils arrivent dans ton monde, et tu pourrais aussi perdre l'habitude d'assassiner des innocents – ou, du moins, de faire tout pour –, comme ce bijoutier que tu as failli tuer.

— « Innocent » ! C'était une ordure ! s'est-il insurgé. Il n'aurait jamais dû te toucher. Et tout ce qui lui est arrivé était largement mérité. Il a eu de la chance de s'en tirer à si bon compte.

J'ai levé les yeux au ciel. Maintenant que le plafond de nuages s'était déchiré, les étoiles brillaient, étincelantes et froides comme des cristaux de glace accrochés au firmament. Isla Huesos était une si petite terre, si éloignée du continent, et des grandes villes aussi, que je pouvais voir plus d'étoiles dans mon jardin que je n'avais jamais pu en voir à Westport. Il m'arrivait même d'apercevoir la Voie lactée.

— John, ai-je tenté de le raisonner, m'exhortant à la patience, M. Smith m'a dit que les Furies pouvaient posséder n'importe quel être humain, qu'il suffisait que leur proie soit un peu trop faible de caractère.

— C'est vrai, a-t-il admis, quoique d'un ton sceptique. Mais elles ne le font pas très souvent et seulement pour me nuire. C'est leur manière de me punir, disons. Je ne vois donc toujours pas pourquoi tu crois qu'elles en auraient après toi, alors que tu as si brillamment démontré que tu ne voulais rien avoir à faire avec moi.

Ce qu'il pouvait être énervant !

— Et pour quelle autre raison, d'après toi, ce vieil homme se serait-il intéressé à mon collier, s'il n'était pas une Furie ?

— Peut-être parce qu'il était *bijoutier*.

Je me suis caché le visage dans les mains. Mais comment j'allais bien pouvoir lui faire entrer ça dans le crâne ?

— Et mon prof, M. Mueller ? lui ai-je demandé entre mes doigts. Tu veux dire qu'il n'est pas une Furie, lui ?

— Tu m'as toi-même avoué hier que tu t'étais mise *toute seule* dans cette situation, a-t-il martelé.

Quand j'ai enlevé mes mains, je l'ai vu se rembrunir.

— Tu as volontairement pris ce risque pour le piéger : ce n'est pas lui qui est venu te chercher.

Ah pardon ! En s'en prenant à ma meilleure amie, M. Mueller m'avait carrément cherchée.

Bon, il ne l'avait pas tuée. Elle s'était suicidée. N'empêche...

— Ce qu'il avait fait à Hannah était atroce. Ça ne pouvait pas durer. Il fallait l'arrêter.

— Et, pourtant, tu ne voulais pas qu'il meure. Enfin... pas vraiment.

J'ai bien vu cette expression à la fois grave et un peu ironique dans le miroitement bleuté qui ondoyait sur ses traits.

— Tu sais comment tu es, Pierce, a-t-il persiflé. Tu es sortie pieds nus de chez toi, à minuit, pour sauver un *lézard* qui risquait de se noyer dans ta piscine.

— Comment tu sais ça ? (J'étais sciée.) À moins que...

Je l'ai dévisagé. J'étais tombée dans le panneau !

— Attends un peu. C'est toi qui as jeté ce gecko dans la piscine, hein ? Tu savais que je viendrais à son secours et tu comptais là-dessus pour pouvoir me parler. C'est ça ?

Il ne s'est même pas donné la peine de le nier. Au contraire, il s'est penché en avant jusqu'à n'être plus qu'à quelques centimètres de moi pour contre-attaquer :

— Si Richard Smith t'a raconté tous ces trucs horribles à propos du collier, comme quoi il avait fait un millier de victimes et que les Furies se lanceraient à la poursuite de la première fille à laquelle je le donnerais pour me faire souffrir à travers elle — ce que tu as manifestement cru, sinon je n'aurais pas droit à cet interrogatoire en règle —, pourquoi le portes-tu quand même ? Je croyais que tu me détestais.

Mon pouls s'est brusquement accéléré. Est-ce que c'était à cause de sa question — il m'avait percée à jour — ou parce qu'il

était soudain si près ?

— Parfaitement ! me suis-je défendue, en me levant d'un bond. (J'espérais que mes tremblements passeraient pour de l'indignation, alors qu'intérieurement c'était la panique.) D'ailleurs, je ne resterai pas une seconde de plus en ta compagnie. Je rentre. À l'avenir, j'apprécierais que tu restes de ton côté de l'île, John, pendant que moi, je resterai du mien. Et aussi que tu évites de tuer des gens – ou des lézards – pour attirer mon attention. Bonne nuit.

Je n'avais pas fait un pas que je me sentais tirée en arrière – il m'avait attrapé la main, tout comme j'avais pris la sienne pour l'entraîner tout à l'heure. Sauf qu'il ne s'était même pas donné la peine de se lever. Et, avant que j'aie compris ce qui m'arrivait, je me suis retrouvée sur ses genoux.

Je ne m'y attendais tellement pas que je n'ai même pas réagi. Je suis restée là, à le dévisager, médusée.

— John, tu ne peux vraiment pas...

C'est alors qu'il s'est penché, unissant ses lèvres aux miennes et que tout – le chant de la cascade ; le coassement des grenouilles ; le crincrin de la cigale ; les lumières au pied des palmiers ; le miroitement de l'eau bleue – tout a disparu, comme s'il n'y avait plus que lui, lui et ses bras musclés qui se refermaient sur moi, lui et cette odeur de feu de cheminée qui l'imprégnait, lui et la douceur de ses cheveux sous mes doigts, lui et les battements de son cœur contre ma poitrine, et que je ne pouvais pas croire à ce qui était en train de se passer, pas croire que ça ne se soit jamais produit avant, pas croire que je n'aie jamais voulu que ça se passe avant, ne voulais pas que ça s'arrête...

— Attends ! ai-je soufflé, haletante, en m'écartant de lui. John, attends. (J'ai posé la main sur son torse. J'ai même dû le repousser physiquement.) Attends un peu.

— Quoi ? (Ses bras n'avaient pas relâché leur étreinte d'un pouce.) Qu'est-ce qui ne va pas ?

Qu'est-ce qui n'allait pas ? Mais tout. Rien. Qu'est-ce que j'en savais, moi ? J'étais incapable d'aligner deux pensées cohérentes. J'avais l'impression que la Voie lactée s'était renversée, que son flot de soleils me dansait dans la tête. J'avais

l'impression que des étoiles filantes s'échappaient de mes doigts, de mes cheveux, que j'irradiais une clarté céleste : je rayonnais.

— On ne peut pas faire ça, lui ai-je dit, alors même que ses lèvres glissaient dans mon cou.

— Si.

Il avait dans les yeux une étincelle que je n'y avais encore jamais vue.

— Si, on peut, a-t-il persévéré.

— Non, je veux dire : *je* ne peux pas.

Mon pouls battait si vite. J'avais l'impression que mon cœur allait bondir hors de ma poitrine, exploser, exactement comme quand j'avais dévalé l'escalier, là-bas, pour le fuir. Sauf que, cette fois, ça ne devait assurément rien à une injection d'adrénaline.

— Il faut que je réfléchisse, lui ai-je annoncé.

Il a relevé la tête pour me regarder.

— Je t'ai déjà donné largement le temps de la réflexion : pratiquement deux ans. Et, pendant tout ce temps, tu n'as pas quitté le collier. Tu l'as même récupéré, alors que je t'avais donné une chance de t'en débarrasser en le jetant à l'autre bout du cimetière. Maintenant, tu sais ce qu'il représente et tu le portes quand même. Tu sais très bien ce que ça signifie, Pierce.

C'est à ce moment-là que j'ai réalisé : ce nouvel éclat dans ses yeux... C'était une étincelle de *triomphe*.

Pas étonnant que mon cœur batte si fort. Ce type était le feu incarné et j'étais en train de m'embraser.

J'étais perdue.

— Ça veut juste dire, lui ai-je assuré en me débattant pour échapper à son étreinte, qu'il n'est pas impossible que tu sois moins idiot que je ne le pensais.

À mon grand soulagement, il m'a lâchée. Il ne semblait pas ravi, comme lorsque je l'avais obligé à lâcher M. Mueller, mais il l'a fait quand même.

— Ça veut dire que je ne te suis pas indifférent, que tu fais attention à moi.

— Je fais attention à tout le monde. Tu l'as dit toi-même un jour. Je suis quelqu'un de très attentionné.

— Quand je peux te revoir ?

Il ne s'était pas fait avoir. Mon ironie n'était, bien sûr, qu'un moyen de défense, une façon comme une autre de lui cacher combien j'étais perturbée de voir mon corps réagir aussi violemment au contact du sien.

Vu que je n'avais jamais pu m'empêcher de traîner du côté du cimetière, j'avais toujours su qu'il exerçait un étrange pouvoir d'attraction sur moi.

Mais je m'étais toujours dit que c'était parce qu'on avait encore des comptes à régler, lui et moi. Et puis à cause de cette manie qu'il avait de passer son temps à essayer de tuer des gens pour me protéger. Comment j'aurais seulement pu imaginer que ce que j'avais entendu dans le bureau de Richard Smith était vrai ? Ou... ça ? Cette sorte de fusion immédiate dès que nos bouches s'étaient frôlées ? J'en avais encore les lèvres toutes frémissantes.

Qu'est-ce que ça voulait dire ? Et où ça pouvait bien nous mener ? Il était une divinité et moi encore au lycée.

Ça ne pourrait jamais marcher.

Apparemment, il ne partageait pas mon pessimisme – ou ma lucidité.

— Demain, a-t-il décrété en se levant.

J'avais l'impression de me consumer sous le regard étincelant de ses yeux couleur argent.

— Je te verrai ici demain, a-t-il répété. À l'aube.

— Non, John, ai-je protesté en secouant la tête.

Les choses allaient trop vite. Beaucoup trop vite pour moi.

— Non, pas à l'aube. Les gens normaux dorment encore, à cette heure-là. En plus, j'ai cours, moi.

— Au crépuscule alors. (Ses yeux lançaient des éclairs.) Rejoins-moi ici au crépuscule.

— John, il faut qu'on discute de tout ça. Qu'on en discute de façon rationnelle. Tu m'as mise en garde hier : tu m'as dit de ne pas retourner au cimetière. Que c'était dangereux pour moi là-bas. Est-ce que c'était juste une hyperbole ou est-ce que tu parlais sérieusement ?

J'avais regardé la définition d'hyperbole. Ça voulait dire essayer de faire passer une idée en se servant de propos

volontairement exagérés qui ne devaient pas être pris au pied de la lettre.

Il s'est avancé vers moi, m'a enlacé la taille pour m'attirer contre lui et m'a embrassée une nouvelle fois.

Impossible de penser au cimetière, aux Furies ou à la Nuit du Cercueil quand il m'embrassait comme ça. Impossible d'envisager qu'il puisse arriver quoi que ce soit. Jamais. J'avais la tête vide. Ou pleine. Pleine de lui.

Il a laissé sa bouche s'attarder là, sur la mienne. Pas de façon possessive, non, ni même tendre... juste comme si c'était sa place normale, comme si nos lèvres étaient faites pour s'épouser.

Et il avait raison. C'était vrai. De toute éternité.

Comment j'avais fait pour ne pas m'en apercevoir avant ?

Eh bien, peut-être que je l'avais su. Peut-être que c'était précisément le problème depuis le début.

Quand il m'a finalement lâchée, j'ai eu l'impression que ma peau devait scintiller comme l'eau de la piscine.

— Tu ne devrais vraiment, vraiment pas remettre les pieds au cimetière, m'a-t-il alors répété d'une voix un peu rauque. Et ce n'est pas une hyperbole. Je te vois demain, ici, à dix-neuf heures. Je n'attendrai pas une seconde de plus. Et, si tu n'es pas là, où que tu sois, je te trouverai. (Il a jeté un coup d'œil à mon pyjashort et il a froncé les sourcils.) Porte cette robe que tu avais l'autre nuit, celle avec des boutons.

Et pouf ! il a disparu.

CHAPITRE 21



*Comme on voit en hiver une bande serrée
De frêles étourneaux dans les airs égarée,
Tels ces pauvres esprits, d'un vol irrégulier,
Allaient, de ci, de là, promenés par l'orage.*
DANTE ALIGHIERI, *L'Enfer*, Chant V

Le lendemain matin, je ne me suis pas levée : je flottais.

— Tu es de bonne humeur, a commenté ma mère en me regardant verser du lait sur mes céréales.

— Quoi ? lui ai-je distraitement demandé.

— Tu fredonnes, m'a-t-elle répondu en souriant. On dirait que tu es de bonne humeur, ce matin.

— Dis, maman, lui ai-je lancé sans l'avoir vraiment entendue, tu sais, ce type, Tim...

Elle a haussé les sourcils.

— Oui.

— Tu devrais aller aux régates avec lui. Si, je t'assure. Je crois que ça te ferait du bien.

— Vraiment ? m'a-t-elle demandé, le regard pétillant. Et qu'est-ce qui nous vaut ce revirement ?

— Oh ! rien de spécial. Tu as le droit d'être heureuse, tu sais ?

— Allons bon. Merci, Pierce. C'est trop aimable à toi de me donner la permission. (Elle a semblé songeuse, tout à coup.) Peut-être que je vais l'appeler un peu plus tard, après tout. Je me disais que les élèves de New Pathways pourraient aimer une

visite guidée de l'Institut. Tu sais, nous avons fait de gros progrès en...

— Fais ça, maman, l'ai-je encouragée en lui tapotant l'épaule.

Je n'étais pas extatique au point de vouloir l'entendre m'exposer les gros progrès que l'Institut Océanographique avait faits.

Sur le trajet du lycée, ma bonne humeur n'a pas paru beaucoup dérider Alex, en revanche.

— Je t'en veux encore pour hier, m'a-t-il annoncé en klaxonnant pour faire déguerpir un poulet planté au beau milieu de la route.

Ce n'étaient pas les poulets et les coqs qui manquaient, à Isla Huesos. Ils se baladaient en parfaite liberté à travers toute l'île.

— C'est trop pas cool. Seth et ses potes... Ils portent la poisse, ces mecs-là. T'imagines même pas.

— Oh si ! j'imagine.

Alex n'avait pas idée à quel point j'imaginais. Mais il venait de me remémorer un truc. Comment j'allais bien pouvoir m'y prendre pour voir John avec tous ces crétins du Bât'A chez moi, en train de fabriquer leur cercueil à la noix ?

Et oncle Chris qui était censé me donner des leçons de conduite après les cours ?

Oh ! Et puis je m'en fichais. Tout allait bien finir par s'arranger, d'une manière ou d'une autre. Ça s'arrangeait toujours. Qu'est-ce que ça pouvait bien faire, de toute façon ? Pour la première fois depuis plus longtemps que je ne parvenais à m'en souvenir, j'étais heureuse. Est-ce que je ne méritais pas d'être heureuse, après tout ça ? Et comment !

— Tu m'écoutes au moins ? a grommelé Alex.

On était en train de se garer sur le parking des élèves.

— Pardon, tu disais quoi ?

— Bordel ! Mais qu'est-ce que t'as c'matin ? T'as oublié tes médocs ?

— Je suis désolée, Alex. Je t'écoute. C'est juste que... eh bien, il y a un truc que je ferais sans doute mieux de te dire, mais... Je te préviens : tu ne vas pas aimer.

Il a trouvé une place de libre, s'y est rangé d'un coup de volant et a serré le frein à main.

— Pierce, si jamais tu m'annonces que tu sors avec Seth Rector, je te jure que je te jette de cette bagnole.

— Hein ? Non, sois pas bête. Mais sa bande s'est invitée chez moi pour y fabriquer le cercueil des terminales de cette année.

Il m'a regardée sans parler pendant une bonne minute. Au début, j'ai même cru qu'il nous faisait une crise cardiaque ou un truc comme ça. J'ai carrément flippé. Il avait les yeux qui roulaient dans les orbites. Tout juste s'il ne louchait pas.

— Écoute, Alex, me suis-je empressée d'ajouter. Ne t'énerve pas. Je leur ai seulement dit qu'ils pourraient, à condition que maman dise oui – tu as bien vu comment elle était contente quand tout le monde parlait de la Nuit du Cercueil, dans les bureaux de New Pathways, hier. Et voilà qu'ils se pointent directement chez moi avec le bois, avant même que je n'aie eu le temps d'en discuter avec elle. Elle les a laissés entrer. Tu sais combien elle veut s'intégrer ici. Je peux parfaitement leur dire de revenir chercher leur bois, si ça te dérange tant que...

Mais, déjà, il secouait la tête.

— Pierce, m'a-t-il coupée. Pierce, Pierce, Pierce.

— Quoi ? lui ai-je lancé, bourrelée d'anxiété. Et, s'il te plaît, ne viens pas me raconter comment ils ont brûlé le garage du dernier mec chez qui le cercueil a été fabriqué, parce que je le sais. Je sais ce que je fais, Alex, d'accord ? (J'ai machinalement touché mon collier.) Tout va bien se passer.

Tout allait se passer mieux que bien. Je l'espérais, du moins. Mais je ne pouvais pas lui parler de ça, forcément.

Il secouait toujours la tête. Mais... il souriait aussi. Un petit sourire goguenard.

— Tu sais quoi ? a-t-il fini par lâcher. T'as raison.

Je l'ai dévisagé.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— T'as raison, a-t-il répété avec un haussement d'épaules. Tout va bien se passer. Tout va même grave bien se passer. (Il m'a tendu la main.) Check, couz ! T'es la meilleure.

J'ai jeté un coup d'œil incertain à sa main. Mais j'ai quand même fini par l'imiter et je l'ai docilement laissé exécuter toute une gymnastique compliquée avec mes doigts inertes.

— Mais de quoi tu parles ? lui ai-je néanmoins demandé,

comme on franchissait les grilles du lycée avec le reste du troupeau. Comment ça « Tout va *grave* bien se passer » ? Je croyais que tu allais m'en vouloir à mort.

— C'est trop cool, c'est tout, m'a-t-il répondu. (Il en sautillait presque.) T'inquiète, O.K. ? Oublie. Tu m'as rien dit. Y a pas de blème. Hé ! a-t-il braillé en réponse à un autre lycéen qui l'avait salué au cri de « Yo, Cabrero ! ».

— Mais...

Ma bulle de bonheur n'avait pas encore éclaté, mais elle était un peu ternie.

— ... je ne comprends pas. Je croyais que tu ne pouvais pas les sentir.

— Oh ! c'est vrai. Mais bon, voilà le plan. (Il m'a passé un bras autour du cou.) S'ils sont chez toi, je saurai toujours où ils sont. Parce que tu me diras quand ils seront là, hein ?

— Oui, bien sûr, si c'est ce que tu veux. Mais pourquoi tu as besoin de savoir où ils sont ?

— T'occupe. Je te l'ai déjà dit. (Il m'a adressé un sourire radieux. Il avait vraiment l'air content.) Y a pas de problème.

— Mais tu ne vas pas vendre la mèche, hein ? (Je ne la sentais toujours pas très bien, cette affaire.) Pour le tu-sais-quoi. Parce qu'on se ferait mal voir, tous les deux, d'après moi.

— Oh ! t'inquiète pas pour ça, couz, a-t-il tenté de me rassurer en me faisant un clin d'œil. Rencard au déj ? Et foire pas, cette fois. Au pied du mât, au milieu du Carré. Ça peut pas être plus simple, Pierce. Je comprends pas comment, même toi, tu as pu te planter.

Oui. Eh bien, moi non plus. Sauf que j'avais une trouille bleue de la cafétéria.

Aujourd'hui, je ne pensais pas avoir de souci de ce côté-là. Aujourd'hui, je ne me voyais pas avoir peur de quoi que ce soit.

Mon bonheur restauré, j'ai traversé la première, la deuxième et la troisième heure de la matinée en état de lévitation avancé. J'en étais à mon quatrième cours – qui se trouvait être éco, celui où j'étais en classe avec Kayla, qui m'avait saluée avec un grand sourire d'un : « Hé ! Ça va ? Alors, comme ça, vous avez recollé les morceaux, Alex et toi ? Je viens de le voir en anglais. Qu'est-ce qui l'a mis de si bonne humeur ? » –, quand on a frappé à la

porte.

C'est ce qui m'a arrachée à mes gribouillages – j'étais en train de dessiner une fille dans une fusée en forme de cercueil. Ça et mon nom dans la bouche de la prof.

— Convocation pour toi, m'a-t-elle annoncé en me tendant un bout de papier rose avec mon nom écrit dessus. Tu es attendue au bureau.

En clair, le bureau de New Pathways. Pensant que je venais sans doute d'écoper d'une E.P.C. ou d'une E.T.E., toute la classe s'est mise à me huer. Pourtant, je ne voyais absolument pas ce qui aurait pu justifier que je me fasse virer. À moins que...

— Silence ! les a muselés la prof. Prends tes affaires, Pierce. C'est bientôt la fin du cours et tu n'auras probablement pas le temps de revenir avant le déjeuner.

J'ai attrapé mon sac et mes bouquins. Kayla m'a adressé un regard interrogateur. J'ai haussé les épaules. Je n'avais pas la moindre idée de ce qui se passait.

Sauf que... si, bien sûr. J'espérais juste que mon angoisse ne se lisait pas sur mon visage.

Qu'est-ce que John avait encore fait ? J'avais cru que les choses s'étaient finalement arrangées. Arrangées ? J'avais cru que c'était une affaire classée, oui.

Bon, d'accord. Peut-être que je m'étais monté la tête. Peut-être qu'une fille – et je ne parle même pas d'une EMI – ne peut pas avoir une relation normale avec un Maître des Ténèbres.

Mais pourquoi est-ce qu'on devrait lui faire payer d'avoir juste voulu essayer ?

Parce que, en approchant des bureaux de New Pathways, à travers les vitres, j'ai vu que c'était encore pire que ce que j'avais imaginé. Encore pire que ce que les huées en cours m'avaient fait redouter.

Le shérif Santos était là, en compagnie de plusieurs autres policiers.

Oh mon Dieu !

Je me suis mise à courir.

— Qu'est-ce que... ? leur ai-je lancé en déboulant dans le bureau. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Holà ! s'est exclamé Santos en reposant sa tasse de café.

Qui est cette demoiselle ?

— Pierce Oliviera, shérif.

Tim m'a paru encore plus pâle que d'habitude. Sa chemise semblait toute chiffonnée et dépassait de son pantalon.

— ... l'adolescente du cimetière...

— Ah oui ! (Le shérif m'a indiqué un bureau.) Suivez-moi, jeune fille.

Qu'est-ce qui se passait, là ? Le shérif voulait me voir ? L'histoire de la grille allait me retomber dessus, en fin de compte ?

— Est-ce qu'il faut que j'appelle ma mère ? ai-je demandé, sans bouger d'un pouce.

— Je ne sais pas, m'a répondu Santos en arquant ses sourcils broussailleux. À votre avis ?

— Non, Pierce, est intervenu Tim. (Il avait l'air exténué.) C'est inutile. Tout va bien. La police a juste quelques questions à te poser.

Si quelqu'un d'autre que le type auquel j'avais confié mon portable la veille – j'avais oublié, ce matin. Mais bon, j'avais oublié mon portable, de toute façon. J'étais tellement sur un petit nuage que je ne m'en étais rendu compte qu'au lycée –, donc, si quelqu'un d'autre m'avait dit ça, je l'aurais sans doute joué à la Zack Oliviera et aurais exigé illico la présence d'un avocat.

Mais, vu que c'était Tim, le futur petit copain potentiel de ma mère, je me suis contentée de hausser les épaules et j'ai suivi le shérif dans le bureau en question – rempli de cartons de tracts qui disaient : « New Pathways : Une Nouvelle Voie pour un Nouveau Moi ! »

Assise à la table de réunion qui occupait pratiquement toute la pièce, une femme en uniforme prenait des notes. Quand on est entrés, elle a levé les yeux de son calepin. Pas un sourire.

— Quel est votre nom déjà ? m'a demandé Santos sans se retourner. Pierce quoi ?

Tim a répondu pour moi :

— Oliviera.

Il nous avait emboîté le pas. J'ai remarqué qu'il tenait mon dossier scolaire. Pendant ces dix-huit derniers mois, j'étais

passée maître dans l'art de lire mon nom à l'envers.

— Oh ! (Le shérif a tiré une chaise.) Asseyez-vous, mademoiselle Oliviera. (Il l'a mal prononcé.) Ce sera bref.

Perplexe, mais sachant par expérience que ça n'augurait rien de bon, je me suis exécutée.

— Si c'est au sujet des grilles du cimetière, ai-je aussitôt attaqué, je n'y suis pour rien.

Santos m'a lancé un regard un peu étonné par-dessus le rebord de sa tasse à café.

— Les grilles du cimetière ? a-t-il répété en abaissant sa tasse. Et que savez-vous donc au sujet des grilles du cimetière ?

— Rien. C'est bien ce que je suis en train de vous dire. Rien de rien. Je ne sais pas qui a fait ça, mais c'est pas moi.

— Qui a fait quoi ?

J'ai surpris le coup d'œil qu'il échangeait avec la femme en uniforme. Elle avait cessé de griffonner dans son calepin pour me reluquer. À ses yeux, c'était clair, j'étais une tueuse en série, et elle n'avait qu'une hâte : me cuisiner pour obtenir mes aveux.

— Donné un coup de pied comme ça. Et cassé le verrou.

Le shérif a poussé un soupir à projeter les gouttelettes de café restées accrochées à sa moustache à un mètre à la ronde. La policière a fait de même – les postillons en moins – avant de retourner à son calepin. Tim, qui avait pris place à l'autre bout de la table de réunion, a ouvert mon dossier et a feint de se plonger dans sa lecture. Je n'en aurais pas mis ma main à couper, mais il m'a bien semblé entendre la policière marmonner « Bât'D ». Elle a secoué la tête d'un air atterré.

— Mademoiselle... Je-ne-sais-plus-qui, a repris Santos, la force exercée sur ces grilles, l'autre nuit, pour causer de tels dégâts, était équivalente à celle d'un petit lance-grenade. Nous en avons par conséquent déduit qu'il ne pouvait s'agir en aucun cas d'un simple « coup de pied ».

Je me suis plongée dans la contemplation de mes ongles, désormais dépourvus de toute trace de vernis.

— Ah !

Qui étais-je pour dire à ces messieurs de la police qu'ils s'étaient trompés ? *Une fois de plus !*

— Nous ne sommes pas ici pour parler de ces grilles, de toute

façon, a-t-il grommelé. Agent Curry ?

D'un geste vif, la policière a tourné une page de son calepin puis a débité d'une voix monocorde :

— Possédez-vous une bicyclette de marque « Sun Cruiser » avec panier à fleurs blanches, large selle mauve, antivol rouge à combinaison et numéro de série R, tiret, cent, tiret, sept, cinquante et un, onze, soixante-dix ?

En proie à une panique paralysante, je les ai regardés fixement. J'avais l'esprit complètement vide.

— Je ne sais pas.

— Pierce, m'a interpellée gentiment Tim. Tu sais bien que si. Ta mère et toi avez immatriculé une bicyclette à ton nom pour être prévenues en cas de vol.

J'ai cligné des yeux, le cœur à cent à l'heure.

— Ah ! Eh bien, c'est vrai que j'ai un vélo bleu avec une selle mauve et un panier à fleurs et un antivol rouge et tout et tout. Et c'est vrai que j'ai immatriculé un vélo au cas où on me le volerait. Mais je ne me souviens pas du numéro de série comme ça, de tête. Qui va aller mémoriser le *numéro de série* de son vélo ? C'est carrément... enfin, je veux dire, c'est demander aux gens bien plus qu'on est en droit d'attendre de...

— Quand avez-vous vu cette bicyclette pour la dernière fois ? m'a interrompue le shérif, avant de reprendre une petite gorgée de café.

— Hier soir, quand je suis allée voir le...

Je me suis arrêtée net. Mon sang s'était figé dans mes veines. Quand j'étais allée voir Richard Smith.

— Oh mon Dieu ! me suis-je exclamée en me levant d'un bond, renversant pratiquement ma chaise dans l'élan. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

Il était mort. Je le savais. Il était la dernière personne à avoir touché mon collier.

Et, maintenant, il était mort.

J'aurais dû m'en douter. J'aurais dû savoir, dès le début, que je ne pourrais jamais être heureuse. J'aurais dû savoir que je ne pourrais jamais le tenir. Comment j'avais seulement pu espérer en être capable ? Un fichu dieu des ténèbres ? Le type qui régnait sur le Royaume des Morts – bon, d'accord, *un* royaume

des morts ? À qui j'allais faire croire ça ? Je n'avais même pas été fichue d'empêcher ma meilleure amie de se tuer ! Je ne savais même pas faire une division à cinq chiffres. *Je ne savais même pas conduire !*

— Calme-toi, Pierce, a tenté de me rassurer Tim, en se levant pour faire le tour de la table.

J'avais commencé à hyperventiler.

— Tout va bien, a-t-il répété. Tout va bien se passer. On essaie juste de tirer ça au clair.

— Mais de tirer QUOI au clair ? ai-je explosé, au bord de l'hystérie. Il allait bien quand je l'ai quitté. Il allait bien quand il m'a déposée à la maison.

— Qui allait bien ?

Tim a lancé un coup d'œil au shérif, qui semblait aussi dérouté que lui.

— De qui parles-tu, Pierce ?

— Ben, de M. Smith.

Rien qu'à voir leurs têtes, j'ai senti la panique refluer. Il était clair qu'ils ne comprenaient pas un traître mot de ce que je leur disais.

— Le gardien du cimetière, ai-je précisé. Pourquoi ? Attendez un peu. De qui vous voulez parler, vous ?

— De Jade. Nous sommes à la recherche de tous les témoins qui auraient pu se trouver dans le cimetière ou dans les environs, cette nuit. Elle n'est pas rentrée de sa ronde. On l'a trouvée ce matin, dans le cimetière. Elle est morte.

CHAPITRE 22



*« C'est par moi que l'on va dans la cité plaintive :
« C'est par moi qu'aux tourments éternels on arrive :
« C'est par moi qu'on arrive à l'infernal séjour. »
DANTE ALIGHIERI, L'Enfer, Chant III*

Ils ont annoncé ça à l'heure du déjeuner.

Pas que Jade était morte. Pourquoi auraient-ils fait ça, franchement, on se le demande ! Le Lycée d'Isla Huesos ne voulait pas plus « glorifier » la mort d'un membre de l'équipe éducative que le Cours Privé de Jeunes Filles de Westport celle d'une élève.

Non, la nouvelle, c'était que le centre d'observation des ouragans, le National Hurricane Center de Miami, avait requalifié la veille cyclonique en alerte.

Toutes les festivités extrascolaires étaient annulées, de même que les cours du lendemain. Ceux d'aujourd'hui se terminaient à quatorze heures au lieu de quinze heures quinze.

— Pourquoi ils nous laissent pas partir maintenant ? râlait Kayla devant sa Chef Salad. Qu'est-ce que ça va changer qu'on ait une heure de cours en plus, j'veux dire ? Surtout que tout le monde va stresser grave avec cet ouragan qui nous fonce dessus. Bonjour l'angoisse ! Comme si on allait capter quoi que ce soit après ça !

— Ben ouais. Et ça nous laisserait encore moins de temps pour commémorer sa mort. Ils n'ont qu'à annuler les cours tout de suite qu'on puisse même pas en parler, tant qu'à faire.

— *Hein ?*

— Rien.

J'ai reposé mon burrito. Qui aurait pu avaler quelque chose en un moment pareil ?

Même pas la peine.

— Tu te rappelles cette fois où elle a pas tué son prof ? a tenté de lui expliquer Alex. C'était pour un truc comme ça avec Jade.

— Non, rien à voir. Jade ne s'est pas fracassé le crâne toute seule avec un « instrument contondant ».

C'était le terme qu'avaient employé les flics. Tim m'avait dit que, pour ce que la police avait pu en conclure, vu que le corps de Jade avait été trouvé si tard et qu'aucun témoin ne s'était encore manifesté, elle avait été victime de ce qui ressemblait à une « agression gratuite ». Dès que les secours étaient arrivés – Richard Smith les avait appelés, le matin même, quand il était arrivé au cimetière pour prendre son travail et avait découvert son corps derrière un tombeau –, ils l'avaient évacuée par hélicoptère jusqu'au centre de traumatologie de Miami.

Mais, même là-bas, ils n'avaient rien pu faire pour la sauver. Sa blessure à la tête était trop grave – et elle portait un casque, pourtant.

« Je suis désolé, Pierce, m'avait chuchoté Tim en me tapotant le dos, alors que je fondais en larmes dans la salle de réunion. Je suis tellement désolé. »

Pas autant que moi.

« Elle ne risque rien. John la protégera. »

C'était ce que Richard Smith m'avait assuré dans la voiture, quand on avait regardé Jade s'éloigner à vélo sous ces trombes d'eau.

Mais quelque chose lui était arrivé. La pire des choses qui puisse arriver.

Parce que John n'était pas dans le cimetière pour la protéger, à ce moment-là.

Il était avec moi.

C'était ce que je lui avais avoué en sortant des bureaux de New Pathways, quand ils avaient bien voulu me laisser partir – à M. Smith, je veux dire. Je l'avais aussitôt appelé d'un téléphone à pièces.

— Tout est ma faute, avais-je sangloté.

— Je ne vois pas comment, m'avait-il rétorqué. À moins que ce ne soit vous qui l'ayez frappée par-derrière avec un gourdin ou une pelle – ou je ne sais quelle arme a été utilisée pour la tuer –, avant de prendre son portefeuille et sa bicyclette. Et son émetteur-récepteur radiophonique : propriété des autorités, je vous le rappelle. Parce qu'il a disparu aussi, figurez-vous. Ce que je trouve très troublant : on peut difficilement engager une radio des services de police...

— Vous savez bien ce que je veux dire ! John était avec moi quand elle est morte, ai-je soufflé dans le combiné.

La cloche avait sonné et les élèves défilaient devant moi, me reluquant de travers au passage. Parce que non seulement je devais utiliser le dernier téléphone à pièces de la terre, mais je chialais comme une malade.

— Et ce n'était pas non plus la faute de John, mademoiselle Oliviera, m'a fait remarquer M. Smith avec un calme à me faire avaler mon Kleenex. Quoiqu'il se sente aussi coupable que vous, soyez-en persuadée. Qui a bien pu venir me tirer du lit pour me conduire jusqu'à elle, à votre avis ?

— C'était dangereux, ai-je pleurniché. John m'avait prévenue que le cimetière était dangereux !

Mais pourquoi n'avais-je pas pensé à lui dire que Jade était là-bas, la nuit dernière ? Il m'avait fait perdre la tête avec ses baisers...

— *Pour vous*, m'a rappelé Richard Smith. Que c'était dangereux pour *vous*. Personne n'aurait pu imaginer un tel drame, mademoiselle Oliviera, pas même une divinité mortuaire. Son heure était arrivée, voilà tout. C'est malheureux, naturellement, et, quand on trouvera le coupable, j'espère qu'il se verra infliger la peine maximale prévue par la loi. Mais vous pouvez difficilement en rejeter la responsabilité sur John, et moins encore sur vous. Jade a décidé elle-même d'être dehors, cette nuit. Elle connaissait les risques. Et vous avez vu combien cela l'amusait. John a dit qu'elle avait rejoint un monde meill...

Ça m'a tellement énervée que je lui ai raccroché au nez. Richard Smith m'avait conseillé d'être « plus gentille » avec lui, et voilà ce qui était arrivé ! Quelqu'un que j'aimais bien – que

j'aimais même *beaucoup* – l'avait payé de sa vie.

Check Yourself Before You Wreck Yourself.

Bon d'accord, en toute logique, je savais parfaitement, dans un petit coin de ma tête, que ce n'était pas ma faute si Jade était morte, ni celle de John, je suppose... Mais, quand il se passe quelque chose de terrible, on veut toujours mettre ça sur le dos de quelqu'un. C'est humain. On veut un coupable, quelqu'un à qui demander des comptes, même si, parfois, c'est juste la fatalité.

Le problème, comme disait mon père, c'est que, trop souvent, on accuse la mauvaise personne. La victime elle-même, au besoin. On fait ça pour se rassurer, pour se persuader que ça ne risque pas de nous arriver. « Oh ! ce truc horrible lui est arrivé parce qu'elle a fait ça et ça. Donc, si je m'abstiens de faire ça et ça, ce truc horrible ne m'arrivera pas. »

J'étais morte en essayant de sauver un oiseau. Ma mère en rend mon père responsable parce qu'il n'avait pas fait réparer la bâche de la piscine et qu'il ne s'était aperçu de rien. Alors qu'en réalité j'avais juste été trop bête et je m'y étais prise comme un pied.

Pour ce qui est de Jade, à peine les détails de sa mort avaient-ils été divulgués – quand j'avais pas débarqué dans le Carré, ils avaient déjà fait le tour de la cafèt, apparemment – que tout le monde disait déjà : « Eh bien, mais qu'est-ce qui lui a pris d'aller faire du vélo en pleine nuit ? Et dans le cimetière, en plus ? Faut être fêlé ! Pas étonnant qu'elle ait fini comme ça. Ça devait arriver. »

Comme si c'était la faute de Jade.

Il y avait juste un petit truc qui clochait dans leur version des faits : Jade avait été tuée par quelqu'un. La police recherchait ce mystérieux meurtrier ou, au moins, un témoin qui pourrait l'avoir aperçu.

Avant que le premier gros nuage d'orage de la journée n'ait déboulé, toutes les pièces du puzzle avaient déjà commencé à s'emboîter. Rétrospectivement, je me demande encore comment j'ai pu mettre si longtemps à les assembler.

Mais c'était si horrible. Comment j'aurais seulement pu imaginer un truc aussi horrible ?

Et puis, il faut dire que les gens meurent, aussi. C'est un fait. Quelquefois, ils trébuchent, tombent, se cognent la tête, roulent dans la piscine et se noient.

D'autres fois, ils se laissent séduire par leur entraîneur de basket, et puis ils se font larguer, rentrent chez eux et avalent toute une boîte de cachets.

D'autres fois encore, ils se font agresser alors qu'ils font du vélo et y restent, faute d'être découverts à temps.

C'est juste comme ça que ça se passe, sans qu'il y ait forcément le moindre rapport avec vous.

— Tante Deb ? a répondu Alex quand son portable a sonné.

On était en train de rapporter nos plateaux vides après le déjeuner.

— Je sais, a-t-il aussitôt embrayé, Pierce a encore oublié son téléphone, c'est ça ?

Et puis il y a des fois où ça a effectivement un rapport avec vous.

J'ai vu Alex se décomposer, tandis que la voix de ma mère résonnait dans l'appareil. Ce n'était manifestement pas à moi qu'elle voulait parler.

Contrairement à certains :

— Salut Pierce ! m'a hélée Farah avec un grand sourire, en me faisant un signe de la main.

Elle était avec Seth, qui l'enlaçait étroitement par la taille – et réciproquement.

— Oh ! (Je n'ai pas réussi à lui rendre son sourire. Mais le signe de la main, si.) Salut.

Au-dessus de nous, l'orage grondait. C'était trop bizarre qu'on oblige tout le monde à manger dehors, dans ce lycée. Qu'est-ce qu'on était censés faire s'il pleuvait – comme ça n'allait pas tarder à arriver, par exemple ?

— Pierce ! a braillé Bryce en se dirigeant vers les poubelles avec ce qui ressemblait à une douzaine d'emballages de burrito sur son plateau.

Cody l'accompagnait.

— Pierce, Pierce, Pierce, Pierce !

Ils avaient scandé ça comme un hymne. Ça me rappelait le Cri-de-guerre-Mueller.

— Ben dis donc ! a commenté Kayla. Qu'est-ce que t'as fait avec eux, hier ? Une dégustation de glace ou le Kâma-Sûtra ?

— Beurk ! lui ai-je répondu en faisant la grimace. Tais-toi !

Alex a raccroché.

— Hé ! lui ai-je lancé. Qu'est-ce qu'elle voulait, ma mère ?

— Elle appelait de chez les flics. Ils venaient juste d'amener mon père au poste pour l'interroger. (Il avait l'air sonné, comme s'il venait de se prendre un coup de poing à l'estomac.) Pour le meurtre de Jade.

J'ai senti le sol bouger sous mes pieds. Au début, j'ai cru que c'était le tonnerre.

Mais il n'y avait pas eu de coup de tonnerre. Pas encore.

— Hein ? (Tout tournait dans ma tête.) Mais comment ça se peut, ç... ?

— Ils ont reçu un coup de fil d'un « témoin anonyme », m'a coupée Alex. On a vu mon père tourner en voiture autour du cimetière, la nuit dernière. Dans la voiture de ma grand-mère. Ils viennent de la confisquer. Ils l'examinent pour trouver des « éléments de preuve ». (Il a laissé échapper un rire qui ne ressemblait pas du tout à son rire normal.) La bagnole de mamie ! Ils viennent de confisquer la bagnole de mamie ! Je me demande bien ce qu'ils vont trouver dedans. Un paquet de fil à tricoter, ça, c'est sûr !

— Alex...

Non, ça ne pouvait pas arriver. Pas autant de trucs terribles en même temps. Comment c'était possible ?

Il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond. À croire qu'on s'était mis tous les astres à dos d'un coup.

Check Yourself Before You Wreck Yourself.

À peine cette idée me traversait-elle l'esprit qu'une rafale balayait la cour, si puissante que ceux qui étaient encore installés aux tables de la cafèt ont dû attraper tous les emballages qui traînaient pour les empêcher de s'envoler. Farah et Nicole ont piaillé en rabattant leurs jupes. Tous les garçons se

sont retournés. Sauf Alex.

— Il est même pas sorti hier soir, grommelait-il, en parlant de son père. Tu le connais : il sort jamais. Sauf pour pointer avec son flic de la conditionnelle. Il reste juste scotché devant la télé à regarder la chaîne météo, en buvant sa...

— Mountain Dew, oui, je sais.

J'ai jeté un regard circulaire. Il commençait à y avoir des éclairs en mer.

Non. Ce n'était pas possible ! ça ne pouvait pas arriver !

Pourtant, le sombre pressentiment que j'avais, depuis ma convocation dans les bureaux de New Pathways, ne faisait que se confirmer : c'était bel et bien ce qui se passait.

Non, pas « depuis que » j'avais été convoquée par les flics : du jour où j'étais revenue d'entre les morts.

Et encore, si je voulais vraiment être honnête avec moi-même, je devais reconnaître que tout avait commencé bien avant :

« Est-ce que tu l'as trouvé gentil ? » m'avait demandé ma grand-mère.

« Je sais pas », avais-je répondu.

Grand-mère avait souri.

« Tu l'aimeras pourtant », avait-elle dit.

Et elle m'avait enroulé une écharpe autour du cou. Une écharpe qu'elle avait tricotée de ses propres mains, rien que pour moi.

Une écharpe rouge. Avec des pompons.

Non, attendez. Ce n'est pas ainsi que les choses s'étaient passées. Qu'est-ce que j'allais chercher ? Grand-mère avait raison : j'avais vraiment une imagination délirante.

— C'est pas juste parce qu'ils arrêtent les suspects habituels ? a hasardé Kayla. J'ai vu ça dans un film, une fois⁵. Peut-être que c'est seulement parce que ton père a fait de la prison. Ils interrogent tous ceux qui...

— Non, l'a interrompue Alex d'un air dégoûté.

On aurait dit qu'il avait envie de frapper.

Mais il n'y avait rien à proximité d'assez mou pour qu'il ne se

⁵ « Round up the usual suspects » : réplique du film *Casablanca*. (N.d.T.)

fasse pas mal en tapant dessus – à part peut-être quelques Bât'A qui se débinaient parce qu'il allait tomber des cordes et que la cloche avait sonné, de toute façon.

— Je t'ai déjà dit, a poursuivi Alex d'un ton amer. Quelqu'un a raconté qu'il l'avait vu. Un témoin. Tu parles d'un témoin, s'il a réussi à voir mon père là où il était pas, dans une bagnole qu'il a jamais conduite !

— Oh Alex !

Kayla a posé la main sur l'épaule de mon cousin. Elle avait l'air super doux, tout à coup. Je ne lui avais jamais vu cette expression avant.

— Je suis trop, trop désolée.

J'ai alors eu un flash : oncle Chris, la veille, m'encourageant à ne jamais laisser quelqu'un me dire que j'étais trop bête pour faire quelque chose que j'avais décidé.

À mon avis, ça ne risquait plus d'arriver.

— File-moi ton portable, Alex, ai-je demandé à mon cousin en tendant la main.

— Pour quoi faire ?

Même en plein désarroi, il ne perdait pas son instinct de survie.

— Pour appeler mon père.

Alex a secoué la tête.

— Pierce, ton père peut pas blairer mon père, tu te rappelles ?

— Non, ce n'est pas vrai, ai-je menti. T'occupe, donne.

— Pierce, a répété Alex, c'est sympa de ta part. Vraiment, c'est trop sympa. Mais il vaut mieux pas que tu te retrouves mêlée à tout ça. C'est pas un problème que tu peux gérer. C'est trop gros pour toi.

Il avait dû entendre parler de mes résultats au Wechsler. Sans parler de ceux du TOVA. N'empêche, il y avait de quoi rire – je n'en avais pourtant aucune envie, croyez-moi.

— Oh Alex ! lui ai-je répondu. Je t'assure que, à côté des problèmes que j'ai à régler tous les jours, celui-là, pour moi, c'est vraiment du gâteau.

Cette affirmation a été saluée d'un coup de tonnerre si violent que les rares élèves encore sous le passage couvert avec

nous se sont aussitôt repliés vers leurs salles de cours respectives.

— Écoute, Pierce, m'a dit Alex en élevant la voix pour couvrir le bruit du vent, j'apprécie. Mais je crois que ton père a déjà fait assez de dégâts comme ça dans le coin. Pas toi ?

Kayla a retenu son souffle. J'ai senti comme des picotements dans les yeux. Je ne m'en suis rendu compte qu'après. Les larmes montaient. Ce n'était pourtant pas la première fois que j'entendais ça, et de la bouche de ma propre mère.

— On va être en retard en cours, a repris Alex en nous poussant toutes les deux. Si tu veux que je te ramène, retrouve-moi à la voiture à deux heures.

Sur ces bonnes paroles, il a remonté le préau en courant vers le Bât'D, la tête rentrée dans les épaules, le dos voûté. Il m'a paru si petit, tout à coup, lui qui avait pourtant pris cinq bons centimètres pendant l'été – oncle Chris m'avait fièrement montré les marques sur le montant de la porte de la cuisine.

Kayla s'est tournée vers moi.

— Il le pensait pas.

— Si. Il le pensait.

— Bon, peut-être qu'il le pensait, a-t-elle concédé. Mais il flippe, tu sais. Hé ! (Elle regardait quelque chose par-dessus mon épaule.) C'est pas ta grand-mère, la dame de Trucs du Tricot ?

— Si, pourquoi ?

— Parce qu'elle est là.

Je me suis retournée d'un bloc. Kayla avait raison : ma grand-mère descendait le préau et se dirigeait vers nous. Elle portait une de ses tenues bohème habituelles, alliant jupe-culotte beige façon gauchiste, tunique blanche blousante style hippie et tennis Keds blancs sans lacets.

Elle avait autour du cou une de ces innombrables écharpes bariolées qu'elle portait toujours, toutes tricotées par ses soins. À chaque bout se balançaient toute une ribambelle de pompons.

Grand-mère était à moitié célèbre sur l'île pour ses œuvres. Certaines personnes s'en servaient de cordon pour actionner leurs ventilateurs de plafond.

— Pierce !

Grand-mère avait levé la main pour me faire signe. Même à cette distance – deux rangées entières de casiers –, je pouvais entendre sa respiration. Grand-mère n'avait rien d'une athlète : elle n'aimait pas marcher, préférant toujours prendre la voiture pour se déplacer.

— Dieu merci te voilà ! Tu es au courant pour Christopher ? C'est tout bonnement affreux.

— Elle doit être venue vous signer une décharge, m'a chuchoté Kayla à l'oreille en se penchant vers moi. Ils vous laisseront pas quitter le lycée sauf en cas d'urgence. Un truc grave dans ta famille, par exemple. Et à condition que quelqu'un de majeur signe une décharge.

— Sans doute, lui ai-je répondu en plissant les yeux. Sauf qu'Alex vient d'apprendre qu'on lui avait confisqué sa voiture, non ?

Kayla a haussé les épaules.

— Elle a dû emprunter la bagnole de ta mère.

— Dans ce cas, pourquoi ma mère n'a pas prévenu Alex au téléphone, tout à l'heure, que grand-mère venait nous chercher ?

Kayla a reculé pour me dévisager.

— Hé, fille ! Qu'est-ce que tu essaies de me dire, là ? Tu crois que ta grand-mère est venue vous enlever ou quoi ? Regarde-la. C'est une petite vieille. Tout juste si elle tient encore debout rien que d'avoir fait le chemin jusqu'au Bât'A.

« Est-ce que tu l'as trouvé gentil ? »

« Je sais pas. »

« Tu l'aimeras pourtant. »

J'ai posé mon sac à dos par terre, sans quitter grand-mère des yeux. Elle avait presque dépassé la dernière rangée de casiers. À l'extrémité de son écharpe, les pompons se balançaient.

Exactement comme ceux de l'écharpe que j'avais autour du cou, ce fameux jour, ceux qui s'étaient balancés dans l'eau, au-dessus de ma tête, quand j'étais morte.

C'était là, sous mon nez, depuis le début. Et il m'avait fallu tout ce temps pour réaliser.

Comment j'avais pu être aussi bête ?

— Dis donc, quand on parle de famille à problèmes ! C'est du lourd chez vous, non ? continuait Kayla sur sa lancée.

— Je n'en sais rien, Kayla, lui ai-je machinalement répondu en relevant mes manches. Fais-moi plaisir, tu veux ? Va en cours.

— Wouoh ! a soufflé Kayla en se marrant. D'accord. Je suppose que je te vois pas devant la voiture d'Alex à deux heures, alors ?

— Si je n'y suis pas, appelle les flics.

Kayla s'est marrée de plus belle. Elle prenait manifestement toute cette histoire pour une blague hilarante.

— T'inquiète, fille, je m'en occupe, m'a-t-elle assuré en se dirigeant vers le Bât'D. Les flics et moi, on est super potes.

Ce que Kayla ignorait, c'était que le diamant caché sous mon tee-shirt – qui était demeuré du beau mauve qu'il prenait toujours quand Kayla était là – avait viré au noir onyx à la seconde où ma grand-mère avait débarqué.

Il prenait toujours cette couleur quand grand-mère était dans les parages. Je m'étais imaginé que c'était parce que ça me rendait nerveuse, cette constante réprobation que je sentais chez elle.

Mais, maintenant, je connaissais la vraie raison.

— Pourquoi tu... n'es pas venue à ma rencontre quand tu m'as vue ? a haleté grand-mère en parvenant finalement à ma hauteur. Tu veux me faire mourir ?

— Ça aiderait peut-être si tu virais cette écharpe, ai-je marmonné dans mon coin.

— C'est quoi ces messes basses ?

Grand-mère avait les yeux bleus. Elle était la seule de la famille à avoir les yeux bleus. Parce qu'elle n'était pas une Oliviera. Ni une Cabrero. Ce qu'elle était ? C'était justement ce que j'étais en train de découvrir.

— Qu'est-ce que tu fais ici, grand-mère ? lui ai-je demandé.

— Oh ! a-t-elle soufflé en s'éventant avec les pompons de son écharpe. Je suis venue te chercher. Ta mère veut que tu rentres. Il est arrivé quelque chose de terrible : ton oncle Chris...

— Je sais, l'ai-je coupée d'un ton cassant. On l'a emmené au poste pour l'interroger.

— Oh ! a-t-elle répété, manifestement étonnée. Eh bien, puisque tu le sais, pourquoi restes-tu plantée là ? Allons-y.

Elle m'a attrapée par le bras. Et puis, voyant que je ne bougeais pas, elle a tiré pour me faire avancer.

— Pierce, s'est-elle agacée, à quoi tu joues ? Nous n'avons pas le temps de plaisanter. Il va bientôt tomber des cordes, tu ne vois pas ? L'orage approche. Je ne veux pas me faire tremper. Allons, viens.

— Et Alex ?

— Il est déjà parti, m'a-t-elle répondu sans se démonter.

— Ah oui, vraiment ? Tu l'as appelé ?

— Oui. Il a dit qu'il ne t'avait pas trouvée. Allons, viens, maintenant. Je n'ai pas que ça à faire. Il faut que je retourne à la boutique. Dépêche-toi.

— Non. Je ne pars pas avec toi.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Grand-mère était un peu plus petite que moi, mais plus massive. Elle avait donc un centre de gravité plus bas : quand elle tirait, elle tirait fort.

Mais, moi aussi, je pouvais être têtue quand je le voulais.

— Pierce ! Mais qu'est-ce que tu as ? (Elle me serrait si fort qu'elle me coupait presque la circulation.) Combien de fois faudra-t-il donc que je serine à ta mère de t'empêcher de consommer toute cette caféine ?

— Ah ! ça t'arrangerait bien, hein ?

La cour. Le préau. Ses pompons. Tout était en train de virer au rouge sang. Mais je m'en fichais, pour une fois.

— Qu'est-ce que tu ne ferais pas pour que j'oublie ? ai-je continué sur ma lancée. Mais tu sais quoi ? Je me souviens de tout. Mieux que tu ne le crois. Le jour de l'enterrement de grand-père, quand tu m'as envoyée jouer dans le cimetière, tu l'as fait exprès. Tu voulais que je rencontre John.

Grand-mère a cligné des yeux comme si je lui parlais chinois.

— Comment ? Je ne vois pas ce que tu...

J'ai embrayé aussitôt, ignorant ses protestations :

— Grand-père ignorait tout de ton petit manège, hein ? D'après Richard Smith, tu avais dit à grand-père que tu ne croyais pas aux divinités de l'Autre Monde. Mais tu y crois, en

fait, n'est-ce pas ? Non seulement tu y crois, mais ça te plaît de les torturer, hein ? Parce que c'est ce que font les Furies.

Grand-mère était devenue aussi pâle que sa jupe-culotte. À l'extérieur du préau, le vent avait forcé. Il chahutait ses petites boucles grises. Pourtant, elle ne lâchait pas prise.

— Je ne sais pas d'où tu sors ça, m'a-t-elle rétorqué. Mais, si tu as parlé à Richard Smith, j'ose à peine imaginer ce qu'il t'a raconté. Cet homme est complètement fou. Il est obnubilé par l'idée que la mort fait partie de la vie, ou quelque fadaise du même acabit, alors que tu devrais savoir mieux que personne, Pierce, ce qui se passe quand on meurt. Tu ferais donc bien de ne pas prendre tout ce qu'il dit pour argent comptant. Je suis juste venue te chercher pour t'emmener chez ta mère.

— Avec quelle voiture ? Pas celle de maman, en tout cas, parce qu'elle vient d'appeler Alex du poste de police. Alors, grosse erreur, grand-mère. Et tu sais quelle autre grosse erreur tu as commise ? Me tuer.

C'est à ce moment-là que j'ai aperçu quelque chose dans ses yeux bleus. Une lueur. Pas de peur, non. C'était trop reptilien pour être de la peur.

C'était plutôt...

De la haine.

— Oh ! tu as cru que je ne réussirais jamais à faire le rapprochement, je sais, ai-je continué tout en essayant de me dégager.

Mais elle serrait toujours. Et elle était en train de changer de visage aussi. Maintenant, c'était elle qui ressemblait à cette créature sauvage pour laquelle j'avais si longtemps pris John.

Sauf que ses yeux à lui, même dans les pires moments, ne m'avaient jamais regardée avec une telle haine. Pas une seule fois. Il n'avait jamais eu ces yeux exorbités qu'elle avait à présent, serrant les dents sous la violence de l'effort qu'elle faisait pour ne pas me lâcher. Ses yeux à lui avaient bien pu avoir l'air éteints, je n'avais jamais douté qu'il restait de la vie derrière, quelque part. Pour grand-mère, j'en étais moins sûre.

— Tu m'as envoyée jouer dans ce cimetière quand j'avais sept ans pour que je rencontre John, n'est-ce pas ? Comme ça, quand je mourrais, je ne pourrais qu'aller dans le monde d'outre-

tombe qui se trouve ici, sous Isla Huesos, et je n'aurais pas peur de lui. Peut-être qu'alors il me remarquerait et qu'avec un peu de chance il me choisirait pour compagne, tout comme Hadès a choisi Perséphone. C'est ça ?

Il s'était mis à pleuvoir, de grosses gouttes qui mitraillaient le toit de tôle du préau.

Je n'y ai pas prêté attention. J'étais entièrement focalisée sur cette femme qui se tenait devant moi. À supposer que ce soit encore ce qu'elle était. J'avais l'impression qu'elle n'était plus ma grand-mère depuis bien longtemps.

— C'est *pour ça* que tu m'as demandé si je le trouvais gentil, ce jour-là, et pour ça aussi que, quand je t'ai dit que je ne savais pas, tu m'as dit que j'allais l'aimer, avoue.

Je secouais la tête, dégoûtée. J'avais enfin réussi à reconstituer le puzzle. Mais j'avais toujours du mal à le croire. C'était tellement glauque.

— C'est *toi* qui m'as tricoté cette écharpe, celle avec des pompons rouges. Tu me l'as envoyée pour Noël. Ça me revient maintenant. Tout me revient ! Comment tu as fait pour qu'elle se prenne dans mes jambes ? Comment tu pouvais être sûre que j'allais la mettre pour aller au bord de la piscine, que j'allais tomber dans le bassin et me noyer ? Est-ce que c'est toi aussi qui as blessé les oiseaux ? Celui sur la bâche de la piscine à Westport et celui dans l'allée du cimetière, ici, à Isla Huesos ? *Mais quelle sorte de monstre tu es ? Comment on peut assassiner sa propre petite-fille ?*

C'est à ce moment-là qu'elle a fini par lâcher, se dressant devant moi, pantelante.

Oh ! pas parce qu'elle était trop vieille et faible pour ce genre d'exercice. Loin de là !

Non, elle haletait de fureur. Parce qu'elle était une Furie et qu'enfin elle montrait son vrai visage.

Et il était encore plus affreux, encore plus terrifiant que tout ce que j'aurais jamais pu imaginer.

— C'est *toi*, a-t-elle craché, un regard brûlant de haine dans les prunelles. C'est toi qui as tout fait tomber à l'eau. Tu étais censée mourir *pour de bon*. Mais tu es tellement bête ! Tu n'as même pas été fichue de faire ça correctement, hein ?

J'ai cligné des yeux, horrifiée. J'avais mis une éternité à comprendre ce qui se passait et, maintenant que je comprenais, je ne parvenais pas à admettre que ce puisse être vrai.

— J'ai bien tenté de leur dire, fulminait-elle, le souffle court.

On aurait dit un serpent quand elle a dardé sa langue pour se la passer sur les lèvres.

— J'ai tenté de les mettre en garde contre toi. Quand Deborah est née – si belle, si brillante : la perfection incarnée –, j'y ai vu un signe du destin. J'étais persuadée que notre famille avait été élue pour enfin venir à bout de cette engeance. J'étais convaincue que, à la seconde où il poserait les yeux sur elle, il succomberait à son charme. Mais non ! J'ai tout essayé. J'ai dû passer un bon millier d'heures dans ce cimetière, à parcourir les allées entre tous ces tombeaux avec elle, pour attirer son attention. Mais penses-tu qu'il lui aurait seulement jeté un regard, cet imbécile !

Elle a émis une sorte de petit reniflement dédaigneux, rivant de nouveau ses yeux sur moi.

— Mais toi ? a-t-elle raillé. Je te laisse à peine cinq minutes toute seule dans ce cimetière et regarde ce qui se passe. Je n'arrivais pas à le croire.

Sa face hideuse s'est alors plissée dans ce qui aurait pu passer pour un sourire, si tant est qu'elle ait encore conservé un soupçon d'humanité.

— Si seulement j'avais su qu'il les aimait bêtes et moches ! Je n'aurais pas perdu tout ce temps à exiger de Deborah qu'elle se fasse faire tous ces soins et qu'elle fasse de si hautes études.

— Tu sais, grand-mère, lui ai-je répliqué d'une voix tranchante, je commence à me demander si on ne devrait pas autopsier le corps de grand-père. Parce que je commence à me dire qu'il n'est peut-être pas mort de mort naturelle, que la cause de son décès... c'était toi.

Mais déjà elle enchaînait, comme si elle ne m'avait même pas entendue :

— Oh ! te tuer a été d'une simplicité enfantine. Le problème, c'est que tu tiens beaucoup plus de ton père qu'aucune de nous ne l'avait prévu. Je les avais bien averties que ça ne marcherait jamais et que, même si ça marchait, ce serait une catastrophe.

Je ne m'étais pas trompée. Tu ne voulais tout simplement pas rester morte. Et, tant que tu n'es pas morte, et donc à ses côtés, John Hayden ne sera jamais heureux. Et, si John Hayden n'est pas heureux, comment pourrions-nous lui arracher ce bonheur qu'il n'a pas ? J'imagine donc que je vais devoir m'en occuper personnellement, pas vrai ?

C'est alors qu'elle s'est jetée droit sur... le poing que j'avais projeté en avant, exactement comme le chauffeur de mon père m'avait appris à le faire.

Elle a reculé en chancelant et a poussé un cri abominable, un cri tel que je n'en avais jamais entendu de toute ma vie. Il était si perçant qu'il a déchiré le voile rouge qui m'était tombé devant les yeux.

C'est à ce moment-là que John est arrivé.

Il a juste surgi de nulle part, dans son jean et son tee-shirt noirs, comme si apparaître au beau milieu du Carré du Lycée d'Isla Huesos, en plein déluge et en pleine bagarre entre sa petite amie et sa Furie de grand-mère, était la chose la plus naturelle du monde, comme s'il faisait ça tous les jours.

— On y va, m'a-t-il annoncé avec un calme olympien, en m'enlaçant la taille pour me soulever de terre et m'embarquer je ne sais où.

Pas de « Bonjour ».

Pas de « Salut, Pierce. Joli crochet du droit que tu as là ! ».

Pas de « Content de te voir. Je suis désolé que ton éducatrice se soit fait tuer cette nuit. Oui, je vois bien que ta grand-mère est une Furie, bien que je t'aie affirmé qu'aucune Furie n'en avait après toi. J'ai dû me tromper, j'imagine ».

Juste « On y va ».

— Je reviendrai, ai-je lancé par-dessus mon épaule à cette créature qui avait été ma grand-mère.

Je crois que j'étais légèrement hystérique. Pendant ce temps, me portant et me tirant à moitié, John m'entraînait à l'angle du préau, vers l'entrée du bâtiment B.

— Non, m'a-t-il dit, de ce même ton qu'il avait employé, ce fameux jour, dans la bijouterie, comme s'il refusait l'offre de rafraîchissements de la vente ambulante dans le train. Tu ne reviendras pas.

— Comment ça ? (J'ai écarté les cheveux qui me tombaient sur la figure, histoire de voir où on allait.) Tu sais ce qu'elle est ? C'est une Furie, John. Tu m'avais juré qu'aucune Furie n'en avait après moi, mais devine quoi. Eh bien, il y en a. Ma propre grand-mère, pour commencer. Et elle m'a assassinée ! C'est elle qui a tricoté l'écharpe dans laquelle je me suis pris les pieds quand je suis morte. John, elle essaie de te faire du mal depuis des années, avant même que je ne sois née...

Mais j'ai eu beau me débattre, il n'a pas voulu me reposer avant qu'on ait atteint une partie du préau qu'il a dû trouver assez éloignée de ma grand-mère – qui s'égosillait toujours – pour que je sois – ou qu'elle soit – hors de danger. Et même là, quand il s'est arrêté et que j'ai enfin pu retrouver la terre ferme, il m'a plaquée contre un casier, me maintenant les épaules pour que je ne puisse pas m'échapper.

— Je sais.

C'est tout ce qu'il a dit, et il n'avait pas l'air réjoui.

Je l'ai dévisagé, interloquée.

— Tu sais ? Pour ma grand-mère ? Mais *comment* tu l'as su ?

— Pas pour ta grand-mère, m'a-t-il répondu en secouant la tête. Quoique ce soit logique, quand on y pense. J'aurais dû m'en douter. Tu avais raison.

— Qu'est-ce que j'avais dit ! Dès qu'il y en a une dans les parages, mon collier devient noir.

J'ai levé mon pendentif pour le lui montrer. Le diamant était encore noir comme du goudron.

— C'est exactement ce qu'il a fait avec le bijoutier et M. Mueller. Tu peux toujours raconter ce que tu veux, John, je suis sûre que c'étaient des Furies, eux aussi. Ce truc ne s'est pas trompé une seule fois. C'est juste que je ne savais pas interpréter ce qu'il m'indiquait. C'est bien dommage qu'il ne soit pas livré avec un mode d'emploi ou un truc comme ça. Parce que ce serait quand même bien utile de savoir ce que toutes ces couleurs signif...

— Pierce, m'a-t-il interrompue. (Je ne l'avais jamais vu faire une tête aussi sinistre.) Ce sont les Furies qui ont tué Jade.

Les larmes me sont tout de suite montées aux yeux. J'ai lâché mon collier. Le lourd diamant est retombé avec un petit

bruit mat sur ma poitrine.

— Oh non ! Grand-mère a...

J'étais trop horrifiée pour finir ma phrase.

— Non, non, pas elle. Mais, si ce que tu penses est vrai, c'étaient probablement des amis à elle. Ils étaient trois. Trois hommes. Elle m'a dit qu'elle ne les avait pas reconnus. Ils portaient des masques.

— Mais pourquoi Jade ? Jade n'a jamais rien fait à personne. Sauf offrir de bons conseils et des Rotella rouges.

— Tu ne comprends donc pas ? (Il y avait de la hantise dans ses yeux gris.) Jade est morte parce qu'ils l'ont prise pour toi, Pierce. C'est toi qui passes ton temps à foncer dans le cimetière sur ta bicyclette...

J'ai levé vers lui un regard dévoré d'anxiété.

— Mais, John, si M. Mueller était une Furie, alors ce n'est pas la première fois qu'elles font du mal à quelqu'un d'autre à cause de moi. Parce que... Mon Dieu, Hannah ! Hannah aussi ?

Il m'a dévisagée sans mot dire. La pluie avait repris de plus belle. Il commençait à tomber des cordes.

— J'aurais dû..., ai-je repris d'une toute petite voix. J'aurais dû te laisser le tuer.

Il a resserré son étreinte sur mes épaules.

— Non, tu as eu raison de m'en empêcher. Et avec le bijoutier aussi. Ce ne sont pas eux qui tuent, Pierce. Ce sont les Furies qui se sont emparées d'eux.

— Il faut qu'on les arrête avant qu'elles ne s'en prennent à quelqu'un d'autre, John. *Il faut qu'on les arrête*, tous les deux !

— *On* n'essaiera même pas, m'a-t-il rétorqué. Parce qu'on n'arrête pas des Furies. Tu peux leur briser les bras, tu peux tuer les corps qu'elles possèdent, ça n'y changera rien.

— Mais...

— Si ça servait à quelque chose de les attaquer, penses-tu vraiment qu'il en resterait ?

Il ne cessait de jeter des coups d'œil à l'angle du préau, comme s'il s'attendait à voir ma grand-mère débouler d'une seconde à l'autre.

— Crois-moi, a-t-il argué, j'en ai attaqué suffisamment, assez souvent, pour qu'elles soient rayées de la carte à l'heure qu'il

est. Mais il en revient toujours. Elles trouvent simplement un autre corps à emprunter, une autre âme assez faible pour se laisser posséder.

— Mais qu'est-ce qu'on va faire, alors ? lui ai-je demandé en lui passant les bras autour du cou.

J'avais tellement besoin d'un peu de réconfort.

Il a enfoui sa tête au creux de mon épaule, se cramponnant à moi comme s'il luttait de nouveau contre les vagues, comme s'il se débattait au cœur de la tempête, abandonné à la fureur des flots, et que j'étais le seul point d'ancrage auquel il pouvait se raccrocher. Mais alors... ce n'était pas *moi* qui cherchais du réconfort auprès de lui : c'était *lui* qui en cherchait auprès de moi ! Ça m'a filé une trouille bleue. Encore plus, presque, que tout le reste.

— Je ne sais pas comment j'ai pu m'imaginer qu'en refusant d'être avec moi tu serais en sécurité, qu'elles ne s'en prendraient pas à toi, s'est-il lamenté d'une voix sourde que mes cheveux étouffaient. Alors que, pendant tout ce temps, tu n'étais même pas en sécurité dans ta propre fam...

— Chhh...

Je ne l'ai pas laissé terminer. Je n'aurais pas supporté d'entendre la fin. Mais qu'est-ce qu'il avait bien pu faire pour que ma grand-mère le déteste à ce point ?

— Chhhh... Ça va aller. On va trouver un moyen...

— Non.

Il s'est brusquement redressé – sans toutefois me lâcher : il me tenait toujours par les épaules.

— Non, ça ne va pas aller. Ce sont des Furies, Pierce. Les Furies hantent le monde des vivants. Et elles en ont après *toi* !

— Mais j'ai mon collier, lui ai-je objecté, en le désignant du doigt.

Je voulais lui faire comprendre que je pouvais me protéger toute seule. Que je *m'étais* protégée toute seule – je n'avais juste pas réussi à protéger les autres.

— Avec un peu d'entraînement, maintenant que je sais ce qui se passe, je suis sûre que...

Il a secoué la tête. Oh ! il n'avait pas besoin de le dire tout haut : je savais que j'étais responsable de la mort de Jade. Peut-

être même de celle d'Hannah aussi, d'une certaine façon.

— Pierce, je ne cesse d'y penser depuis que j'ai trouvé le corps de Jade. Et il y a une chose, une seule, que je peux faire pour te protéger des Furies.

J'ai levé les yeux vers lui, sans trop oser y croire.

— Ah oui ? Quoi ?

— Tu ne vas pas aimer, j'en ai peur.

— Pourquoi ? C'est quoi ?

Il a posé les lèvres sur mon front et les a laissées s'y attarder.

— Ferme les yeux.

— Pour quoi faire ?

Il jouait à quoi, là ?

— Ne cherche pas. Ferme les yeux. Je te jure que ça ne te fera pas mal.

Quand la lumière s'est faite dans mon esprit, j'ai bondi. Quand il m'a retenue, je me suis débattue. J'ai essayé de me libérer de son emprise, de ces tenailles qui me maintenaient plaquée contre les casiers. Je l'ai supplié. J'ai lutté pour m'échapper. J'ai crié :

— John ! Non, je t'en prie, ne fais pas ça ! Pas comme ça. C'est ce qu'elles veulent. Elles n'attendent que ça, ma grand-mère me l'a dit. Je t'en prie, non ! Je t'en supplie...

Mais il était déjà trop tard. Il était trop fort. Je ne pouvais pas lui résister.

Et puis, bien sûr, à un moment, j'ai fini par cligner des yeux.

Un...

Deux...

Trois...

Clic !

CHAPITRE 23



*Avant moi rien n'a jamais été créé
Qui ne soit éternel, et moi je dure éternellement.
Vous qui entrez, laissez toute espérance⁶.
DANTE ALIGHIERI, L'Enfer, Chant III*

Rien n'avait changé. Ni les élégantes arches voilées de mousseline blanche mollement agitée par la brise. Ni les riches tapisseries ornant les murs de marbre poli. Ni la flambée dans l'âtre. Ni les étincelantes coupes d'argent croulant sous des montagnes de fruits sur la longue table de banquet. Pas même le ciel, toujours aussi rose, le rose immuable d'un éternel crépuscule.

Ni... le lit. Le lit était encore là, forcément. Ce grand lit à baldaquin, avec son lourd dais noir et ses draps immaculés. Un lit prévu pour deux...

Je me suis dégagée dès qu'il m'a lâchée – ce qu'il a fait à peine arrivé.

— Non ! me suis-je étranglée en ouvrant les yeux.

Je n'arrivais pas à le croire. Je ne parvenais pas à croire que j'étais de retour dans cet endroit, hantise de tant de cauchemars.

— Ne te fâche pas, Pierce, m'a-t-il dit avec ce calme olympien qui avait le don de m'horripiler. Tu sais que c'est pour ton bien.

« Ne te fâche pas » ? « C'est pour ton bien » ?

⁶ Traduction Jacqueline Risset (éditions Flammarion).

J'étais même habillée pareil.

Bon, peut-être pas tout à fait. Mais, en m'examinant, j'ai vu que je portais quelque chose qui ressemblait furieusement à la robe dont il m'avait revêtue – dans sa tête – la dernière fois qu'il m'avait parachutée ici : longue, blanche, fluide. Quand, dans un geste machinal, j'ai porté la main à mes cheveux, j'ai senti quelque chose sous mes doigts.

— Des fleurs !

J'ai arraché cette stupide couronne dont il m'avait coiffée et je l'ai jetée à terre, dégoûtée.

— Mais tu es complètement malade ! Et arrête de m'habiller ! Je suis assez grande pour m'habiller toute seule !

— J'ai pensé que ça te plairait. (Il avait l'air vexé.) Ça te va parfaitement pourtant. Tu es très jolie.

Qu'est-ce que vous vouliez répondre à ça ?

J'ai explosé :

— Je vais te tuer !

Il a pris le temps de considérer cette éventualité.

— C'est un peu tard, m'a-t-il fait remarquer.

Et puis il a traversé la pièce pour aller chercher un livre sur une des étagères et il est retourné s'asseoir sur le divan. Il a ouvert le bouquin qu'il tenait à la main et il s'est mis à lire.

Tout simplement. Comme ça. Chapitre clos. Affaire réglée. Et « Qu'est-ce qu'on mange ce soir, chérie ? » aussi, pendant qu'il y était !

Eh bien, s'il croyait s'en tirer à si bon compte, il se mettait le doigt dans l'œil. Et jusqu'au coude.

Tremblante d'indignation, j'ai foncé droit sur le corridor que j'avais emprunté pour recouvrer la liberté, la dernière fois que je m'étais échappée. Je lui suis passée sous le nez comme une flèche.

Il n'a pas essayé de m'en empêcher. Il n'a même pas desserré les lèvres.

J'aurais dû me douter que ça cachait quelque chose. Mais, bien sûr, ça ne m'a pas effleurée. J'avais encore de l'espoir, à ce moment-là.

Les escaliers. Ils n'avaient pas bougé. Parfaitement fidèles à l'image que j'en avais gardée. J'ai jeté un dernier coup d'œil par-

dessus mon épaule, m'attendant à ce qu'il me lance un truc du style, je ne sais pas moi : « Attends ! » « Arrête ! » « Il faut qu'on parle. » « Les Furies. Comment tu comptes t'y prendre avec elles, si tu sors d'ici ? »

Mais il n'a pas dit un mot.

Soulevant l'ourlet de ma robe – si longue que c'en devenait proprement ridicule –, j'ai dévalé les marches, tout comme je l'avais fait la dernière fois.

La porte était fermée à clef. Forcément.

J'aurais dû me douter qu'il y aurait pensé. Il n'allait pas se faire avoir une seconde fois.

Je me suis pourtant jetée contre la porte. J'ai donné des coups de pied, des coups d'épaule.

Quand j'ai réalisé que ça ne servait à rien, j'ai pris le deuxième escalier, celui qui montait. La porte à laquelle il menait était également verrouillée.

Même là, je n'ai pas laissé tomber. J'ai passé tout le couloir au peigne fin, un vrai chien renifleur traquant le dealer. J'ai fait courir mes mains le long des murs, inspectant le moindre recoin, la moindre aspérité, en quête d'un passage secret.

Je n'ai trouvé qu'une salle de bains grand luxe – rien n'y manquait : baignoire encastrée, moelleuses serviettes Elle et Lui et vue sur un ravissant jardin où poussaient les fleurs qu'il m'avait collées dans les cheveux.

J'ai escaladé la fenêtre pour traverser le jardin et, courant comme une dératée, j'ai voulu sauter par-dessus le mur. Mais, quand je suis arrivée au sommet, j'ai vu...

Le lac. Ce même lac à côté duquel, un an et demi auparavant, j'avais fait la queue, grelottante et trempée, avec le reste des morts fraîchement débarqués.

Il n'y avait aucune embarcation sur le lac, évidemment. Sauf les fameux bateaux.

Et ces bateaux-là ne prenaient de passagers que de l'autre côté, pas sur la rive où je me trouvais.

Quand, résignée, la robe sale et déchirée, je suis retournée dans la pièce au lit immaculé, il était assis exactement à la même place et lisait exactement le même livre.

— J'espère que tu n'as pas l'intention de me traiter comme

ces deux malheureuses portes, a-t-il lâché sans daigner lever les yeux de son bouquin.

— Si jamais tu me sors « Il faut juste que tu te détendes un peu, Pierce », ça ne va pas louper. Ça fait longtemps que tu as prévu ton coup ?

— Tu sais bien que c'est la seule solution, a-t-il tenté de me raisonner en tournant sa page.

Je n'en ai pas moins remarqué qu'il avait éludé ma question.

— Si tu veux, on pourra aller faire un tour aux écuries, tout à l'heure, a-t-il immédiatement enchaîné. Je suis persuadé qu'Alastor s'est remis de votre dernière rencontre : il a tout oublié de son animosité envers toi, depuis le temps.

Je me suis assise à côté de lui. Je commençais à comprendre pourquoi, chaque fois que je l'avais vu, au cours de ces dix-huit derniers mois, il avait eu l'air si sauvage. Moi aussi je ressentais ça, l'impression que, déjà, les murs de ce palais se refermaient sur moi.

— Dis, John, lui ai-je demandé en posant la main sur son bras, est-ce que je suis morte ?

Il a cessé de lire pour me regarder dans les yeux. Il paraissait sur la défensive.

— Non, Pierce. Bien sûr que non. Je ne t'ai amenée ici que pour te protéger des Furies qui essaient de te tuer. Je pensais que tu l'avais compris.

Ça m'a sciée.

— Mais alors, là-bas, à Isla Huesos, j'ai carrément... disparu ?

— J'imagine, m'a-t-il répondu après avoir réfléchi quelques secondes à la question. Je ne peux rien affirmer. Je n'ai jamais arraché la fille que j'aimais aux griffes des Furies auparavant.

En voyant mes yeux s'emplier de larmes, il a semblé paniquer.

— Ne pleure pas, je t'en prie.

— Comment je pourrais ? Tu viens de me dire que tu m'aimais.

— Eh bien, mais pourquoi tu crois qu'on en est arrivés là ? (Il a posé son livre pour m'enlacer.) Les Furies n'essaieraient pas de te tuer, si je ne t'aimais pas.

— Je ne savais pas.

Je ruisselais. Mais je ne faisais rien pour retenir mes larmes – et tant pis si sa chemise était mouillée.

— Tu ne m'en as jamais parlé. Chaque fois que je te voyais, tu faisais tellement... n'importe quoi.

— Comment voulais-tu que je me comporte autrement ? Tu n'arrêtais pas de me balancer des trucs à la figure, genre thé brûlant.

Je l'ai fusillé du regard à travers mes larmes.

— C'est pas drôle, ai-je maugréé. Est-ce que tu sais que, si je ne suis pas devant la voiture d'Alex, tout à l'heure, mon amie Kayla est censée appeler la police ? Et elle va le faire, en plus. Va savoir ce que ma grand-mère ira leur raconter, quand ils l'interrogeront ? Probablement que tu m'as tuée et que tu t'es débarrassé de mon corps en le jetant à la mer. Maman ne s'en remettra jamais. (Il a suffi que je pense à ma mère pour me remettre à sangloter dans sa chemise.) Elle n'est même pas au courant pour toi.

— Chut, chhhh... (Il me caressait les cheveux.) Rien ne dit que ça va se passer comme ça. Richard sait qui je suis. Je peux lui demander de prévenir ta mère, si tu veux. Il lui expliquera qu'il me connaît, qu'on s'est sauvés tous les deux pour se marier. Je peux même lui faire remettre des lettres de toi, si tu v...

— John, l'ai-je interrompu en levant la tête vers lui, dans quel siècle tu vis ? Personne n'envoie plus de *lettre* ! Sans même parler de se sauver pour se marier à dix-sept ans ! Et, si tu donnes des lettres de moi à Richard Smith pour qu'il les transmette à ma mère, non seulement mon père va faire en sorte qu'il soit arrêté pour complicité d'enlèvement, mais il le fera probablement transférer dans un lieu tenu secret pour le soumettre à la question façon Inquisition. Est-ce que tu sais seulement qui est mon père ?

Il m'embrassait les cheveux à présent.

— Je m'en fiche royalement.

— Eh bien, tu as tort, John. Parce que je vais t'apprendre un truc : je ne suis pas le genre de fille qui peut s'évanouir dans la nature sans que personne ne s'aperçoive de sa disparition. Comme tu l'as dit toi-même un jour, il y a des gens qui font

attention à moi. Peut-être pas autant que je le croyais, vu que ma grand-mère est une Furie, mais n'empêche. Je n'aurais jamais cru que tu ferais un truc pareil. Surtout toi : quelqu'un à qui on consacre tout de même une célébration annuelle parce que sa dépouille n'a jamais eu un enterrement digne de ce nom. C'est ça, hein ? J'ai vu juste ? La Nuit du Cercueil, c'est bien en ton honneur, non ?

Il n'a ni confirmé ni démenti. Il s'est contenté de continuer à m'embrasser.

— Tu dois bien reconnaître que c'est plutôt injuste de ta part de ne pas me retourner la politesse. Ce serait le minimum, non ?

— Pierce...

Il a fini par se redresser pour plonger son regard dans le mien, plein de tendresse et tout mouillé. Le sien n'avait rien de tendre, en revanche. Il était plus métallique et plus déterminé que jamais. Sa voix était même encore plus dure quand il m'a dit :

— Je sais ce que tu essaies de faire. Et la réponse est non. Tu peux m'en vouloir. Pas de problème. Tu as déjà été fâchée contre moi et je m'en suis remis. Tu m'en veux toujours, de toute façon, alors je suis habitué. Je suis prêt à rester assis là à supporter que tu me fasses la tête pendant des mois, si je dois en passer par là. Voire des *années*, s'il le faut. Tant que tu restes loin d'elles et près de moi, là où je peux te protéger.

Il a resserré son étreinte, une étreinte d'acier, aussi forte que sa voix, aussi dure que son regard.

— Tu ne sais pas de quoi elles sont capables. Ce qu'elles ont fait à Jade... Elles ont dû se rendre compte de leur erreur. Ce n'était rien à côté de ce qu'elles t'auraient fait subir... si ç'avait été toi... Je ne peux même pas te raconter : il n'y a pas de mots pour ça. Le mal absolu ne se décrit pas.

J'ai cessé de pleurer. Pas seulement parce que j'avais compris que c'était inutile – il avait le dessus –, mais parce que quelque chose dans sa voix m'avait fait oublier mon propre désarroi et percevoir celui de quelqu'un d'autre.

Le sien.

— Quand je l'ai vue étendue là ce matin, poursuivait-il, pendant une ou deux secondes, j'ai cru que c'était toi. Si ç'avait

été toi... je ne sais pas ce que j'aurais fait.

J'ai cru voir quelque chose passer dans ses yeux, à ce moment-là. Comme une ombre. La douleur avait affleuré, et puis elle avait disparu, tels ces poissons que j'apercevais parfois, sous la surface, quand je traversais le pont à vélo.

Ce que John avait enduré – ce qu'elles lui avaient fait endurer ; ce que *je* lui avais fait endurer – avait laissé des traces. Une cicatrice. À l'intérieur, cette fois, là où je ne pouvais pas la toucher.

Ça aussi, c'était ma faute.

— Alors, il ne faut pas que tu recommences, que tu essaies de t'échapper, m'a-t-il sermonnée d'un ton tranchant. Tu comprends ? Quoi qu'il arrive. *Il ne faut pas que tu partes*, cette fois. Ça ne va pas être facile, mais, au moins, ici, j'ai une chance de te protéger. Là-bas, je n'en ai aucune.

Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça.

Mais j'ai levé la main et j'ai caressé son visage. J'aurais dû être en colère contre lui.

Et je l'étais.

Mais, si hermétiquement qu'il ait scellé ces portes, il devait y avoir une autre issue. Ce n'était pas possible autrement. J'en étais persuadée.

Je savais que je la trouverais. Il le fallait. Pas pour lui échapper, mais pour retourner dans mon monde à moi, pour dire à ma mère que j'allais bien. Et pour aider oncle Chris à prouver son innocence. Et pour m'assurer que ma grand-mère et toutes les autres Furies seraient traînées en justice, ou, du moins, qu'elles ne feraient plus de mal à personne, John compris, plus jamais.

Parce que, en dépit de tout ce que John et Richard Smith prétendaient, j'étais sûre qu'il devait y avoir un moyen de les arrêter. Il le fallait.

En attendant, je voulais lui faire comprendre combien je regrettais... vraiment vraiment, je regrettais tout le mal que je lui avais fait et la manière dont je l'avais traité, la dernière fois que j'étais venue. Bon, je le lui avais déjà dit, dans le cimetière. Mais, quand je lui ai caressé le visage, à ce moment-là, ce visage que j'avais moi-même brûlé un an et demi plus tôt, et que je lui

ai murmuré « Je suis désolée », j'étais plus sincère que jamais.

Il m'a pris la main et a posé ses lèvres au creux de ma paume.

— Et si tu nous laissais une petite chance, cette fois ? m'a-t-il demandé avec un de ces sourires craquants qui me faisaient battre le cœur. Qui sait ? Tu pourrais peut-être commencer à te plaire ici.

Je lui ai rendu son sourire... et puis j'ai jeté, malgré moi, un regard au lit derrière lui.

Et je me suis rendu compte, avec une crispation à l'estomac, qu'il avait raison. Il se pourrait, effectivement, que je commence à me plaire ici.

Et c'était bien ce que j'avais toujours craint. Plus que tout. Plus que lui.

De m'enterrer ici.

À vie.

Fin

NOTE DE L'AUTEUR

Que nous arrive-t-il vraiment lorsque nous mourons ? C'est une question à laquelle, des lointains Aztèques aux chrétiens et aux musulmans d'aujourd'hui, toutes les cultures du monde ont tenté de répondre. Chacune a développé sa propre mythologie d'un au-delà à travers lequel les âmes des trépassés doivent transiter. C'est à l'époque où j'étudiais ces différents au-delà (J'étais alors au lycée.) que j'ai commencé à m'intéresser aux divinités des Enfers et, plus particulièrement, au mythe d'Hadès et de Perséphone. C'est également dans ce terreau que ce qui allait devenir *Abandon* a pris racine.

Bien qu'*Abandon* soit une œuvre de fiction, de nombreux éléments du roman s'appuient sur des faits réels. De façon générale, de tous les gens qui ont déclaré avoir frôlé la mort, vingt pour cent ont aussi déclaré avoir connu une expérience de mort imminente, laquelle peut correspondre à une ou plusieurs de tout un ensemble de sensations diverses. Le plus souvent, le simple fait d'être passé si près de la mort est vécu comme quelque chose de beaucoup plus traumatisant que l'expérience de mort imminente en elle-même. Ce qui n'est manifestement pas le cas pour l'héroïne d'*Abandon*, Pierce Oliviera.

Pendant la Révolution française, Louis XVI et Marie-Antoinette ont été dépossédés des bijoux de la Couronne, qui sont alors devenus propriété de la Nation, et n'ont pas tardé à disparaître du Garde-Meuble national. Nombre d'entre eux ont été retrouvés, mais pas tous...

Abandon se déroule en partie dans l'île de Key West, qui, à l'origine, portait le nom espagnol de *Cayo Hueso* (*cayo*, en espagnol, signifie « petite île » et *hueso*, « os »). On pense que Key West est la déformation de *Cayo Hueso* prononcé à

l'anglaise.

L'île a été baptisée ainsi par Ponce de León, censé être à la recherche de la Fontaine de Jouvence, quand il découvrit des ossements humains jonchant les plages de Key West alors qu'avec son équipage il cartographiait la région, vers 1515. L'hypothèse la plus probable voudrait que ces os aient appartenu aux premiers habitants de l'île : les Indiens Calusa. Ce fut une flèche empoisonnée de ces mêmes Indiens qui tua Ponce de León en 1521.

En 1846, un ouragan de catégorie 5, connu sous le nom de *Great Havana Hurricane* (Supercyclone de La Havane), rasa pratiquement toutes les constructions sur l'île de Key West (devenue entretemps la plus grande ville de Floride, vu sa position stratégique pour les échanges commerciaux tant avec les Bahamas et Cuba qu'avec La Nouvelle-Orléans), quoique le nombre exact de victimes soit, à ce jour, encore contesté.

L'ouragan a détruit le phare de Key West et l'hôpital maritime, avant d'emporter la plus grande partie des cercueils du cimetière local pour les jeter à la mer. Ces faits sont, quant à eux, avérés. C'est à cause de cet ouragan que le cimetière de Key West a été relocalisé à son emplacement actuel, sur *Passover Lane*, et c'est la raison pour laquelle il est désormais obligatoire d'y construire des tombeaux de pierre au-dessus du niveau de la mer.

On raconte que c'est aussi l'origine de la *Coffin Week* (la Semaine du Cercueil) – devenue depuis une tradition annuelle (quoique très mal vue) – durant laquelle les terminales du *Key West High School* (le Lycée de Key West) fabriquent et cachent, quelque part sur l'île, un cercueil que les premières de ce même lycée doivent trouver.

Parce que nombre des personnages d'*Abandon* ont été abandonnés d'une façon ou d'une autre, chaque chapitre d'*Abandon* commence par une citation de *La Divine Comédie* de Dante Alighieri, aussi appelé *L'Enfer* de Dante, (dans lequel Dante décrit son séjour aux Enfers, guidé par le poète de la Rome antique Virgile). Certains d'entre eux ont même pu « laisser toute espérance ».

Si vous vous intéressez aux Enfers de la mythologie grecque,

je vous recommande la lecture de *La Mythologie : ses dieux, ses héros, ses légendes* d'Edith Hamilton. Les Enfers de John Hayden et ceux des dieux grecs sont-ils les mêmes ? C'est là une question à laquelle les livres à venir devront répondre.

Je suis très emballée par cette série, et j'espère que vous l'êtes autant que moi. J'ai hâte de partager le prochain épisode avec vous.

Meg Cabot